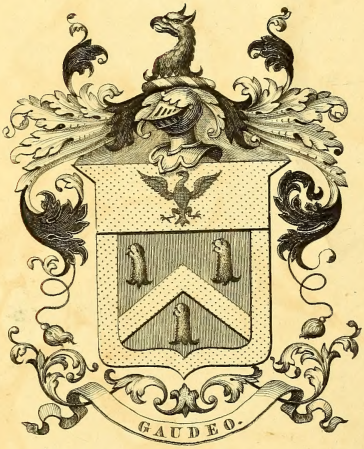


John Carter Brown.

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

p. 320.

This Ed: not on Rich.

auto. mss. 320

VOYAGE
DANS
LES PARTIES INTÉRIEURES
DE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
PENDANT les années 1766, 1767 & 1768.

PAR JONATHAN CARVER,

Ecuyer, Capitaine d'une Compagnie de Troupes Provinciales pendant la guerre du Canada entre la France & l'Angleterre.

OUVRAGE traduit, sur la troisieme édition Angloise, par M. de C...., avec des remarques & quelques additions du Traducteur.

JOHN CARTER BROWN

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

Le Voyage du Capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil, qui lui a procuré très-promptement trois éditions. On a cru, par cette raiſon, contribuer à l'inſtruction & à l'amuſement des Lecteurs François, en faiſant paſſer cet Ouvrage dans notre Langue. On y trouvera en effet des détails très-curieux, ſoit ſur la Géographie intérieure de l'Amérique, ſoit ſur les mœurs des Nations, qui l'habitent. Le Capitaine Carver, ayant paſſé un hiver entier au milieu d'une Nation preſque uniquement connue de nom par les Européens, ſçavoir les *Nadoeſſis*, ayant vécu avec les *Aſſinipoils*, autre Nation des plus éloignées au-delà des grands lacs, ayant été, enfin, amené dans ces pays reculés par des vues bien différentes de celles qui y ont

conduit quelquefois d'autres Voyageurs, on doit s'attendre à trouver ici une peinture plus exacte des mœurs Indiennes, que dans toutes les autres Relations. Les Auteurs de ces dernieres n'ont, pour la plupart, pénétré, que chez des Nations, dont la physionomie morale, si l'on peut ainsi parler, avoit déjà été altérée par leur communication avec les Européens, ainsi, que le remarque judicieusement, le Capitaine, Carver.

Mais, quelque curieux, que soit ce Voyage, il n'est, qu'une fort petite partie d'un plus étendu & plus périlleux, que cet intrépide Voyageur avoit projetté; car son objet étoit d'atteindre, par le secours des Indiens, dont il espéroit se concilier l'amitié, quelqu'une des rivieres, qui traversent cet immense continent de l'Est à l'Oueſt, & vont se jetter dans la mer Pacifique.

Ce projet fut dérangé par les contre-temps qu'il éprouva & qu'il raconte; mais il ne doutoit point, d'après la connoissance qu'il avoit du caractere hospitalier des Indiens & celle de leurs Langues, qu'il n'eût pu réussir. Il est vrai qu'on peut être inquiet sur ce qu'il fût devenu, étant une fois arrivé sur les bords de la mer Pacifique; car comment faire le trajet de mer qui l'eût encore séparé des établissemens Russes sur la côte du Kamshatka? Il comptoit, à ce qu'il paroît, trouver sur ces côtes des Navigateurs Russes, ou revenir en Canada par le même chemin.

Quoi qu'il en soit, le desir d'effectuer ce voyage accompagna le Capitaine Carver en Angleterre, & il nous apprend qu'il en avoit inspiré l'idée à M. Withworth, Membre du Parlement, qui avoit formé à cet effet une Compagnie. Il s'a-

giſſoit ſeulement d'obtenir du Gouvernement quelques encouragemens, & il y avoit lieu de les eſpérer, lorſque la guerre élevée entre l'Angleterre & ſes Colonies fit échouer ce projet.

Cet incident & la mort du Capitaine Carver n'ont cependant pas anéanti les germes de l'émulation qu'il avoit inſpirée à cet égard. Une Gazette de France de cette année nous apprend qu'une Société de Particuliers riches & qualifiés, formée en Angleterre, va mettre ce projet à exécution, à-peu-près de la maniere qu'il a été conçu par M. Withworth & M. Carver. Une compagnie d'hommes ſages & déterminés, avec des Ouvriers de diverſe eſpece & ſur-tout des Conſtructeurs, doit paſſer en Canada; &, après avoir atteint l'extrémité Nord-Oueſt du lac Supérieur, elle ſe liera d'amitié avec diverſes Nations,

qui viennent y trafiquer. De-là, accompagnant chez elles ces Nations, dont quelques unes demeurent à pluſieurs mois de marche à l'Oueſt, ces voyageurs doivent néceſſairement rencontrer des rivieres coulant dans cette direction. Ils conſtruiront alors des embarcations légeres, après avoir hiverné chez quelqu'une de ces Nations pour apprendre leur langue & prendre connoiſſance des Peuples voiſins. Ils deſcendront quelqu'une de ces rivieres; & enfin arrivés au bord de la mer Pacifique, ils conſtruiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnoîtront les côtes voiſines, & iront, ſuivant les circonſtances, au Kamshatka ou aux Philippines. Telle eſt du moins la marche la plus probable de cette compagnie de voyageurs; marche, qui n'eſt aſſurément pas exempte de grands dangers, malgré le calumet de paix, qui peut-être ne ſera pas

par-tout. On ne peut, que faire des vœux pour la réuſſite d'un projet en comparaiſon duquel les navigations du Capitaine Cook ne ſont, pour ainſi dire, que des voyages ordinaires & ſans danger. Mais revenons à l'objet de cette Préface.

En traduiſant cet Ouvrage, on ne s'eſt pas borné à en rendre le texte. On a cru pouvoir & devoir y ajouter pluſieurs notes, tantôt néceſſaires pour modifier des aſſertions de l'Auteur, quelquefois dictées par la partialité; tantôt utiles pour ſuppléer à ſon récit. Pluſieurs de ces remarques roulent ſur la partie de l'Ouvrage relative à l'Hiſtoire-naturelle; nous avons plus d'une fois deſiré, que M. Carver eût été plus inſtruit à cet égard; car ſes deſcriptions ſont ordinairement trop vagues pour ſatisfaire un Naturaliſte.

Il nous reſte à ſolliciter l'indulgence

de nos Lecteurs pour les fautes, qui ont pu nous échapper dans cette traduction. Il s'y en eſt gliſſé pluſieurs. Du reſte, nous croyons pouvoir dire, qu'elles ſont peu importantes pour le fond ; ceux, qui nous connoiſſent, ſçavent, que, livrés par état à des occupations très-impérieuſes, nous n'avons pu donner, ni à la reviſion de notre manuſcrit ni à celle des épreuves, qu'un temps très-limité.

Nous nous bornerons à corriger une faute eſſentielle, qui nous a échappé page 29, ligne 8, ou, au lieu de dire : *Retenant ma colere*, il faut lire *donnant l'eſſor à ma colere.*

Nous ajouterons encore, que nous nous ſommes trompés en traduiſant *Buffalo* par *Buffle.* L'animal, appellé *Buffalo* par M. Carver, n'eſt autre choſe, que le bœuf ſauvage & à boſſe, & nullement le buffle.

SOMMAIRE

DES MATIERES

CONTENUES EN CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

L'AUTEUR part de Boſton, pour commencer ſon voyage, page 1
Deſcription du fort Michillimakinac, 2
Deſcription du fort la Baye, 4
— *de la Baye Verte*, 5
— *du lac Michigan*, 9
L'Auteur arrive au village des Ouinebagos, 13
Excurſions des Ouinebagos *contre les établiſſemens Eſpagnols*, 14
Deſcription du lac des Ouinebagos, 16
Exemple de la réſolution d'une femme Indienne, 19
Deſcription de la riviere du Renard, 20
Hiſtoire remarquable d'un Serpent ſonnete privé, 21
Deſcription du grand village des Sâkis, 24
— *de la ville ſupérieure des* Ottagamis, 25
Deſcription de la riviere Ouiſconſin, 26
— *de la ville inférieure des* Ottagamis, *& de la Prairie-le-Chien*, 27
L'Auteur eſt attaqué par des voleurs Indiens, 28

Description du Miſſiſſipi, depuis la riviere Ouiſconſin juſqu'au lac Pepin, 30
Description du lac Pepin, 31
Ruines remarquables d'anciens retranchemens, 32
Des Nadoeſſis *des rivieres*, 34
Aventure entre un parti de ces Indiens & un des Chippeways, 35
Description d'une caverne remarquable, 37
Conduite rare d'un Prince des Ouinebagos *au ſaut Saint-Antoine*, 40
Description de ce ſaut, 41
Terme du voyage de l'Auteur ſur le Miſſiſſipi, 43
Description de la riviere Saint-Pierre, 45
Poſition des ſources des quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale, 47
Réflexions ſur leur proximité, 48
Des Nadoeſſis *des plaines, chez leſquels l'Auteur paſſa l'hiver de 1766 à 1767*, 50
L'Auteur redeſcend la riviere Saint-Pierre, 34
Récit d'un violent orage, accompagné de tonnerre, 55
Diſcours fait par l'Auteur à une grande aſſemblee de Nadoeſſis *à la grande Caverne*, 56
Aventure avec un parti d'Indiens au lac Pepin, 63
Description du pays adjacent à ce lac, 67
Description de la rivicre des Chippeways, 68
Effet extraordinaire d'un ouragan, ibid.
Arrivée de l'Auteur au grand portage ſur le rivage Nord-Oueſt du lac Supérieur, 71
Description des lacs du Nord-Oueſt, comme le lac

Bourbon, le lac Ouinipique, le lac Dubois, le lac la Pluie, le lac Rouge, &c. 72 & suiv.
Description d'une Nation d'Indiens, qu'on croit avoir dépendu des Rois du Mexique, 79
Description des montagnes Brillantes, 82
Prédiction singuliere d'un Grand-Prêtre des Killistinos *vérifiée,* 83
Description du lac Supérieur, 90
Histoire ou fable de deux Indiens, qui avoient abordé dans l'isle Maurepas, 92
Description du saut Sainte-Marie, 98
— *du lac Huron,* 99
— *des bayes Saganaum & du Tonnerre,* 100
Phénomene extraordinaire arrivé au détroit de Michillimakinac, 102
Description de la riviere, de la ville, & du fort du Détroit, 104
Pluie remarquable arrivée au Détroit, 106
Attaque du fort Détroit par Pontiac, Chef célebre d'Indiens, 107
Description du lac Erié, 116
— *de la riviere & du saut de Niagara,* 118
— *du lac Ontaria,* 119
— *du lac Oneida, du lac Champlain, & du lac George, & autres,* 120
Retour de l'Auteur à Boston, & exposition de ses motifs pour entreprendre ses voyages, 124

SECONDE PARTIE.

De l'Origine, des Uſages, des Mœurs, de la Religion & du Langage des Indiens.

CHAP. I.

De l'Origine des Indiens; ſentimens de divers Auteurs ſur ce ſujet, diſcutés: celui de l'Auteur, 129

CHAP. II.

De la conſtitution, forme, habillement, habitation & uſtenſiles de ménage des Indiens, 154

CHAP. III.

Des Uſages domeſtiques des Indiens; coutumes particulieres des femmes; circonſpection & diſpoſitions ſtoïques des hommes: leur ſagacité étonnante pour certains objets: hiſtoire fort ſinguliere d'une femme Nadoeſſie. *Leur façon de penſer relativement à l'argent,* 167

CHAP. IV.

De la maniere dont les Indiens comptent le temps, noms de leurs mois. Idée qu'ils ont des figures, 179

CHAP. V.

De leur gouvernement. De leurs diviſions en Nations & Tribus; de leurs Chefs, & de leurs Aſſemblées politiques, 184

CHAP. VI.

De leurs Fêtes. De leur nourriture habituelle, & de la maniere dont ils la préparent, 190

CHAP. VII.

De leurs Danſes, & en particulier de la danſe de paix, de celle de guerre; autre danſe fort extraordinaire. Cérémonies de l'admiſſion dans une Société particuliere & myſtérieuſe, ayant de l'affinité avec celle des Francs-Maçons, 196

CHAP. VIII.

De leurs Chaſſes. Préparation fort ſinguliere avant de ſe mettre en chaſſe. Leurs manieres de prendre divers animaux, tels que l'ours, le buffle, le cerf, le caſtor, &c. 208

CHAP. IX.

De la maniere dont les Indiens font la guerre. De leurs armes. De leurs préparations pour ſe mettre en campagne. Maniere dont ils ſollicitent d'autres Nations à s'allier avec eux. Comment ils déclarent la guerre. Comment ils forment leurs attaques. Exemple

Exemple de leur maniere de combattre & de ſon efficacité, tiré de la défaite du Général Braddock. Détail du maſſacre de l'armée Angloiſe, après la capitulation du fort Guillaume-Henri en 1757. Leur activité & adreſſe à pourſuivre leurs ennemis. De leur maniere de ſcalper. Comment ils emmenent leurs priſonniers. Exemple remarquable de courage dans une femme priſonniere. Comment ils traitent leurs priſonniers. Comment ils vendent leurs eſclaves, 216

CHAP. X.

Maniere dont les Indiens font la paix. Récit d'un combat entre les Iroquois, *& les* Ottagamis *&* Sâkis. *Comment ils traitent de la paix. Deſcription du calumet de paix & des colliers de* ouampun, 263

CHAP. XI.

De leurs Jeux; de leur jeu de balle ou paulme ; de celui des noyaux ou oſſelets, 273

CHAP. XII.

Des Cérémonies de leurs Mariages. Celles des Nations voiſines du Canada ; celles des Nadoeſſis. *Comment ils conduiſent une intrigue amoureuſe. Des noms Indiens,* 277

CHAP. XIII.

De leur Religion. De leurs idées ſur l'Être ſuprême & ſur un état à venir. De leurs Prêtres, 287

CHAP. XIV.

De leurs Maladies ; de celles qui ſont les plus fréquentes parmi eux, & de la maniere dont ils les traitent. Exemple remarquable de bon ſens d'une femme Indienne dans un cas de maladie déſeſpérée, 295

CHAP. XV.

De la maniere dont les Indiens traitent leurs morts. Leurs harangues funebres. Exemple ſingulier d'affection maternelle dans une femme Nadoeſſie, 302

CHAP. XVI.

Tableau du caractere des Indiens, tant en particulier que comme Membres d'une Société, 310

CHAP. XVII.

Du Langage des Indiens, & des hiéroglyphes qu'ils emploient au lieu d'écriture. Petits Vocabulaires des Langues Chippewaye *&* Nadoeſſie, 315

TROISIEME PARTIE.

Des Animaux, Arbres & Plantes de l'Amérique Septentrionale.

CHAP. I.

DES Quadrupedes, 335

CHAP. II.

Des Oiſeaux, 355

CHAP. III.

Des Poiſſons, 366

CHAP. IV.

Des Serpens, & autres Reptiles, 368

CHAP. V.

Des Inſectes principaux, 378

CHAP. VI.

Des Arbres foreſtiers & fruitiers, 382

CHAP. VII.

Des Arbriſſeaux, Racines, Fleurs, &c. 394

CHAP. VIII.

De diverſes Herbes, tant nourricieres que médicinales, &c. 402

QUATRIEME PARTIE.

CONTENANT quelques Supplémens ; le premier de l'Auteur, & les autres du Traducteur.

PREMIER SUPPLÉMENT, DE L'AUTEUR.

SUR les moyens d'établir dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale des Colonies commerçantes. Des parties de ce continent où ces Colonies pourroient être établies avec le plus grand avantage. Dissertation sur la découverte d'un passage par le Nord-Oueſt, 413

Plan de Richard Withworth, *pour effectuer le projet de reconnoître par terre le Nord-Oueſt de l'Amérique, & pourquoi il n'a pas eu lieu,* 423

SECOND SUPPLÉMENT, DU TRADUCTEUR.

Sur quelques voyages relatifs au même objet, 424

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, pendant les années* 1766, 1767, & 1768, *par J. Carver, traduit de l'anglois*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 11 Mars 1783.

LE TOURNEUR,
Cenſeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer, qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Voyage*

dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, pendant les années 1766 & 1767, par JEAN CARVER, traduit de l'anglois, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777 ; à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer

en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre, très-cher & féal, Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre, très-cher & féal, Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons, qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre

plaiſir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-trois, & de notre Régne le neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2873, fol. 862, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente Permiſſion; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 15 Avril 1783.

FOURNIER, *Adjoint.*

NOTICE

COURTE NOTICE
DE LA VIE
DU CAPITAINE CARVER.

Il eſt peu d'hommes, qui ne ſoient doués d'une diſpoſition prédominante, qui ſe manifeſte de bonne heure, & qui ſe perpétue dans tous les périodes de la vie; diverſes circonſtances peuvent, il eſt vrai, la modifier, ou lui mettre des entraves; mais dans toutes les occaſions intéreſſantes, ce penchant inné reprend ſon aſcendant, & forme le caractere propre & diſtinctif de l'individu.

Jonathan Carver, l'Auteur du Voyage, qu'on publie, en eſt un exemple. Il étoit petit-fils de Guillaume-Joſeph Carver de Wigan, dans le Comté de Lancaſtre, qui avoit ſervi en Irlande, avec le grade de Capitaine, ſous le Roi Guillaume. Ce Prince fut ſi content de ſon ſervice, qu'il crut devoir le récompenſer par le Gouvernement de la Province de Connecticut, dans la Nouvelle-Angleterre; il en fut, à ce qu'on croit, le premier Gouverneur pourvu par la Couronne.

Notre Auteur naquit, en 1732, à Stillwatter dans le Connecticut, Province devenue depuis mémorable par la reddition de l'armée du Général Burgoyne aux Américains. Son pere, qui faiſoit dans cette ville les

fonctions de Juge de paix, mourut, le laiſſant âgé ſeulement de quinze ans. Il avoit reçu les élémens d'une éducation auſſi ſoignée que le comportoit ſa naiſſance & les commodités du lieu qu'il habitoit. C'eſt pourquoi comme il étoit deſtiné à la Médecine, on le plaça auſſi-tôt après la mort de ſon pere, chez un Médecin d'Eliſabeth-Town, dans la même Province; mais une profeſſion de cette nature ne convenoit nullement à cet eſprit ardent, entreprenant & aventurier, dont le jeune Carver étoit doué. C'eſt pourquoi il l'abandonna bientôt, & entra à dix-huit ans comme Enſeigne dans le Régiment de Connecticut. Il y ſervit, ſoit en cette qualité, ſoit comme Capitaine, juſqu'en 1757, où ce Régiment faiſant partie de l'armée du Général Webb, fut envoyé pour renforcer la garniſon du fort Guillaume-Henri. Ce fut par le plus grand bonheur que M. Carver échappa au maſſacre preſque général que les Indiens de l'armée de M. de Montcalm firent de cette garniſon après la reddition du fort; il en raconte ailleurs les circonſtances d'une maniere ſi pittoreſque, qu'on croit y être préſent, & que les cheveux en dreſſent à la tête.

Après cette malheureuſe avanture, M. Carver ſervit ſucceſſivement dans le bataillon d'Infanterie-Légere du Colonel Olivier Partridge, enſuite dans le Régiment d'Infanterie réguliere du Colonel Wettcomb, & enfin dans celui du Colonel Saltonſtall. Ce fut dans ces différens Corps qu'il aſſiſta à la

plupart des combats & des ſiéges qui décidérent du ſort du Canada.

Nous aurions deſiré pouvoir raſſembler quelques traits plus particuliers de la vie & des actions de notre Auteur pendant cet intervalle de temps. Mais cela nous a été impoſſible. Nous ſommes ſeulement fondés à dire, d'après les recommandations & atteſtations de perſonnes de grades ſupérieurs, qui ſont entre nos mains, qu'il ſe conduiſit d'une maniere diſtinguée : car elles font non-ſeulement l'éloge de ſa conduite militaire, mais encore de ſa conduite religieuſe, civile & morale. Auſſi voit-on en différens endroits de cet Ouvrage éclater ces qualités d'une maniere à inſpirer la plus grande eſtime pour l'Auteur de cette Relation, & toute croyance pour les faits qu'il rapporte, quoiqu'il y en ait d'aſſez extraordinaires.

Le Capitaine Carver, poſſédant des qualités ſi propres à lui procurer de l'avancement ; étant iſſu de parens reſpectables, ſoit par leurs places, ſoit par leur fortune ; doué enfin d'un courage, d'une ſagacité & d'un eſprit d'entrepriſe qui ſe trouvent rarement réunis, on pourroit demander pourquoi il n'a jamais paſſé au-deſſus du grade de Capitaine.

Nous n'en trouvons d'autre raiſon que la modeſtie qui, dans le Capitaine Carver, accompagnoit ſes autres qualités (1). En effet, ces qualités, ſoit

(1) *Note du Traducteur.* J'avoue que j'ai abrégé ici l'ori-

innées, soit acquises, sembloient lui être inconnues, tant elles lui étoient naturelles. Elles étoient même accompagnées dans lui d'une sorte de défiance & de timidité vraiment extraordinaires. On en sera convaincu, quand on sçaura qu'il est mort presque de besoin, avec trois commissions dans sa poche.

Le Traité conclu à Paris entre la France & l'Angleterre en 1763, ayant mis fin à la guerre, le Capitaine Carver jugea ses services militaires désormais inutiles, & abdiqua son emploi. Mais son penchant naturel pour les entreprises rares & périlleuses, ne lui permit pas de jouir d'un repos auquel il n'étoit point accoutumé. Il se mit à examiner de quelle maniere il pourroit encore servir sa patrie, & contribuer à lui procurer les avantages qu'elle avoit droit d'espérer de l'immense acquisition qu'elle venoit de faire par la paix. Il résolut pour cet effet de reconnoître les régions les plus intérieures de l'Amérique; & de pénétrer, s'il étoit possible, jusqu'à la mer Pacifique, à travers les terres: c'est-là qu'il commence à nous rapporter

---

ginal. Je n'ai pas conçu la dissertation de l'Editeur Anglois, qui prétend que *true fortitude is the genuine offspring of an humble mind*, ou que la vraie force, (le vrai courage,) est le naturel rejetton d'une ame modeste, &c. Je concevrois plus facilement que la modestie est le rejetton ou le caractere propre de la vraie force ou du vrai mérite; ce qui est précisément l'inverse. Au surplus, ceci s'applique aussi bien au Capitaine Carver.

lui-même les événemens de ſa vie, en nous décrivant ſes voyages, juſqu'à ſon arrivée en Angleterre.

Quoique je n'aie pu me procurer d'autres faits à y ajouter, un ſentiment de reconnoiſſance pour les ſervices de cet ingénieux Voyageur, & de conſidération pour ſa perſonne, m'a engagé à tracer cette légere eſquiſſe de ſon caractere.

Mais cette ſtérilité de matériaux eſt en quelque ſorte compenſée par les intéreſſantes Relations qu'il nous a communiquées, & qui non-ſeulement le regardent perſonnellement, mais en particulier ce vaſte continent Américain, juſqu'à préſent inconnu aux Habitans de l'Europe, & même à ceux des parties cultivées de l'Amérique.

En effet, dans la deſcription de ces vaſtes régions, il ſaiſit toutes les occaſions de montrer les avantages qu'elles préſentent relativement au commerce, en s'appuyant ſur une exacte connoiſſance de leurs productions & des mœurs des Nations qui les habitent. En traçant, par exemple, le ſpectacle pittoreſque du lac Pepin, quoique ſon imagination ſoit exaltée par la magnificence enchantereſſe de cette ſcene, elle ne l'eſt cependant pas au point de l'empêcher de faire attention à ſa ſituation, en tant qu'elle eſt favorable au commerce de ſon pays. Au milieu de ce raviſſement, il projette de rendre ce lac & ſes environs le centre d'un immenſe commerce avec un Peuple dont les noms & les différentes

Tribus ſont à peine connues dans les parties commerçantes de l'Empire Britannique.

La longue réſidence du Capitaine Carver au milieu des *Nadoeſſis* & des *Chippeways*, l'avoit mis à portée d'acquérir la connoiſſance de leurs langues. Il s'étoit auſſi concilié l'amitié de pluſieurs de leurs Chefs par la maniere judicieuſe & hardie dont il avoit interpoſé ſa médiation entre deux de leurs partis. Les *Nadoeſſis* voulant lui marquer leur reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu en cette occaſion, lui donnerent par un acte formel un terrein conſidérable ſitué au Nord du lac Pepin; l'original de cette conceſſion, ſouſcrite par deux Chefs, eſt en ma poſſeſſion: & comme un pareil acte eſt propre à exciter la curioſité des Lecteurs, je vais en inférer ici une copie.

» A Jonathan Carver, Chef ſous le puiſſant Roi » Georges III, Roi des Anglois & autres Nations, » des Guerriers duquel la renommée a frappé nos » oreilles, & nous a été plus au long confirmée par » les récits de notre Frere le ſuſdit Jonathan Car» ver; Nous, Chefs des *Nadoeſſis*, dont les ſceaux » ſont ici appoſés, en reconnoiſſance des préſens & » autres bons ſervices que ledit Jonathan Carver » nous a faits & rendus, ainſi qu'à nos alliés, lui » donnons, concédons & tranſportons par ces pré» ſentes & à ſes héritiers, pour nous & nos héri» tiers à jamais, la totalité d'un territoire limité » comme il ſuit: ſçavoir, depuis le ſaut Saint-

» Antoine, en descendant le long de la rive gauche
» du Mississipi à-peu-près Sud-Est, jusqu'à l'extré-
» mité méridionale du lac Pepin, où la riviere des
» Chippeways tombe dans ledit fleuve, & de-là,
» cinq journées de chemin à l'Est. (à raison de
» vingt milles anglois par journée), & puis au
» Nord, six journées de marche, estimées de la
» même maniere, & de-là au saut Saint-Antoine en
» ligne droite (1); Nous donc, en notre nom &
» celui de nos héritiers & représentans, donnons
» au susdit Jonathan Carver toutes les susdites terres
» avec tous les arbres, rochers, montagnes & ri-
» vieres, ne nous réservant pour nous & nos des-
» cendans que le droit de chasse & pêche sur tous
» les terreins non plantés ou mis en valeur par le
» susdit Jonathan Carver, ses héritiers ou repré-
» sentans. En foi de quoi, nous avons apposé au

(1) *Note du Traducteur.* Ainsi le don des Nadoessis au Capitaine Carver est à peu-près un parallélogramme, sis à l'Est du Mississipi, d'environ cent vingt milles de longueur sur cent milles de largeur. Le don est assez honnête, & formeroit un joli petit Royaume. Il devoit être douloureux au Capitaine Carver de mourir presque de détresse à Londres avec une si belle possession en Amérique.

Il y a, au reste, apparence que M. Carver a été le Rédacteur de ce brevet de concession, & qu'il a fait seulement apposer aux deux Chefs leurs sceaux; car certainement les *Nadoessis* ne sçavent pas écrire. Nous croyons même que celui qui viendroit aujourd'hui ce titre à la main, revendiquer cette propriété, pourroit trouver des obstacles à s'en mettre en possession.

» préſent nos ſceaux reſpectifs. A la grande Ca-
» verne, le premier Mai de l'année 1767. Signés,
» *Hânopâdjatin*, & *Ottah-Tongoum-Liſcah*; (avec
» leurs marques & ſceaux, dont l'un eſt une eſpece
» de Scarabée, & l'autre un Serpent.) «

Peu après cette époque, notre Auteur retourna à Boſton, où il arriva après une abſence de deux ans & demi, pendant leſquels il avoit parcouru environ ſept mille milles. Il y travailla à rédiger ſon Journal; après quoi il s'embarqua pour l'Angleterre, & y arriva en 1769. Les raiſons qui l'engagerent à ce voyage ſont rapportées par lui-même dans l'Introduction & à la fin de ſa Relation. Le Lecteur permettra qu'on l'y renvoye.

Lorſqu'il vint en Angleterre, il étoit muni des témoignages les plus propres à conſtater ſon mérite à tous égards; le Général Gage, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, lui en avoit donné un qui ſembloit lui promettre l'accueil le plus favorable. Il préſenta donc une Requête au Roi, qui la renvoya aux Lords Commiſſaires du Commerce & des Plantations.

Mais dans un vaſte État où chaque mouvement dépend d'une multiplicité de reſſorts, la complication eſt telle, que ſouvent les parties de la machine les plus éloignées du centre reſſentent à peine l'influence des principales. Je ne ſçais ſi le mauvais ſuccès des propoſitions du Capitaine Carver doit être attribué à cette cauſe, ou ſi le Bureau ne

porta pas de ſes découvertes & de ſes vues un jugement conforme à l'idée qu'il en avoit conçue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe regarda non-ſeulement comme négligé, mais comme traité avec injuſtice. Le rôle de ſolliciteur ou de ſuppliant convenoit mal à ſon caractere. Une ame énergique & ſenſible comme la ſienne, ne pouvoit deſcendre à cette importunité & cette adulation qui trop ſouvent ſont les ſeuls moyens de s'attirer le ſouris & la faveur des gens en place. Sans cela, on peut raiſonnablement penſer que la grande connoiſſance qu'il avoit de l'intérieur de l'Amérique, & du caractere de ſes Habitans, auroit pu engager le Gouvernement à l'employer ſur ce théâtre ſanglant des diviſions ſurvenues entre la Mere-Patrie & ſes Colonies. Il eût pu ſervir la premiere utilement, & même toutes les deux; car à une fidélité inviolable pour ſon Roi, il joignoit un ferme attachement à ſes Compatriotes Américains, en ſorte que ce double principe agiſſant à la fois ſur lui l'auroit également conduit à l'égard des Puiſſances belligérantes, & auroit peut-être amené une conciliation. Mais loin d'être regardé comme une acquiſition utile pour le parti dominant, dont l'objet étoit d'aſſervir l'Amérique ou de l'anéantir, ſa voix ne fut pas même entendue au milieu des clameurs d'un Peuple ſoulevé (1).

(1) *Note du Traducteur.* Je crains fort que le Panégyriſte de M. Carver ne lui donne ici plus d'importance qu'il n'en pouvoit avoir, malgré ſon voyage & ſes bonnes vues.

Un homme isolé, & par-là uniquement chargé de ses propres besoins, peut trouver dans un pays commerçant & industrieux des ressources pour subsister. Mais quand on est chef d'une famille dont la subsistance dépend souvent de l'industrie de ce chef seul, la difficulté est non-seulement plus grande, mais vraiment inquiétante pour une ame sensible. Telle étoit la situation du Capitaine Carver. Les détresses de l'ame occasionnent bientôt l'affoiblissement du corps, & cet affoiblissement est encore accéléré par le manque des choses les plus nécessaires à la vie. Ainsi la constitution du Capitaine Carver, quoique originairement très-vigoureuse, s'affoiblit de jour en jour. Cependant la considération d'une famille souffrante exalta, pour ainsi dire, son courage au-dessus de ses forces; en sorte qu'il passa encore l'hiver de 1779 en exerçant le chétif emploi de Commis d'une Loterie. Mais enfin ses forces l'abandonnerent par degrés; une dissenterie, suite d'abstinences forcées, lui survint, & peu après s'y joignit une fievre putride qui l'enleva. Ainsi périt au milieu de l'une des premieres villes de l'univers un homme qui avoit sacrifié sa fortune & risqué sa vie dans la vue de rendre à sa patrie d'importans services (1). Il mourut le 31 Janvier 1780, à l'âge

(1) *Note du Traducteur.* Il y a dans tout cela un peu trop d'enthousiasme. Il est fort louable de travailler à servir sa patrie; mais quand on lui rend des services qu'elle ne vous demande pas

de quarante-huit ans, & fut enterré au cimetiere de Holywell-Mount.

Le Capitaine Carver étoit d'une ſtature au-deſſus de la médiocre, & d'une conſtitution fortement muſclée. Ses traits annonçoient la fermeté de ſon ame & ſa réſolution, & il garda juſqu'à ſes derniers momens ſa complexion vermeille. A l'égard de ſes qualités ſociales, il étoit de bonne & agréable compagnie avec les perſonnes de ſa connoiſſance familiere; mais ſa modeſtie & ſon extrême défiance de lui-même le rendoient fort réſervé. Son ſtyle épiſtolaire étoit facile. Il faiſoit enfin fort joliment des vers; & j'ai vu quelques morceaux de ſa poéſie, où il y avoit de la vivacité & beaucoup d'harmonie dans la verſification.

Les ſeules productions que j'aie vues du Capitaine Carver ſont cet Ouvrage & un Traité ſur la Culture du Tabac qu'il publia en 1779. Le premier parle pour lui, & l'opinion du Public eſt ſuffiſamment

---

il ne faut pas plus compter ſur elle que de raiſon, & ſe contenter de la ſatisfaction intérieure de l'avoir ſervie ou tenté de ſervir; car ſouvent même on eſt réduit par ſes idées propres ou ſon goût particulier. On ne voit que trop de gens qui ſe plaignent ainſi de l'ingratitude de leur patrie, parcequ'ils ont mangé leur bien en ſpéculations ou projets ſur leſquels ils ne l'avoient point conſultée, & qui, pour la plupart, n'avoient d'autre utilité que celle que leur prêtoit leur imagination. Malgré tout cela, on ne peut s'empêcher d'être touché du ſort de M. Carver. Ce galant homme méritoit plus d'accueil.

atteſtée par la vente rapide de deux éditions dans l'eſpace de deux ans.

Le Traité du Tabac eſt un in-8°. de 54 pages, contenant deux gravures de la plante, & une deſcription de ſa culture dans le continent de l'Amérique. Comme cette plante forme aujourd'hui une des branches les plus conſidérables du commerce entre l'ancien & le nouveau monde, & qu'elle croît avec vigueur auſſi bien en Europe qu'en Amérique, elle eſt ſuffiſamment connue, & l'on croit pouvoir ſe diſpenſer d'en rien dire.

INTRODUCTION.

LA derniere guerre avec la France fut à peine terminée par le Traité de 1763, que je commençai à réfléchir sur les moyens dont je pourrois servir encore ma patrie, & contribuer à lui rendre utile l'acquisition du vaste pays qui venoit de lui être cédé (1). Il me parut indispensable pour cet effet, que le Gouvernement fût d'abord instruit du véritable état & des productions de ces nouveaux domaines. Dans cette vue, je résolus pour premiere preuve de mon zele, d'examiner les parties les plus reculées de ces immenses régions, & de n'épargner ni soins ni dépenses pour parvenir à des connoissances si

(1) *Note du Traducteur.* Heureusement l'Angleterre s'est trompée dans ses projets. Sans doute l'acquisition du Canada préſageoit à cette Puissance la plus grande prospérité. Il est néanmoins certain que sans cette acquisition, elle n'eût pas perdu ses autres Colonies Américaines. De bons esprits, même chez elle, avoient prévu que le Canada seroit pour les Anglois une acquisition funeste. En France, M. Turgot l'avoit dit à nombre de personnes.

avantageuſes à mon pays. Je n'ignorois pas que je trouverois de grands obſtacles à mon deſſein; car tant que les François conſerverent leur domination dans l'Amérique Septentrionale, ils avoient pris un grand ſoin de cacher à toutes les autres Nations la connoiſſance des parties intérieures de ce continent. Pour mieux remplir cet objet, ils avoient même publié des Cartes inexactes, & des Relations capables d'induire en erreur, en donnant aux Nations Indiennes des ſurnoms particuliers, & non leurs véritables noms (1). Je ne déciderai pas ſi l'intention des François étoit d'empêcher que ces Nations fuſſent connues ou qu'on commerçât avec elles, ou s'ils le faiſoient

(1) *Note du Traducteur.* M. Carver a été conduit ici par des préventions nationales. Ces eſpeces de ſobriquets ſont uniquement l'ouvrage de Coureurs de bois ou de Traiteurs qui ſûrement n'y entendoient pas fineſſe. Ils avoient appellé les *Sakis* du nom des *Sacs*, les *Menomonies* de celui des *Puants*, à cauſe de leur habitation près de la baye appellée Puante, (la baye Verte;) les *Chippeways* avoient reçu le nom de *Sauteurs*, à cauſe des ſauts près deſquels habitoient les premiers avec qui l'on fit connoiſſance. Cinquante autres noms étoient communs entre les Anglois & les François. D'ailleurs, que ſont les noms à cette affaire?

dans la vue de cacher ce qu'ils disoient d'elles en parlant en leur présence. Mais quel qu'en fut le motif, cela tendoit à jetter dans l'erreur.

Pour prouver combien les Anglois avoient été trompés par ces descriptions Françoises, & combien leurs connoissances sur le Canada étoient resserrées, j'observerai qu'avant la prise du fort de Crown-point, il étoit réputé imprenable. Mais à peine fut-il rendu, qu'on reconnut qu'il ne devoit sa grande sécurité qu'à de faux rapports, & qu'il eût pu être foudroyé par un petit nombre de canons de quatre. Sa situation même qu'on représentoit comme si avantageuse, ne devoit cette renommée qu'à la même erreur.

On ne peut cependant disconvenir que les François n'aient publié quelques Cartes de ces pays qui paroissent exactes; mais elles sont d'un si petit volume & sur une si petite échelle, qu'elles sont presque inintelligibles. Les sources du Missisipi y sont entièrement déplacées. Je puis l'affirmer d'après ma propre expérience (1);

(1) *Note du Traducteur.* Cela est un peu trop affirmatif. M. Carver n'étant pas remonté plus haut que le Pere Hennepin,

car après les avoir examinées, & après avoir comparé leur ſituation avec les Cartes Françoiſes, j'ai trouvé qu'elles y étoient fort mal placées, & je ſuis convaincu que ces Cartes avoient été uniquement copiées ſur de groſſieres eſquiſſes de Cartes dreſſées par les Indiens.

Il y a plus. Juſqu'au moment où les François évacuerent le Canada, ils continuerent à ſe conduire ſur le même plan, & à ſupprimer toute trace de connoiſſances utiles pour les vainqueurs; car quoiqu'ils fuſſent parfaitement inſtruits de tout ce qui concernoit les lacs, & ſurtout le lac Supérieur, puiſqu'ils y entretenoient un bâtiment conſidérable, ils n'en avoient que des Cartes fort incorrectes (1). J'y ai découvert

---

c'eſt-à-dire juſqu'à la riviere Saint-François au-deſſus du ſaut Saint-Antoine, il ne peut pas avancer ce qu'il dit, auſſi poſitivement qu'il le fait.

(1) *Note du Traducteur.* Cela prouve, ce me ſemble, que les François étoient eux-mêmes dans l'erreur. Quant au reſte de la déclamation de M. Carver, s'il vivoit encore, je lui demanderois à lui-même, ſi, dans le cas où les François euſſent conquis le Canada ſur les Anglois, ceux-ci euſſent eu l'honnêteté de bien inſtruire les vainqueurs de tout ce qui pouvoit rendre leur conquête fructueuſe beaucoup

beaucoup d'erreurs relativement à ſes iſles & à ſes bayes dans l'étendue de onze cents milles que j'ai parcourue en canot. Les François enfin en nous remettant ces vaſtes pays, avoient pris ſoin de laiſſer les lieux qu'ils avoient occupés, dans l'état ſauvage où ils les avoient trouvés, & avoient en même temps détruit toutes leurs forces navales ſur les lacs. J'ai obſervé moi-même la carcaſſe d'un grand vaiſſeau, brûlé juſqu'à fleur-d'eau à l'embouchure du détroit Sainte-Marie.

Ces difficultés ne furent cependant pas ſuffiſantes pour me détourner de mon deſſein, & je me préparai à l'exécuter. Ce que j'avois principalement en vue étoit de reconnoître d'abord les mœurs, les uſages, la langue & les productions naturelles du haut Miſſiſſipi, & enſuite de déterminer la largeur de ce vaſte continent qui s'étend depuis l'Océan Atlantique juſqu'à la mer Pacifique entre les 43 & 46e degrés de latitude ſeptentrionale. Si j'avois pu remplir cet objet, j'aurois propoſé au Gouvernement d'établir un poſte dans le voiſinage du détroit d'A-

nian, qui, ayant été découvert par Drake, appartient aux Anglois. Je ſuis convaincu que cela auroit beaucoup facilité la découverte du paſſage par le Nord-Oueſt ou de la communication ſoupçonnée entre l'Océan Pacifique & la baye de Hudſon; objets de recherches ſi pénibles & ſi infructueuſes juſqu'à ce moment. Mais indépendamment d'un but ſi important, qui peut douter qu'un établiſſement dans cette partie de l'Amérique ne préſentât une foule d'autres avantages plus que capables de compenſer la dépenſe qu'il pourroit coûter; car un pareil établiſſement donneroit ſans doute naiſſance à de nouvelles branches de commerce; il prépareroit de nouvelles découvertes, & enfin il ouvriroit pour aller à la Chine & aux établiſſemens Anglois des Indes Orientales, un paſſage beaucoup plus court que celui du Cap de Bonne-Eſpérance ou du détroit de Magellan (1).

(1) *Note du Traducteur.* On pouvoit l'eſpérer avant le dernier voyage de Cook. Mais ce voyage a fait, je crois, évanouir cette belle chimere d'un paſſage par le Nord-Oueſt, auſſi bien que par le Nord-Eſt.

Les avantages qui doivent accompagner le ſuccès d'une pareille entrepriſe ne peuvent ſe manifeſter que par un concours heureux de circonſtances à venir. Mais je ne doute nullement que mon plan n'ait ſon exécution dans un temps ou un autre. Au reſte, quelque éloignée qu'elle ſoit, ſi elle eſt conduite convenablement, ceux qui y réuſſiront en retireront un gain immenſe & qui ſurpaſſera leur attente ; & j'aime à croire que tandis qu'ils ſe féliciteront de ce ſuccès, ils jetteront quelques bénédictions ſur celui qui, le premier, leur en a montré le chemin. Quelque ſtérile que ſoit cette récompenſe de mes travaux, je me fais un plaiſir de l'enviſager dans l'avenir, & je goûte d'avance une ſatisfaction à laquelle mes froides cendres ſeront inſenſibles.

Les temps à venir peuvent ſeuls développer le degré de puiſſance auquel doit parvenir ce vaſte pays, quand la culture & les arts auront ſuccédé à l'état ſauvage qu'il préſente actuellement ; car comme le ſiége de la puiſſance ſemble ſe porter ſans ceſſe vers l'Occident, on ne peut douter qu'à une certaine époque de

floriſſans Empires ne s'élevent dans ces vaſtes ſolitudes, &c. que de riches palais, de magnifiques temples ſurmontés de dômes dorés & perçans les nues, ne ſuccedent aux miſérables huttes des Indiens qui y ſont diſperſées de loin en loin, & dont la ſeule décoration conſiſte dans leurs trophées barbares (1).

Comme quelques-uns des paſſages précédens ont déjà annoncé le peu de ſuccès de mon projet de pénétrer par terre juſqu'à la mer Pacifique, je me crois obligé d'ajouter que cela ne vient point de ce que ce projet étoit impraticable; car plus j'ai été en avant, plus je me ſuis convaincu de la poſſibilité de ſon exécution. Mais ce ſont des circonſtances imprévues qui m'ont fait échouer; & quoique je n'aie rempli qu'une petite partie de mes vues, je me ſuis aſſez avancé pour faire des découvertes qui peuvent être utiles à ceux qui renouvelleront ma

(1) *Note du Traducteur.* Il n'y a nul doute que la révolution à laquelle la paix vient de mettre le ſceau, ne hâte ce moment. Quelles reſſources, en effet, ne préſente pas ce vaſte continent à tant d'hommes trop preſſés dans nos Etats Européens.

tentative, & ſervir de baſe à un plus heureux ſuccès. Je me flatte, d'ailleurs, que ce que je vais dire n'a été encore publié par aucun de ceux qui ont commercé avec les Nations de l'intérieur de l'Amérique. Telles ſont en particulier, la relation que je donne des mœurs & uſages des *Nadoeſſis;* celle de la ſituation des ſources des quatre grands fleuves qui prennent naiſſance à quelques lieues ſeulement les uns des autres, vers le centre de ce vaſte continent; ſçavoir, la riviere Bourbon qui ſe jette dans la baye de Hudſon, celle de Saint-Laurent, le Miſſiſſipi & l'Oregon ou la riviere de l'Oueſt qui verſe ſes eaux dans la mer Pacifique.

Les obſtacles qui me forcerent de revenir ſur mes pas, avant d'avoir accompli mon deſſein, ſont ceux-ci. A mon arrivée au fort de Michillimakinac, le poſte le plus éloigné des Anglois vers l'Oueſt, je m'adreſſai à M. Rogers qui en étoit le Gouverneur, pour qu'il me fût fourni un aſſortiment d'effets propres à faire des préſens aux Indiens qui habitent le pays que j'avois réſolu de parcourir. Il le fit autant qu'il le put au

moment ; mais il me promit en même temps de me procurer ce qui me manquoit, auſſi-tôt que j'aurois atteint le ſaut Saint-Antoine. J'ai appris dans la ſuite que ce Gouverneur avoit accompli ſa promeſſe, en ordonnant que ces effets me fuſſent délivrés ; mais que ceux à qui il les avoit confiés en avoient fait uſage pour eux-mêmes.

Ainſi, déchu de mon attente de ce côté, je jugeai néceſſaire de retourner à la *Prairie-le-Chien* (1) ; car il étoit impoſſible d'aller plus avant, ſans préſens à faire pour me procurer une réception favorable. C'eſt ce que je fis au commencement de 1767. Mais j'y éprouvai le même déſagrément de ne pouvoir m'approviſionner de quoi que ce fût. Ainſi ma courſe à l'Oueſt étant retardée par ce contre-temps, je pris la réſolution d'aller au Nord, pour recon-

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt une eſpece de grand marché Indien ſis ſur le Miſſiſſipi, où ſe raſſemblent les Traiteurs ou Marchands Canadiens, & quantité de Nations Indiennes pour leurs échanges mutuels. Il y regne une treve perpétuelle & ſcrupuleuſement obſervée.

noître la communication des ſources du Miſſiſſipi avec le lac Supérieur, & rencontrer au grand portage, ſur la côte Nord-Oueſt de ce lac, les Traiteurs qui y viennent annuellement de Michillimakinac pour y négocier avec les *Sioux*, les *Killiſtinos*, les *Mahas*, les *Aſſinipoils* & autres Indiens du Nord-Oueſt qui s'y rendent dans la même vue. Je me propoſois d'y acheter des effets propres à mon objet, & enſuite de pourſuivre mon voyage avec quelqu'une de ces Nations par le *lac de Pluie*, le lac *du Bois* & le lac *Ouinipique*, juſqu'aux ſources de la riviere de l'Oueſt, qui tombe, comme je l'ai dit, dans le détroit d'Anian, ou quelque autre part ſur la côte de la mer Pacifique.

Je remplis la premiere partie de mon deſſein, & j'atteignis dans le temps convenable le lac Supérieur. Mais par un hazard malheureux, les Traiteurs que j'y rencontrai n'avoient aucuns effets qui ne leur fuſſent néceſſaires pour ſatisfaire aux demandes qui leur étoient faites dans ces parties éloignées. Ainſi, déconcerté une ſeconde fois dans mon projet, je me vis obligé de rega-

gner le même lieu d'où j'avois commencé mon excurſion. Je le fis, après néanmoins avoir employé encore quelques mois à examiner & reconnoître les bayes & les rivieres qui ſe déchargent dans cet immenſe amas d'eau.

Comme on doit être curieux de connoître les raiſons pour leſquelles j'ai différé ſi long-temps de communiquer au Public des découvertes auſſi intéreſſantes pour tous ceux qui ont des relations avec l'Amérique, je vais les publier de la maniere la plus ſimple & la plus *candide*, ſans y mêler aucune plainte du mauvais traitement que j'ai éprouvé.

A mon arrivée en Angleterre, je préſentai une Requête au Conſeil de S. M. pour être rembourſé des ſommes que j'avois dépenſées pour le ſervice du Gouvernement. Elle fut renvoyée au Bureau des Commiſſaires du Commerce & des Plantations. Ils jugerent, d'après ſon contenu, les connoiſſances que je pouvois donner aſſez importantes pour me mander de paroître devant eux. J'obtempérai à ce meſſage, je ſubis un long examen, & je penſe, à la ſatisfaction

des Commiſſaires. Cet examen fini, je demandai ce qu'on vouloit que je fiſſe de mes papiers. Le premier Lord me répondit ſans héſiter que je pouvois les publier quand je voudrois. J'en traitai donc avec un Libraire. Mais à peine l'Ouvrage alloit être mis ſous preſſe, que je reçus un nouvel ordre du Bureau des Plantations, de remettre à ſon greffe toutes mes Cartes & Journaux, avec tous les papiers relatifs à mes découvertes. Pour obéir à cet ordre, je fus obligé de racheter aſſez chèrement mon Manuſcrit; je m'efforçai de faire joindre cette nouvelle dépenſe à l'état de celles que j'avois déjà préſentées; mais ma demande fut rejettée, quoiqu'en diſpoſant de mon manuſcrit, je n'euſſe fait qu'uſer de la permiſſion du Bureau. Enfin, cette dépenſe, toute conſidérable qu'elle étoit, reſta à ma charge, & je fus obligé de me contenter de ce qu'on m'alloua.

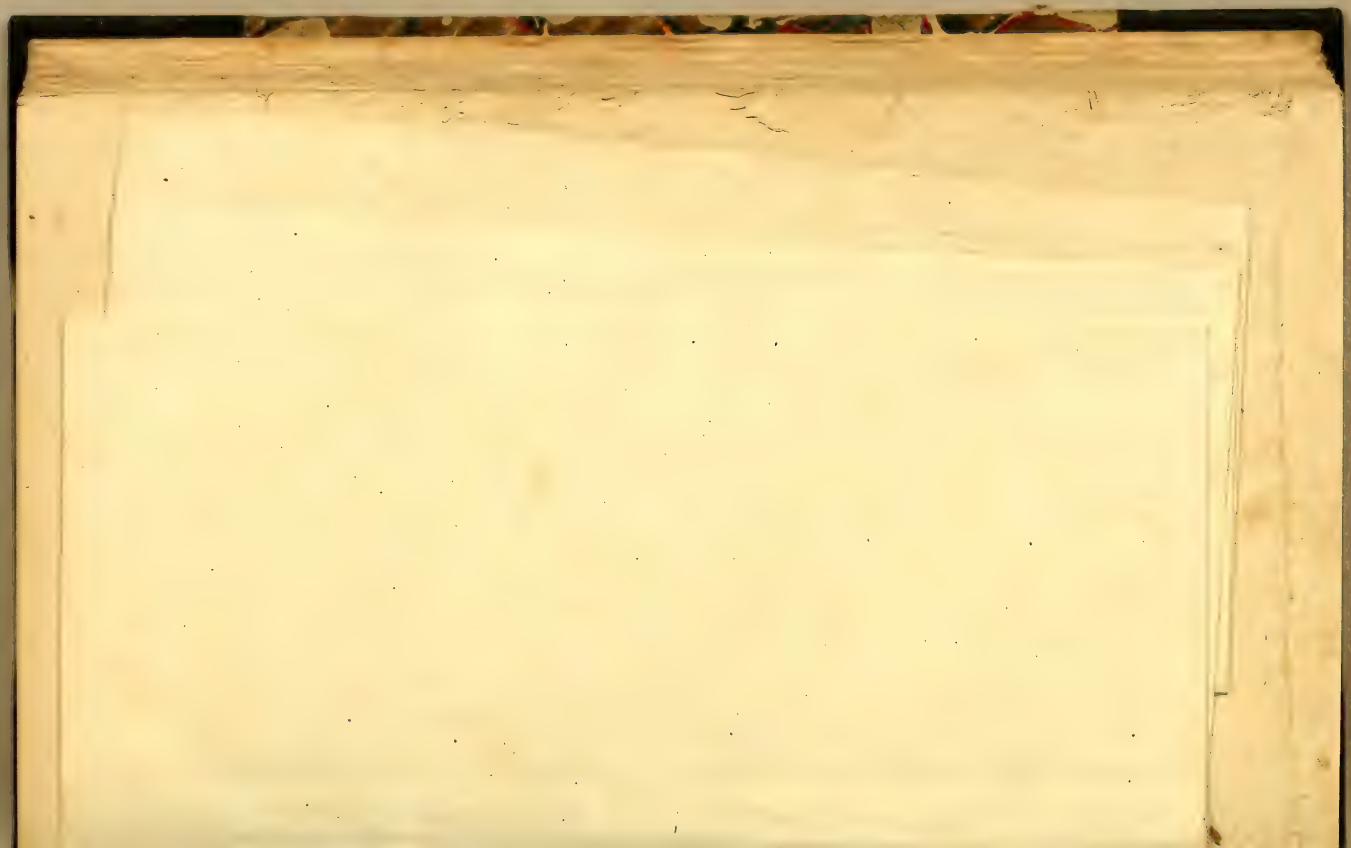
Dans cette ſituation fâcheuſe, je n'ai de recours qu'à la faveur du Public, auquel je fais part aujourd'hui de mes découvertes & de mes

obſervations, dont heureuſement j'avois conſervé une copie. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'on m'a aſſuré que mes originaux, livrés au Bureau des Plantations, étoient égarés, en ſorte que probablement ils ne verroient jamais le jour. J'ai la confiance que ces obſervations ſeront utiles aux uns, & agréables aux autres; utiles à ceux qui ont intérêt de connoître les pays adjacens à leurs poſſeſſions; agréables à ceux qui, guidés par une louable curioſité, aiment à s'inſtruire des mœurs & des uſages des différens Habitans du globe. Les premiers y trouveront des connoiſſances avantageuſes pour leur commerce; les autres y trouveront une ample matiere à leur amuſement dans la deſcription des différentes Nations qui habitent ce vaſte continent à peine connu. Enfin, je dois me flatter que cet Ouvrage ſera auſſi favorablement reçu que des deſcriptions d'iſles qui ne préſentent d'autre intérêt que celui d'une ſtérile nouveauté, ou des Relations de Voyages, dont l'utilité ne ſçauroit jamais compenſer les dépenſes immenſes qu'ils ont occaſionnés.

Afin de rendre cet Ouvrage auſſi clair & intéreſſant qu'il eſt poſſible, je donne d'abord une Relation de la route que j'ai ſuivie ſur cet immenſe continent. On me ſuivra facilement au moyen de la Carte qui l'accompagne. Je décris, en paſſant, le nombre des Habitans, la ſituation des lacs, des rivieres, des bayes, des montagnes, & je donne une idée des productions principales. Dans la ſeconde Partie, je traite des mœurs, des uſages, du caractere & des langues des Indiens; ce que je termine, en donnant un Dictionnaire des principaux mots en uſage dans les langues des *Chippeways* & des *Nadoeſſis*. La troiſieme contient une deſcription plus détaillée des animaux & végétaux qui m'ont paru être particuliers à cette partie intérieure de l'Amérique, ou qui m'ont préſenté l'objet de quelque remarque utile. Je termine le tout par un ſupplément contenant quelques vues qui me ſont ſurvenues après la rédaction de mon Ouvrage.

Je finis en implorant ici l'indulgence de mes Lecteurs pour cette production, ouvrage d'un homme à qui ſes occupations & ſon état n'ont

rien moins que permis de cultiver les Lettres. Je les prie de ne pas l'examiner avec un œil critique; mon objet n'a point été de donner un Ouvrage propre à plaire par le ſtyle & les graces de la diction: mais de préſenter au Public la deſcription exacte d'un pays qui offre une ſource intariſſable de richeſſes au Peuple qui le poſſédera un jour. Dans cette vue, je me ſuis plus attaché à donner à mon ſtyle de la clarté, de l'exactitude & de la préciſion, qu'à y répandre des fleurs.



CARTE
des Voyages du Capt. CARVER,
dans la partie intérieure de
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
en 1766. et 1767.
LAC SUPÉRIEUR.
LAC MICHIGAN
LAC HURON
PAYS DES CHIPEWAYS
PAYS DES NADOESSIS
PAYS DES SAUKIES DE OTTAGAMIS
PAYS DES OTTOWAS
Grand Pays ou vivent les Chippeways sur les Lacs la Pluye.
Pays des Nipegons.
Cataracte d'environ 600 Pieds.
Isle Royale ou Manitoualin
Isle Ponchartrain
Isle Ronde
Isle Maurepas
Baye de Boston
Baye de l'Esperance
Baye de l'Ouest
Les 3 Sœurs
Les 12 Apôtres.
Cap Chegomegan
Pointe aux Pins
Petite Baye
Fort de Michillimackinac
Fort Ponchartrain
Fort de Detroit
Fort de Sandoski
Fort de Miamis
Fort de Ouiatanon
Fort de Chartres
Fort de Kaskaskias
Fort de Cahokias
Fort de Chicagou
Fort de Fondulac
Fort de Ste Joseph

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
PREMIERE PARTIE,
CONTENANT le Journal de ce Voyage.

Au mois de Juin 1766, je partis de Boſton, & je pris le chemin d'Albany & Niagara, pour me rendre à Michillimakinac, fort, ſitué entre les lacs Huron & Michigan, à environ treize cents milles de Boſton. Ce fort eſt le plus éloigné de nos comptoirs vers le Nord-Oueſt; &, par cette raiſon, je le regardai comme le lieu le plus propre à me ſervir

de point de départ, pour commencer mon excurſion ; & pénétrer dans les régions peu connues, que j'avois deſſein d'examiner.

Je renverrai mes Lecteurs à une multitude d'Ouvrages déjà publiés, & contenant des relations de ces parties de l'Amérique, qui, étant adjacentes à nos établiſſemens les plus éloignés, ont été fréquemment décrites. Ainſi je me bornerai à la deſcription des parties les plus intérieures, qui ont été rarement viſitées, & ſont à peine connues. En faiſant cette deſcription, j'aurai ſoin de me contenir ſcrupuleuſement dans les bornes de l'exacte vérité, & je me garderai de ces exagérations extravagantes trop fréquemment employées par les Voyageurs, pour piquer la curioſité du Public, & ſe donner de l'importance. J'aurai auſſi l'attention de ne rapporter aucune obſervation, que celles, que j'aurai faites moi-même, ou que je tiendrai de perſonnes, dont le caractere de véracité m'a paru un sûr garant de leur exactitude.

Michillimakinac, d'où j'ai commencé mon voyage, eſt un fort entouré d'une forte paliſſade, & ordinairement défendu par une garniſon de cent hommes. Il contient environ trente maiſons, dont une ſert au Gouverneur, & l'autre au Commiſſaire. Il eſt auſſi habité par pluſieurs Négocians, qui l'ont choiſi comme un poſte convenable pour commercer avec les Nations voiſines. Son nom, dans la langue des Indiens Chippeways, ſes voiſins, ſignifie une

tortue ; & il y a apparence, qu'il a reçu ce nom d'une isle, qu'on apperçoit du fort, à six ou sept milles au Nord-Est, & qui présente l'apparence de ce reptile.

Pendant la guerre avec les Indiens, qui suivit la reddition du Canada à l'Angleterre, ce fort fut enlevé par surprise. L'Armée Indienne, sous le commandement de Pontiac, célebre Guerrier Indien, & de tout temps attaché à la France, étoit composée de diverses Nations, telles, que les *Hurons*, les *Miamis*, les *Chippeways*, les *Ottaways*, les *Pontowatimis*, les *Missisâges* & plusieurs autres. Les Indiens avoient très-adroitement concerté leur plan. Ils s'approcherent du fort, comme amis, & commencerent par un jeu de balle, jeu extrêmement usité parmi eux, & assez ressemblant à la paulme. Dans le fort de leur jeu, auquel assistoient quelques Officiers Anglois comme Spectateurs, ils jetterent la balle, comme par hazard, au-delà de la palissade ; ce, qu'ils répéterent deux ou trois fois pour écarter davantage tout soupçon ; & quelques Indiens alloient à chaque fois la chercher. Enfin, ayant par ce manége rassuré parfaitement la Sentinelle de la porte du Sud, une partie des Indiens s'y jetta, & le reste les suivant aussi-tôt, ils se mirent en possession du fort sans résistance. Ils eurent toutefois l'humanité de faire grace de la vie à la garnison & aux Marchands ; mais ils les firent prisonniers, & les emmenerent tous. Cependant quelque temps après, ils

les conduisirent à Montréal, où ils furent rachetés à un prix modéré. Le fort fut aussi rendu aux Anglois, lors de la paix conclue entre eux & Pontiac, par le Commandant du détroit.

Je fis dans ce lieu les dispositions nécessaires pour poursuivre mon voyage, & j'obtins du Major Rogers, Commandant du fort, une lettre de crédit sur quelques Marchands Anglois & Canadiens, qui partoient pour négocier sur le Missisipi ; il me promit aussi un nouvel approvisionnement d'effets, quand je serois arrivé au saut de Saint-Antoine. Je quittai donc le fort le 3 de Septembre 1766, de compagnie avec ces Traiteurs. J'étois convenu avec eux, qu'ils me fourniroient les choses, dont j'aurois besoin pour faire des présens aux Chefs Indiens, tandis, que je serois avec eux, conformément aux ordres du Gouverneur. Il étoit arrêté, que, quand je serois arrivé à l'extrémité de leur route, j'y trouverois d'autres guides, & que j'y attendrois le nouvel approvisionnement d'effets promis par le Major Rogers.

Nous partîmes donc ensemble, & nous arrivâmes le 18 au fort de la baye. Ce fort est situé à l'extrémité méridionale d'une baye du lac *Michigan*, appellée par les François la baye des Puants. Les Anglois l'ont depuis nommé la *Baye-verte*, à cause de son apparence. Car, en quittant Michillimakinac au printemps, & dans un temps, où les arbres ont à peine commencé de bourgeonner, on trouve, en

arrivant à la baye, tout le pays qui l'avoisine déjà couvert de verdure, quoique la route ne soit que de quinze jours, & la végétation y est déjà avancée comme en plein été.

Ce fort n'est pareillement formé que d'une palissade, & étant fort dégradé, feroit à peine résistance contre la plus petite artillerie. Il avoit été construit par les François pour protéger leur commerce, peu de temps avant la reddition du Canada; & alors les Anglois y mirent une garnison, composée d'un Officier & de trente hommes. Ils furent faits prisonniers par les *Ménomonies*, peu après la surprise de Michillimakinac, & depuis ce temps, le fort n'a plus eu de garnison ni été réparé.

La baye dont je parle a de longueur quatre-vingt-dix milles; mais sa largeur varie beaucoup, étant en quelques endroits de quinze milles, & en d'autres de vingt à trente. Elle court Nord-Est & Sud-Oueſt. A son embouchure dans le lac il y a une file d'isles qui va du Nord au Sud; on la nomme le *grand Travers*. Cette file d'isles est d'environ trente milles de longueur, & sert à faciliter le passage des canots, en les défendant des vents qui soufflent quelquefois avec violence sur le lac. Du côté du Sud-Est est le passage le plus favorable & le plus sûr pour la navigation.

Ces isles sont, pour la plupart, petites, & couvertes de rochers, dont quelques-uns sont d'une grosseur surprenante, & semblent avoir été travail-

lés de main d'Artiſtes. Dans la meilleure & la plus grande de ces iſles eſt ſituée une ville ou village des *Ottaways*. J'y trouvai un des principaux Chefs de cette Nation, qui me reçut avec tous les égards qu'il eſt poſſible de témoigner à un Etranger; mais ce qui me parut fort ſingulier, & qui paroîtra tel à tout homme non informé des coutumes indiennes, ce fut l'accueil que je reçus lorſque je mis pied à terre. Nos canots s'étant approchés de terre à la diſtance d'environ quatre-vingts toiſes, les Indiens commencerent un feu-de-joie fort-étrange. Il conſiſtoit dans pluſieurs décharges de leur mouſqueterie chargée à balles, mais dirigée de maniere à les faire paſſer ſeulement quelques toiſes au-deſſus de nos têtes. Pendant ce temps, ils couroient d'un arbre à l'autre, faiſant feu, & ſe comportant comme au milieu d'un combat véritable. Je fus d'abord extrêmement ſurpris, & peu s'en fallut que je n'ordonnaſſe à ceux qui m'accompagnoient de leur ripoſter, dans la perſuaſion où j'étois que leurs intentions étoient hoſtiles. Mais je fus détrompé par un des Traiteurs, qui me dit que telle étoit leur maniere de recevoir les Chefs des autres Nations; & je pris plaiſir à cette marque de diſtinction qu'ils me donnoient.

Je ne reſtai qu'une nuit avec eux. Parmi les préſens que je fis aux Chefs, il y avoit quelques liqueurs ſpiritueuſes, avec leſquelles ils ſe mirent en belle humeur, & commencerent à former une danſe qui

dura preſque toute la nuit. Le matin, lorſque je partis, le Chef m'accompagna juſqu'au rivage; & auſſi-tôt que je fus embarqué, il fit d'une voix haute & avec une grande ſolemnité, une fervente priere pour moi. Il me dit, » que le Grand-Eſprit te faſſe » faire un bon voyage; qu'il te donne un ciel ſans » nuage & des eaux tranquilles pendant le jour; » puiſſes-tu coucher toutes les nuits dans une peau » de caſtor, y jouir d'un ſommeil non interrompu » & de rêves agréables! Puiſſes-tu enfin trouver » une protection conſtante ſous le grand calumet de » paix! « Il continua ſes prieres ſur ce ton, autant de temps que je le pus entendre.

Je dois obſerver que quoique les Européens ſoient portés à ſe former une idée très-défavorable de ces Sauvages, comme ils les appellent, je reçus de chacune de leurs tribus, dans les parties intérieures, le traitement le plus honnête & le plus hoſpitalier; je ſuis même convaincu que juſqu'à ce qu'ils ſoient pervertis par les liqueurs ſpiritueuſes de leurs voiſins plus policés, ils obſervent cette conduite amicale envers les Etrangers. Leur haine invétérée & leur cruauté envers leurs ennemis ſont à la vérité propres à jetter des ombres ſur ce tableau; mais ce défaut eſt héréditaire parmi eux; & ayant reçu ſa ſanction d'une coutume abſolument immémoriale, il a jetté chez eux de trop profondes racines pour en être jamais extirpé.

Je mangeai chez ce Peuple d'un pain fort ex-

traordinaire. Les Indiens font, en général, peu d'uſage de ce mets nourriſſant. Lorſque leur blé eſt en lait, comme ils diſent, c'eſt-à-dire, juſtement avant qu'il commence à mûrir, ils expriment la graine de la balle dans laquelle il croît, & ils l'écraſent en forme de pâte ; cela peut ſe faire ſans l'addition d'aucun liquide, le lait qui coule du grain en tenant lieu. Ils forment enſuite cette pâte en gâteaux, & les enveloppant dans des feuilles de jonc, ils les mettent dans des fours chauds où ce pain eſt bientôt cuit. Je n'en ai jamais mangé d'auſſi délicat & d'auſſi bon goût.

Cet endroit n'eſt qu'un petit village, compoſé d'environ vingt-cinq maiſons ou cabanes, & qui peut mettre ſur pied ſoixante ou ſoixante-dix guerriers. Je n'y trouvai rien de plus remarquable.

Le terrein au Sud-Eſt de la baye Verte eſt un terrein ordinaire, couvert d'une grande quantité de cyprès, de pins & de ſapins. Quelques-uns ont dit que la communication entre le lac Michigan & la baye Verte eſt impraticable à des bâtimens plus grands qu'un ſimple canot, à cauſe des bancs de roches qui ſe trouvent entre les iſles du *Grand-Travers*. Mais en ſondant, j'ai trouvé que le paſſage étoit ſuffiſant pour des bâtimens de 60 tonneaux, & d'une largeur proportionnée.

La terre adjacente au fond de cette baye eſt très-fertile. Le pays eſt uni, & préſente une perſpective extrêmement agréable & étendue.

Il n'y a que peu de familles qui habitent le fort, dont la ſituation eſt à l'Oueſt de la *riviere du Renard*, & vis-à-vis, à l'Eſt de ſon embouchure, ſont établis des François qui cultivent la terre, & qui paroiſſent vivre très-commodément.

La baye Verte ou des Puants eſt un de ces lieux auxquels les François ont donné des ſobriquets. Elle eſt appellée par les Habitans des environs, la baye des *Menonomies*. Je ne ſçais pourquoi les François l'ont appellée la baye *des Puants*. Suivant eux, ce n'étoit point dans la vue d'induire en erreur les Etrangers; mais parce que, au moyen de ces noms, ils pouvoient converſer entr'eux, même en préſence des Indiens, ſans être entendus. Car ceux qui vont à la traite ont obſervé que lorſqu'en parlant enſemble, ils venoient à les nommer, cela leur donnoit des ſoupcons, & les portoit à croire ou qu'on parloit mal d'eux ou qu'on avoit quelque mauvais deſſein. Pour y remédier, ils donnerent donc à ces Nations, ou aux lieux qu'elles habitent, des noms particuliers. La ſeule mauvaiſe conſéquence qui en réſulte eſt que les Géographes Anglois & François donnent, dans leurs Cartes de l'intérieur de l'Amérique, différens noms aux mêmes lieux, & par-là jettent dans l'embarras ceux qui ont intérêt de les connoître.

Le lac Michigan, dont la baye Verte fait partie, eſt ſéparée du lac Huron par le détroit de Michillimakinac; il eſt ſitué entre les 42 & les 46 degrés de latitude, & entre les 84 & les 87 degrés de

longitude Oueſt. Sa plus grande longueur eſt de deux cent quatre-vingts milles ; ſa largeur eſt de quarante, & ſa circonférence d'environ ſix cents. Il y a une file remarquable de petites iſles, commençant vis-à-vis la ferme d'Askin, & courant environ trente milles au Sud-Oueſt dans le lac ; on les appelle les *Iſles des Caſtors*. Leur ſituation eſt fort agréable, mais le ſol en eſt nu. Elles préſentent cependant un fort bel aſpect.

Au Nord-Oueſt du lac, les eaux ſe diviſent en deux bayes. Celle du côté du Nord ſe nomme la baye des Noquets, & l'autre la *Baye-Verte*, dont nous venons de parler.

Les eaux de ce lac, comme celles de tous les autres, ſont d'une extrême limpidité & d'une profondeur ſuffiſante pour d'aſſez grands bâtimens. La moitié de l'eſpace du côté de l'Eſt qui s'étend juſqu'au lac Huron, appartient à la Nation des *Ottaways*. La ligne qui les ſépare des *Chippeways*, court à peu près Nord & Sud, & va depuis l'extrémité Sud du lac Huron, à travers les hauteurs, juſqu'à Michillimakinac, qu'elle partage par le centre. De-là il arrive que lorſque ces deux Nations ſe trouvent enſemble pour la traite auprès de ce fort, elles campent chacune ſur leurs terres, & à peu de toiſes de la paliſſade.

Le pays adjacent, ſoit à l'Oueſt, ſoit à l'Eſt du lac Michigan, n'a rien de remarquable, ſi ce n'eſt que dans les lieux où il eſt entrecoupé par des

ruiſſeaux ou de petites rivieres ſe jettant dans le lac, il eſt extrêmement fertile ſur leurs bords. Ceux du lac produiſent une grande quantité de ceriſes, appellées *ceriſes de ſable*, qui ne ſont pas moins remarquables par la maniere dont elles croiſſent que par leur ſaveur exquiſe. Elles viennent ſur de petits buiſſons, dont la hauteur n'excede pas quatre pieds, & dont les branches en ſont chargées au point de plier & de ſe repoſer ſur le ſable. Comme elles ne mûriſſent que ſur le ſable, dont la chaleur contribue apparemment à leur qualité, les François leur ont donné le nom ci-deſſus. Leur groſſeur n'excede pas celle d'une balle de piſtolet; mais on les regarde comme ſupérieures à tous les autres fruits de ce genre, pour être confits dans des liqueurs ſpiritueuſes. Il croît encore à l'entour du lac beaucoup de groſeilles rouges & noires, & une grande abondance de genievre qui produit des bayes de la plus belle eſpece.

On voit auſſi croître dans ces lieux une grande quantité de ſumaks, dont la feuille cueillie à la Saint Michel, lorſqu'elle devient rouge, eſt fort eſtimée par les naturels; ils la mêlent à-peu-près en quantité égale avec leur tabac, à la fumée duquel elle communique une agréable odeur. Près de ce lac, & à l'entour des autres, croît auſſi une ſorte de ſaules appellés par les François *bois rouge*. L'écorce de cet arbriſſeau, loſqu'il n'a qu'un an, eſt d'une belle couleur écarlate; mais à meſure que l'arbre vieillit,

elle prend une couleur mêlée de gris & de rouge. Les tiges de cet arbuſte croiſſent pluſieurs enſemble & s'élevent juſqu'à ſix ou huit pieds, mais ſans avoir plus d'un pouce de diametre. L'écorce étant enlevée de deſſus la tige, deſſechée & miſe en poudre, ſert aux Indiens à la mêler avec leur tabac, & forme pour eux le meilleur tabac d'hyver. Ils ſe ſervent pendant l'été, pour le même objet, d'un buiſſon qui croît vers les grand lacs, & qu'ils appellent Segokimac; il rampe ſur terre comme la vigne, s'étendant quelquefois juſqu'à huit ou dix pieds; ſa feuille eſt de la grandeur d'un ſchelling, preſque ronde, de la fermeté & de la couleur de la feuille de laurier; c'eſt, autant que je puis en juger d'après l'aſpect de l'arbre, un *ſempervirens*. Ces feuilles étant deſſechées & pulvériſées, ſont employées par les Indiens à les mêlanger avec le tabac qu'ils fument ſeulement pendant l'été. Par ces trois équivalens, les pipes des Indiens ſont abondamment fournies toute l'année, & comme ce ſont de grands fumeurs, ils mettent beaucoup de ſoin à les ramaſſer au temps propre & à les préparer.

Le 20 Septembre 1766, je partis de la *baye Verte*, & je m'acheminai vers la *riviere du Renard*, toujours en compagnie avec des Traiteurs & quelques Indiens. Le 25, j'arrivai au principal village des *Ouinebagos*, qui eſt ſitué dans une petite iſle, préciſément à l'extrémité Eſt du lac Ouinebago. La Reine qui préſide ſur cette Nation comme un Sa-

chem, me reçut fort civilement, & me traita d'une maniere diſtinguée pendant les quatre jours que je reſtai dans ſon village.

Le jour après mon arrivée, je raſſemblai les Chefs, auxquels je demandai la permiſſion de traverſer leur pays, pour aller viſiter des Nations plus éloignées avec leſquelles j'avois des affaires importantes. Cela me fut accordé auſſi-tôt, la demande leur ayant paru une ſorte de compliment fait à leur Nation : la Reine aſſiſta à cette aſſemblée ; mais elle fit peu de queſtions, & ſe borna à quelques avis peu importans ſur les affaires de la Nation. Car les femmes n'aſſiſtent point à ces aſſemblées nationales, à moins qu'elles ne ſoient revêtues de l'autorité ſuprême, & même alors il n'eſt point d'uſage qu'elles haranguent comme font les Chefs. C'étoit une femme fort âgée, petite de taille, & qui, par l'ajuſtement, n'étoit pas fort diſtinguée de pluſieurs jeunes femmes qui formoient ſa ſuite. Ces ſuivantes de la Reine témoignoient beaucoup de plaiſir, lorſque je donnois des marques de reſpect pour leur maîtreſſe, ſur-tout lorſque je la ſaluois ; ce que je fis ſouvent pour me concilier leur bienveillance. Dans ces occaſions, la bonne vieille femme s'efforcoit de ſe donner un air de gaieté & de jeuneſſe, & par ſon ſourire, elle montroit le plaiſir que lui faiſoit le reſpect que je lui témoignois.

Pendant le ſéjour que je fis en ce lieu, je m'occupai à quelques obſervations ſur le pays, & à faire

les recherches les plus approfondies qu'il me fut poſſible ſur l'origine, les uſages & la langue de ce Peuple. Ces recherches m'autoriſent à conclure que les *Ouinebagos* réſidoient originairement dans quelqu'une des provinces du Nouveau Mexique, & qu'ayant été chaſſés, ſoit par des diviſions inteſtines, ſoit par les Eſpagnols, ils s'étoient réfugiés dans ces parties plus ſeptentrionales, depuis environ un ſiecle.

Mes raiſons pour adopter cette ſuppoſition ſont, en premier lieu, leur attachement inaltérable pour les Indiens *Nâdôeſſis*, qui leur donnerent dans leur émigration les ſecours les plus empreſſés, quoique leur réſidence actuelle ſoit à plus de ſix cents milles de leur pays originaire.

En ſecond lieu, la différence de leur dialecte d'avec celui de toutes les autres Nations Indiennes qu'on a juſqu'à préſent découvertes; car ce dialecte eſt un jargon guttural & inarticulé, qu'aucun de leurs voiſins n'entreprend ſeulement d'apprendre. Ils converſent avec les autres Nations dans la langue des *Chippeways*, qui eſt la langue régnante depuis les *Mohacks* du Canada, juſqu'aux Habitans des bords du Miſſiſſipi, & depuis les Hurons & les Illinois, juſqu'auprès de la baye de Hudſon.

En troiſieme lieu, leur haine invétérée pour les Eſpagnols. Quelques-uns me dirent qu'ils avoient fait des excurſions dans le Sud-Oueſt, qui avoient duré quelques lunes. Un ancien Chef, avec lequel je fis une connoiſſance plus particuliere, me raconta que,

quarante-ſix hivers auparavant, il avoit marché à la tête de cinquante guerriers vers le Sud-Oueſt, pendant trois lunes; que durant cette expédition, pendant qu'ils traverſoient une plaine, ils découvrirent un corps de Cavaliers, qui appartenoit aux hommes noirs; c'eſt ainſi qu'ils nomment les Eſpagnols (ſans doute à cauſe de leur couleur brune). Auſſi-tôt qu'ils les apperçurent, ils ſe cacherent juſqu'à la nuit. Alors ils s'approcherent d'eux auſſi près qu'ils purent, pour diſtinguer leur nombre & leur état. Ayant trouvé qu'ils étoient trop nombreux pour pouvoir les attaquer avec avantage en plein jour, ils attendirent qu'ils ſe fuſſent livrés au ſommeil; alors ils fondirent ſur eux, & après avoir tué la plus grande partie des hommes, ils prirent quatre-vingts chevaux chargés de ce qu'ils appellent de la pierre blanche. C'étoit apparemment de l'argent; car il remarquoit que les chevaux étoient ferrés de la même matiere, & qu'elle ſervoit auſſi à orner leurs brides. Après avoir ainſi raſſaſié leur vengeance, ils emporterent leur butin; & s'étant ſuffiſamment éloignés des Eſpagnols qui avoient échappé à leur furie, ils laiſſerent dans les bois ce poids inutile & mépriſable pour eux: ils monterent les chevaux, & rejoignirent leurs Compatriotes. Je conjecture que le parti qu'ils avoient ſurpris étoit la caravanne qui apporte annuellement à Mexico l'argent qu'on retire des mines ſituées vers les ſources du *Colorado*; & que le combat ſe donna dans les plaines qui

avoiſinent les ſources de la riviere de *Santa-Fé*, ou de celle *del Norte*, qui ſe jette dans le Mexique, à l'Oueſt du *Miſſiſſipi*.

Les *Ouinebagos* peuvent mettre ſur pied environ deux cents guerriers. Leur village contient à-peu-près cinquante maiſons, ſolidement conſtruites avec des paliſſades, & l'iſle où il eſt ſitué eſt d'environ cinquante acres. Elle eſt à environ trente-cinq milles de la *Baye-Verte*, en les comptant ſuivant le cours de la riviere.

Cette riviere, juſqu'à quatre ou cinq milles de la baye, a un courant fort doux; mais de là juſqu'au lac d'où elle ſort, elle eſt pleine de rochers & fort rapide. Nous fûmes obligés en pluſieurs endroits de quitter nos canots, & de les porter aſſez loin. Sa largeur eſt en général, depuis la baye Verte juſqu'au lac *Ouinebago*, d'environ ſoixante-dix à cent verges. Ses bords ſont très-bons, & clairement boiſés en chênes & en coudriers.

Le lac *Ouinebago* eſt d'environ quinze milles de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, & de ſix milles de largeur (1). A un de ſes angles, du côté du Sud-Eſt, il reçoit une riviere qui prend ſa ſource près d'une des branches de celle des Illinois. Je la nommai la riviere des Crocodiles, d'après une hiſtoire qui court chez les Indiens, & ſuivant laquelle

(1) *Note du Traducteur.* La Carte de l'Auteur repréſente néanmoins ſa longueur preſque du Nord au Sud.

ils

ils avoient tué quelque part ſur ſes bords un animal extraordinaire, mais qui, d'après leur deſcription, ne pouvoit être qu'un alligator, ou un crocodile.

La terre adjacente au lac eſt très-fertile & abondante en raiſins, prunes & autres fruits qui croiſſent ſans culture. Les *Ouinebagos* y cultivent beaucoup de blé d'Inde, de féves, de citrouilles & de melons d'eau, avec un peu de tabac. Le lac eſt très-poiſſonneux, & il eſt couvert ſur la fin de l'année de canards ſauvages & de ſarcelles. Cette derniere eſpece y eſt fort nombreuſe, & eſt extrêmement bonne & graſſe; elle vaut beaucoup mieux que celle qu'on trouve près de la mer, parce qu'elle acquiert cette excellente graiſſe en ſe nourriſſant de riz ſauvage qui croît abondamment ſur les bords du lac.

Je pris enfin congé de la bonne vieille Reine; ayant fait mes préſens, & reçu ſes adieux, je partis de ſon village, le 29 Septembre. Après avoir fait douze milles, j'arrivai au lieu où le lac reçoit la riviere *du Renard*, ſur le côté Nord (1). Nous remontâmes cette riviere, & le 7 Octobre, nous arrivâmes au grand portage qui la ſépare de la riviere *Ouisconſin*.

La riviere *du Renard*, depuis ce portage juſqu'à la baye Verte, a environ cent quatre-vingts milles

(1) *Note du Traducteur.* Suivant la Carte de l'Auteur, il paroîtroit plutôt que c'eſt à l'Oueſt.

de cours. Depuis le lac *Ouinebago* juſqu'au portage, ſon courant eſt modéré, & elle eſt fort profonde; ce qui n'empêche pas qu'en quelques endroits, un canot ne trouve de la difficulté à paſſer. Cela vient des embarras qu'y cauſent les tiges de riz qui ſont fort hautes, fort épaiſſes, & fort abondantes. Le pays des environs eſt très-fertile & très-propre à la culture, excepté en quelques endroits voiſins de la riviere où il eſt trop bas. Il n'eſt pas trop boiſé en aucune partie; mais il le ſeroit ſuffiſamment pour les beſoins d'une nombreuſe Colonie. Cette riviere eſt comme le rendez-vous de la plus grande quantité d'oiſeaux ſauvages que j'aie rencontrés aucune part dans mes voyages. Le ſoleil en eſt quelquefois obſcurci pendant pluſieurs minutes.

A environ quarante milles du lac, en remontant la riviere, on trouve un petit Village de la même Nation des *Ouinebagos*.

Enfin, les cerfs & les ours ſont en grande quantité dans ce pays, & l'on prend un grand nombre de caſtors & d'autres animaux à fourrures ſur les ruiſſeaux qui ſe jettent dans cette riviere.

La riviere dont je parle eſt remarquable pour avoir été, il y a environ quatre-vingts ans, la réſidence des Nations unies des Ottagamis & des Sâkis, que les François, ſuivant leur uſage de donner des ſobriquets, avoient nommées les Nations des Sacs & des Renards. Un Indien m'en a raconté l'anecdote ſuivante.

Il y a environ ſoixante ans, me dit-il, que des Miſſionnaires & des Traiteurs François ayant été pluſieurs fois inſultés par ces Indiens, un parti François & Indien, ſous le commandement du Capitaine Morand, fit une incurſion chez eux. Ce Capitaine partit de la baye Verte en plein hiver, temps où ils étoient loin de ſoupçonner une pareille viſite ; & marchant ſur la neige, juſqu'à leur village, ils les ſurprirent, en tuerent ou prirent priſonniers la plus grande partie. En retournant à la *baye Verte*, un des Chefs Indiens qui avoit la conduite d'un nombre conſidérable de priſonniers, s'arrêta pour boire dans un ruiſſeau. Pendant ce temps-là, ſes compagnons continuerent leur route ; ce qu'une femme du nombre des priſonnieres ayant obſervé, elle le ſaiſit tout-à-coup avec ſes deux mains par la partie la plus ſuſceptible d'un ſentiment exquis, & le tint ainſi juſqu'à ce qu'il expirât. Comme ce Chef, par la vive douleur qu'il reſſentoit, fut d'abord mis hors d'état d'appeller ſes amis & de donner aucune alarme, ils allerent en avant ſans ſoupçonner ce qui venoit d'arriver, & la femme Indienne ayant coupé les liens des priſonniers qui étoient à l'arriere-garde, s'échappa avec eux. Cette Héroïne fut traitée comme la libératrice de ſa Nation, & décorée de la dignité de Chef, avec la prérogative de tranſmettre le même honneur à ſes deſcendans ; diſtinction qui n'eſt point d'uſage, & qui n'eſt accordée que dans des cas extraordinaires.

Pendant les douze milles que je parcourus avant d'atteindre le portage, j'obſervai nombre de petites montagnes qui s'étendent juſque tout près. On ne peut, à la vérité, les regarder que comme des collines, quand on les compare avec celles du derriere des Colonies; mais comme c'étoient les premieres que je rencontrois depuis ma ſortie de Niagara, & après une courſe de onze cents milles, je n'ai pas voulu les paſſer ſous ſilence.

La riviere *du Renard*, à ſon entrée dans le lac *Ouinebago*, eſt large d'environ cinquante verges; mais de là au portage, elle diminue par degrés, au point de n'avoir plus que cinq à ſix verges de largeur, excepté en quelques endroits où elle forme de petits lacs d'une profondeur conſidérable. Je ne me rappelle rien de plus remarquable concernant cette riviere, ſinon que dans une partie de ſon cours, elle ſerpente tellement pendant cinq milles, qu'après avoir fait ce chemin, on n'a avancé que d'un quart de mille.

Le portage entre la riviere du Renard & l'*Ouisconſin*, n'eſt que d'un mille trois quarts, quoique dans quelques Cartes, il paroiſſe être de dix milles. Mais je ne puis m'empêcher d'obſerver ici que toutes les Cartes que j'ai vues ſont fort défectueuſes en cette partie. Les rivieres en général y ſont repréſentées comme courant dans une direction contraire à leur direction réelle; & pluſieurs de leurs branches, particuliérement de celles du Miſſiſſipi,

ſont omiſes. Cela a-t-il été fait par les Géographes François, à deſſein, ou faute de connoiſſance ſuffiſante du local ? C'eſt ce que je ne ſçaurois dire. Mais, à coup sûr, des Voyageurs qui compteroient ſur leur exactitude dans les parties que j'ai viſitées, ſeroient fort induits en erreur. Ayant examiné avec beaucoup de ſoin tout le pays que j'ai parcouru, je puis aſſurer que la Carte que je préſente eſt la plus exacte qu'on ait encore vue.

Une moitié environ de l'eſpace qui ſépare les deux rivieres, eſt couverte d'un marais où croît une grande quantité d'herbe fort longue. Le ſurplus eſt une plaine qui préſente çà & là quelques chênes & pins croiſſant pêle-mêle. J'y obſervai un grand nombre de ſerpens ſonnettes. Un Traiteur François, nommé M. Pinniſance, me raconta ſur un de ces reptiles une hiſtoire fort extraordinaire, dont il avoit été, me dit-il, témoin oculaire. Un Indien de la Nation des *Menomonies* ayant pris un de ces ſerpens, parvint à l'apprivoiſer, & quand il l'eut fait, il le traita comme une Divinité, l'appellant ſon grand-pere, & le portant toujours avec lui dans une boëte. Cet Indien avoit ainſi promené ſon ſerpent pendant pluſieurs étés, lorſque M. Pinniſance le rencontra un jour au portage, préciſément au moment où il alloit à la chaſſe d'hiver. Le François fut fort étonné de voir l'Indien mettre à terre la boëte qui contenoit ſa Divinité, & l'ouvrir pour lui donner la liberté, en diſant qu'il étoit bien sûr du temps de

ſon retour, qui ſeroit au mois de Mai ſuivant. Comme on étoit alors en Octobre, le François dit à l'Indien, dont la ſimplicité l'étonnoit, qu'il imaginoit qu'il attendroit long-temps après le mois de Mai, le retour de ſon grand-pere. Mais l'Indien avoit une telle confiance dans l'obéiſſance de ſon animal, qu'il offrit de parier deux gallons de rum, qu'au temps marqué il reviendroit & rentreroit dans ſa boëte. On convint du pari, & la ſeconde ſemaine de Mai fut priſe pour l'époque du retour. Ce temps arrivé, ils ſe retrouverent au rendez-vous, & l'Indien mit ſa boëte à terre en appellant ſon grand-pere. Le ſerpent ne l'entendit apparemment pas, & le temps étant expiré, l'Indien convint qu'il avoit perdu. Cependant n'étant point découragé, il offrit de parier le double, que ſon *grand-pere* arriveroit dans deux jours au plus tard. On en convint encore & voilà qu'au ſecond jour, vers les une heure après midi, le ſerpent arriva, & rentra de lui-même dans la boëte qui avoit été miſe à ſa portée. Ce François juroit que rien n'étoit ſi vrai que cette hiſtoire, & d'après les récits que j'ai entendu faire de la docilité de ces animaux, je ne vois aucune raiſon de douter de ſa vérité.

J'ai obſervé que la branche principale de la riviere *du Renard* vient du Sud-Oueſt, & que celle de l *Ouisconſin* vient du Nord-Eſt. J'ai auſſi remarqué que pluſieurs des petites branches de ces deux rivieres, couroient en y deſcendant à quelques pieds

l'une de l'autre, un peu au Sud du portage. C'eſt un exemple que l'Amérique ſeule nous préſente ; ſçavoir, que deux rivieres puiſſent prendre leurs ſources auſſi près l'une de l'autre ; & après avoir coulé en ſens contraire, ſe décharger dans des mers auſſi prodigieuſement éloignées. Car la premiere, après avoir traverſé pluſieurs immenſes lacs, & après avoir couru près de deux mille milles, tombe dans le golfe de Saint-Laurent ; & l'autre, après avoir joint le Miſſiſſipi, & après avoir coulé à-peu-près le même nombre de milles, tombe dans le Golfe du Mexique. J'eus occaſion, l'année ſuivante, de faire une obſervation ſemblable ſur la proximité de différentes branches du fleuve de Saint-Laurent & de celui du Miſſiſſipi ; & je puis l'apporter en preuve de l'erreur de l'opinion où ſont quelques Géographes que des rivieres prenant leur naiſſance auſſi près l'une de l'autre doivent leur origine à la même ſource. Car j'apperçus une ſéparation bien viſible entre ces différentes ſources, quoiqu'en quelques endroits, elles s'approchaſſent tellement que j'aurois pu enjamber de l'une à l'autre.

Le 8 Octobre, nous mîmes nos canots à l'eau dans l'*Ouisconſin*, qui, en cet endroit, a déjà plus de cent verges de largeur ; & le lendemain, nous arrivâmes au grand village de Sâkis. Ce village indien eſt le plus grand & le mieux conſtruit que j'aie jamais vu. Il contient environ quatre-vingt-dix maiſons, dont chacune eſt aſſez vaſte pour pluſieurs familles.

Elles ſont conſtruites de planches travaillées, proprement aſſemblées, & couvertes d'écorce d'une maniere ſi compacte, que les pluies les plus fortes n'y peuvent pénétrer. Au-devant des portes, il y a des appentis commodes, dans leſquels les Habitans s'aſſeoient, quand le temps le permet, & fument leurs pipes. Les rues ſont régulieres & ſpacieuſes, en ſorte que cette ville ou village paroît plutôt l'habitation d'un Peuple civiliſé que d'une Nation ſauvage. Le terrein des environs eſt excellent. Dans leurs plantations qui ſont adjacentes à leurs maiſons, & qui ſont proprement tenues, ils cultivent du mays, des féves, des melons, &c. en ſorte que ce lieu eſt eſtimé le marché le mieux fourni où les Traiteurs puiſſent trouver ce dont ils ont beſoin, à huit cents milles de diſtance à la ronde.

Les Sâkis peuvent lever trois cents guerriers, qui ſont généralement employés tous les étés à faire ſur les *Illinois* & les *Panis* (1), des incurſions dont ils reviennent d'ordinaire avec nombre de priſonniers. Mais ces Nations leur rendent bien la pareille, & à leur tour détruiſent un grand nombre de Sâkis; ce qui eſt ſans doute la cauſe pour laquelle ils ſont toujours en petit nombre.

Pendant le ſéjour que je fis en ce lieu, je reconnus quelques montagnes qui ſont à environ quinze

(1) *Note du Traducteur.* Les Panis ſont une Nation établie vers l'embouchure du Miſſouri dans le Miſſiſſipi.

milles au Sud, & qui ſont abondantes en mine de plomb. Je montai ſur une des plus élevées, d'où j'eus une vue étendue du pays. On n'apperçoit fort au loin que des monticules dépouillés d'arbres, qui, dans l'éloignement, reſſemblent à des meules de foin. Quelques-uns des vallons offrent ſeulement des bouquets de ſapins & de chênes rabougris. Le plomb y eſt ſi abondant, que j'en trouvai des morceaux dans les rues du village des Sâkis, & il me ſembla auſſi bon que celui des autres pays (1).

Le 10 Octobre, nous nous remîmes en route en deſcendant la riviere; & le lendemain, nous atteignîmes le premier village des Ottagamis. Ce village contient environ cinquante maiſons; mais elles étoient la plupart déſertes, par l'appréhenſion de la petite vérole qui venoit d'y faire beaucoup de ravage, & avoit emporté la moitié des Habitans. Les autres s'étoient retirés dans les bois, pour éviter la contagion.

Nous entrâmes enfin dans la grande riviere du *Miſſiſſipi*, le 15 du même mois. L'*Ouisconſin*, depuis le portage juſqu'au lieu où il rencontre le Miſſiſſipi, a un cours rapide, quoique tranquille (2).

(1) *Note du Traducteur.* Cela paroît fort extraordinaire, à moins que ce plomb ne ſoit natif, ou que les Indiens n'aient l'art de travailler la mine de plomb.

(2) *Note du Traducteur.* Ceci paroît un paradoxe. Mais on n'a qu'à voir le Rhône près d'Avignon. Il coule avec la vîteſſe d'une fleche, & eſt comme une glace de miroir.

Ses eaux ſont extrêmement claires, & laiſſent appercevoir un fond de beau ſable, aſſez libre de roches. Le peu d'iſles qu'on y rencontre, préſentent un bon terrein, & un peu boiſé. Les terres de ſes bords ſont en général excellentes ; à quelque diſtance, il y a beaucoup de montagnes qu'on dit abondantes en mine de plomb.

Environ cinq milles après la jonction des deux rivieres (en remontant le Miſſiſſipi), je remarquai les ruines d'un grand village dans une ſituation fort agréable. Je m'informai des Indiens voiſins, pourquoi elle étoit ainſi abandonnée ; ils me répondirent qu'environ trente ans auparavant, le *Grand-Eſprit* avoit apparu au ſommet d'une pyramide de rochers qui eſt à quelque diſtance à l'Oueſt, & qu'il leur avoit ordonné d'abandonner leurs habitations, parce qu'il avoit affaire du terrein où elles étoient conſtruites. Ils m'ajouterent que pour preuve que celui qui leur donnoit cet ordre étoit le Grand-Eſprit, il leur avoit dit que bientôt après il croîtroit de l'herbe ſur ces rochers mêmes qu'ils ſcavoient être nus & ſtériles. Les Indiens obéirent reſpectueuſement ; & en effet, peu après ils apperçurent ce changement merveilleux. On me montra même l'endroit ; mais la croiſſance de l'herbe ne me parut avoir rien de ſurnaturel. Ce fut ſans doute un ſtratagême des François ou des Eſpagnols, pour remplir quelque vue de pêche. Mais j'ignore comment ils s'y prirent.

Cette Nation, après avoir ainſi abandonné ſon

village au Grand-Eſprit, alla s'établir plus bas, & en conſtruiſit un nouveau ſur le bord du *Miſſiſſipi*, près de l'embouchure de l'*Ouisconſin*, dans un lieu appellé par les François *la Prairie des Chiens*. C'eſt un très-grand village qui contient environ trois cents familles. Les maiſons ſont très-bien conſtruites ſuivant la maniere indienne, & agréablement ſituées ſur un terrein qui fournit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. J'y vis pluſieurs chevaux d'une belle forme. Ce village eſt le grand *rendez-vous* où toutes les Tribus adjacentes, & même celles qui habitent les branches les plus éloignées du Miſſiſſipi, s'aſſemblent chaque année à la fin de Mai, pour y porter leurs fourrures & les vendre aux Traiteurs. Mais ils n'y concluent pas toujours leurs marchés; car cela dépend d'un Conſeil général des Chefs qui décident lequel leur ſera le plus avantageux, ou de vendre leurs marchandiſes en ce lieu, ou de les tranſporter, ſoit à la Louiſiane, ſoit à Michillimakinac. D'après la déciſion de ce Conſeil, ils vont plus loin, ou retournent chez eux après avoir traité.

Le *Miſſiſſipi* a un demi-mille de largeur, à ſa jonction avec l'*Ouisconſin*, près de laquelle eſt une montagne fort élevée. Mais vis-à-vis le village décrit ci-deſſus, il paroît avoir plus d'un mille, & contenir beaucoup d'iſles dont le ſol eſt extrêmement riche & légérement boiſé.

Un peu plus haut, du côté oppoſé, le *Miſſiſſipi* reçoit encore une riviere appellée par les François la *riviere*

Jaune. Les Traiteurs qui m'avoient accompagné juſques-là, y établirent leur réſidence pour l'hiver. C'eſt pourquoi j'achetai un canot; & avec deux Domeſtiques, dont l'un étoit un Canadien François, & l'autre un Indien de la Nation des *Mohâks* du Canada, je repris ma route le 19 en remontant le *Miſſiſſipi.*

Le dixieme jour après m'être ſéparé des Traiteurs, je faillis à avoir une mauvaiſe aventure. J'avois mis pied à terre, comme je faiſois tous les ſoirs; & ayant fait dreſſer ma tente, j'ordonnai, quand il fut nuit, à mes gens d'aller ſe repoſer; quant à moi, je m'étois mis à rédiger les minutes de ce que j'avois obſervé les jours précédens, à la lumiere d'un flambeau que j'avois gardé allumé. Vers les dix heures du ſoir, ayant fini ce travail, je ſortis de ma tente pour voir quel temps il faiſoit. Comme je jettai les yeux ſur le bord du fleuve, je crus appercevoir, à la lueur des étoiles qui étoient très-brillantes, quelque choſe qui reſſembloit à un troupeau d'animaux deſcendant d'une colline qui étoit à quelque diſtance. Pendant que je m'étonnois de cette apparence ſinguliere, un d'eux ſe leva ſur ſes pieds, & me découvrit la forme humaine. Tous les autres furent auſſitôt debout, & j'en comptai dix à douze courant vers moi. Je rentrai ſur-le-champ dans ma tente, & éveillant mes gens, je leur ordonnai de prendre leurs armes & de me ſuivre. Comme ma premiere crainte fut pour mon canot, je courus du côté de l'eau,

& je trouvai en effet un parti d'Indiens qui étoit ſur le point de le piller. Avant que de les atteindre, je commandai à mon monde de ne point faire feu que je ne l'euſſe ordonné, ne voulant pas commettre les premieres hoſtilités ſans néceſſité abſolue. Je m'avançai donc avec réſolution, preſque juſqu'à la portée de leurs lances, car ils n'avoient pas d'autre arme; & retenant ma colere, je leur demandai avec une voix forte ce qu'ils vouloient. Ils furent atterrés; & voyant bien qu'ils ne pouvoient s'attendre qu'à une réception très-chaude, ils tournerent tête & prirent la fuite. Nous les pourſuivîmes juſqu'à un bois adjacent où ils entrerent, & nous n'entendîmes plus parler d'eux. Cependant, de crainte de leur retour, nous veillâmes tour-à-tour le reſte de la nuit. Le jour ſuivant, mes gens eurent de grandes appréhenſions, & me conjurerent de retourner vers les Traiteurs. Mais je leur répondis que s'ils ne vouloient pas être regardés comme de vieilles femmes, ce qui eſt un grand outrage chez les Indiens, il falloit qu'ils me ſuiviſſent; car pour ce qui me concernoit, j'étois réſolu de pourſuivre ma route, comme un brave Anglois, qui, une fois engagé dans une aventure, ne recule jamais. Sur cela, ils rentrerent dans le canot; & je veillai ſur le rivage, pour les préſerver d'une nouvelle attaque. J'ai depuis ſcu que ce parti d'Indiens qui nous avoit voulu piller, étoit une de ces troupes errantes d'Indiens, qui, ayant été chaſſés de leurs Nations pour différens crimes, s'é-

toient associés, & ne vivoient que de pillage; ce qui incommodoit beaucoup les voyageurs, & non-seulement les Européens, mais aussi les Indiens qu'ils n'épargnoient pas davantage. Les Traiteurs m'avoient prévenu d'être sur mes gardes, & je donne le même avis à ceux qui pourroient être dans le cas de voyager dans les mêmes lieux.

Le premier de Novembre, j'arrivai au lac Pepin, qui est plutôt une partie du Missisipi fort large en cet endroit, qu'un vrai lac. Ce sont les Francois qui l'ont ainsi nommé; il est à deux cents milles de l'embouchure de l'*Ouisconsin*. Le *Missisipi*, au-dessous de ce lac, a un courant fort doux; mais sa largeur est fort variable, étant dans des endroits de plus d'un mille, & dans d'autres à peine d'un quart. Ce fleuve a, de chaque côté, une file de montagnes tout le long de son cours; & ces montagnes, tantôt s'approchent d'assez près, tantôt s'éloignent considérablement. Le terrein entre ces montagnes est en général couvert d'herbe, avec quelques bouquets de bois dispersés çà & là, près desquels on voit des troupeaux de cerfs & d'élans qui paissent tranquillement dans ces vastes solitudes. En plusieurs endroits, on appercoit des pyramides de rochers qui ressemblent à de vieilles tours en ruines; dans d'autres on voit des précipices effrayans; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que tandis qu'un côté présente cet aspect, le côté opposé est couvert de la plus belle verdure jusqu'à son sommet. On jouit de là d'une

vue dont la beauté & l'étendue ſurpaſſent tout ce que l'imagination peut ſe figurer. Qu'on ſe repréſente des plaines verdoyantes, des prairies couvertes de fruits, des iſles nombreuſes, le tout rempli d'une prodigieuſe variété d'arbres fruitiers, comme des noyers, des érables à ſucre, des vignes chargées de riches grappes, & des pruniers ſuccombant ſous le poids de leurs fruits ; qu'on ſe figure ce riche ſpectacle, rehauſſé de la perſpective d'un ſuperbe fleuve roulant majeſtueuſement ſes eaux auſſi loin que la vue peut s'étendre ; tel eſt l'aſpect dont on jouit du ſommet de ces montagnes, & qui excite tour-à-tour l'admiration & l'étonnement.

Le lac Pepin a environ vingt milles de longueur, ſur ſix de largeur ; il eſt très-profond en quelques endroits, & très-abondant en poiſſons. Il eſt fréquenté, ainſi que ſes bords, par une grande quantité d'oiſeaux, comme des cigognes, des cygnes, des oies & des canards ; & dans les bouquets de bois qui le bordent, on trouve beaucoup de dindons & de perdrix. Les plaines adjacentes ſont peuplées des plus grands buffles que j'aie jamais vus. J'y remarquai les ruines d'un comptoir francois où demeuroit le Capitaine Saint-Pierre, qui avoit établi avec les *Nadoeſſis* un commerce fort avantageux, avant la réduction du Canada.

Environ ſoixante milles au-deſſous de ce lac, on remarque une montagne fort ſinguliere. Car elle eſt plantée toute ſeule au milieu du fleuve, & l'on diroit

qu'elle a gliſſé du rivage adjacent au milieu du courant. On ne peut pas l'appeller une iſle, car elle s'éleve dès le bord à une hauteur conſidérable. Les Indiens & les François l'appellent *la montagne de la Riviere.*

Un jour, ayant mis à terre ſur le bord du *Miſſiſſipi*, quelques milles au-deſſous du lac *Pepin*, pendant que mes gens me préparoient mon dîner, je m'écartai pour prendre une vue du pays adjacent. A peine avois-je un peu marché, que je rencontrai une belle plaine, unie & découverte, dans laquelle j'apperçus à une petite diſtance une élévation qui avoit l'apparence d'un retranchement. En l'examinant de plus près, je trouvai beaucoup de raiſons pour me perſuader qu'elle avoit ſervi à cet uſage, il y a pluſieurs ſiecles. Car quoiqu'elle fût alors couverte d'herbes, il me fut facile de reconnoître que c'étoit un parapet de quatre pieds de haut, s'étendant bien près d'un mille, & propre à couvrir quatre à cinq mille hommes. Sa forme eſt à-peu-prés circulaire, & ſes flancs atteignent la riviere. Quoique le temps l'ait beaucoup défiguré, on y reconnoît cependant encore les angles; & cet ouvrage paroît auſſi régulier & auſſi bien fait d'après les regles de l'art militaire, que ſi Vauban lui-même eût préſidé à ſa conſtruction. Son foſſé à la vérité n'étoit pas viſible; mais une inſpection curieuſe me donna lieu de croire en diſcerner encore quelques traces, & ſa ſituation me convainquit que cet ouvrage n'avoit pu être qu'un retranchement.

retranchement : car il avoit le plat pays en face, & le derriere étoit couvert par la riviere ; il n'y avoit aucune éminence qui pût le commander, & enfin l'on ne voyoit dans le voiſinage que quelques chênes. Dans quelques endroits, il y avoit de petits ſentiers qui le traverſoient, & qui étoient l'ouvrage des daims & des élans. Enfin, d'après la profondeur de la couche de terre dont il étoit couvert, je puis conclure ſa haute antiquité. J'examinai tous ſes angles & toutes ſes parties avec attention, & je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas campé ſur le lieu, pour lever le plan exact de ce ſingulier monument. Pour prouver que cette deſcription n'eſt pas l'ouvrage d'une imagination échauffée, ou le rapport chimérique d'un Voyageur qui ſe trompe, j'ajouterai qu'après mon retour, j'appris que M. Saint-Pierre, le Capitaine Francois dont j'ai parlé plus haut, & d'autres Traiteurs, avoient eu la même idée, & avoient formé les mêmes conjectures, quoiqu'ils n'euſſent pas examiné la choſe avec autant d'attention que moi. Comment un pareil ouvrage peut-il exiſter dans un pays qui, ſuivant l'opinion recue, n'a été juſqu'à préſent que le ſéjour de barbares & groſſiers Indiens, dont toute la ſcience militaire, depuis deux ſiecles, ne s'étend pas au-delà de l'art de bander un arc, & de ſe former un retranchement d'un buiſſon? Je l'ignore ; mais j'ai donné une relation auſſi exacte qu'il m'a été poſſible d'une apparence auſſi ſinguliere ; & je laiſſe à ceux qui exami-

neront un jour les mêmes régions, le ſoin de découvrir ſi c'eſt une production de l'Art ou de la Nature. Peut-être les vues que je viens de préſenter engageront-elles à une recherche plus particuliere, & pourront donner ſur l'ancien état de ces pays, des idées bien différentes de celles qu'on en a communément, en les regardant comme la demeure de Peuples ſauvages, depuis l'époque la plus reculée.

Le lit du *Miſſiſſipi*, juſqu'à l'embouchure de la riviere de *Sainte-Croix*, qui eſt à trente milles au-deſſus du lac *Pepin*, eſt rempli d'iſles dont quelques-unes ſont fort longues. Elles ſont couvertes de quantité d'érables à ſucre, ſervant d'appui à des ſeps de vigne, qui, chargés de grappes, s'élevent juſqu'à leur ſommet. De cette partie du fleuve, on n'apperçoit des montagnes que dans l'éloignement, & elles ſont peu élevées. Près de la riviere de *Sainte-Croix* réſident trois Tribus de *Nadoeſſis*, que par cette raiſon l'on appelle les *Nadoeſſis de la Riviere.*

Cette Nation eſt aujourd'hui compoſée de onze Tribus. Elles étoient autrefois douze; mais les *Aſſinipoels* s'étant brouillés avec les autres & s'étant ſéparés d'elles, il n'en reſte à préſent que onze. Celles que je rencontrai en ce lieu s'appellent les *Nadoeſſis de la Riviere*, & les autres huit portent le nom de Nadoeſſis des plaines. Elles habitent plus loin à l'Oueſt. Les noms indiens des premieres ſont Nehogataωonas, Mataouantôas, & Schaſouintôas. Elles peuvent mettre ſur pied quatre cents guerriers.

Un peu avant de rencontrer ces Tribus de *Nadoeſſis*, je tombai dans un parti de la ſeconde, conſiſtant dans environ quarante guerriers & leurs familles. Je reſtai avec eux un jour ou deux ; & pendant ce temps, cinq ou ſix de leurs guerriers, qui étoient allés faire une courſe, revinrent avec beaucoup de précipitation, & informerent leurs compagnons qu'ils avoient rencontré un fort parti de Chippeways, aſſez nombreux, diſoient-ils, pour les avaler tous ; & que ce parti étoit ſur leurs talons, & tout prêt à tomber ſur leur camp. Les Chefs me conſulterent, & me témoignerent ſouhaiter que je me miſſe à leur tête & que je les conduiſiſſe à l'ennemi. Comme j'étois Étranger, & que je n'avois nulle envie d'exciter la vengeance d'aucune Nation, je fus fort embarraſſé, & je l'avoue, jamais je ne me ſuis trouvé dans une auſſi grande perplexité. En effet, ſi je refuſois d'aider les *Nadoeſſis*, je m'attirois ſur moi-même leur inimitié ; d'un autre côté, ſi je combattois les *Chippeways*, je me faiſois un ennemi de ce Peuple ; & quand même j'aurois échappé cette fois à leurs armes, je courois le riſque d'éprouver leur vengeance dans une autre occaſion. Dans cette extrémité, je pris un parti mitoyen ; & je propoſai aux Chefs *Nadoeſſis* de conſentir que j'allaſſe trouver leurs ennemis, pour tâcher de calmer leur vengeance. Ils y conſentirent avec quelque peine, étant perſuadés que la haine invétérée qui régnoit entr'eux rendroit mes efforts inutiles.

Je pris avec moi mon Francois, qui entendoit & parloit la langue des *Chippeways*, & je m'acheminai du côté où ils devoient être. Pendant ce temps, les *Nadoeſſis* reſterent en arriere à quelque diſtance. Comme je m'approchois des premiers avec le calumet de paix, un petit parti de leurs Chefs, au nombre de huit ou dix, s'avanca vers moi d'une maniere amicale. J'eus avec eux, par le moyen de mon Interprete, une longue converſation, dont le réſultat fut que leur reſſentiment s'adoucit, & qu'ils convinrent de retourner ſur leurs pas, ſans mettre à exécution leurs cruels projets. Pendant cette conférence, je m'appercus aiſément, quoiqu'ils fuſſent écartés les uns des autres, qu'ils étoient en fort grand nombre, & que pluſieurs d'entr'eux avoient des armes à feu.

Après avoir ainſi réuſſi dans ma négociation, je retournai aux *Nadoeſſis*, & je les engageai à tranſporter leur camp dans quelque autre lieu, pour prévenir de la part de leurs ennemis quelque retour de vengeance. Ils ſuivirent mes avis, & plierent leurs tentes. Lorſque je les vis embarqués dans leurs canots, je pourſuivis ma route.

Je dus à cette aventure la bonne réception que me firent les Nadoeſſis des plaines, ainſi que les égards & même les honneurs dont ils me comblerent pendant le ſéjour que je fis chez eux; lors même que j'arrivai, pluſieurs mois après, au village *Chippeway* près des lacs des *Ottawas*, je trouvai que ma réputation m'avoit précédé dans ce lieu. Les Chefs me

recurent avec grande cordialité, & la plupart me remercierent d'avoir prévenu un grand mal. Ils me dirent que la guerre entr'eux & les *Nadoeſſis* duroit déjà ſans interruption depuis quarante hivers ; qu'ils auroient bien deſiré y mettre fin ; mais qu'elle étoit ſans ceſſe renouvellée par les jeunes guerriers de l'une ou l'autre Nation qui ne pouvoient réprimer leur ardeur de combattre quand ils ſe rencontroient. Ils m'ajouterent qu'ils deſiroient ſincérement que quelque Chef de diſpoſitions pacifiques comme moi, & doué du même degré de prudence & de réſolution, voulût être médiateur entre les deux Nations ; car, par une ſemblable entremiſe, on pourroit établir entr'eux une paix que de leur part ils ſouhaitoient ſincérement ; mais comme depuis ce temps je n'ai vu aucun *Nadoeſſis*, je n'ai pu ſuivre une négociation ſi avantageuſe aux deux Nations.

Environ trente milles au-deſſous du ſaut Saint-Antoine, auquel j'arrivai dix jours après avoir quitté le lac Pepin, on rencontre une caverne d'une profondeur étonnante. Les Indiens l'appellent *Ouacon-Tibi ;* c'eſt-à-dire, la demeure du Grand-Eſprit. L'entrée a environ dix pieds d'ouverture, & la hauteur eſt de cinq. La voûte intérieure a trente pieds de large & quinze de hauteur. Le fond ou ſol eſt d'un beau ſable net. A vingt pieds environ de l'entrée commence un lac dont l'eau eſt très-claire & qui s'étend à une profondeur inacceſſible ; car l'obſcurité du lieu empêche toute tentative de la ſonder.

Je jettai un petit caillou auſſi loin qu'il me fut poſſible, & j'entendis fort bien qu'il étoit tombé dans l'eau. Cependant, malgré ſa petiteſſe, il ne laiſſa pas d'exciter un bruit étonnant & terrible qui fut répercuté de tous côtés dans ces régions ténébreuſes. Je trouvai dans cette caverne des hiéroglyphes indiens gravés, dont l'antiquité étoit atteſtée par la mouſſe dont ils étoient recouverts ; ce qui m'empêcha de les deſſiner. Ils étoient taillés d'une maniere groſſiere ſur les parois intérieures de la caverne, qui ſont d'une pierre ſi douce que le couteau peut y pénétrer. Cette pierre eſt commune dans tous les environs du *Miſſiſſipi :* la caverne n'eſt acceſſible que par une étroite montée qui prend du bord de la riviere.

A peu de diſtance de cette remarquable caverne eſt le cimetiere de pluſieurs Tribus des *Nadoeſſis*. Car quoique ce Peuple n'ait guere de réſidence fixe, & qu'il n'habite que peu de mois le même lieu, ils portent toutefois les oſſemens de leurs morts dans cet endroit : ils ont occaſion de le faire, lorſque les Chefs des différentes Tribus ſe raſſemblent pour tenir conſeil & régler leurs affaires communes pour l'été ſuivant.

Dix milles au-deſſous du ſaut Saint-Antoine, le Miſſiſſipi recoit la riviere Saint-Pierre, nommée par les naturels du pays *Ouaddapameneſotor*, qui vient de l'Oueſt. Le P. Hennepin l'a omiſe, quoique ce ſoit une belle & large riviere. Cette omiſſion a pu être occaſionnée par une petite iſle qui eſt à ſon embou-

chure, & qui la masque de telle maniere, qu'elle m'auroit échappé à moi-même, si, pour prendre une vue du pays, je n'étois monté sur une des éminences opposées qui sont d'une hauteur considérable.

Presque vis-à-vis cette riviere, la glace m'obligea de quitter mon canot, & de faire par terre le reste du voyage jusqu'au saut, auquel j'arrivai le 17 Novembre. Le *Missisipi*, dans cet intervalle de chemin, a un cours plus rapide que dans les autres parties que j'avois parcourues, & son lit est presque exempt d'isles.

Avant que de quitter mon canot, je rencontrai un jeune Prince de la Nation des *Ouinebagos*, qui alloit en ambassade vers quelques Tribus des *Nadoessis*. Comme il avoit dessein, ainsi que moi, de voir le saut, nous convînmes d'y aller ensemble. Sa curiosité avoit été enflammée par les récits qu'il en avoit entendu faire à quelques-uns des Chefs de sa Nation; c'est pourquoi il quitta en ce lieu sa famille, (car les Indiens ne voyagent gueres sans elle,) & la laissa sous la garde de mon Indien *Mohack*; nous marchâmes ensuite de compagnie vers le saut, suivis seulement de mon Domestique Francois.

Nous pouvions entendre distinctement le bruit du saut, quinze milles avant d'y arriver. Je fus surpris & frappé au-delà de toute expression, lorsque je me trouvai à portée de ce superbe spectacle; mais il me fut impossible de me livrer à ces premiers sentimens.

Mon attention fut abſorbée par la conduite de mon compagnon de voyage.

En effet, le Prince n'eut pas plutôt gagné la pointe qui domine cette étonnante caſcade, qu'il s'adreſſa à haute voix au Grand-Eſprit, dont il regardoit ce lieu comme une des principales demeures. Il lui dit qu'il venoit de fort loin pour lui adreſſer ſes adorations, & dans le deſſein de lui faire les plus grandes offrandes qui fûſſent en ſon pouvoir. En conſéquence, il commenca à jetter ſa pipe dans le courant, ainſi que ſon rouleau de tabac; il ſe dépouilla enſuite des bracelets qu'il avoit à ſes bras & à ſes poignets, puis de ſon collier, qui étoit compoſé de perles & de fil d'argent, & enfin de ſes pendans d'oreilles. Il préſenta ainſi à ſa Divinité tout ce qu'il avoit de précieux dans ſon habillement. Pendant ce temps, il frappoit fréquemment ſa poitrine, il élevoit ſes mains au ciel, & paroiſſoit violemment agité.

Il continua de cette maniere aſſez long-temps ſes adorations, & il les termina par de ferventes prieres au Grand-Eſprit, pour qu'il nous accordât ſa protection pendant nos voyages, qu'il nous donnât un beau ſoleil, un ciel ſerein & des eaux claires & nullement troublées. Enfin, il ne voulut point quitter la place, qu'il n'eût fumé avec moi une pipe en l'honneur du *Grand-Eſprit*.

Je fus extrêmement ſurpris de cet acte de religion, de la part d'un Indien auſſi jeune; & bien loin d'être tenté d'en rire, comme je voyois mon

Catholique François le faire ſous cape, je conçus pour ce Prince un ſentiment de reſpect.

En effet, toute la conduite de ce jeune Prince m'étonna & me charma à la fois. Pendant quelques jours que nous reſtâmes enſemble, ſon attention ſembloit concentrée à me donner toute l'aſſiſtance qui étoit en ſon pouvoir, & dans ce peu de temps, il m'en donna des preuves ſans nombre; en ſorte que, à mon retour du ſaut, je ne me ſéparai de lui qu'avec le plus grand regret. Quand je conſidere les manieres engageantes, quoique ſans art, de cet Indien, non policé par nos mœurs européennes, je ne puis m'empêcher de faire une comparaiſon entre lui & pluſieurs des Habitans les plus polis des contrées civiliſées; & cette comparaiſon n'eſt pas, je l'avoue, en faveur des derniers.

Le *ſaut de Saint-Antoine* (1) a reçu ce nom du P. Hennepin, Miſſionnaire François, qui voyagea en 1680 dans ces régions, & qui fut le premier Européen que virent les naturels. Cette maſſe étonnante d'eaux, qui a plus de deux cent cinquante verges de largeur, forme une ſuperbe cataracte. Elles tombent d'environ trente pieds de hauteur; & les rapides qui ſont au-deſſous dans un eſpace de plus de trois cents verges, rendent la deſcente beaucoup plus conſidérable: en ſorte que la cataracte, vue de loin, paroît

(1) *Note du Traducteur.* Je l'appellerai le ſaut, & non les ſauts, parce que je n'en vois qu'un.

beaucoup plus haute qu'elle n'eſt réellement. Le Voyageur ci-deſſus lui donne ſoixante pieds de hauteur. Mais il s'eſt beaucoup trompé, en eſtimant à ſix cents pieds le ſaut de Niagara qui n'eſt réellement que de cent quarante, en ſorte que je crois que ce bon Pere ne ſe fonde aſſez ſouvent dans ſes récits que ſur une inſpection aſſez légere, ou le rapport d'autrui.

Au milieu du ſaut eſt une petite iſle, d'environ quarante pieds de large & un peu plus longue, ſur laquelle croiſſent quelques ſapins de diverſes eſpeces; & environ moitié chemin entre cette iſle & la rive orientale, eſt un rocher ſitué préciſément au bord de la chûte dans une poſition oblique, & qui paroît avoir cinq ou ſix pieds de large ſur trente à quarante de longueur. Ce ſaut eſt fort différent de tous les autres connus, en ce que l'on peut en approcher d'auſſi près que l'on veut, ſans y rencontrer aucun obſtacle de rochers ou de précipice.

Le pays d'alentour eſt de la plus grande beauté. Ce n'eſt point une plaine ſans interruption, où l'œil ne trouve aucun repos. Mais il eſt compoſé de pluſieurs collines en amphithéâtre, qui, dans l'été, ſont couvertes d'une belle verdure, entremêlée de bouquets de bois qui produiſent une agréable variété. Cette perſpective, lorſqu'elle comprend le ſaut qui peut être vu d'une diſtance de quatre milles, préſente un tableau auquel rien ne peut être comparé dans l'univers. J'aurois fort deſiré pouvoir en jouir

dans un temps plus favorable, & lorſque les arbres & les buiſſons ſont revêtus de la brillante parure du printemps; cela auroit ſans doute beaucoup ajouté au plaiſir que je reçus; mais je ne laiſſai pas de trouver le ſpectacle au-deſſus de ce que me promettoit mon imagination. J'ai tâché de donner, par cette deſcription, une idée de ce point de vue enchanté. Mais toute deſcription, quelle qu'elle ſoit, ouvrage de la plume ou du pinceau, ſera toujours fort au-deſſous de la réalité.

A peu de diſtance du ſaut eſt une petite iſle, d'une acre & demie environ, où croiſſent quantité de chênes, dont les branches ſont chargées de nids d'aigles, au point de ſuccomber ſous leur poids. La raiſon pour laquelle les aigles s'y raſſemblent ainſi, eſt qu'ils y ſont à l'abri de toute attaque, ſoit des hommes, ſoit des animaux, leur retraite étant inacceſſible, à cauſe des rapides qui l'environnent. Une autre raiſon eſt qu'ils y trouvent une nourriture abondante dans les poiſſons ou les bêtes qui ſont miſes en pieces par la chûte, & entraînées ſur le rivage adjacent.

Après avoir ſatisfait ma curioſité, autant qu'il étoit poſſible, je remontai le fleuve encore ſoixante milles plus haut, toujours accompagné de mon jeune ami *Ouinebago*, juſqu'à la riviere Saint-François; c'eſt le nom que lui donna le P. Hennepin: & ce fut le terme de ſon voyage, ainſi que du mien, vers le Nord-Oueſt. La ſaiſon étoit fort avancée, & le froid

fort vif ; ce qui m'empêcha de faire toutes les obſervations que j'aurois faites ſans cela.

Il eſt à propos d'obſerver, que dans le petit voyage que je fis au ſaut, en remontant quatorze milles le bord du Miſſiſſipi, je rencontrai une riviere appellée *la Riviere du Rum*, large d'environ vingt verges, & qui vient du Nord-Eſt. Le 20 Novembre, je parvins à une riviere appellée *la Riviere des Oies*, d'environ douze verges de largeur ; & le 21, j'atteignis celle de Saint-François, qui en a environ trente. Là, le Miſſiſſipi ſe rétrécit, n'ayant pas plus de quatre-vingt-dix verges de largeur ; & paroît compoſé de nombre de petites branches. La glace m'empêcha d'examiner leur profondeur.

Le pays eſt inégal en quelques parties ; mais cependant ſans montagnes élevées, & il eſt paſſablement bon. J'y remarquai beaucoup de daims & de caribous, quelques élans, ainſi que nombre de caſtors, de loutres & d'autres animaux à fourrures. Au Nord-Eſt, il y a un grand nombre de petits lacs appellés les mille Lacs ; le pays d'alentour, quoique peu fréquenté, eſt un des meilleurs qu'il y ait pour la chaſſe, & il eſt rare que les Chaſſeurs en reviennent ſans être chargés au-delà de leurs eſpérances.

Le Miſſiſſipi n'a jamais été viſité plus haut que la riviere Saint-François ; & cela uniquement par le P. Hennepin & moi. On ne doit qu'aux Indiens la connoiſſance que nous pouvons donner des parties plus ſeptentrionales de ce fleuve.

Comme cette riviere n'eſt navigable pour des bâtimens d'un certain port, que juſqu'aux fourches de l'Ohio, & même que cela eſt difficile, à cauſe de la rapidité du courant & des embarras (1) de la riviere, les établiſſemens faits à cette hauteur du Miſſiſſipi ſeroient inconteſtablement à l'abri des attaques de toute Puiſſance maritime: cependant leurs poſſeſſeurs auroient la plus grande facilité pour tranſporter leurs productions dans des ports de mer, le courant de la riviere depuis ſa ſource juſqu'au golfe du Mexique étant extrêmement favorable pour faire ce trajet en peu de temps. Cela peut encore être facilité dans la ſuite par des canaux, ou des coupures aſſez courtes, & l'on peut ouvrir des communications entre New-York & le Canada, par la voie des lacs. Les fourches de l'Ohio ſont neuf cents milles au-deſſus de l'embouchure du fleuve, & le Miſſouri deux cents milles plus haut. De cette derniere, il n'y a que vingt milles juſqu'à la riviere des Illinois; & de là juſqu'à la riviere d'Ouisconſin, il y en a environ huit cents.

Le 25 Novembre, je retournai à mon canot, que j'avois laiſſé à l'embouchure de la riviere *Saint-Pierre;* & ce fut là que je me ſéparai avec regret de

(1) *Note du Traducteur.* On appelle *embarras* ſur cette riviere des amas d'arbres entiers arrachés par le fleuve, & arrêtés les uns & les autres au-travers du courant. On eſt quelquefois obligé de s'y faire jour, la hache à la main.

mon jeune Prince *Ouinebago*. Cette riviere étant libre de glaces, à cauſe de ſa ſituation plus au Sud, je ne trouvai aucun obſtacle à mon paſſage. Ainſi je la remontai; & ayant fait quarante milles, je rencontrai le 28 une petite riviere qui s'y jette en venant du Nord. Comme elle n'avoit point de nom, je lui donnai le mien, & le Lecteur la trouvera ſur ma Carte ſous le nom de la riviere de Carver. Environ quarante milles plus haut, je rencontrai les fourches des rivieres du Marbre verd & du Marbre rouge, qui ſe réuniſſent quelque peu avant de tomber dans celle de Saint-Pierre.

Cette riviere a environ cent verges à ſon entrée dans le Miſſiſſipi; & cette largeur eſt preſque partout la même, dans l'eſpace que j'en ai parcouru. Elle a beaucoup de profondeur, & en quelques endroits elle coule fort rapidement. On rencontre à cinquante milles de ſon embouchure quelques rapides, & beaucoup plus haut, on en trouve encore quelques autres.

Je remontai cette riviere environ deux cents milles pour parvenir aux *Nadoeſſis des Plaines*, qui ſont un peu au-delà des fourches des deux rivieres *du Marbre verd* & *du Marbre rouge*, dont j'ai parlé plus haut, & dont une branche venant du Sud s'approche à un mille près du *Miſſouri*. Les relations que j'ai reçues des Indiens me donnent lieu de croire que la riviere *Saint-Pierre* & le *Miſſouri*, quoique ſe jettant dans le *Miſſiſſipi* à douze cents milles l'un

de l'autre, ont néanmoins leurs ſources fort voiſines, & à un mille de diſtance. La branche Nord de la *riviere Saint-Pierre* tire la ſienne de pluſieurs lacs ſis près des *montagnes brillantes*, & ce ſont auſſi quelques-uns de ces lacs qui donnent naiſſance à la riviere de Bourbon qui ſe jette dans la baye de Hudſon.

Les connoiſſances que j'ai acquiſes des *Nadoeſſis* chez leſquels j'arrivai le 7 Décembre, & dont j'appris la langue parfaitement en cinq mois; les relations que j'ai reçues dans la ſuite, ſoit des *Aſſiniboels*, qui parlent la même langue, étant une Tribu révoltée des *Nadoeſſis*, ſoit des *Killiſtinos*, qui parlent la langue des *Chippeways*, & qui habitent les bords de la riviere de Bourbon; ces connoiſſances, dis-je, & ces relations, combinées avec mes obſervations propres, me mettent en état d'aſſurer que les quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale, ſçavoir, le *fleuve Saint-Laurent*, le *Miſſiſſipi*, la *riviere Bourbon*, & l'*Oregon* ou la *riviere de l'Oueſt*, prennent leurs ſources dans un petit eſpace de terrein aſſez circonſcrit. Celles des premieres ne ſont pas à trente milles les unes des autres; celle de la derniere toutefois eſt un peu plus éloignée dans l'Oueſt.

On en doit conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale eſt la plus élevée de ce continent. Mais ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans aucune autre partie du monde, c'eſt que quatre

rivieres de cette grandeur aient leurs ſources à ſi peu de diſtance, & que chacune prenant un cours différent tombe dans une mer différente, après environ deux mille milles de cours. Car, du lieu de leurs ſources à la baye de Saint-Laurent à l'Eſt, au golfe du Mexique au Sud, à la baye de Hudſon au Nord, & au détroit d'Anian ou à la mer Pacifique à l'Oueſt, il y a tout au moins la diſtance énoncée ci-deſſus.

Je vais maintenant faire part à mes Lecteurs de quelques réflexions qui ſe préſenterent à moi, lorſque les inſtructions données par les Indiens m'eurent appris ce fait curieux, & que je me fus aſſuré par diverſes recherches de ſa vérité, du moins autant qu'il eſt poſſible de le faire, quand on eſt obligé de s'en tenir au témoignage d'autrui.

Il eſt fort connu que nos Colonies, particuliérement celles de la Nouvelle-Angleterre & du Canada, ſont fortement incommodées, aux environs de l'hiver, d'un vent de Nord-Oueſt, qui dure quelques mois, & qui y rend le froid beaucoup plus rigoureux que dans les parties intérieures de l'Amérique. C'eſt ce que je puis aſſurer d'après ma propre expérience, ayant trouvé l'hiver que je paſſai à l'Oueſt du *Miſſiſſipi* fort peu rigoureux, & le vent de Nord qui y ſouffle beaucoup plus tempéré que je ne l'avois éprouvé près des côtes. J'ajouterai qu'on ne doit pas l'attribuer à cette irrégularité des ſaiſons qui fait que tantôt l'hiver eſt tempéré, tantôt rigoureux.

goureux. J'ai lieu de croire que cela eſt ainſi tous les ans ; & je le conclus de la petite quantité de neige qui y tombe ; car les Indiens de ces régions ne font point uſage de *raquettes*, quoique ſi néceſſaires aux Nations ſiſes plus à l'Eſt, qu'elles ne pourroient voyager ſans cet expédient. Voici donc mes conjectures.

Les Naturaliſtes ont obſervé que l'air reſſemble à certains égards à l'eau, particuliérement en ce qu'il coule comme un corps compact ; & l'on a généralement remarqué que ce courant s'établit le long des grands fleuves, & les croiſe rarement. Ne pourroit-on pas, d'après cela, conjecturer que les vents violens qui ſoufflent pendant une partie de l'année dans le golfe du Mexique, prennent leur cours le long du Miſſiſſipi, & rencontrant le vent du Nord qui, par la même cauſe, ſouffle de la baye de Hudſon le long de la riviere de Bourbon, ils ſont forcés de prendre leur cours ſur les grands lacs dans la direction des eaux du fleuve Saint-Laurent, & unis enſemble, ils font les ravages & occaſionnent ces rigoureux hivers qu'on obſerve dans ces régions ? Dans leur paſſage ſur les lacs, n'étant pas contenus par des chaînes de montagnes, ils ſe dilatent, & affectent une plus grande étendue de pays qu'ils ne feroient ſans cela.

Suivant mes foibles connoiſſances, cette explication n'eſt pas improbable. Mais cela eſt-il conforme aux loix admiſes par les Phyſiciens, pour rendre

raiſon des effets de cet élément ? c'eſt ce que je ne ſçais. Quoi qu'il en ſoit, la deſcription que j'ai donnée de ces vaſtes maſſes d'eau & de leur proximité, ainſi que mes raiſonnemens indigeſtes touchant leur influence ſur les vents, ſerviront peut-être entre des mains plus habiles à des découvertes utiles.

Le 7 de Décembre 1767, j'arrivai, comme je j'ai déjà dit, au terme le plus éloigné de mon excurſion à l'Oueſt, & j'y rencontrai un parti conſidérable de *Nâdôeſſis*, avec leſquels je réſidai ſept mois. Ils faiſoient partie d'une des huit Tribus des *Nâdôeſſis de la plaine*, qui ſont diſtinguées par les noms de *Ouapintôas*, *Tintons*, *Aſrahcoutans*, *Mahas* & *Schians*. Les trois autres, qui réſident plus haut le long de la riviere Saint-Pierre, ſont les *Schianeſes*, les *Tchongoſcetons* & les *Ouaddapajeſtins*. Les plaines qu'ils habitent ſont immenſes ; & ſuivant leur rapport, s'étendent juſqu'à la mer Pacifique. La Nation *des Nâdôeſſis* réunie, peut mettre ſur pied plus de deux mille guerriers. Les *Aſſinipoels*, révoltés contre eux, ne montent qu'à environ trois cents ; & ligués avec les *Killiſtinos*, ils vivent en une guerre ouverte & continuelle avec les autres onze Tribus.

En remontant la *riviere Saint-Pierre*, lorſque j'approchai du lieu où campoit ce parti de *Nâdôeſſis*, j'apperçus deux ou trois canots qui deſcendoient la riviere. Mais les Indiens qui les conduiſoient ne nous eurent pas plutôt découverts, qu'ils

ramerent vers le rivage ; & ſautant à terre avec précipitation, ils abandonnerent leur canot au courant du fleuve. Peu de minutes après, j'en découvris quelques autres, qui, ſi-tôt qu'ils nous eurent apperçus, ſuivirent l'exemple de leurs Compatriotes.

Je crus alors qu'il convenoit d'avancer avec précaution, & je côtoyai le bord de la riviere oppoſé à celui où les Indiens avoient abordé. Je continuai cependant ma route, mettant ma confiance au calumet de paix qui étoit fixé à la proue de mon canot, & au pavillon anglois arboré à la poupe, qui prouvoit ma ſécurité. Après avoir ramé encore environ un mille, au détour d'une pointe, j'apperçus un grand nombre de tentes, & plus de mille Indiens à une petite diſtance du rivage. Étant alors en face d'eux, j'ordonnai à mes rameurs d'aller droit au bord, voulant les convaincre par-là que je n'avois aucune défiance.

Je n'eus pas plutôt atteint le bord, que deux des Chefs ſe détachant de la troupe, me préſenterent la main, & me conduiſirent à une tente, au milieu d'une multitude étonnée, qui n'avoit, pour la plupart, jamais vu un homme blanc. Nous y entrâmes ; & ſuivant l'uſage généralement établi parmi tous ces Peuples, nous commençâmes à fumer le calumet de paix. Il n'y avoit pas long-temps que nous étions aſſis, lorſque la foule devint ſi conſidérable, ſoit à l'entour de la tente, ſoit au-deſſus, que nous faillîmes d'être écraſés par ſa chûte. C'eſt pour-

quoi nous retournâmes dans la plaine, où ayant ſatisfait la curioſité du Peuple, ſon étonnement commença à diminuer; ce qui n'empêcha pas qu'on ne continuât de me traiter avec beaucoup d'égards.

Cette réception amicale & hoſpitaliere des Chefs, & la ſaiſon déjà avancée, me déterminerent à fixer ma réſidence chez ce Peuple pendant l'hiver. Pour rendre mon ſéjour auſſi agréable & utile qu'il ſe pourroit, mes premiers ſoins furent d'apprendre ſa langue. Je le fis aſſez promptement, pour me faire bientôt entendre parfaitement; il eſt vrai que j'avois déjà acquis quelque légere connoiſſance de la langue des Indiens qui vivent ſur les derrieres de nos établiſſemens. Cette circonſtance me fit trouver chez ces Indiens tous les agrémens que pouvoit me procurer leur maniere de vivre; car rien ne diſpoſe ſi favorablement les Habitans d'un pays pour un Etranger, que ſes efforts pour parler leur langue. Par ce moyen, je ne manquai pas d'amuſemens propres à me faire paſſer agréablement un auſſi long temps chez ces bons Indiens. Je chaſſois ſouvent avec eux, & d'autres fois, j'étois Spectateur de leurs récréations & de leurs jeux que je décrirai dans la ſuite.

Quelquefois je m'aſſéyois parmi leurs Chefs; & pendant que nous fumions le calumet de paix, ils me racontoient leurs exploits de guerre; & à mon tour, je les entretenois de la relation de mes aventures & de la deſcription des batailles données entre les Anglois & les François, dans pluſieurs deſquelles

j'avois joué un rôle. Ils donnoient toujours une grande attention à ces détails, & me faiſoient des queſtions très pertinentes concernant la maniere dont les Européens font la guerre.

Je m'inſinuois ainſi de mon mieux auprès d'eux, dans le deſſein de me procurer des informations relatives à l'objet que j'avois principalement en vue; ſçavoir, d'acquérir une connoiſſance de la ſituation & des productions de leur pays, ainſi que de ceux qui ſont plus à l'Oueſt: & je ne fus point trompé dans mon attente; car je me procurai par leur moyen des connoiſſances fort utiles. Ils eurent même la complaiſance de me tracer la Carte des pays qu'ils connoiſſoient. Mais comme je ne pouvois avoir une grande idée de leurs talens géographiques, je n'y fis pas beaucoup de fond; c'eſt pourquoi je n'ai pas jugé néceſſaire de la donner au Public. Je me ſuis ſeulement ſervi pour la mienne, des détails qui m'ont été confirmés par d'autres ou par mes propres obſervations. Ils deſſinerent ces Cartes avec un morceau de charbon tiré du foyer, ſur l'écorce intérieure d'un méleze, laquelle eſt flexible comme du papier, & remplit le même objet, quoiqu'elle ſoit un peu jaune. Ces eſquiſſes étoient, comme on le prévoit, faites d'une maniere groſſiere; mais elles n'étoient guère moins propres à donner une idée du pays, que des Cartes dreſſées par des Deſſinateurs plus habiles.

Je quittai l'habitation de ces Indiens hoſpitaliers

à la fin d'Avril 1767 ; mais je ne me séparai pas d'eux encore de quelques jours ; je fus accompagné dans mon voyage par trois cents d'entr'eux, parmi lesquels étoient plusieurs Chefs, jusqu'à l'embouchure de la *riviere Saint-Pierre*. Car au commencement du printemps de chaque année, ces Tribus vont à la grande caverne dont j'ai déjà parlé, pour y tenir avec les autres un grand Conseil sur leurs opérations de l'année suivante ; & en même temps, ils portent avec eux leurs morts, enveloppés dans des peaux de buffle, pour les enterrer. Indépendamment de ceux qui m'accompagnoient, plusieurs avoient déjà pris les devants ; & les autres devoient suivre.

Je n'ai jamais voyagé avec une compagnie aussi gaie & aussi heureuse. Mais cette gaieté fut interrompue par une alarme soudaine, occasionnée par une violente tempête qui s'éleva un jour. Nous venions de prendre terre, & nous nous préparions à dresser nos tentes pour la nuit, lorsqu'un nuage obscur couvrit le ciel, & vomit une quantité d'éclairs, de tonnerre & de pluie, telle que de ma vie je n'ai rien vu de semblable.

Les Indiens furent étrangement épouvantés, & coururent chercher les abris qu'ils purent ; car il n'y avoit encore que quelques tentes d'élevées. Frappé du danger qu'il pouvoit y avoir à me tenir près de quelque corps susceptible de servir de conducteur au fluide électrique dont le nuage paroissoit excessive-

ment chargé, je m'éloignai, autant qu'il me fut poſſible, de tout couvert, aimant mieux être expoſé à la fureur de l'orage, que de courir le riſque de recevoir un coup mortel. Les Indiens furent fort ſurpris, & tirerent de là des conſéquences favorables à l'opinion qu'ils avoient déjà conçue de ma réſolution. Cependant je conviendrai que je n'ai jamais été auſſi affecté que je le fus de cette terrible ſcene. Les coups de tonnerre étoient ſi éclatans que la terre en trembloit, & les éclairs ſembloient couler le long de la terre, comme des rivieres de ſoufre; en ſorte que les Chefs Indiens, quoique intrépides dans les actions les plus dangereuſes, ne pouvoient s'empêcher de trembler à la vue de cette eſpece d'incendie de la nature. Auſſi-tôt que l'orage eut ceſſé, ils ſe raſſemblerent auprès de moi, & me dirent que c'étoit une marque de la colere des méchants Eſprits, qu'ils craignoient d'avoir gravement offenſés.

Lorſque nous fûmes arrivés à la grande caverne, & que les Indiens eurent dépoſé dans le cimetiere voiſin, les corps de leurs amis & parens décédés, on tint le grand Conſeil, auquel je fus admis, & j'eus en même temps l'honneur d'être reçu au nombre des Chefs de leurs Tribus. Je fis dans cette occaſion un diſcours, que je donne ici pour préſenter à mes Lecteurs un échantillon de la maniere dont on doit parler aux Indiens, pour exciter leur attention, & rendre les expreſſions de l'Orateur conformes à leurs idées. Je le prononçai le premier de Mai 1767.

» Mes Freres, Chefs de la nombreuſe & puiſſante » Nation des *Nâdôeſſis*, je me réjouis de ce que » mon long ſéjour auprès de vous m'a rendu ca- » pable de m'exprimer (quoique d'une maniere » imparfaite) dans votre propre langue, comme » un de vos enfans. Je me réjouis auſſi de ce que » j'ai eu des occaſions auſſi fréquentes de vous inſ- » truire de la gloire & de la puiſſance du grand » Roi qui regne ſur les Anglois & pluſieurs autres » Nations : Roi, qui deſcend d'une ancienne race » de Souverains, auſſi antique que la terre & les » eaux; dont les pieds repoſent ſur deux grandes » iſles, plus vaſtes qu'aucunes que vous ayiez jamais » vues, au milieu des plus grandes eaux du monde; » dont la tête atteint au ſoleil, & dont les bras » embraſſent toute la terre. Ses guerriers ſont auſſi » nombreux que les arbres dans les vallées, que » les tiges de riz dans les lieux marécageux, & que » les brins d'herbe dans vos plus grandes plaines. Il » poſſede cent canots d'une grandeur ſi ſurprenante, » que toutes les eaux de votre pays ne pourroient » mettre à flot un ſeul d'eux; & ils ſont armés de » canons, non petits comme les miens que vous » voyez, mais d'une telle grandeur que cent de vos » jeunes gens les plus vigoureux ne pourroient » qu'avec peine en remuer un. Ces canons ſont » également ſurprenans dans leurs opérations contre » les ennemis du grand Roi; le ravage qu'ils portent » avec eux eſt tel, que votre langue n'a pas même

» de mots pour l'exprimer. Vous pouvez vous rappeller le jour que nous campions près de *Ouaddapameneſotor* (la riviere Saint Pierre). Les nuages obſcurs, le vent, le feu, l'épouvantable bruit, les horribles craquemens & le tremblement de la terre qui vous alarmerent tellement que vous crûtes votre Dieu en colere contre vous, tel eſt l'appareil de guerre des Anglois, quand ils combattent les ennemis de leur grand Roi.

» Pluſieurs des Chefs de vos Tribus m'ont dit ſouvent, quand je demeurois ſous vos tentes, qu'ils deſiroient être comptés au nombre des enfans du grand Roi mon maître; vous pouvez vous rappeller combien de fois vous m'avez prié, lorſque je retournerois dans mon pays, d'informer le grand Roi de vos bonnes diſpoſitions pour lui & pour ſes Sujets; & du deſir que vous avez de commercer avec des Traiteurs Anglois. Étant donc maintenant ſur le point de prendre congé de vous, & de retourner dans ce pays bien éloigné d'ici au ſoleil levant, je vous demande de nouveau ſi vous continuez d'être dans les mêmes ſentimens que vous m'avez témoignés au Conſeil de l'hiver dernier. Et comme il y a maintenant parmi vous pluſieurs Chefs revenus depuis peu des vaſtes plaines du ſoleil couchant, avec leſquels je n'ai point encore été en Conſeil, je vous demande de me faire connoître ſi vous êtes tous dans la volonté de vous reconnoître pour les enfans du grand Roi,

» maintenant que je vais être à portée de l'informer » de vos desirs & de vos bonnes intentions. Gardez-» vous, au reste, de prêter l'oreille à de mauvais » rapports ; car, je le sçais, il y a de méchants » oiseaux, voltigeans autour des Nations voisines, » qui murmureront dans vos oreilles du mal des » Anglois, au contraire de ce que je vous ai dit. » Mais vous ne devez pas les croire ; car ce sont eux » qui mentent, c'est moi qui vous dis la vérité.

» Quant aux Chefs qui sont sur le point de partir » pour Michillimakinac, j'aurai soin de leur pro-» curer, & à leur suite, un court chemin, des » eaux douces & un beau ciel, en sorte qu'ils y » arrivent heureusement, pour y fumer le calumet, » & s'y reposer dans leurs peaux d'ours sous l'ombre » du grand arbre de la paix. Adieu. «

A ce discours, le principal Chef fit la réponse suivante.

» Bon Frere, je vais maintenant vous parler par » la bouche de mes Freres que vous voyez, les » Chefs de la puissante Nation des Nâdôessis. Nous » croyons avec fermeté tout ce que vous nous avez » dit concernant votre puissante Nation & le grand » Roi, notre grand Pere. Pour lui, nous étendons » cette peau de castor, afin que sa paternelle pro-» tection réside toujours sur nous ses enfans. Votre » couleur & vos armes s'accordent avec la relation » que vous nous avez donnée de votre Nation. Nous » desirons tous que, lorsque vous serez de retour,

» vous informiez le grand Roi, du desir que les » *Nâdôessis* ont d'être comptés parmi ses enfans. » Croyez-nous aussi lorsque nous vous assurons que » nous n'ouvrirons point nos oreilles à ceux qui » oseront nous parler mal de notre grand Pere, le » Roi des Anglois & des autres Nations.

» Nous vous remercions de ce que vous avez fait » pour nous, en faisant la paix entre les *Nâdôessis* » & les *Chippeways*; & nous espérons que lorsque » vous retournerez vers nous, vous mettrez le sceau » à ce grand ouvrage, & que chassant les nuages » qui nous voilent le ciel serein de la paix, vous le » découvrirez à nos yeux, en sorte que la hache » sanglante demeure profondément enterrée sous les » racines du grand arbre de la paix.

» Nous souhaitons que vous n'oubliez point de » représenter à notre grand Pere, combien nous » desirons que des Traiteurs Anglois nous soient » envoyés, avec les marchandises dont nous avons » besoin, afin de réjouir nos jeunes gens, nos » femmes & nos enfans. Enfin, que la paix puisse » subsister entre nous, aussi long-temps que dureront » le soleil, la lune, la terre & les eaux. Adieu. «

Je jugeai nécessaire de précautionner ainsi ces Indiens contre les mauvais rapports qui pourroient leur revenir des Nations voisines, au désavantage des Anglois; car j'avois appris en divers endroits que des émissaires des François, travailloient à détacher des intérêts des Anglois ceux qui leur étoient affec-

tionnés, & j'avois vu moi-même pluſieurs colliers de *ouampun* donnés dans cette vue à quelques Chefs des Tribus où j'étois alors (1). La livraiſon de chacun avoit été accompagnée d'un diſcours, par lequel on leur diſoit que la Nation Angloiſe n'étoit qu'un petit Peuple qui avoit volé ce pays à leur grand Pere le Roi de France pendant qu'il dormoit; mais qu'il s'éveilleroit bientôt, & qu'alors il le reprendroit ſous ſa protection, après avoir chaſſé & puni les voleurs. Ces bruits avoient été adroitement répandus par des gens même qui paroiſſoient affectionnés au Gouvernement Anglois.

Lorſque je fus arrivé à l'embouchure de la riviere Saint-Pierre avec ces bons Indiens, je travaillai à ſçavoir ſi, conformément à la promeſſe du Gouverneur de Michillimakinac, on avoit envoyé des effets pour moi au ſaut Saint-Antoine. Mais j'appris par quelques Indiens que cet arrangement n'avoit point eu d'exécution. Ainſi je fus obligé de renoncer au projet de m'avancer davantage à l'Oueſt. C'eſt pourquoi je retournai à la *Prairie le Chien*, où je me procurai ce que je pus en effets de traite, ſur ce que les Marchands que j'y avois laiſſés l'année précédente avoient pu épargner.

Mais comme cela n'étoit point ſuffiſant pour mon premier objet, je réſolus de traverſer le pays des

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt un uſage, comme on le verra plus loin, parmi les Indiens de donner de pareils colliers.

Chippeways, pour gagner le *lac Supérieur*. J'avois encore l'eſpérance de rencontrer au grand portage, ſis au Nord de ce lac, les Traiteurs qui vont annuellement de *Michillimakinac* au *Nord-Oueſt*, & je comptois pouvoir me procurer par leur moyen les effets qui m'étoient néceſſaires pour effectuer mon premier deſſein, & pénétrer par cette route juſqu'au détroit d'Anian.

Je retournai donc le plutôt poſſible à la *Prairie le Chien*, afin de remplir les engagemens que j'avois pris avec le parti de *Nâdôeſſis* dont j'ai parlé au commencement de mon diſcours. Car pendant mon ſéjour au milieu de ce Peuple, voulant les affermir dans les intérêts des Anglois, j'avois engagé quelques-uns de leurs Chefs à aller à *Michillimakinac*, où ils devoient avoir l'occaſion de traiter, & d'entendre confirmer par mes Compatriotes ce que je leur avois dit de la Nation Angloiſe. En même temps, je devois leur donner une recommandation preſſante auprès du Gouverneur, ainſi qu'une inſtruction bien détaillée pour leur voyage.

En conſéquence, un des principaux Chefs, & vingt-cinq Nâdôeſſis de moindre rang, étoient convenus de faire ce voyage l'été ſuivant : & pour cela, ils prirent l'occaſion du voyage de leur Tribu pour aſſiſter à la grande aſſemblée qui devoit ſe tenir vers l'embouchure de la riviere Saint-Pierre. Étant donc obligé, à raiſon du dérangement que j'éprouvois dans mes projets, de deſcendre auſſi loin le Miſſiſſipi,

j'aurois pu d'autant mieux les mettre ſur la route qu'ils avoient à tenir.

Mais comme les parties adjacentes de ce fleuve ſont fort fréquentées par les *Chippeways*, avec leſquels les *Nádóeſſis* ſont continuellement en guerre, ils jugerent, attendu leur petit nombre, plus prudent de ne voyager que la nuit, que de le faire avec moi pendant le jour. Le grand Conſeil ne fut donc pas plutôt diſſous que je pris congé amicalement de ce bon Peuple dont j'avois reçu des civilités ſans nombre, & je pourſuivis mon voyage.

Je gagnai la même nuit la partie Eſt du lac Pepin, & je campai à terre, ſuivant ma coutume. Le lendemain matin, lorſque je me fus avancé de quelques milles, j'apperçus à une certaine diſtance au-devant de moi une fumée qui m'annonçoit le voiſinage de quelques Indiens, & bientôt je découvris dix à douze tentes non loin du bord. Je craignois que ce ne fût un parti de ces voleurs que j'avois déjà rencontrés, & je ne ſçavois quelle route prendre. Mes gens me conſeilloient de tâcher de paſſer devant eux, en longeant le bord oppoſé de la riviere; mais comme j'avois déjà trouvé que le meilleur moyen de ſe procurer une bonne réception des Indiens, étoit de les aborder hardiment, & ſans aucune marque de crainte, je ne voulus point adopter cette propoſition. Bien loin de là, je coupai directement à eux, & je pris terre préciſément au milieu de leur troupe, qui, dans ce moment, étoit pour la

plus grande partie raſſemblée ſur le bord du fleuve.

Les premiers que j'acoſtai étoient des *Chippeways*, habitans des bords du lac *Ottaoua*, qui me reconnurent, & me reçurent avec la plus grande cordialité, me frappant, en ſigne d'amitié, dans la main. A peu de diſtance derriere eux étoit aſſis un Chef, d'une taille remarquable & bien conformée, mais avec un aſpect ſi rude, que la perſonne la plus intrépide n'auroit pu le regarder ſans quelque terreur. Il paroiſſoit avoir paſſé le milieu de l'âge; & à la maniere dont il étoit peint & taloué, je reconnus que c'étoit un perſonnage conſidérable. Toutefois je m'approchai de lui d'une maniere polie, & je m'attendois à en recevoir un accueil ſemblable à celui des autres; mais au contraire il retira ſa main, & me regardant fiérement, il dit en ſa langue : *Câhin niſchiſchin Saganoſch*; ce qui veut dire : *Les Anglois ſont des méchants.* Comme il avoit ſon caſſe-tête en main, je crus que cette laconique ſentence alloit être ſuivie d'un coup de cette arme; & pour le prévenir, je tirai de ma ceinture un piſtolet : & le tenant en main comme ſans y ſonger, je paſſai tout près de lui, pour lui montrer que je ne le craignois pas.

Je ſçus bientôt des autres Indiens que c'étoit un Chef, appellé par les François le *Grand-Sauteur*; c'eſt-à-dire, le grand Chef des *Chippeways*, qu'ils appellent *les Sauteurs.* Je ſçus auſſi par eux que ce Chef avoit toujours été un ami déclaré des Fran-

çois; & que lorſqu'ils livrerent le fort de *Michillimakinac* aux Anglois, il avoit juré qu'il ne ceſſeroit jamais d'être un ennemi de ſes nouveaux poſſeſſeurs, attendu que le territoire ſur lequel le fort étoit bâti lui appartenoit.

Connoiſſant les diſpoſitions du *Grand-Sauteur* pour ma Nation, je me tins ſur mes gardes; mais pour qu'il ne pût croire que ſes menaces m'avoient intimidé, je réſolus de paſſer la nuit dans ce lieu. Je fis monter ma tente à quelque diſtance de celles des Indiens; & à peine eus-je commencé à repoſer, que je fus réveillé par mon Domeſtique François. Il avoit été éveillé lui-même par le ſon de la muſique indienne; & étant ſorti de la tente, il avoit découvert un parti de jeunes Sauvages qui venoit à nous en danſant d'une maniere fort extraordinaire; car chacun portoit un flambeau attaché à une longue perche. Mais je renvoie au moment où je parlerai des danſes indiennes, la deſcription de ce ſingulier amuſement, qui me ſurprit & m'alarma beaucoup.

Le lendemain matin, je continuai ma route; & avant la nuit, j'arrivai à la *Prairie le Chien*, où le parti de *Nâdôeſſis* me rejoignit de bonne heure; peu après, le *Grand-Sauteur* y arriva: & avant que les *Nâdôeſſis* ſe miſſent en route pour *Michillimakinac*, il trouva moyen, par l'entremiſe de quelques François de la Louiſiane, de me débaucher environ dix de ces Indiens, qu'il engagea de le ſuivre.

Le ſurplus s'achemina, d'après mes inſtructions, vers

vers le fort anglois. J'ai appris dans la ſuite qu'ils étoient tous retournés heureuſement dans leur pays, & fort ſatisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu. Au contraire, à peine la moitié de ceux qui allerent au Sud, revit ſon pays, par un effet du changement de climat. Enfin, depuis mon retour en Angleterre, j'ai ſçu que le *Grand-Sauteur* s'étant rendu de plus en plus odieux aux Anglois par ſon inimitié opiniâtre, il avoit été poignardé dans ſa tente, près de Michillimakinac, par un Traiteur auquel j'avois raconté cette hiſtoire.

J'aurois dû remarquer que lorſque les Indiens de différentes Nations ſe rencontrent *à la Prairie le Chien*, comme ce lieu eſt le plus grand marché commun de tous les pays voiſins, ils ſont obligés, quelques ennemis qu'ils ſoient, de mettre un frein à leur inimitié, & de s'abſtenir de tout acte d'hoſtilité. Ce réglement eſt établi entr'eux depuis longtemps pour leur commodité mutuelle; car ſans cela, tout commerce ſeroit interrompu & anéanti. Ils obſervent la même loi à la *montagne rouge*, de laquelle ils tirent la pierre dont ils fabriquent leurs pipes; cette pierre étant néceſſaire à tous en général, une reſtriction ſemblable eſt indiſpenſable & d'une utilité publique.

La riviere Saint-Pierre, qui baigne les terres des *Nadoeſſis*, coule à travers un très-beau pays, qui produit ſpontanément toutes les choſes néceſſaires à la vie. On pourroit, à l'aide d'une légere culture,

en retirer toutes les choſes les plus recherchées. Le riz ſauvage y croît en abondance, & la terre eſt couverte d'arbres dont les branches plient ſous le poids de leurs fruits, comme prunes, raiſins & pommes. Les prairies ſont couvertes de fourrage & d'autres végétaux, tandis que le ſein de la terre eſt abondamment fourni de racines utiles, comme celles de l'angélique, du ginſeng, du nard, & des patates auſſi groſſes que des œufs de poule. A peu de diſtance des bords de la riviere ſont des éminences, du haut deſquelles on a une vue dont la beauté égale les plus belles de celles que j'ai déjà décrites. Sur ces hauteurs ſont des boſquets délicieux, & une ſi grande quantité d'érables à ſucre, qu'ils en pourroient fournir à la population la plus nombreuſe.

A peu de diſtance de l'embouchure de cette riviere, & au Nord, eſt une colline, dont une partie, celle qui regarde le *Miſſiſſipi*, eſt entiérement compoſée d'une pierre blanche comme celle dont j'ai déjà parlé. C'eſt la pierre unique de tout le pays. Ce qu'elle a de remarquable, eſt que ſa couleur eſt d'un blanc auſſi éclatant que de la neige qui vient de tomber. La ſurface extérieure eſt, à la vérité, réduite par le vent & par les intempéries de l'air, en une pouſſiere qui s'accumule au bas, en monceaux. On en pourroit faire une belle compoſition. Je ſuis auſſi dans la perſuaſion que cette pierre, traitée convenablement, acquerroit de la dureté par le temps, & feroit un très-bel effet en architecture.

Près de la branche de la même riviere, qu'on nomme la *riviere du Marbre*, eſt une montagne d'où les Indiens tirent la pierre rouge dont ils taillent les boules de leurs pipes. On trouve en quelques endroits une glaiſe dure, qu'on pourroit qualifier de pierre, dont les *Nâdoeſſis* font leurs uſtenſiles de cuiſine. Ce pays abonde auſſi en une ſorte de glaiſe de blancheur de lait, dont on pourroit faire de la porcelaine égale en bonté à celle de l'Aſie; on y trouve encore une glaiſe bleue, dont les Indiens ſe ſervent pour peindre. En mêlant à cette glaiſe de la pouſſiere de la pierre rouge, ils compoſent différentes couleurs. Ceux qui peuvent ſe procurer de cette glaiſe bleue, s'en peignent le corps dans certaines circonſtances, comme quand ils ſont ſur le point de commencer leurs divertiſſemens & leurs jeux. Cette couleur eſt auſſi regardée entr'eux comme un ſigne de paix, à cauſe de ſa reſſemblance avec un ciel ſerein, qui, parmi eux, en eſt tellement un ſymbole, qu'ils l'emploient ſouvent dans leurs diſcours. Lorſqu'ils veulent témoigner leurs diſpoſitions pacifiques envers une autre Nation, cette couleur eſt encore leur principal ornement, tant du corps que de leurs ceintures.

Après avoir fait mes affaires à la *Prairie le Chien*, je continuai de deſcendre le Miſſiſſipi, juſqu'au lieu où la riviere des Chippeways y entre; ce qui eſt un peu plus bas que le lac Pepin. J'engageai en cet endroit un Pilote Indien, pour me conduire au lac

des *Ottaouas*, qui eſt à la ſource de cette riviere. J'y arrivai au commencement de Juillet.

La riviere Chippeway à ſa jonction avec le Miſſiſſipi, a quatre-vingts verges de largeur; mais à meſure qu'on la remonte, elle s'élargit. Environ trente milles au-deſſus de ſon embouchure, elle ſe partage en deux branches, & j'entrai dans celle qui étoit à l'Eſt.

Le pays adjacent à la riviere eſt très-uni pendant ſoixante milles, & ſes bords ſont garnis de charmantes prairies, où j'ai vu les plus grands troupeaux de buffles & d'élans que j'aie jamais rencontrés. Le pays entre les deux branches de cette riviere eſt appellé la *route de Guerre* entre les *Chippeways* & les *Nâdôeſſis*.

Le pays des ſauts marqués dans la Carte, ſous le nom du chemin des Traiteurs, eſt preſque ſans aucun bois de charpente. Il eſt, pardeſſus cela, très-inégal, mais boiſé fort ſerré en pins, hêtres, érables & bouleaux. Je vis en cet endroit une choſe fort extraordinaire. Dans un bois à l'Eſt de la riviere, & qui avoit environ trois quarts de mille de largeur, ſur une profondeur dont je ne pus voir le terme, je remarquai que tous les arbres, dont quelques-uns avoient plus de ſix pieds de circonférence, avoient été déracinés, & couchés à terre du même côté. C'étoit vraiſemblablement l'effet de quelque ouragan extraordinaire, arrivé de l'Oueſt quelques années auparavant. Mais je ne pus ſçavoir combien il y avoit

de temps; car je ne rencontrai aucun Habitant dans les environs, que je puſſe queſtionner. Le pays à l'Oueſt de la riviere, étant moins boiſé, avoit échappé à ce déſaſtre, & il n'y avoit que quelques arbres renverſés.

Près des ſources de cette riviere eſt un village des *Chippeways*, qui lui donne ſon nom. Il eſt ſitué des deux côtés de la riviere, qui en cet endroit n'eſt pas large, & ſe trouve ſur le bord d'un petit lac. On y compte environ quarante maiſons qui peuvent fournir une centaine de guerriers, la plupart jeunes gens très-bien faits. Les maiſons ſont conſtruites à la mode indienne, & ont derriere elles de jolis jardins. Mais ce qui me déplut dans eux, c'eſt que ce ſont bien les plus ſales gens que j'aie jamais vus. J'obſervai que les femmes & les enfans pratiquoient un uſage, qui, quoique commun juſqu'à un certain point chez preſque toutes les Nations Indiennes, eſt, ſelon nos idées, la plus vilaine choſe du monde; c'eſt de ſe chercher les uns aux autres la vermine de la tête, & de l'avaler.

Au mois de Juillet, je quittai cette ville; & après avoir traverſé pluſieurs petits lacs, & portages qui les ſéparent, j'arrivai à la naiſſance de la branche principale de la riviere de Sainte-Croix. Je la deſcendis juſqu'à un embranchement, & alors j'en remontai une autre juſqu'à ſa ſource. Sur ces deux rivieres, je découvris pluſieurs mines de cuivre natif, auſſi pur qu'on puiſſe en trouver aucune autre part.

Là, je rencontrai un petit ruiſſeau, que mon guide conjectura devoir être joint un peu plus loin par pluſieurs autres qui le rendroient navigable. En effet, au commencement, l'eau y étoit ſi baſſe, que mon canot ne pouvoit y flotter. Mais ayant écarté les débris de pluſieurs anciennes cabanes de caſtors qui avoient été rompues par des Chaſſeurs, je fus en état d'aller en avant quelques milles, juſques à ce que la jonction de quelques ruiſſeaux me mît à même de me paſſer de ce ſecours. En peu de temps, l'eau y afflua, au point que ce ruiſſeau devint une riviere rapide, que nous deſcendîmes juſqu'à ſon entrée dans le lac Supérieur. Je lui donnai le nom d'un Gentilhomme qui avoit voulu m'accompagner, depuis le village des *Ottagamis*, juſqu'au portage du lac Supérieur; & je la nommai la riviere Goddart.

A l'Oueſt de cette riviere, il y en a une autre petite qui ſe jette auſſi dans le lac. Je la nommai la *riviere des Fraiſes*, à cauſe de la quantité que j'en rencontrai le long de ſes bords. Elles étoient d'une belle groſſeur & du meilleur goût.

Le pays qui ſépare les lacs des *Ottaouas* du lac Supérieur, eſt en général inégal, & couvert d'un bois aſſez ſerré. Le ſol eſt bon en quelques endroits, en d'autres fort médiocre. Aux ſources des rivieres de Sainte-Croix & de Chippeway, on prend d'excellens eſturgeons. Tout ce pays peu habité entre le Miſſiſſipi & le lac Supérieur eſt appellé par les Indiens le pays des Mouſquites, & il eſt très-bien

nommé : car comme je le traverſois dans l'été, de ma vie je n'en vis une auſſi grande quantité.

A la fin de Juillet, après avoir côtoyé la baye de l'Oueſt, j'arrivai au grand portage qui eſt ſur la côte Nord-Oueſt du lac Supérieur. C'eſt là que ceux qui vont à la traite du Nord-Oueſt, vers les lacs *la Pluie*, *du Bois*, &c. tranſportent leurs canots & bagages environ neuf milles, juſqu'à ce qu'ils arrivent à une multitude de petits lacs, dont les uns verſent leurs eaux dans le lac Supérieur, les autres dans la riviere de Bourbon. Le lac Supérieur eſt bordé de rochers depuis la baye de l'Oueſt juſqu'en ce lieu, excepté au Sud-Oueſt de la baye où le rivage eſt paſſablement uni ; c'eſt en cet endroit que j'y entrai par la riviere Goddart.

Au grand portage eſt une petite baye au-devant de laquelle eſt une iſle qui intercepte la vue illimitée du lac, qu'on auroit ſans cela découvert en plein. Cette iſle, en rompant le vent du large, rend la baye tranquille & agréable.

Je rencontrai dans ce lieu un parti conſidérable d'*Aſſinipoils* & de *Killiſtinos* (1), avec leurs Rois & leurs familles. Ils y étoient venus pour rencontrer les Traiteurs de Michillimakinac, qui y paſſent pour aller dans le Nord-Oueſt. Je reçus d'eux des inſ-

(1) *Note du Traducteur.* On les connoît dans les Relations Françoiſes ſous le nom de Chriſtinaux.

tructions intéreſſantes ſur tous les lacs ſitués au Nord-Oueſt du lac Supérieur.

Le lac Bourbon, qui eſt le plus ſeptentrional de ceux qu'on a découverts juſqu'à préſent, a été ainſi nommé par quelques Traiteurs François qui accompagnoient, il y a quelques années, un parti indien allant à la baye de Hudſon; & ils lui donnerent ce nom en honneur de la Maiſon Royale de France. Il eſt formé des eaux de la riviere de Bourbon qui, ſelon que je l'ai déjà obſervé, prend ſa ſource fort loin au Sud, à peu de diſtance des ſources Nord du Miſſiſſipi.

Ce lac eſt d'environ quatre-vingts milles de longueur Nord & Sud, & il eſt à-peu-près circulaire. Il ne contient pas d'iſle conſidérable. Le ſol à l'Eſt eſt très-bon, & il y a quelques montagnes au Sud-Eſt. Dans pluſieurs autres parties, il n'y a que des plaines ſtériles, des fondrieres & des marais. Il s'étend en latitude du 52 juſqu'au 54 degré, & gît au Sud-Oueſt de la baye de Hudſon. Comme ſa ſituation au Nord y rend l'hiver extrêmement rigoureux, on ne rencontre que peu d'animaux dans le pays qui l'avoiſine. Je ne reçus d'ailleurs que des inſtructions peu ſatisfaiſantes ſur les quadrupedes, les poiſſons & les oiſeaux qui l'habitent. Il y a, à la vérité, quelques buffles de petite taille, qui ſont gras & bons à manger vers la fin de l'été, avec quelques Rennes & Caribous; mais cela eſt compenſé par le grand nombre d'animaux à fourrure qu'on

rencontre à l'entour du lac. Le bois qui croît aux environs eſt principalement compoſé de ſapins, de cedres, de cyprès & de quelques érables.

Le lac *Winepeck*, ou, comme les François l'appellent, *Ouinipique*, qui eſt le plus voiſin du précédent, eſt formé des mêmes eaux. Il a environ deux cents milles de longueur, Nord & Sud; mais ſa largeur n'a jamais été bien déterminée: on ſçait ſeulement qu'elle eſt d'environ cent milles dans l'endroit le plus large. Ce lac eſt plein d'iſles, mais aucune n'eſt bien grande. Il reçoit les eaux de pluſieurs rivieres qui n'ont point encore de noms. Ses eaux ſont abondantes en poiſſons, comme des truites & des eſturgeons, ainſi que beaucoup d'autres moindres & particuliers à ce lac.

Le ſol eſt très-bon dans la partie du Sud-Oueſt, où ce lac reçoit la riviere de Bourbon qui vient du Sud-Oueſt. Il y a ſur cette riviere un comptoir anciennement bâti par les François, & appellé *le fort la Reine*, auquel ſe rendent les Traiteurs de *Michillimakinac*, pour y faire leurs échanges avec les *Aſſinipoils* & les *Killiſtinos*. Les *Mahahs*, qui habitent à deux cent cinquante milles au Sud-Oueſt, s'y rendent auſſi, & y apportent une grande quantité de mays, pour l'échanger contre des couteaux, des caſſe-têtes & autres objets. On croit que ce Peuple demeure ſur une des branches de la riviere de l'Oueſt.

Le lac *Ouinipique* a au Nord-Eſt quelques mon-

tagnes, & à l'Eſt des plaines ſtériles. L'érable à ſucre croît néanmoins dans ſes environs en grande abondance, & l'on y recueille auſſi une prodigieuſe quantité de riz; ce qui prouve que ce grain peut croître heureuſement dans ces climats ſeptentrionaux, auſſi bien que dans de plus chauds. Les buffles, les caribous & les rennes y ſont nombreux. Les buffles de ce pays ne different de ceux du Sud que par la taille, étant plus petits qu'eux; c'eſt ainſi que les bœufs des parties Nord de la Grande-Bretagne different en grandeur des bœufs de l'Angleterre.

Les Nations voiſines prennent au bord des rivieres qui tombent dans ce lac, une grande quantité de fourrures précieuſes. Elles en portent quelques-unes dans les comptoirs ou les établiſſemens de la baye de Hudſon, près de l'embouchure de la riviere de Bourbon. Mais ce n'eſt que malgré eux; car quelques *Aſſinipoils* & *Killiſtinos* qui commerçoient avec la Compagnie de Hudſon me dirent que s'ils étoient aſſurés de trouver au portage une quantité ſuffiſante d'effets venus de Michillimakinac, ils n'iroient aucune autre part. Ils me montrerent quelques étoffes & autres objets achetés à la baye de Hudſon dont ils avoient été fort mécontens, & ils penſoient avoir été trompés grandement dans leur marché.

En admettant leurs rapports, je ne puis cependant me ranger à leur opinion. Ce mécontentement eſt, ſelon les apparences, un effet des intrigues des Traiteurs Canadiens. Car pendant que les François poſſé-

doient *Michillimakinac*, comme ils avoient acquis une connoiſſance parfaite du commerce du Nord-Oueſt, ils furent employés après la conquête, par les Négocians Anglois, à établir ce commerce qu'ils ne connoiſſoient point. Un des moyens qu'ils employerent pour détourner les Indiens de leur attachement pour la Compagnie de Hudſon, fut de déprécier en toute occaſion les effets de cette Compagnie, & d'exalter les avantages qu'ils retireroient en ne commerçant qu'avec les Canadiens. Ils n'ont réuſſi que trop bien; & de là ſans doute procédoit en partie le mécontentement que les *Aſſinipoils* & les *Killiſtinos* me témoignerent. Une autre raiſon s'y joignoit; ſçavoir, la longueur du voyage aux comptoirs de la baye de Hudſon, qui exige trois mois pour aller & revenir pendant les chaleurs de l'été: à quoi l'on doit ajouter la petiteſſe de leurs canots, qui leur permettoit à peine de porter le tiers des caſtors qu'ils avoient tués. Ainſi l'on ne doit pas être étonné que ces Indiens deſirent voir des Traiteurs s'établir chez eux. Il eſt vrai que les parties qu'ils habitent ſont dans les limites de la baye de Hudſon; mais la Compagnie auroit peine à les en empêcher: car les Indiens protégeroient ſans doute les Traiteurs qui ſeroient chez eux. D'ailleurs, les paſſe-ports accordés aux Traiteurs qui viennent de *Michillimakinac* leur donnent la liberté de commercer au Nord-Oueſt dans les environs du lac Supérieur; comme le fort *la Reine*, le lac *Ouinipique*,

& les autres parties de la riviere de *Bourbon*, où les coureurs de bois trouvent plus avantageux de fixer leur séjour.

Le lac *du Bois* est ainsi nommé de la quantité de bois qui croît sur ses bords, comme chênes, pins, sapins, cyprès, &c. Ce lac est situé encore plus haut sur la riviere de Bourbon, & à-peu-près à l'Est de l'extrémité Sud du lac *Ouinipique*. Il est très-profond en divers endroits. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de soixante-dix milles, & sa largeur est d'environ quarante milles. Il n'y a qu'un petit nombre d'isles, & peu considérables. Les poissons, oiseaux & quadrupedes que l'on trouve dans ce lac ou ses environs ne different pas de ceux des deux autres lacs. Quelques Indiens *Killistinos* campent quelquefois sur ses bords, pour chasser & pêcher.

Ce lac forme une communication entre le lac Supérieur, & les lacs Ouinipique & de Bourbon. Ses eaux ne sont pas regardées comme aussi pures que celles des autres lacs, parce que son fond est en quelques parties, vaseux.

Le lac *la Pluie* est ainsi appellé par les François, parce que, selon les apparences, les premiers Voyageurs qui le traverserent, y éprouverent des pluies extraordinaires; suivant d'autres, ce nom lui vient d'un brouillard semblable à de la pluie, occasionné par une cascade qui tombe dans une riviere au Sud-Ouest du lac.

Ce lac paroît divisé en deux parties par un isthme

qui le traverſe vers le milieu ; celle à l'Oueſt s'appelle le grand lac de la Pluie, & l'autre le petit. Cette derniere eſt à quelques milles plus à l'Eſt que l'autre, ſur la même branche de la riviere de Bourbon, que le lac précédent. Il eſt en général fort profond, la partie la plus large n'a qu'environ vingt milles de largeur ; mais ſa longueur, les deux parties compriſes, eſt d'environ ſoixante-dix milles. Dans la partie de l'Oueſt, l'eau eſt extrêmement claire & bonne, & l'on y prend d'excellent poiſſon. Il s'y rend auſſi une prodigieuſe quantité d'oiſeaux de paſſage à la fin de l'année ; on y trouve en grande abondance des rennes & des caribous, dont la peau pour des culottes ou des gants eſt ſupérieure à toute autre. Le ſol qui borde ce lac eſt réputé très-bon en quelques endroits ; mais il eſt trop couvert de bois. Une Tribu conſidérable de *Chippeways* demeure dans ſes environs.

A l'Eſt de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, qui s'étendent en file juſqu'au grand portage, & de-là au lac Supérieur. Entre ces petits lacs, il y a un grand nombre de portages, qui rendent le commerce du Nord-Oueſt, par cette voie, très-difficile & exceſſivement ennuyeux ; car il ne faut pas moins de deux ans pour ſe rendre, par cette route, de Michillimakinac dans ces régions.

Le *lac Rouge* eſt un petit lac, du moins relativement aux autres. Il donne naiſſance à une branche de la riviere de Bourbon, appellée par quelques

Voyageurs la *riviere Rouge*. Il eſt preſque rond, & a environ ſoixante milles de circuit. Vers un des côtés eſt une aſſez grande iſle, tout près de laquelle une riviere entre dans le lac. Il eſt enfin à-peu-près au Sud-Eſt des lacs Ouinipique & du Bois. Les parties adjacentes ſont peu connues, & peu fréquentées même des Indiens.

A peu de diſtance de ce lac, en tirant un peu au Sud-Oueſt, eſt celui des *Ours blancs*, qui eſt à-peu-près de la grandeur du précédent. Ses eaux ſont les plus ſeptentrionales de celles qui donnent naiſſance au Miſſiſſipi, en ſorte qu'on peut l'appeller, avec juſtice la ſource la plus éloignée de ce fleuve. Il eſt alimenté par deux ou trois petites rivieres, ou plutôt ruiſſeaux.

A quelques milles au Sud-Eſt de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, dont aucun n'a plus de dix milles de circuit; on les nomme les *mille Lacs*. Le pays adjacent a la réputation d'être le plus favorable qu'il y ait dans ce continent pour la chaſſe des animaux à fourrure. Les Indiens qui y chaſſent, en retournent rarement, ſans avoir leurs canots ſi chargés, qu'à peine peuvent-ils flotter.

Après avoir remarqué que ce lac eſt la ſource la plus éloignée & la plus ſeptentrionale du Miſſiſſipi, je dois obſerver encore ici, qu'avant que ce fleuve entre dans le golfe du Mexique, il ne fait avec ſes détours guere moins que trois mille milles (environ mille lieues), ou en ligne droite, du Nord au Sud,

environ vingt degrés, qui font environ quatorze cents milles anglois.

Les mêmes Indiens me dirent qu'au Nord-Oueſt du lac Ouinipique, il y en a encore un autre dont le contour ſurpaſſe infiniment celui d'aucun de ceux dont ils m'avoient déjà parlé: ils le diſent même beaucoup plus grand que le lac Supérieur. Mais comme il eſt ſi éloigné au Nord-Oueſt, je conjecture que ce n'eſt pas un lac; mais un archipel qui fait communication entre la baye de Hudſon & les parties les plus Nord de l'Océan Pacifique.

Il y a, à la vérité, un nombre infini de petits lacs dans les parties plus à l'Oueſt que les ſources les plus orientales du Miſſiſſipi; comme auſſi entre ces lacs & le lac Ouinipique. Mais aucun d'eux n'eſt aſſez grand, pour qu'on puiſſe y reconnoître ce grand & immenſe lac dont les Indiens veulent parler.

Ces Indiens m'informerent pareillement que quelques-unes des branches les plus ſeptentrionales du Miſſouri, & les plus méridionales de la riviere Saint-Pierre, ont preſque communication entr'elles, & ne s'éloignent que d'un mille, qui forme un portage; & d'après ce que j'ai pu apprendre d'eux, c'eſt le chemin que prennent leurs guerriers, quand ils veulent faire des incurſions ſur les Pânis & les Pânânis, Nations qui habitent le long de quelques branches du Miſſouri. On dit que dans ce pays on rencontre fréquemment des mandragores, eſpeces de racines ayant la reſſemblance des parties diſtinctives

des deux ſexes ; on ajoute qu'elles ſont plus parfaites que celles que fourniſſent les environs du Nil ou la baſſe Ethiopie.

Je tiens encore de ces Indiens, qu'un peu au Nord-Oueſt des rivieres du Miſſouri & de Saint-Pierre, il y a une Nation moindre de taille & plus blanche que les Tribus voiſines, qui cultive la terre, & même les arts juſqu'à un certain point, ainſi que je le conjecture d'après leurs diſcours. Ils m'ajouterent qu'à l'Oueſt des *montagnes Brillantes*, il y a des Nations qui ont de l'or en ſi grande abondance, qu'elles en font leurs uſtenſiles les plus communs. Ces montagnes, que je décrirai plus loin, ſéparent les eaux qui coulent dans l'Océan Atlantique, d'avec celles qui tombent dans la mer Pacifique.

Les Peuples qui habitent près de ces montagnes, ſont peut-être quelques-unes des différentes Tribus qui obéiſſoient aux Rois du Mexique, & qui, fuyant de leur pays vers le temps de la conquête du Mexique par les Eſpagnols, chercherent un aſyle dans ces régions.

On pourroit remarquer, pour confirmer cette conjecture, qu'ils ont choiſi pour leurs retraites ces parties intérieures des terres, à cauſe de l'idée qui les préoccupe encore ; ſçavoir, que les côtes de la mer ſont, depuis ce temps, infeſtées de monſtres énormes vomiſſant des éclairs & du tonnerre ; des entrailles deſquels ſortoient des hommes, qui, par des inſtrumens inconnus ou un pouvoir magique,

tuoient

tuoient les foibles Indiens à une diſtance prodigieuſe. C'étoit pour fuir des monſtres ſemblables, diſent-ils, ſuivant une tradition encore ſubſiſtante, que leurs peres ſe réfugierent dans ces aſyles inconnus qu'ils habitent aujourd'hui. Car ayant vu que ces monſtres flottans ne pouvoient approcher de la terre, & que ceux qui en étoient ſortis ne pouvoient beaucoup s'en éloigner, ils prirent la réſolution de s'enfoncer dans un pays fort éloigné des côtes, pour ſe mettre à l'abri de ces ennemis diaboliques. Ils partirent en conſéquence avec leurs familles; & après un long voyage, ils s'établirent près de ces montagnes, où ils crurent pouvoir trouver enfin une parfaite ſécurité.

Les *Ouinebagós* demeurant ſur la *riviere du Renard*, dont j'ai déjà parlé, ſont probablement quelque Nation auſſi chaſſée du Mexique; mais ils ne peuvent donner que des connoiſſances très-obſcures de leur réſidence primitive. Ils diſent eux-mêmes qu'ils ſont venus de fort loin, du côté de l'Oueſt, & que les guerres les ont obligés de ſe réfugier chez les *Nadoeſſis*. Mais comme ils n'ont aucune connoiſſance des arts, & qu'ils ignorent l'uſage de l'or, il eſt plus vraiſemblable qu'ils ont été chaſſés de leurs anciens établiſſemens, par les Nations dont on vient de parler, en ſorte qu'ils ont été obligés de venir habiter les lieux qu'ils occupent actuellement.

Ces ſuppoſitions néanmoins auroient beſoin d'être

confirmées. Car les petites Nations Indiennes ſont ſujettes à tant de viciſſitudes dans leurs habitations, à cauſe de leurs guerres continuelles, qu'après un demi-ſiecle, il eſt impoſſible d'avérer quelle a été l'habitation primitive d'aucune d'elles.

Cette chaîne de montagnes, dont les *montagnes Brillantes* ſont partie, commence à Mexico; & continuant au Nord du Mexique & à l'Eſt de la Californie, ſépare les eaux qui coulent dans le golfe du Mexique, de celles qui coulent dans la mer Vermeille. De-là, continuant leur cours encore au Nord, entre les ſources du Miſſiſſipi & des rivieres qui coulent dans la mer du Sud, elles paroiſſent finir vers les 47 ou 48 degrés de latitude Nord; là, elles donnent naiſſance à une multitude de rivieres, dont les unes coulent du côté de la baye de Hudſon, du côté de la mer Pacifique, ou dans les amas d'eaux qui font la communication entre ces deux mers.

Parmi ces montagnes, celles qui ſont ſituées à l'Oueſt de la *riviere Saint-Pierre* ſont appellées les montagnes Brillantes, à cauſe d'une quantité infinie de criſtaux, d'une grandeur conſidérable, dont elles ſont couvertes, & qui, lorſque le ſoleil les éclaire, brillent de maniere à les faire appercevoir à une très-grande diſtance.

Cette chaîne extraordinaire de montagnes n'a guere moins de trois mille milles de longueur, ſans aucune interruption conſidérable; il n'eſt, je crois,

rien de ſemblable dans aucune autre partie du globe. Il eſt probable que dans les ſiecles à venir, on y puiſera des richeſſes qui ne le céderont pas à celles des montagnes de l'Indoſtan ou du Malabar, ni à celles de la Côte d'Or de la Guinée. Je n'en excepte même pas les riches mines du Pérou ; un jour viendra qu'à l'Oueſt de ces montagnes, lorſqu'elles auront été traverſées par des Colomb ou des Raleigh, on trouvera d'autres lacs, d'autres rivieres, des régions enfin, remplies de productions encore inconnues à nos Naturaliſtes, & abondamment pourvues de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Les générations futures, chaſſées de leur pays, ſoit par la tyrannie, ſoit par la perſécution religieuſe, ſoit par la trop grande population, ou bien attirées par l'eſpérance des avantages du commerce, y trouveront leur attente remplie par les richeſſes de ces régions inépuiſables.

Mais je reviens aux Aſſinipoils & aux Killiſtinos que je laiſſai au grand portage, & deſquels j'ai reçu les détails précédens ſur les lacs du Nord-Oueſt.

Les Traiteurs que nous attendions étant plus tardifs qu'à l'ordinaire, & notre nombre étant conſidérable, car nous étions plus de trois cents, le fonds de proviſions que nous avions apporté tendoit à ſa fin, & nous ſoupirions après leur arrivée.

Un jour que nous exprimions notre impatience à cet égard, & que nous regardions du haut d'une éminence, eſpérant les voir arriver par le lac, le

Grand-Prêtre de la Nation des *Killiſtinos* nous dit qu'il avoit deſſein d'obtenir une conférence avec le Grand-Eſprit, & de lui demander quand les Traiteurs arriveroient. Je fis peu d'attention à ſon propos, ſuppoſant qu'il ne s'agiſſoit que de quelque tour peu adroit, & uniquement propre à en impoſer à d'ignorans Indiens. Mais le Roi de cette Nation m'ayant dit que le Prêtre n'avoit deſſein d'entreprendre cette divination que pour me convaincre du commerce intime qu'il avoit avec le *Grand-Eſprit*, je jugeai néceſſaire de ſuſpendre mon jugement.

Le ſoir ſuivant fut pris pour la cérémonie. Lorſque tout fut préparé convenablement, le Roi me vint trouver, & me conduiſit à une tente ſpacieuſe, dont la couverture étoit relevée, en ſorte que l'on pouvoit voir de dehors tout ce qui s'y paſſeroit. Nous trouvâmes la tente déjà environnée d'une foule d'Indiens; mais nous entrâmes facilement, & nous nous aſsîmes ſur des peaux étendues à terre pour cet effet.

J'obſervai qu'au centre, il y avoit une place d'une forme oblongue, formée de pieux plantés en terre, de maniere à laiſſer entr'eux une eſpece de caiſſe ou de coffre de grandeur ſuffiſante pour contenir le corps d'un homme. Ces pieux étoient d'une groſſeur médiocre, & placés à telle diſtance, qu'il étoit facile de diſcerner ce qu'ils renfermoient. La tente étoit parfaitement éclairée par un grand nombre de

torches faites de brins de pin ou de bouleau, que des Indiens tenoient dans leurs mains.

Quelques minutes après, le Grand-Prêtre entra. On étendit sur la terre une immense peau d'élan, précisément à mes pieds; il se coucha sur elle, après s'être dépouillé de tous ses vêtemens, hors ce qui servoit à lui voiler le milieu du corps. Étant ainsi couché sur le dos, il prit un côté de la peau, & la replia sur lui; ensuite l'autre, de maniere qu'il n'avoit que la tête à découvert. Cela ne fut pas plutôt fait, que deux jeunes gens qui tenoient à la main environ quarante verges de corde faite de peau d'élan, le lierent à l'entour du corps; en sorte qu'il étoit complétement emmaillotté dans la peau, comme une momie égyptienne. Alors, un de ces jeunes gens le prit par la tête, l'autre par les talons; & l'élevant au-dessus des pieux, ils le placerent dans la clôture préparée. Je pouvois alors aussi bien le distinguer qu'auparavant; & j'eus soin de ne pas détourner un instant mes yeux de dessus lui, afin de découvrir l'artifice: car je ne doutois pas qu'il n'y en eût quelqu'un.

Le Prêtre n'eut pas resté plus de quelques secondes dans cette situation, qu'il commença à murmurer tout bas. Il continua pendant quelque temps; & ensuite sa voix s'élevant par degrés, il parla d'une maniere très-bien articulée. Mais ce qu'il disoit étoit dans un jargon, si mêlangé des langues des *Chippeways*, des *Ottaouas* & des *Killistinos*, que je n'en

entendis que fort peu de choſe. Après avoir continué ſur ce ton pendant quelque temps, à la fin il porta ſa voix au plus haut degré, tantôt hurlant, tantôt priant, juſqu'à ce qu'il ſe fût mis dans une telle agitation, qu'il en écumoit par la bouche.

Il reſta ainſi pendant près de trois quarts d'heure ſur la place, continuant ſes cris avec une vigueur ſans relâche, juſqu'à ce qu'enfin il parût entiérement épuiſé, & reſtât privé de la parole. Mais un inſtant après, il ſauta ſur ſes pieds, quoique lié comme il l'avoit été, il fût impoſſible qu'il remuât ni pieds ni bras; il ſecoua ce dont il étoit couvert avec autant de facilité que ſi les liens dont il avoit été garroté euſſent été réduits en cendre; & s'adreſſant à ceux qui l'environnoient avec une voix ferme: *Mes Freres*, leur dit-il, *le Grand-Eſprit a daigné avoir un entretien avec ſon ſerviteur, à ſon humble requête. Il ne m'a pas dit, à la vérité, quand les perſonnes que vous attendez arriveront; mais demain, peu après que le ſoleil ſera parvenu au plus haut de ſa courſe, il arrivera un canot, & ceux qui le conduiſent diront quand les Traiteurs doivent arriver.* Après avoir dit cela, il ſauta hors de la clôture; & ayant repris ſes habits, il congédia l'aſſemblée. J'avoue que je fus étrangement frappé de ce que je vis. Mais comme tous les yeux étoient tournés ſur moi, dans le deſſein de diſcerner ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, je crus devoir cacher l'émotion que j'éprouvois.

Le lendemain, le ſoleil fut brillant; & long-

temps avant midi, tous les Indiens ſe raſſemblerent ſur l'éminence qui dominoit le lac. Le vieux Roi me vint trouver; & me demanda ſi j'avois aſſez de confiance en la prédiction du Prêtre, pour joindre ſes Sujets ſur la colline, & y attendre l'événement. Je lui répondis que je ne ſçavois ce que j'en devois croire; mais que je le ſuivrois volontiers. Nous nous mîmes en marche vers le lieu où tout le monde étoit aſſemblé. Tous les yeux étoient alternativement fixés ſur moi & ſur le lac. Peu de temps après, le ſoleil ayant atteint ſa plus grande hauteur, on vit, conſéquemment à la prédiction du Prêtre, un canot doubler une pointe de terre à une lieue de diſtance. Les Indiens ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils pouſſerent unanimement de grands cris; & que, par leurs regards, ils témoignerent leur contentement de la liaiſon intime que leur Prêtre avoit avec le Grand-Eſprit.

Le canot atteignit le rivage en moins d'une heure, & je ſuivis le Roi & les Chefs pour recevoir ceux qui étoient à bord. Auſſi-tôt qu'ils furent à terre, nous allâmes enſemble à la tente du Roi, où, ſuivant la coutume invariable de ces Peuples, nous commençâmes à fumer; & malgré l'impatience où nous étions tous d'apprendre les nouvelles qu'ils nous apportoient, nous ne fîmes aucune queſtion. Car les Indiens ſont le Peuple le plus froid que l'on puiſſe imaginer. Cependant, après quelque converſation indifférente, le Roi leur demanda quelle nouvelle

ils apportoient des Traiteurs. Ils répliquerent qu'ils s'étoient ſéparés d'eux quelques jours auparavant, & qu'ils ſe propoſoient d'être au portage dans deux jours. Ils y arriverent en effet, à notre grande ſatisfaction, & ſur-tout à celle des Indiens qui virent avec plaiſir l'importance de leur Prêtre & de leur Nation éclater dans cette occaſion aux yeux d'un Etranger.

Je ſens que cette hiſtoire ne paroîtra à quelques-uns de mes Lecteurs, qu'une preuve de ma crédulité. Mais perſonne n'eſt moins entaché de cette foibleſſe que moi. J'avoue que les circonſtances de cet événement ſont des plus extraordinaires. Cependant, comme je puis certifier que je n'ai mis en les racontant ni exagération ni déguiſement, & que j'étois de tous les Obſervateurs le plus froid & le plus déſintéreſſé, j'ai cru néceſſaire de les publier. Je le fais, ſans deſirer d'entraîner le jugement de mes Lecteurs, ou de faire ſur leur eſprit des impreſſions ſuperſtitieuſes; mais ils en tireront les conſéquences qu'ils jugeront à propos.

J'ai déjà obſervé que les *Aſſinipoils*, avec un parti deſquels je me rencontrai au portage, étoient une Tribu révoltée des *Nâdôeſſis*, qui, d'après quelque grief réel ou prétendu contre le reſte de la Nation, s'en étoit ſéparée, & avoit cherché ſa liberté aux dépens de ſon aiſance: car les Indiens, en général, tiennent extrêmement à ce bien précieux. Le pays qu'ils habitent actuellement ſur les bords du lac

Ouinipique, étant beaucoup plus au Nord, n'eſt pas, à beaucoup près, ſi fertile ni ſi agréable que celui qu'ils avoient quitté. Ils ont, au reſte, encore le langage & les mœurs de leurs anciens aſſociés.

Les *Killiſtinos*, actuellement les voiſins & les alliés des *Aſſinipoils*, car ils demeurent ſur le même lac & au long de la riviere de Bourbon, paroiſſent être une Tribu de *Chippeways*; ils parlent en effet la même langue, quoique avec une différence de dialecte. Cette Nation conſiſte en trois ou quatre cents guerriers, qui paroiſſent être braves & hardis. J'ai déjà donné une deſcription de leur pays, en parlant du lac *Ouinipique*. Comme ils habitent dans les limites de la baye de Hudſon, ils commercent en général avec les comptoirs de la Compagnie de ce nom; mais par les raiſons que j'ai données plus haut, ils viennent fréquemment au lieu où je les vis, afin d'y rencontrer les Traiteurs de *Michillimakinac*.

L'embarras que m'avoit cauſé le retard de ces Traiteurs, ne fut pas beaucoup diminué par leur arrivée. Mon attente fut de nouveau trompée; car je ne pus me procurer d'aucun d'eux les effets dont j'avois beſoin. Je fus, pour cette raiſon, contraint de renoncer à mes deſſeins, & de retourner au lieu d'où j'étois parti pour commencer mon excurſion. Je pris donc congé des *Killiſtinos*, & de leur vieux Roi, ainſi que des Chefs des deux Nations, & je partis. Ce Prince avoit plus de ſoixante ans; il étoit

haut de taille, très-bien fait, & il marchoit très-droit. Il étoit affable & honnête, & j'en fus traité, ainſi que par les Chefs, avec beaucoup de civilité.

J'obſervai que ces Indiens ont un uſage qui paroît avoir été univerſel avant que les mœurs des Européens leur fuſſent connues, celui de faire honneur de leurs femmes aux Etrangers qu'ils reçoivent; cela eſt pratiqué, non-ſeulement par les gens de la plus baſſe claſſe, mais par les Chefs même, qui regardent cette attention comme la plus grande politeſſe qu'ils puiſſent faire à un Etranger.

Au commencement d'Octobre, j'arrivai au *fort Cadot*, après avoir côtoyé les rivages Nord & Eſt du lac Supérieur. Ce fort eſt attenant aux ſauts de Sainte-Marie, & eſt ſitué à l'angle Sud-Oueſt du lac.

Le lac Supérieur, d'abord nommé le lac d'en haut, à cauſe de ſa ſituation au Nord, eſt ainſi appellé, parce qu'il eſt le plus grand de tous ceux de ce continent. On peut l'appeller la mer Caſpienne de l'Amérique, & l'on eſt fondé à croire que c'eſt le plus vaſte amas d'eau douce qui exiſte dans l'univers. Sa circonférence, d'après les Cartes Françoiſes, eſt d'environ quinze cents milles; mais je crois que ſi on la côtoyoit de maniere à y comprendre le circuit des bayes, ſon contour excéderoit au moins ſeize cents milles.

Après être entré dans ce lac par la riviere *Goddart*, qui s'y décharge dans la baye de l'Oueſt, je

côtoyai pendant environ douze cents milles les bords Nord & Eſt, & j'obſervai que la plus grande partie de cette étendue étoit bordée par des rochers élevés & un pays fort inégal. L'eau paroît, en général, repoſer ſur un fond de roche. Quand elle étoit calme, & que le ſoleil brilloit, je pouvois, aſſis dans mon canot, & dans des lieux où il y avoit ſix braſſes de profondeur, voir clairement au fond d'énormes colonnes de pierre de différentes formes, qui avoient l'apparence de pierres taillées. L'eau étoit alors auſſi limpide que l'air, & l'on eût dit que mon canot étoit ſuſpendu dans cet élément. Il ne m'étoit pas poſſible de regarder à travers ce milieu tranſparent les roches du fond, ſans me ſentir, après quelques minutes, la tête tourner, & les yeux incapables de ſoutenir plus long-temps cette ſcene éblouiſſante.

Le haſard me fit auſſi découvrir une autre propriété particuliere à ces eaux. Quoique nous fuſſions au mois de Juillet, & que la ſurface de l'eau eût contracté, par la chaleur de la ſaiſon, un aſſez grand degré de chaleur, cependant, en deſcendant un vaſe à une braſſe environ de profondeur, l'eau qu'on retiroit par ce moyen étoit ſi froide, qu'en la portant à la bouche, elle y excitoit la même ſenſation qu'un glaçon.

La ſituation de ce lac a été diverſement déterminée. Mais d'après les meilleures obſervations que j'ai pu faire, il eſt entre les 46 & 50 degrés de

latitude Nord, & entre les 84 & 93 degrés de longitude Oueſt, comptée depuis le Méridien de Londres.

Il y a dans ce lac un grand nombre d'iſles, deux deſquelles ſont très-grandes ; ſi leurs terres ſont propres à la culture, elles ſuffiroient chacune à l'établiſſement d'une grande province, ſur-tout l'Iſle Royale qui a environ cent milles de long ſur quarante de large en quelques endroits. Mais on ne peut, quant à préſent, rien ſçavoir de certain ſur cela ; car les François même qui ont toujours tenu un grand bâtiment ſur ce lac, pendant qu'ils poſſédoient le Canada, & qui auroient pu par ce moyen reconnoître ces deux iſles, n'avoient acquis qu'une connoiſſance très-légere de leurs côtes : au moins n'ont-ils jamais publié aucune Relation de leur intérieur qui ſoit venue à ma connoiſſance.

D'après les converſations que j'ai eues avec les Indiens voiſins du lac, je n'ai pu découvrir qu'ils aient jamais fait aucun établiſſement dans ces deux iſles, ni même qu'ils y aient mis pied à terre dans leurs chaſſes. J'ai ſeulement recueilli de leurs diſcours, qu'ils ſont depuis un temps immémorial dans la perſuaſion qu'elles ſont la réſidence du *Grand-Eſprit ;* & ils rapportent pluſieurs hiſtoires ridicules d'enchantemens & de tours magiques qu'ont éprouvés ceux qui ont été obligés par le mauvais temps d'y mettre pied à terre pour y chercher un abri.

Un des Chefs des *Chippeways* me dit que quelques hommes de leur Nation ayant été une fois jettés ſur

l'iſle de Maurepas qui eſt ſituée vers le Nord-Eſt du lac, ils y trouverent une grande abondance d'un ſable jaune & peſant, qui, d'après leur deſcription, devoit être de la poudre d'or. Frappés de la belle apparence de ce ſable, ils voulurent, lorſqu'ils ſe rembarquerent le matin, en apporter une petite quantité. Mais un Eſprit d'une hauteur extraordinaire, qui leur parut de ſoixante pieds, les pourſuivit dans l'eau, & leur commanda de rapporter ce qu'ils avoient pris. Effrayés de ce fantôme giganteſque, & voyant qu'il les avoit preſque atteints, ils s'eſtimerent heureux de rendre leur tréſor; après quoi ils reſterent libres de s'en aller, ſans être moleſtés. Depuis cet événement, aucun Indien qui en a eu connoiſſance ne ſe haſarde même de chaſſer ſur ces côtes. Indépendamment de cette hiſtoire, ils m'en raconterent beaucoup d'autres également fabuleuſes.

Le pays qui eſt au Nord & au Nord-Eſt du lac eſt très-montagneux & fort ſtérile. La longueur & la rigueur de l'hiver qui y regne, le peu de force du ſoleil pendant l'été, y rendent la végétation fort lente, & l'on ne trouve que peu de fruits ſur ſes bords. Il y en a cependant quelques eſpeces qui s'y trouvent avec abondance; telles ſont des framboiſes, d'une groſſeur extraordinaire & d'une excellente ſaveur, qui croiſſent ſur les montagnes voiſines du lac en très-grande quantité, ainſi que des groſeilles noires & rouges; mais le fruit qui l'emporte ſur tous les autres eſt une baye particuliere reſſemblant à

la framboiſe, quant à la maniere de croître; mais beaucoup plus groſſe, & d'un rouge plus léger. Son goût ſurpaſſe celui du fruit que je lui ai comparé, quoiqu'il ſoit eſtimé en Europe ſi délicieux. Il croît ſur un arbriſſeau dont la feuille reſſemble beaucoup à celle de la vigne; & je ſuis perſuadé que ſi on le tranſplantoit dans un climat plus doux, on acquerroit un fruit excellent & fort rare.

Deux grandes rivieres ſe déchargent dans le lac Supérieur au Nord & au Nord-Eſt; l'une eſt le *Nipegon*, appellé par les François *Allanipegon*, qui conduit à une Tribu de *Chippeways*, qui habite les environs d'un lac de même nom; l'autre eſt appellée la riviere de *Michipicouton*. Sa ſource eſt près de la baye de James, d'où il n'y a qu'un petit portage pour paſſer à une autre riviere qui ſe décharge dans cette baye, vers un fort appartenant à la Compagnie de Hudſon; c'eſt par ce paſſage qu'un parti françois fit une irruption ſur les établiſſemens de cette Compagnie, du temps de la Reine Anne. Ils prirent & détruiſirent les forts, & emmenerent le canon à la fortereſſe d'où ils étoient partis. Cette artillerie conſiſtoit en quelques petites pieces de bronze, & reſta en leur poſſeſſion juſqu'à la fin de la derniere guerre, qu'elle retomba au pouvoir de ſes anciens maîtres.

Non loin du *Nipegon* eſt une petite riviere qui, en entrant dans le lac, éprouve une chûte perpendiculaire du haut d'une montagne de ſix cents pieds

de hauteur. Comme elle eſt fort étroite, elle paroît de loin comme une jarretiere blanche ſuſpendue en l'air.

Il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui habite les environs du bord oriental du lac Supérieur. On croit que ce ſont les reſtes de la Nation des *Algonquins*, qui a été preſque entiérement anéantie par les *Iroquois*.

Le lac Supérieur reçoit près de quarante rivieres, dont quelques-unes ſont conſidérables; au Sud il y a une pointe remarquable ou cap d'environ ſoixante milles de longueur, appellé la pointe *Chegomegan*. On pourroit l'appeller une péninſule, vu qu'au Sud, elle eſt preſque ſéparée du continent, par une baye étroite qui va de l'Eſt à l'Oueſt. Les canots ont un court portage, à travers cet iſthme, pendant que ceux qui font le tour de la péninſule font plus de cent milles.

A peu près à cette diſtance du cap dont on vient de parler, le lac reçoit une riviere conſidérable, dont la ſource eſt formée par une multitude de petits ruiſſeaux. Cette riviere eſt remarquable par la grande quantité de cuivre natif, qu'on trouve vers ſes bords. C'eſt un métal qu'on trouve auſſi en différens lieux de cette côte. J'obſervai que pluſieurs des petites iſles qui avoiſinent le rivage de l'Eſt ſont couvertes de mine de cuivre. Elle eſt en forme de grains de chapelet, & on trouveroit, dans un fort petit eſpace de terrein, de quoi en remplir des tonneaux.

Une Compagnie d'Entrepreneurs venus d'Angleterre avoit commencé, peu après la conquête du Canada, à exporter de ce métal; mais la situation des affaires de l'Amérique les a contraints de renoncer à leur projet. On pourra probablement dans la suite en faire un commerce avantageux, vu que le métal qui ne coûte rien sur la place, & qui n'exige que fort peu de dépense à faire pour l'embarquer, peut être transporté en canots ou en bateaux, à travers les sauts Sainte-Marie, à l'isle Saint-Joseph, qui est au fond du détroit, près de l'entrée du lac Huron. De là, il pourroit être embarqué sur de grands bâtimens, & transporté à travers le lac jusqu'au saut de Niagara. Ensuite voituré par terre au-delà du portage, il seroit facile de le conduire à Quebec. Le bas prix, & la facilité avec laquelle on pourroit s'en procurer une quantité quelconque, compenseroient la longueur du chemin à faire avant que d'arriver à la mer, & mettroit les propriétaires en état de le livrer au même prix que celui qui est apporté d'autres pays beaucoup moins éloignés.

Le lac Supérieur est abondamment pourvu de poissons. Les principaux & les meilleurs sont la truite & l'esturgeon, qu'on y pêche presque en toute saison, & en grande quantité. Les truites pesent ordinairement environ douze livres; mais on y en pêche quelquefois qui pesent plus de cinquante. Indépendamment de ces deux especes, on y prend en très-grande quantité un certain poisson blanc qui ressemble

à l'alôſe ; mais il eſt ſeulement plus épais & moins plein d'arêtes. Il peſe environ quatre livres, & il eſt d'un goût délicieux. La meilleure maniere de le prendre eſt d'employer le filet ; mais la truite ſe prend en tout temps à l'hameçon. Il y a auſſi une grande abondance de petits poiſſons, qu'on prend avec facilité ; & parmi leſquels eſt une ſorte reſſemblante au hareng, qui ſert principalement à amorcer l'hameçon pour prendre la truite. On trouve enfin dans ce lac, & dans celui de *Michigan*, une eſpece de crabe, qui n'eſt pas plus grande qu'une piece d'un demi-écu.

Ce lac eſt ſujet aux mêmes tempêtes que la mer Atlantique. Les lames s'y élevent auſſi haut, & ſont également dangereuſes pour les bâtimens. Ses eaux s'écoulent par l'angle du Sud-Eſt, à travers le détroit appellé de Sainte-Marie. Au haut de ce détroit eſt un fort qui en reçoit ſon nom, & qui eſt commandé par M. Cadot, Canadien François, qui, étant propriétaire du ſol, a obtenu que la poſſeſſion lui en reſtât. Près de ce fort eſt un rapide ſi violent, qu'il eſt impoſſible de le remonter ; mais des canots conduits par d'excellens Pilotes, peuvent le deſcendre ſans danger.

Quoique le lac Supérieur reçoive, comme je l'ai remarqué, les eaux de quarante rivieres, dont quelques-unes ſont conſidérables, il ne paroît pas que la dixieme partie de ces eaux en ſorte par le détroit qui lui ſert de décharge. Je ne ſçais comment cette

ſurabondance d'eau eſt enlevée ; mais il faut bien qu'elle le ſoit, ſans quoi l'étendue du lac s'accroîtroit ſans ceſſe. Il eſt au reſte certain qu'il n'en eſt pas ici comme de la Méditerranée, qu'on croit s'évacuer par un courant inférieur, contraire à celui de la ſurface : car le courant qui tombe ſur le roc n'a guere plus que ſix pieds de profondeur, & tout ce qu'il donne paſſe par le détroit dans le lac adjacent ; il n'eſt pas non plus probable qu'une auſſi immenſe quantité d'eau puiſſe être enlevée par l'évaporation. Ces eaux doivent conſéquemment avoir un paſſage par quelque cavité ſouterraine, d'une profondeur extrême, & qu'on ne pourra jamais reconnoître.

Le ſaut Sainte-Marie ne forme pas, comme celui de Niagara ou celui de Saint-Antoine, une chûte perpendiculaire ; il ne conſiſte qu'en un rapide qui coule pendant près de trois quarts de mille, & que des canots bien conduits peuvent deſcendre.

A l'extrémité de ce rapide, la nature a ménagé la ſtation la plus commode qui exiſte, pour prendre une quantité immenſe de poiſſon. En ſe plaçant ſur les rochers adjacens au ſaut, on peut prendre avec des filets, vers les mois de Septembre & d'Octobre, une grande quantité du poiſſon blanc donc j'ai parlé plus haut ; dans cette ſaiſon, il s'y raſſemble avec d'autres, en eſpeces de bancs ſi conſidérables, qu'on pourroit en amaſſer de quoi alimenter, au moyen

d'une préparation convenable, plusieurs milliers d'Habitans, pendant toute l'année.

Le détroit de Sainte-Marie a environ quarante milles de longueur, dans la direction du Sud-Est. Le courant entre le saut & le lac Huron n'est pas aussi rapide qu'on s'y devroit attendre, & il ne gêne pas la navigation des bâtimens de charge au-delà de l'isle Saint-Joseph.

Divers Voyageurs ont observé que l'entrée du lac Supérieur, au sortir du détroit, présente le plus agréable aspect de l'univers. Le lieu d'où l'on jouit le mieux de cet aspect, est précisément à l'ouverture du lac; d'où l'on apperçoit à la gauche plusieurs charmantes isles qui s'étendent considérablement au-devant du Spectateur. La droite présente une agréable suite de pointes de terre qui saillent considérablement dans l'eau, & qui contribuent, avec les isles dont on vient de parler, à rendre ce charmant bassin (car on peut lui donner ce nom) calme & à l'abri des ravages de ces vents tempestueux qui troublent si fréquemment le lac voisin.

Le lac Huron, dans lequel le détroit Sainte-Marie donne entrée, est le plus grand après le lac Supérieur. Sa situation est entre le 42 & le 46 degré de latitude Nord, & les 79 & 85 degrés de longitude Oueſt. Sa figure est presque triangulaire, & son circuit d'environ mille milles.

Au Nord est une isle remarquable, comme ayant près de cent milles de longueur, sur environ huit de

largeur. Elle eſt connue ſous le nom de *Manatâulin*, ce qui ſignifie l'*Iſle des Eſprits*; & les Indiens la regardent comme auſſi ſacrée que les deux grandes iſles du lac Supérieur.

Vers le milieu de la côte Sud-Oueſt de ce lac eſt la baye de *Saganaum*. Les caps qui ſéparent ce lac de la baye ſont d'environ dix-huit milles diſtans l'un de l'autre. Vers le milieu de cet eſpace ſont deux iſles qui facilitent beaucoup le paſſage des canots & des petits bâtimens, en leur procurant de l'abri; car, ſans cela, il ne ſeroit pas prudent d'entreprendre la traverſée de cette mer, & côtoyer la baye rendroit le voyage long & ennuyeux. Cette baye a environ quatre-vingts milles de profondeur, & en général dix-huit ou vingt milles de largeur.

A moitié chemin à peu près entre la baye de *Saganaum*, & l'angle Nord-Oueſt du lac, eſt une autre baye qu'on nomme la *baye du Tonnerre*. Les Indiens qui ont fréquenté cette partie du lac depuis un temps immémorial, & les Voyageurs Européens qui l'ont traverſée, lui donnent unanimement ce nom, parce qu'ils y ont obſervé un tonnerre preſque continuel. Cette baye a neuf milles de largeur, & environ autant de profondeur; & en effet, pendant que je la traverſai, ce qui exigea un intervalle de près de vingt-quatre heures, je vis tonner & éclairer preſque continuellement.

Je n'ai pu découvrir de raiſon apparente d'un pareil phénomene; car le pays n'eſt pas en général

ſujet au tonnerre, les montagnes ne ſont pas fort élevées, & ne paroiſſent pas, du moins extérieurement, contenir aucune ſubſtance ſulfureuſe. Cependant comme ce phénomene doit néceſſairement avoir une cauſe, je conjecture que les bords de cette baye ſont ou imprégnées d'une quantité extraordinaire de matiere ſulfureuſe, ou contiennent quelque métal ou minéral propre à attirer en grande quantité le fluide électrique apporté par les nuages. Mais j'abandonne à la diſcuſſion de perſonnes plus inſtruites cette ſolution, ainſi que les autres conjectures philoſophiques qu'on peut trouver dans ce Livre.

Les poiſſons du lac Huron ſont en général les mêmes que ceux du lac Supérieur. Une partie des terres qui bordent ſes rivages eſt fort fertile; mais dans quelques parties, il eſt ſablonneux & ſtérile. L'iſthme qui ſépare ce lac de celui de *Michigan* eſt une vaſte plaine de plus de cent milles de long, ſur une largeur aſſez inégale, qui varie de dix à quinze milles. Ce terrein eſt, comme je l'ai déjà dit, partagé entre les *Ottaouas* & les *Chippeways*. A l'angle du Nord-Eſt, le lac Huron a une communication avec celui de *Michigan*, par le détroit de *Michillimakinac*, que j'ai déjà décrit.

J'ai preſque omis de parler d'un phénomene fort extraordinaire que préſente ce détroit. Les François ont obſervé, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion du fort, que quoiqu'il n'y ait pas une élévation journaliere des eaux, cependant une attention particuliere y

fait appercevoir une variation périodique. Car on obſerve qu'elles s'élevent graduellement & par degrés imperceptibles, juſqu'à la hauteur de trois pieds. Cela s'accomplit dans une période de ſept ans & demi; & dans le même intervalle de temps, l'eau baiſſe par degrés inſenſibles juſqu'à ſa premiere hauteur : en ſorte que, dans quinze ans, elle acheve cette étrange révolution. Lorſque je ſéjournai dans ce lieu, la vérité de ces obſervations n'avoit pu encore être confirmée par les Anglois, parce qu'il y avoit encore trop peu de temps qu'ils étoient en poſſeſſion du fort. Mais ils s'accordoient à reconnoître une altération déjà apparente dans les limites du détroit. Tous ces lacs ſont tellement battus des vents, qu'ils préſentent quelquefois l'apparence d'une mer irritée, ſuivant le côté d'où ils ſoufflent. Mais cela n'eſt que momentané & local.

Un grand nombre d'Indiens *Chippeways* habitent à l'entour de ce lac, & ſur-tout aux environs de la baye de *Saganaum*. On trouve ſur ſes bords une quantité prodigieuſe de ces ceriſes de ſable dont j'ai déjà parlé. Les pays voiſins produiſent auſſi à-peu-près les mêmes fruits que les environs des autres lacs.

Du *ſaut Sainte-Marie*, je me rendis à petites journées à *Michillimakinac*, où j'arrivai au commencement de Novembre 1767, après avoir fait environ quatre mille milles, & avoir employé quatorze mois à cette longue tournée, pendant laquelle je viſitai

douze Nations Indiennes, tant au Nord qu'à l'Oueſt de ce lieu. L'hiver ayant commencé à ſe faire ſentir vivement après mon arrivée, je fus obligé d'y ſéjourner juſqu'au mois de Juin ſuivant; car la navigation ſur le lac Huron ne fut pas ouverte avant cette époque pour les grands bâtimens, à cauſe de la glace. Mais comme je trouvai dans ce fort, bonne ſociété, je paſſai ces ſix mois fort agréablement, & ſans m'y ennuyer.

Un de mes principaux amuſemens fut de pêcher des truites. Comme le détroit étoit couvert de glace, nous y faiſions des trous, & nous y plongions dedans de fortes lignes de quinze verges de longueur, avec trois ou quatre hameçons amorcés du poiſſon blanc dont j'ai parlé plus haut. Il nous arrivoit ſouvent de prendre deux truites à la fois, de quarante livres de peſanteur, chacune. Mais leur groſſeur ordinaire étoit de dix à vingt livres; c'eſt un manger délicieux. La maniere de conſerver ce poiſſon pendant l'hiver eſt fort ſimple. Il ſuffit de le ſuſpendre au grand air; & dans une nuit, il ſe gele ſi fortement, qu'on peut le garder pendant tout l'hiver auſſi bien que s'il étoit ſallé.

Je n'ai marqué dans la Carte de mes voyages, que le circuit que j'ai fait en partant de *Michillimakinac*, juſqu'à mon retour dans ce fort. Les pays plus voiſins de nos Colonies ont été ſi ſouvent décrits, qu'il ſeroit inutile de les comprendre dans ma deſcription. Ainſi je me bornerai à donner, dans le

reſtant de ce Journal, une deſcription des autres grands lacs du Canada, ſur la plupart deſquels j'ai navigé. Je rapporterai en même temps quelques événemens particuliers, qui probablement paroîtront intéreſſans & curieux.

Au mois de Juin 1768, je partis de *Michillimakinac*, ſur le ſchôner le *Gladwyn*, bâtiment d'environ 80 tonneaux, & je traverſai le lac Huron juſqu'au lac Saint-Clair, où nous quittâmes ce bâtiment pour continuer notre route en bateaux vers le détroit. Ce lac a environ quatre-vingt-dix milles de circonférence; & par la riviere des Hurons, qui coule de l'angle Sud du lac de ce nom, il reçoit les eaux des trois grands lacs, le Supérieur, celui de Michigan & le lac Huron. Sa forme eſt preſque ronde, & dans quelques endroits, il eſt aſſez profond pour de grands bâtimens; mais vers le milieu, il ſe trouve une barre de ſable qui intercepte le paſſage à des bâtimens de charge. Ceux qui ſont en leſt peuvent ſeuls le traverſer; mais lorſqu'ils ſont chargés, il faut tranſporter leur charge en bateau pardeſſus la barre, & la rembarquer ſur le bâtiment après qu'il l'a traverſée.

La riviere qui coule du lac Saint-Clair au lac Erie, eſt appellée par les François *le Détroit*. Elle coule preſque Sud; ſon courant eſt doux, & aſſez profond pour des vaiſſeaux d'un port conſidérable. La ville du Détroit eſt ſituée ſur le bord occidental de cette riviere, à neuf milles environ au-deſſous du lac Saint-Clair.

Sur le bord oppoſé, & preſque vis-à-vis, eſt un village des anciens Hurons; c'eſt une Nation d'Indiens dont tant d'Ecrivains ont parlé, que je m'abſtiendrai d'en faire mention, par les raiſons que j'ai données plus haut. Un Miſſionnaire Chartreux réſide parmi eux, avec la permiſſion de l'Evêque de Quebec.

Les bords de la riviere du Détroit, ſont couverts d'établiſſemens qui s'étendent à plus de vingt milles, d'un côté & de l'autre; le pays eſt très-fertile, & propre à la culture de l'orge, du mays, de l'avoine & des pois. Il y a auſſi de beaux pâturages; mais comme les Habitans, qui ſont des François, ont plus de goût pour le commerce avec les Indiens que pour la culture, elle ne répond point à la fertilité du pays.

La ville du Détroit contient plus de cent maiſons. Les rues ſont aſſez régulieres, & ont un rang de barraques fort bien tenues & fort jolies, avec une place ſpacieuſe de parade à l'extrémité Sud. A l'Oueſt eſt le Jardin du Roi, qui appartient au Gouverneur, & qui eſt fort bien tenu. Les fortifications de la ville conſiſtent en une forte eſtacade, faite de pieux arrondis, fermement enfoncés dans le ſol, & garnis de paliſſades. Elles ſont protégées par quelques petits baſtions, armés d'un petit nombre de pieces de canon peu conſidérables, mais ſuffiſantes pour ſe défendre contre des Indiens ou des ennemis dépourvus d'artillerie.

La garniſon conſiſte, en temps de paix, en deux

cents hommes commandés par un Officier, qui fait auſſi les fonctions de Magiſtrat, ſous le Gouverneur du Canada. M. Turnbull, Capitaine du ſoixantieme Régiment, ou du Régiment Royal-Américain, étoit Commandant, lorſque je paſſai dans cette ville. Ce Gentilhomme étoit juſtement eſtimé & reſpecté, tant par les Habitans que par les Traiteurs, pour ſa bonté & la nobleſſe de ſa conduite; je m'eſtime heureux d'avoir cette occaſion de lui marquer ma reconnoiſſance des honnêtetés que j'en ai reçues pendant mon ſéjour.

En 1762, au mois de Juillet, il tomba dans cette ville, & dans les environs, une pluie ſulfureuſe & de couleur d'encre. Quelques perſonnes en ramaſſerent dans des bouteilles; & s'en étant ſervies pour écrire, trouverent qu'elle avoit toutes les propriétés d'une bonne encre. Peu de temps après, les Indiens dont j'ai déjà parlé, firent une irruption. Je ne veux cependant pas dire que le phénomene dont j'ai parlé, fût un préſage de leur arrivée; mais il eſt connu que nombre d'Hiſtoriens pleins de véracité, n'ont pas négligé de raconter ces exemples de phénomenes qui ont précédé des événemens extraordinaires. Je ne rapporte le phénomene ci-deſſus que comme un fait qui m'a été atteſté par nombre de perſonnes d'une exacte probité, & je laiſſe à mes Lecteurs le ſoin d'en tirer les conſéquences qu'ils jugeront à propos.

Pontiac, ſous lequel un parti d'Indiens s'empara

de *Michillimakinac*, comme je l'ai déjà rapporté, étoit un guerrier entreprenant, & Capitaine des *Miamis*. Pendant toute la guerre entre les Anglois & les François, il avoit été conſtamment attaché aux derniers; & après la paix, il perſiſta dans ſa haine invétérée contre les premiers. La paix ayant été faite, il ne voulut point ceſſer les hoſtilités & les dépréda-tions qu'il avoit ſi long-temps exercées contre eux; & il ramaſſa un parti conſidérable d'Indiens de diverſes Nations, dans la vue de renouveller la guerre. Cependant, au lieu d'attaquer les Anglois à force ouverte, il forma le projet de s'emparer par ſurpriſe des forts dont ils venoient de prendre poſſeſſion.

On ſçait déjà avec quelle adreſſe ils s'emparerent de *Michillimakinac*. Mais s'emparer du fort Détroit, place de plus grande conſéquence & bien mieux gardée, étoit une entrepriſe qui exigeoit bien plus de réſolution & plus d'adreſſe. C'eſt pourquoi Pontiac ſe chargea lui-même de l'expédition, & s'approcha du fort avec ſes Troupes. Son projet toutefois échoua, par une circonſtance ſinguliere & imprévue, qu'on peut ranger au nombre des petites cauſes qui ont influé ſur de grands événemens. De combien peu de choſe dépend quelquefois la deſtinée des Empires!

La ville du Détroit, lorſque *Pontiac* forma ſon projet, avoit une garniſon de trois cents hommes, ſous le commandement du Major *Gladwin*, brave

Officier. Comme en ce moment il n'y avoit plus d'apparence de guerre, & que les Indiens ſembloient être venus ſur un pied amical, Pontiac s'approcha du fort, ſans élever aucun ſoupçon. Il campa à peu de diſtance du fort, & envoya inſtruire le Commandant de ſon arrivée. Il étoit venu, diſoit-il, pour commercer; & ajoutoit que, deſirant *polir la chaîne de la paix* entre les Anglois & ſa Nation, il ſouhaitoit tenir avec lui & ſes Chefs une grande aſſemblée. Le Gouverneur, juſques-là dans la plus grande ſécurité, & n'ayant pas le moindre doute ſur la ſincérité des Indiens, lui répondit qu'il le vouloit bien, & fixa le lendemain matin pour leur réception dans la ville.

Le ſoir du même jour, une femme indienne que le Major Gladwin avoit employée à lui faire une paire de ſouliers de peau d'élan, la lui apporta. Ces ſouliers plurent tellement au Major, que voulant en faire préſent, il lui ordonna de prendre le reſte de la peau, & de lui en faire une ſeconde paire. Il ordonna en même temps à ſon Domeſtique de lui payer la paire qu'elle avoit apportée, & la congédia. La femme alla à la porte qui donnoit ſur la rue, & pas plus loin. Elle s'y arrêta, comme ſi elle n'avoit pas fini l'affaire pour laquelle elle étoit venue. Un Domeſtique l'apperçut, & lui demanda pourquoi elle ne s'en alloit pas. Elle ne lui répondit rien.

Peu après, le Gouverneur lui-même l'apperçut, & demanda à ſon Domeſtique ce qu'elle attendoit:

mais ne pouvant en tirer une réponſe ſatisfaiſante, il la fit rentrer dans la maiſon, & voulut ſçavoir d'elle pour quelle raiſon elle s'étoit arrêtée, & ne ſe preſſoit pas de retourner chez elle avant que les portes fuſſent fermées, afin de pouvoir travailler à lui livrer dans le temps convenable ce dont il l'avoit chargée. Elle lui répondit, après avoir héſité long-temps, que comme il l'avoit toujours traitée avec beaucoup de bonté, elle n'avoit pas voulu prendre le reſte de la peau, parce qu'il en faiſoit beaucoup de cas, & qu'elle n'avoit pas pu gagner ſur elle de le lui dire. Il lui demanda alors pourquoi elle avoit en ce moment plus de répugnance à le faire que lorſqu'elle avoit pris la peau néceſſaire pour la premiere paire de ſouliers. En héſitant encore plus, elle répondit qu'elle ne pourroit jamais s'y déterminer.

La curioſité du Major fut encore plus excitée; il queſtionna de nouveau cette femme, & il inſiſta ſur l'aveu d'un ſecret qui paroiſſoit lui peſer. Enfin, ſur la promeſſe qu'il lui fit que ce qu'elle lui avoueroit ne tourneroit point à ſon préjudice, & qu'au contraire elle en ſeroit récompenſée s'il étoit avantageux, elle l'informa, que dans l'aſſemblée qui devoit être tenue le lendemain entre les Indiens & lui, Pontiac & ſes Chefs devoient le maſſacrer; & après cela, égorger la garniſon, ainſi que les Habitans, & piller la ville : que pour cet effet, tous les Chefs qui devoient compoſer l'aſſemblée avoient coupé leurs fuſils, de maniere à les pouvoir cacher ſous

leurs couvertures ; qu'à un ſignal que donneroit leur Capitaine en délivrant le collier, ils ſe leveroient tous, & feroient feu ſur lui & ſur ſa ſuite ; & qu'auſſi-tôt ils ſe précipiteroient dans la ville, où ils ſeroient ſoutenus par un grand nombre de leurs guerriers, armés de la même maniere, qui devoient y entrer pendant la tenue de l'aſſemblée, ſous prétexte de commerce. Ayant ainſi appris de cette femme toutes les circonſtances de la conjuration, ainſi que les moyens dont elle en avoit acquis la connoiſſance, il la congédia, en lui enjoignant le ſecret, & en lui promettant de remplir les engagemens contractés avec elle.

Une pareille découverte jetta le Gouverneur dans une grande perplexité ; & il conſulta auſſi-tôt l'Officier qui commandoit immédiatement ſous lui. Mais ce dernier regardant cette hiſtoire comme une fiction inventée pour quelque vue ſecrete, fut d'avis de n'y faire aucune attention. Heureuſement cet avis n'entraîna pas le Gouverneur. Il eut la prudence de regarder cette découverte comme réelle, au moins juſqu'à ce qu'il fût convaincu qu'elle ne l'étoit pas ; c'eſt pourquoi, ſans faire part à perſonne de ſes ſoupçons, il ne laiſſa pas de prendre toutes les précautions néceſſaires que le temps pouvoit permettre. Il fit ſa ronde autour du fort pendant toute la nuit ; il examina par lui-même ſi chaque Sentinelle faiſoit ſon devoir, & ſi toutes les armes défenſives étoient en bon état.

Comme il parcouroit le rempart le plus voiſin du camp des Indiens, il entendit les ſons bruyans de leur joie, excitée probablement par la perſuaſion où ils étoient que leur complot n'étoit point découvert, & par l'idée anticipée de leurs ſuccès. Auſſitôt que le jour parut, il fit mettre toute la garniſon ſous les armes; & alors communiquant ſes appréhenſions aux principaux Officiers, il leur donna les avis & les ordres qu'il jugea convenables. En même temps, il fit avertir tous les Traiteurs, que comme un aſſez grand nombre d'Indiens devoit entrer dans la ville ce jour-là, & que ce nombre pouvoit les enhardir à quelque pillage, ils euſſent à tenir leurs armes prêtes, pour repouſſer toute tentative de ce genre.

Vers les dix heures du matin, Pontiac & ſes Chefs arriverent, & furent conduits au lieu de l'aſſemblée, où le Gouverneur & les Officiers, chacun avec leurs piſtolets à la ceinture, attendoient leur arrivée. Les Indiens, en paſſant, ne pouvoient manquer d'obſerver qu'il y avoit ſous les armes un plus grand nombre d'hommes qu'ils ne s'y attendoient. Ils ne furent pas plutôt entrés, & aſſis ſur les peaux préparées à cet effet, que Pontiac demanda au Gouverneur pourquoi ſes jeunes gens (c'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs guerriers) étoient ainſi dehors, & marchoient armés dans les rues: le Gouverneur répondit que ce n'étoit que pour leur faire faire l'exercice.

Alors le Chef guerrier des Indiens commença ſa harangue, qui contenoit les proteſtations les plus fortes d'amitié & de bonne volonté envers les Anglois; & lorſqu'il fut arrivé à la livraiſon de la *ceinture de Ouampums*, qui, par la maniere dont elle devoit être faite, étoit le ſignal auquel les Guerriers Indiens devoient ſe lever & faire feu, le Gouverneur & ſa ſuite tirerent leurs épées à moitié de leurs fourreaux, & au même inſtant les ſoldats qui étoient en dehors firent un cliquetis avec leurs armes au-devant de la porte qui avoit été laiſſée ouverte. Pontiac, quoique l'un des hommes les plus intrépides, pâlit ſur le champ & trembla; enfin, au lieu de faire le ſigne convenu, il délivra la ceinture à la maniere accoutumée. Les Chefs, qui étoient attentifs au ſignal, ſe regarderent avec étonnement, & attendirent tranquillement à quoi cela aboutiroit.

Le Gouverneur fit à ſon tour une harangue; mais au lieu de remercier le grand Guerrier des proteſtations d'amitié contenues dans ſon diſcours, il l'accuſa d'être un traître. Il lui dit que les Anglois qui ſçavoient tout, étoient inſtruits de leur complot déteſtable; & pour preuve de la connoiſſance qu'il avoit de leurs plus ſecretes penſées, il s'avança vers un des Chefs qui étoit près de lui, & lui levant ſa couverture, il découvrit le fuſil raccourci qu'elle cachoit. Les Indiens furent entiérement déconcertés, & leur deſſein échoua.

Le Major Gladwin continua, en leur diſant, que lorſqu'ils

lorſqu'ils lui avoient demandé une aſſemblée, il leur avoit donné ſa parole qu'ils ſeroient en ſûreté ; qu'il la tiendroit inviolablement, quoiqu'ils le méritaſſent auſſi peu : que cependant ils euſſent à ſortir promptement du fort, pour prévenir que ſes *jeunes gens*, informés de leurs deſſeins perfides, ne tombaſſent ſur eux, & les miſſent en pieces. Pontiac voulut contredire cette accuſation, & excuſer ſa conduite. Mais le Gouverneur, ſuffiſamment convaincu de la fauſſeté de ſes proteſtations, ne voulut point l'écouter. Les Indiens ſortirent bien promptement du fort ; cependant, au lieu d'être ſenſibles à la conduite noble & généreuſe du Commandant Anglois, ils jetterent le maſque, & dès le lendemain commencerent à attaquer le fort réguliérement.

Ce Commandant fut blâmé, & avec quelque raiſon, de ſa douceur déplacée ; car il eſt probable que s'il eût gardé comme ôtage quelques-uns de ces Chefs Indiens, il auroit anéanti cette confédération, & prévenu une guerre ſanglante. Mais il répara bien ce manque de prévoyance, par la vigoureuſe défenſe qu'il fit pendant plus d'une année, malgré divers événemens propres à décourager.

Pendant ce ſiége, il y eut pluſieurs rudes eſcarmouches entre les aſſiégés & les Indiens. La principale & la plus ſanglante fut celle qui ſuit. Le Capitaine Delzel, brave Officier, obtint du Gouverneur le commandement d'environ deux cents hommes, & la permiſſion d'attaquer le camp ennemi. Tout étant

prêt, il ſortit de la ville avant le point du jour; mais Pontiac en étant informé par ſes Coureurs qui étoient ſans ceſſe à obſerver tous les mouvemens de la garniſon, il raſſembla ſes meilleures troupes, & rencontra le détachement à quelque diſtance de ſon camp, dans un lieu appellé depuis le *Pont ſanglant*. Les Indiens étant beaucoup plus nombreux que le parti anglois, le replierent bien promptement. Se voyant preſque environné, le Capitaine Delzel redoubla d'efforts pour gagner un pont qu'il avoit paſſé, & qui pouvoit ſeul lui permettre ſa retraite; ce fut là qu'il perdit la vie, ainſi que nombre de ſes gens. Heureuſement le Major Rogers, qui commandoit en ſecond, trouva moyen de tirer d'affaire les reſtes de cette petite armée fort éclaircie, & les ramena au fort.

La garniſon étant ainſi fort diminuée, il étoit difficile au Major Gladwyn de défendre ſon poſte. Cependant il tint bon juſqu'au moment où il fut ſecouru; après quoi les Indiens renonçant à une attaque de vive force, ſe bornerent à un blocus.

Ce ſecours fut apporté par le ſchooner le *Gladwin*, qui arriva quelque temps après avec des renforts & des approviſionnemens. C'eſt celui ſur lequel je m'embarquai à *Michillimakinac* pour aller au détroit, & qui ſe perdit dans la ſuite, corps & biens, par l'obſtination de ſon Capitaine qui ne voulut pas prendre un leſt ſuffiſant. Mais avant que ce bâtiment arrivât à ſa deſtination, il fut vigoureuſement attaqué

par un détachement de l'armée de Pontiac, & ne fut ſauvé que par un événement aſſez ſingulier. Les Indiens l'avoient environné de leurs canots, & avoient déjà fait un grand carnage de l'équipage. Le Capitaine du ſchooner avoit été tué, & les Sauvages commençoient à y grimper de tous côtés, lorſque le Lieutenant, M. Jacobs, ne voulant pas que ſa charge tombât au pouvoir de l'ennemi, & ne voyant aucun moyen de la ſauver, ordonna au Canonnier de mettre le feu aux poudres, pour faire ſauter le vaiſſeau en l'air. Cet ordre alloit être exécuté, lorſqu'un Huron qui entendoit l'anglois, donna avis à ſes camarades de l'ordre donné par le Capitaine. Informés du danger qu'ils couroient, ils ſe précipiterent hors du bord, & s'éloignerent autant qu'ils purent. Le Commandant, tirant ſur-le-champ parti de leur terreur, continua ſa route, & arriva au fort, ſans rencontrer aucun obſtacle.

Ce ſecours arrivé ſi à propos donna un nouveau courage à la garniſon, & Pontiac déſormais convaincu de l'inutilité de ſes efforts, propoſa un accommodement. Le Gouverneur, de ſon côté, deſirant s'affranchir d'un ennemi ſi incommode, qui interceptoit tout commerce des Traiteurs avec les Nations voiſines, écouta ſes propoſitions, & l'on convint d'une paix ſous des conditions avantageuſes aux Anglois. Les Indiens ſe ſéparerent auſſi-tôt; ils retournerent chez eux; & depuis ce temps, ils n'ont fait aucune tentative pour troubler le repos de ces régions.

Pontiac lui-même ſembla dans la ſuite avoir mis de côté ſon animoſité contre les Anglois ; & même on eût dit qu'il étoit devenu un de leurs zélés amis. Pour récompenſer ces ſentimens nouveaux, & l'y affermir, le Gouvernement lui fit une bonne penſion. Mais ſon eſprit remuant & intrigant ne lui permit pas de conſerver la reconnoiſſance que méritoit ce bienfait, & ſa conduite excita des ſoupçons. Enfin, comme il alloit en 1767, tenir une grande aſſemblée chez les Illinois, un Indien fidele, ſoit à l'inſtigation de quelqu'un des Gouverneurs Anglois, ſoit par un effet de ſon attachement à la Nation Angloiſe, l'eſpionna ; & étant convaincu par les diſcours de ce Chef dans l'aſſemblée Illinoiſe, qu'il conſervoit toujours ſa premiere haine contre ceux dont il feignoit être l'ami, il lui plongea ſon couteau dans le cœur, auſſi-tôt qu'il eut fini de haranguer, & le laiſſa mort ſur la place. Telle fut la fin de ce Chef célebre, ainſi que celle du *Grand-Sauteur*, autre ennemi acharné de la Nation Angloiſe. Mais je retourne à mon objet.

Le lac Eriè reçoit ſes eaux des trois grands lacs par le détroit qui ſe débouche à ſon angle Nord-Oueſt. Il eſt ſitué entre le 41 & le 43 degré de latitude Nord, & entre les 78 & 83 degrés de longitude. Il a près de trois cents milles de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quarante dans ſa plus grande largeur. Au Nord eſt un cap remarquable & étroit, qui ſe projette fort avant dans le lac vers le Sud-Eſt.

On rencontre vers ſon extrémité Oueſt pluſieurs iſles, qui ſont remarquables en ce qu'elles ſont ſi infeſtées de ſerpens ſonnetes, qu'il eſt fort dangereux d'y mettre pied à terre. Il n'eſt pas poſſible qu'aucun lieu de l'univers produiſe une auſſi grande quantité de ſerpens, & ſur-tout de ſerpens d'eau. Le lac eſt couvert, près des bords des iſles ci-deſſus, de beaucoup de nénuphar, dont les feuilles repoſent ſur l'eau ſi ſerrées, qu'elles en couvrent des acres entieres. Sur chacune de ces feuilles, je vis avec étonnement & horreur, lorſque je traverſai cette partie du lac, des paquets de ces ſerpens entrelacés qui s'échauffoient au ſoleil, & ils y étoient par milliards.

Le plus remarquable des ſerpens qui infeſtent ce lac eſt le ſerpent ſiffleur, qui eſt de la petite eſpece des ſerpens tachetés. Il a environ dix-huit pouces de longueur. Lorſque quelque animal en approche, il s'applatit dans un inſtant, & l'on voit ſes taches qui ſont de différentes couleurs devenir ſenſiblement plus colorées par un effet de ſa rage. Il pouſſe en même temps de ſa bouche un vent ſubtil, qu'on dit être d'une odeur nauſéabonde; & ſi ce vent eſt malheureuſement attiré par la reſpiration d'un malheureux voyageur qui n'y fait pas attention, il éprouve une maladie de langueur, qui, en peu de mois, le conduit au tombeau, ſans qu'aucun remede connu puiſſe détruire l'effet de ce venin.

Les pierres & les cailloux des bords de ce lac

ſont, pour la plupart, teints plus ou moins d'une couleur de cuivre, mais ils ſont de nature ſulfureuſe. (Ce ſont, en langage minéralogique, de ſimples pyrites.) On trouve dans le ſable ou dans l'eau des morceaux de ce minéral qui ſont de la groſſeur d'une noiſette.

La navigation de ce lac paſſe pour plus dangereuſe que celle d'aucun des autres, à cauſe de ſes rivages élevés qui s'avancent dans l'eau, & s'élevent perpendiculairement pendant pluſieurs milles; car ſi une tempête s'éleve ſubitement, les canots ne trouvant aucun abri, s'y perdent le plus ſouvent.

Ce lac décharge ſes eaux, par ſon extrémité Nord-Eſt, dans la riviere de *Niagara*, qui coule Nord & Sud, & qui, après trente-ſix milles de cours, ſe jette dans le lac *Ontario*. A l'entrée de cette riviere, ſur ſon bord oriental, eſt le fort de *Niagara*; & environ dix-huit milles au-delà eſt le fameux ſaut du même nom, l'une des plus extraordinaires productions de la nature.

Comme ces lieux ont été parcourus par une foule de Voyageurs qui en ont donné la deſcription, j'en ferai grace à mes Lecteurs, & j'obſerverai ſeulement que les eaux qui fourniſſent la riviere de Niagara, après avoir pris leur ſource à deux mille milles vers le Nord-Oueſt, & après avoir paſſé à travers les lacs Supérieur, Michigan, Huron & Erié, en recevant toujours de nouveaux accroiſſemens par les rivieres qui y affluent, tombent enfin par un préci-

pice affreux de cent quarante pieds de hauteur perpendiculaire ; cette hauteur eſt même au moins le double, ſi l'on y comprend le rapide qui eſt au bas de la chûte, & qui s'étend encore huit à neuf milles. Bientôt après la riviere ſe décharge dans le lac Ontario.

Le bruit de cette chûte eſt entendu d'une diſtance prodigieuſe. Je l'ai pu entendre dans un temps calme du matin, de plus de vingt milles ; on prétend même que quand le vent eſt favorable, & dans certains temps, on peut l'entendre de quinze lieues.

Le ſol, à l'entour de la chûte, eſt extrêmement montagneux & inégal ; mais la plus grande partie de celui qui borde la riviere de Niagara eſt très-bonne, principalement pour les pâturages.

Le fort Niagara eſt preſque à l'entrée du lac *Ontario*, & à l'Oueſt du ſaut ou détroit de Niagara. Il fut pris en 1759 ſur les François par les troupes de M. William Johnſon, & il eſt à préſent défendu par une garniſon conſidérable.

Le lac Ontario eſt le moins éloigné & le moindre des cinq grands lacs du Canada ; ſa ſituation eſt entre le 43 & le 45 degré de latitude, & entre les 76 & 79 degrés de longitude Oueſt. Sa forme eſt preſque ovale, ſon plus grand diametre étant du Sud-Oueſt au Nord-Eſt ; & ſa circonférence eſt d'environ ſix cents milles. Vers le Sud-Eſt, il reçoit les eaux de la riviere *Oſwego*, & au Nord-Eſt, il ſe décharge dans la riviere *Cataraqui*. Non loin de cette iſſue étoit le

fort de *Frontenac*, qui fut pris en 1758 ſur les François par l'armée de troupes Américaines qui étoit ſous les ordres du Général *Bradſtreet*.

A l'embouchure de la riviere *Oſwego* eſt un fort du même nom, où il n'y a maintenant qu'une foible garniſon. Ce fort fut pris en 1756 par les François, & une grande partie de la garniſon, formée des Régimens de Shirley & de Pepperils fut maſſacrée de ſang froid par les Sauvages. Je raconterai ailleurs les détails affreux de cette ſanglante tragédie dont je n'échappai que par miracle.

On pêche dans le lac Ontario beaucoup d'eſpeces de poiſſons, parmi leſquels eſt celui qu'on nomme la perche d'Oſwego, qui eſt d'un goût délicieux & du poids de trois à quatre livres. Il y a auſſi un poiſſon, du genre des lamproyes, appellé *tête de Chat*, qui eſt en général fort gros; car il y en a qui peſent huit à dix livres. On les regarde comme un morceau délicieux, quand ils ſont bien apprêtés.

Au Nord-Oueſt de ce lac, & au Sud-Eſt du lac Huron, eſt la Nation Indienne des *Miſſiſâges*, dont la ville eſt appellée *Toronto*, du nom du lac ſur lequel elle eſt ſituée; mais cette Nation eſt peu nombreuſe. Le pays qui environne le lac Ontario, & en particulier celui du Nord & de l'Eſt, eſt formé de bonnes terres, & préſente pour l'avenir l'eſpérance d'établiſſemens floriſſans.

Le lac *Oneida* eſt ſitué près de la ſource de l'*Oſwego*. Il reçoit les eaux de la *crique des Bois*,

qui prend la ſienne à peu de diſtance de la riviere des *Mohâks*. Ces deux rivieres ſont ſi voiſines, qu'on a établi une communication entr'elles par des écluſes au fort Stanwix, à douze milles de l'embouchure de la premiere. Ce lac n'a que trente milles environ de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; & à peu près quinze milles de largeur. Le pays d'alentour appartient à la Nation des *Oneidas*.

Le lac *Champlain*, qui eſt celui qui approche le plus en grandeur du lac *Ontario*, eſt à l'Eſt de ce dernier, ou bien près; il a environ quatre-vingts milles de longueur, Nord & Sud, & quatorze dans ſa largeur. Il eſt très-abondant en poiſſons, & les terres qui avoiſinent ſes bords, ou les rivieres qui s'y jettent, ſont très-bonnes.

Le lac *George*, que les François appelloient le lac du *Saint-Sacrement*, eſt au Sud-Oueſt de ce dernier, & a environ trente-cinq milles de longueur du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, ſur peu de largeur. Le pays d'alentour eſt montagneux; mais le terrein des vallées eſt paſſablement bon.

Lorſque ces deux lacs furent découverts, on ne leur donna d'abord d'autre nom que celui des lacs des *Iroquois*, & je crois que c'eſt le nom qu'ils portent dans les premieres Cartes qu'on a données de ce pays. Mais les Indiens qui ſe nommoient alors les *Iroquois*, ſont maintenant connus ſous le nom des cinq Nations *Mohâkes* & des *Mohâks* du Canada. Dans la derniere guerre, les premiers, qui forment

cinq Nations nommées les *Onnontagues*, les *Oneidas*, les *Senecas*, les *Tuſcaroris* & les *Iroundoks*, tenoient pour les Anglois; les autres, appellés les *Cohnaaghans* & les Indiens *de Saint-François*, étoient du parti des François.

La Compagnie de Plymouth, autoriſée par la chartre du Roi Jacques Premier, accorda en 1629 une vaſte étendue de terre entre les deux lacs ci-deſſus & le lac *Ontario*, à Sir *Ferdinand George* & au Capitaine *Jean Maſon*, Chef de la famille depuis diſtinguée des autres ſous le nom des *Maſons* de Connecticut. Le pays ſpécifié dans cette conceſſion commence, dit-on, à dix milles de la ſource des rivieres qui coulent du Sud & de l'Eſt dans le *lac Champlain* & le *lac George*; & continuant de là en ligne droite vers l'Oueſt, s'étend juſqu'au milieu du lac *Ontario*: de là, borné par le *Cataraqui* ou la *riviere des Iroquois*, il s'étend au-delà de Montréal juſqu'au fort *Sorrel*, qui eſt à la jonction de cette riviere avec celle *de Richelieu*; & depuis ce point, il eſt borné par cette derniere riviere juſqu'aux deux lacs.

Cet immenſe eſpace avoit été accordé à ces particuliers, ſous le nom de Province de Laconie, & ſous certaines conditions. Mais aucune de ces conditions ne portoit la peine de *forfaiture* (1), en cas de

(1) *Note du Traducteur.* C'étoit la peine de confiſcation du fief ou de la conceſſion accordée.

manque d'exécution des charges de la conceſſion. On ne pouvoit exiger qu'une amende.

Les guerres continuelles auxquelles ce pays ſitué entre les François, les Anglois & les Indiens étoit ſujet, ont rendu cette conceſſion ſans effet. Cependant pluſieurs villes ont été bâties depuis la derniere guerre, ſur les bords du lac Champlain; & le Gouverneur de New-York a concédé une partie de ce territoire, qui eſt aujourd'hui annexé à cette Province.

Il y a une foule de lacs au Nord du Canada, entre le pays de Labrador, le lac Supérieur & la baye de Hudſon; mais ils ſont petits en comparaiſon des précédens. Comme ils ſont ſitués hors des limites du pays que j'ai parcouru, je ne puis en donner qu'une deſcription ſommaire.

Ceux de ces lacs qui ſont le plus à l'Oueſt, ſont les lacs *Nipiſſing* & *Tamiſcaming*. Le premier eſt à la ſource de la riviere *Françoiſe*, qui coule dans le lac Huron; l'autre ſe décharge par la riviere des *Ottaouas* dans le *Cataraqui*, près de Montréal: chacun de ces lacs a environ cent milles de circuit.

Le plus voiſin enſuite eſt le lac *Miſtaſſin*, à la ſource de la riviere *Robert*, qui ſe jette dans la baye de *James*. Ce lac eſt ſi irrégulier, par les longues ſaillies de terre qui s'avancent au-dedans, qu'il ſeroit fort difficile de décrire ſa figure, ou de déterminer ſon étendue. Il y a cependant apparence qu'il n'a guere moins de deux cents milles de circonférence.

Le lac *Saint-Jean*, qui a environ quatre-vingts milles de circuit, & qui eſt d'une forme circulaire, eſt ſur la riviere de *Saguenay*, préciſément au Nord de Québec, & ſe décharge par cette riviere dans le fleuve Saint-Laurent, au Nord-Eſt de cette ville.

Le lac *Manicouagone* eſt près de la ſource de la *riviere Noire*, qui ſe jette auſſi dans le fleuve Saint-Laurent, à l'Eſt de la riviere ci-deſſus, près de la côte de *Labrador*. Il a environ ſoixante milles de tour. Enfin, les lacs *Pertibi*, *Ouincktagan*, *Etchelâgon*, *Papenouagan*, avec pluſieurs autres petits lacs, ſont dans le voiſinage de la riviere des Outardes, au Nord du fleuve Saint-Laurent. Je ne parle pas de pluſieurs autres encore, qui ſe trouvent entre le *lac Huron* & le *lac Ontario*.

Tous ces lacs, au nombre de plus de vingt, étant dans les limites du Canada, l'on peut en conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale contient plus d'eau qu'aucune autre de notre globe. Bien des phénomenes phyſiques tiennent ſans doute à cette conſtitution particuliere.

Au mois d'Octobre 1768, j'arrivai à Boſton, après une abſence de deux ans & cinq mois, pendant leſquels j'avois parcouru près de ſept mille milles. Je m'y occupai à mettre en ordre ma Relation & mes Cartes ; après quoi je m'embarquai pour l'Angleterre, dans la vue de communiquer au Gouvernement mes découvertes, & de les rendre utiles à mes Compatriotes. Les malheureuſes diviſions élevées

entre l'Angleterre & ſes Colonies, ont juſqu'à préſent mis un obſtacle à mes vues ; mais je ne doute point que quand la paix ſera rétablie, les régions que j'ai décrites ne ſoient pour mon pays une ſource de richeſſes encore plus féconde qu'aucun autre de ſes établiſſemens dans les Indes orientales ou occidentales ; & je ne me ferai pas ſeulement gloire, mais je me réjouirai, quels que ſoient les avantages perſonnels que j'en retirerai, ſi j'ai le bonheur d'avoir ouvert des vues utiles pour mon pays, & de contribuer par-là à ſa proſpérité à venir.

Je ne puis terminer la Relation de mon immenſe voyage, ſans exprimer ma reconnoiſſance envers l'Être bienfaiſant, qui m'a protégé au milieu de périls inévitables dans un ſi long ſéjour parmi des Peuples féroces & non civiliſés. Mais en même temps, qu'on ne m'accuſe pas de vanité ou de préſomption, ſi je déclare que les motifs que j'ai allégués dans mon Introduction n'ont pas été les ſeuls qui m'ont inſpiré mon projet. Mes vues ne ſe bornoient pas aux avantages temporels qui pouvoient en réſulter, ſoit pour moi, ſoit pour ma patrie. Des motifs plus nobles & plus épurés m'ont engagé dans cette pénible entrepriſe.

En conſidérant l'état peu avancé de tant de mes ſemblables dans la Morale & dans la Religion, j'avois ſenti naître dans moi un deſir irréſiſtible d'examiner les régions preſque inconnues qu'ils habitent, & de m'inſtruire dans leur langue, leurs mœurs &

leurs principes ; en effet, cette connoiſſance devoit être le premier pas à faire pour introduire chez eux des mœurs plus policées, & des ſentimens plus humains.

J'avoue cependant que réfléchiſſant au peu d'avantage que pluſieurs Nations Indiennes ont retiré de leur commerce avec ceux qui ſe diſent Chrétiens, il y avoit de quoi me décourager. Cependant je m'affermis dans mon projet, en conſidérant que ſi la totalité de ces Nations ne devoit retirer aucun profit de l'introduction des mœurs & de la Religion des Européens, il y auroit au moins un certain nombre d'individus à qui elle ſeroit avantageuſe. Enfin, ne pouvant me flatter d'être capable d'accomplir moi-même un ſi grand deſſein, j'ai voulu y contribuer au moins autant qu'il étoit en mon pouvoir. Si, dans toutes les entrepriſes publiques, chacun vouloit faire ſeulement ce qui dépendroit de lui, quels prodigieux ouvrages ne s'accompliroient pas !

Il eſt bien vrai que les Indiens ne ſont pas ſans quelques ſentimens de Religion, & même qu'ils réverent le *Grand-Être* avec un degré de pureté inconnue à d'autres Nations qui avoient plus de ſecours pour s'élever à ce culte ; mais cependant il s'en faut bien que leurs principes religieux ſoient auſſi épurés qu'un Auteur célebre nous les a repréſentés, & auſſi dégagés d'opinions qui les dégradent. Si la doctrine d'un Chriſtianiſme pur étoit introduite

parmi eux, ſans doute elle aboliroit les coutumes ſuperſtitieuſes & idolâtres dont leurs principes religieux ſont entachés. Ses préceptes doux & bienfaiſans adouciroient leur caractere implacable, & poliroient leurs manieres ſauvages (1); ce qui ſeroit fort à deſirer. Puiſſe la publication de cet Ouvrage être un acheminement aux moyens de leur procurer ces ſalutaires inſtructions, & d'opérer la converſion, ſinon de tous, au moins d'un petit nombre d'entr'eux.

---

(1) *Note du Traducteur.* L'Auteur obſerve ailleurs que les Miſſionnaires Romains, répandus chez pluſieurs de ces Nations Indiennes, avoient beaucoup adouci leurs mœurs.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

SECONDE PARTIE.

De l'Origine, des Uſages, des Mœurs, de la Religion & du Langage des Indiens.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine des Indiens (1).

La maniere dont l'Amérique a reçu ſes premiers Habitans, a été, depuis ſa découverte, le ſujet de

(1) *Note du Traducteur.* On croit devoir ici prévenir le Lecteur

nombreuſes recherches. Je n'entreprendrai pas de raſſembler les opinions différentes & les conjectures de tous ceux qui ont traité ce ſujet ; car je ſortirois des limites que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage, ou je ſerois forcé d'être beaucoup moins étendu ſur des objets plus intéreſſans.

Quand je conſidere l'obſcurité dont cette queſtion eſt enveloppée, ſuite néceſſaire du manque de l'écriture de tout temps inconnue aux Américains, & de l'incertitude d'une tradition purement orale parmi eux pendant tant de ſiecles, j'ai lieu de craindre de ne pouvoir, même après les recherches les plus ſoigneuſes, atteindre à quelque degré de certitude (1). Cette crainte eſt d'autant mieux fondée, que les

---

qu'on a traduit fort librement ce chapitre de l'Ouvrage de M. Carver ; qu'on en a rapproché des endroits, abrégé d'autres, & qu'enfin on y a ajouté vers la fin un morceau aſſez étendu ſur la maniere dont les premieres peuplades de l'Amérique ont pu venir du Nord-Eſt de l'Aſie. M. Carver n'avoit pas été à portée de connoître beaucoup de faits nouveaux & anciens relatifs à cet objet ; & d'ailleurs cette partie de ſon Ouvrage nous a paru manquer d'ordre & de préciſion.

(1) *Note du Traducteur.* Cette queſtion eſt en effet ſi obſcure, qu'un Auteur aſſez récent n'a pas employé moins de cinq à ſix volumes *in-12.* à la diſcuter ; tandis qu'un homme célebre a dit qu'il ne voyoit pas plus de difficulté à ce qu'il y eût des hommes en Amérique que des mouches. On voit aiſément qu'ils partoient de différens principes : & en effet, la queſtion n'en eſt pas une, ſi l'on admet pluſieurs ſouches d'hommes ; mais en prenant pour principe qu'ils tirent tous leur origine d'un ſeul, placé primitivement dans la Scythie ou l'Arménie, c'eſt toute autre choſe.

langues des différentes Nations Indiennes ſont aſſez variées pour indiquer que cette population n'eſt pas l'ouvrage d'une ſeule Nation, ou d'une ſeule famille ; mais de pluſieurs qui ont pu aborder dans cette région à différentes époques.

Auſſi rien de ſi oppoſé que les conjectures de la plupart des Ecrivains ſur la population de l'Amérique. On peut les réduire, pour plus grande clarté, à quelques claſſes.

La premiere eſt de ceux qui prétendent que les Anciens ont connu l'Amérique, & même qu'ils ont ſçu qu'elle étoit habitée. Platon, dans ſon Timée, aſſuroit qu'au-delà de cette grande iſle qu'il appelle l'Atlantide, ſituée dans l'Océan occidental, il y avoit encore un grand nombre d'autres iſles, derriere leſquelles étoit un grand continent. Oviedo, célebre Auteur Eſpagnol, ſe fondant ſans doute ſur ce paſſage & d'autres autorités, ne fait nulle difficulté de prendre les fameuſes Heſpérides des Anciens pour les Antilles ; & comme ces Heſpérides avoient été le patrimoine du Roi *Heſperus*, qui étoit fils d'un Roi d'Eſpagne, il en conclut le droit inconteſtable des Rois d'Eſpagne à la propriété de ces iſles (1).

(1) *Note du Traducteur.* Il ſembleroit que l'Auteur auroit pu appuyer davantage ſur la connoiſſance prétendue de l'Amérique par les Anciens ; on croit devoir y ſuppléer.

Le grand argument qu'on emploie pour prouver que les Anciens connurent l'Amérique, eſt cette fameuſe hiſtoire de l'Atlantide, racontée par Platon dans ſon Timée. On dit donc, d'après Platon,

On peut ranger dans la même classe divers Auteurs modernes qui prétendent que l'Amérique a été

---

que les Prêtres Egyptiens raconterent à Solon, qu'autrefois, au-delà des Colonnes d'Hercule, il y avoit une isle, plus grande que la Lybie (c'est-à-dire l'Afrique) & l'Asie ensemble; qu'il arriva des tremblemens de terre qui l'abymerent dans un jour & une nuit, & que la mer où elle étoit en est restée *innavigable*, par l'effet du limon qui s'y est formé.

Il est à remarquer qu'ailleurs Platon donne à cette isle la forme d'un quarré-long de trois mille stades en longueur sur deux mille en largeur; ce qui fait à-peu-près deux cent vingt-cinq lieues sur cent cinquante.

Cette Atlantide est, dit-on, l'Amérique, ou quelque promontoire de cette partie du monde qui s'avançoit considérablement vers le détroit de Gibraltar, & qui a été submergée par une révolution semblable à tant d'autres dont le globe porte des marques multipliées.

Mais, en vérité, peut-on de bonne foi ajouter créance à cette histoire? & quand même elle seroit vraie, qu'est-ce que ce pays peut avoir de commun avec les régions de l'Amérique, où tout portoit, lors de leur découverte, l'empreinte d'une production encore brute & sortant des mains de la Nature?

J'ai dit, comment peut on ajouter foi à cette histoire? En effet, il suffit d'en lire le reste pour se convaincre qu'elle n'est qu'une fiction: car Platon ajoute, d'après le prétendu récit de ses Prêtres d'Egypte, que cette isle étoit habitée par une Nation fort puissante, & très-civilisée, qui avoit étendu sa domination sur toute la Lybie (c'est-à-dire l'Afrique qui portoit anciennement ce nom) jusqu'à l'Egypte, & sur toute l'Europe jusqu'à la Thyrrénie (c'est-à-dire l'Italie); enfin, qui auroit subjugué l'Egypte & la Grece, si la République Athénienne ne l'avoit repoussée. Mais qu'étoit Athenes à cette époque éloignée de plus de vingt siecles avant Platon; elle dont l'origine ne remonte qu'à Cécrops, qui vivoit environ dix-sept siecles avant l'Ere Chrétienne? Toute cette histoire de l'Atlantide est donc une fable incohérente, & contraire à tous les

peuplée par des Phéniciens, des Carthaginois, ou des Iſraélites; tels ſont Emmanuel de Moraez, Portugais, & ſur-tout en ce qui concerne les Iſraélites, M. Adair, qui, après avoir paſſé quarante ans parmi les Nations Indiennes voiſines de la Louiſiane & du Mexique, prétend trouver entre leurs uſages & ceux des Iſraélites tant d'analogies, qu'il ne doute nullement que ces Nations n'en ſoient les rejettons.

On dit en effet en faveur des Phéniciens, que tout

événemens connus. On y voit ſeulement percer la vanité grecque, qui s'eſt fabriqué des triomphes, en les rapportant mal-adroitement à un temps où la Nation même n'exiſtoit pas. D'ailleurs, quelle fable que cette mer de vaſe, qui atteſtoit encore du temps de Platon l'exiſtence ancienne de cette iſle abymée?

Il me ſemble, au ſurplus, que ſi jamais l'Atlantide a exiſté, on ne peut la placer qu'en face & à une diſtance plus ou moins grande du détroit de Gibraltar: car, puiſque cette iſle, au rapport des Prêtres Egyptiens, étoit ſituée au-delà des Colonnes d'Hercule, & que ſes Habitans avoient ſubjugué la Lybie juſqu'à l'Egypte, & l'Europe juſqu'à l'Italie, on en doit conclure que la Lybie étoit entr'elle & l'Egypte, comme auſſi que l'Europe étoit entr'elle & la Tyrrhénie ou l'Italie. L'Atlantide étoit donc à l'Oueſt à peu près de la Méditerranée, comme on le penſe communément. Cette poſition eſt la ſeule qui ſatisfaſſe à ces données priſes pour vraies.

Le ſavant M. de Gébelin vient de nous communiquer un monument fort ſingulier, dont le deſſin lui a été envoyé d'Amérique par M. Sewall, Profeſſeur des Langues Orientales, à Cambridge (en Amérique). Il a tenté de l'expliquer, & il y a trouvé un monument d'une navigation phénicienne. Rien de plus ingénieux ſans doute que cette explication. Mais en rendant toute juſtice aux profondes recherches de M. de Gébelin, je crois qu'il faudroit quelque choſe de plus pour mettre hors de doute l'arrivée des Phéniciens en Amérique.

le monde ſçait qu'ils étoient d'intrépides Navigateurs; que, non-contens d'avoir couvert les bords de la Méditerranée de leurs Colonies, ils en ſortirent par le détroit de Gibraltar, tandis que d'autres de leurs Compatriotes ſortoient de la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel; que, tant d'un côté que de l'autre, ils côtoyerent l'Afrique, & même en firent le tour plus d'une fois. Il étoit difficile, dit-on, que par des événemens de mer, ils ne fuſſent pas jettés quelquefois ſur la côte d'Amérique la plus voiſine de l'Afrique qui eſt celle du Bréſil; il n'y a en effet de l'une à l'autre pas plus de huit cents lieues; ce qui, pour un vaiſſeau battu par la tempête, peut bien ne pas exiger plus de dix à douze jours. Les Iſraélites partageoient, ſous les Rois Salomon & Hiram, ces navigations de long cours. Des vaiſſeaux peuvent avoir péri, & leurs équipages avoir été forcés de reſter dans ces régions. Ils peuvent y avoir laiſſé quelques hommes en petit nombre, comme fit Chriſtophe Colomb, lorſqu'il revint de l'iſle Hiſpaniola (aujourd'hui Saint-Domingue). Un petit nombre d'hommes, abandonnés dans un climat déſert, ne manque pas de tomber dans la barbarie & dans l'état de Sauvages. Or, ces hommes y furent abandonnés; car les révolutions qu'éprouverent Tyr & Sidon purent fort bien empêcher la ſuite de ces navigations, & même en anéantir la mémoire.

On ſçait auſſi que les Carthaginois, Colonie de Phéniciens, avoient hérité d'eux le même goût &

le même courage pour des voyages de long cours. Nous avons encore le Périple de Hannon; il a pu arriver la même choſe à des Navigateurs de cette Nation. L'on raconte même quelque choſe de poſitif à leur égard; ſçavoir, que des Navigateurs Carthaginois avoient découvert au-delà des Colonnes d'Hercule une grande iſle, dont ils avoient fait une peinture ſi délicieuſe, que le Sénat de Carthage craignit une grande émigration; qu'il impoſa ſilence aux Navigateurs, & prit des meſures juſtes pour empêcher qu'on n'y retournât. Si les Carthaginois y avoient laiſſé quelques hommes & quelques femmes, il n'en falloit pas davantage pour donner naiſſance à une peuplade qui s'eſt étendue dans la ſuite, & a pu produire une population conſidérable.

Tels ſont les raiſonnemens qu'on allegue pour prouver ce ſentiment. Mais que de raiſons à oppoſer?

En premier lieu, eſt-il bien certain que les Phéniciens ou les Carthaginois fiſſent ſi fréquemment ces voyages de long cours & ces tours de l'Afrique? L'Hiſtoire parle de deux ou trois Aventuriers qui entreprirent ce voyage, & les circonſtances qu'on rapporte annoncent ſuffiſamment que ce n'étoit rien moins qu'un voyage familier aux Phéniciens. Quant aux vaiſſeaux d'Hiram, on ſçait ſi peu quelle étoit cette Ophir où ils alloient prendre leurs cargaiſons précieuſes, que les Auteurs ſont fort embarraſſés ſur ſa poſition; les uns la placent dans la Taprobane ancienne ou l'iſle de Ceylan, d'autres dans l'iſle de

Sumatra, d'autres sur la côte de Sofala. Nous croyons même que quiconque connoît les mers du Cap de Bonne-Espérance aura peine à croire que les frêles vaisseaux des Phéniciens & des Carthaginois aient jamais pu le doubler, à moins d'être aidés par des circonstances extrêmement favorables, & fort rares.

D'un autre côté, le fameux Hannon ne paroît pas avoir été au-delà du cap, où la côte d'Afrique tourne à l'Est; & l'on regarda apparemment ce voyage comme quelque chose de fort extraordinaire, puisque la mémoire & la Relation nous en ont été transmises.

Sans recourir à l'Amérique pour y trouver cette isle découverte par quelques Navigateurs Carthaginois, n'est-il pas plus naturel d'y reconnoître les Açores, ou plutôt entre les Canaries, ces isles qui, par leur douce température & leurs productions rares & délicieuses, avoient mérité le nom de Fortunées; qui enfin, suivant la fiction des Poëtes, étoient le séjour des Hespérides, & en portoient aussi le nom: car il est absurde de les placer avec Oviedo aux Antilles, tandis que l'on a sous la main de quoi satisfaire à toutes les indications données par les Anciens. Mais c'en est assez sur cet objet.

Quant au sentiment de M. Adair qui entreprend de prouver que les Américains sont des descendans des Israélites, les analogies qu'il prétend trouver entre les mœurs & les usages de ces deux Peuples quoique multipliées, manquent par l'essentiel: car si

quelque uſage a dû ſe conſerver parmi un Peuple iſſu des Iſraélites, c'eſt ſans doute la circonciſion. Or, ni les Bréſiliens, ni les Sauvages dont parle M. Adair, ne pratiquent cette cérémonie. Il ſeroit au reſte trop long de faire voir que les autres analogies alléguées par M. Adair ſont tirées de trop loin ou ne prouvent rien. Le P. Lafiteau avoit déjà eu une idée aſſez ſemblable, & avoit fait un Ouvrage intitulé : *Vie & Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps.* Mais il n'avoit ſéduit perſonne.

Une ſeconde claſſe d'Auteurs eſt celle de ceux qui penſent que l'Amérique a pu recevoir ſes Habitans par le Nord de l'Europe. Grotius eſt de ce nombre, & penſe que des Norvégiens ont pu paſſer en Amérique par l'Iſlande & le Groenland; Jean de Laet prétend même que la Grande-Bretagne, l'Irlande & les Orcades ont pu y contribuer, & il ſe fonde ſur un fait rapporté dans d'anciennes annales du Pays de Galles, écrites par le Docteur David Powel en 1170.

Cet Hiſtorien rapporte en effet que Madoc, un des fils du Prince Owen Gwynnith, laſſé des guerres civiles élevées entre ſes freres après la mort de ſon pere, équipa quelques vaiſſeaux; que les ayant fournis de ce qui étoit néceſſaire pour une longue expédition, il s'en alla à la recherche de nouvelles terres à l'Oueſt de l'Irlande; qu'il découvrit des terres fort fertiles, mais ſans Habitans; qu'il y mit

ſon monde à terre, & qu'il retourna dans la Grande-Bretagne, pour y faire de nouvelles recrues qu'il emmena dans ſa Colonie.

Si l'on conſidere, d'ailleurs, que les Peuples du Nord étoient de hardis Navigateurs, comme le prouvent leurs annales anciennes, il ne ſera pas improbable que le Nord de l'Amérique ait reçu d'eux quelques Habitans; car ils navigeoient à l'entour de l'Ecoſſe, des Orcades, de l'Irlande, pour y exercer le pillage, ſeul métier qu'ils connuſſent, & il eſt fort poſſible que quelques-uns de leurs bateaux aient été jettés par des gros temps continués juſqu'en Amérique. Il y a aſſez d'analogie entre les mœurs des Eſquimaux, & ceux des anciens Norvégiens qui probablement reſſembloient alors aux hordes ſauvages qui habitent les bords de la mer Blanche. Je crois que rien ne reſſemble mieux à un Eſquimau, qu'un Habitant de l'iſle Kildwyn dans la Norvége, ou un Pêcheur Iſlandois. De l'Iſlande à l'ancien Groenland inconteſtablement connu & fréquenté par les Danois vers l'an 900 de l'Ere Chrétienne, il n'y a qu'un pas.

Nous ne ſerions donc point éloignés de penſer qu'en effet les côtes orientales du Nord de l'Amérique ont pu être peuplées de cette maniere: & même ſi l'on fait attention au goût que le Norvégien, le Lapon, par exemple, a pour le froid de ſon pays (1),

(1) Un Lapon ne peut pas ſe perſuader qu'on puiſſe être heureux

on ne ſera pas ſurpris que ces peuplades américaines aient perſiſté à habiter le climat rude & affreux où elles avoient d'abord été jettées.

Au ſurplus, il paroît qu'avant que les Norvégiens donnaſſent naiſſance à ces peuplades américaines, ce qui n'a guere pu être qu'après la découverte de l'Iſlande & celle du Groenland en 964; il paroît, dis-je, que des parties de l'Amérique du côté de la mer Pacifique étoient déjà habitées: car ſuivant les annales des Mexicains, rapportées par *Herrera* & *Gomera*, l'Empire du Mexique avoit été fondé vers 902, par ce Peuple, venu du Nord-Oueſt de l'Amérique: les *Chichimeques*, les *Otomias* & autres Nations barbares établies près des bords du lac de Mexico, depuis environ deux ſiecles, furent alors obligés de leur céder la place. Or, tout cela ramene la population de l'Amérique de ce côté à des temps qui ne peuvent être guere moins éloignés que l'Ere Chrétienne, s'ils ne ſont même antérieurs.

Le troiſieme ſentiment, & à notre avis le plus probable, eſt celui qui peuple principalement l'Amérique par le Nord-Oueſt de cette partie du monde; on peut dire que c'eſt le ſentiment le plus général & le plus accrédité. C'eſt celui de George de Hoorn,

---

ſans une grande quantité de neige. Il a fallu, dit-on, que les Miſſionnaires Suédois & Danois, leur promiſſent qu'ils n'en manqueroient pas en Paradis, pour leur perſuader d'embraſſer le Chriſtianiſme.

ſçavant Hollandois ; de Jean de Laet, du P. Charlevoix, d'Acoſta, &c. &c. &c. Nous obſerverons même qu'avant les découvertes modernes qui établiſſent la facilité de la communication entre le Nord-Eſt de l'Aſie & le Nord-Oueſt de l'Amérique, la plupart de ces Auteurs avoient déjà étayé leurs ſentimens de pluſieurs raiſons aſſez vraiſemblables, & qu'ils avoient entrevu que les deux continens, quoiqu'on ne connût pas encore leur giſſement vers le Nord, devoient s'approcher aſſez pour préſenter le trajet le plus court de l'ancien continent au nouveau. Quelques-uns ſoupçonnoient ou étoient dans la perſuaſion que la Tartarie la plus orientale étoit abſolument contigüe à l'Amérique.

Le P. de Charlevoix eſt celui qui traite cette matiere le plus au long. Ce Jéſuite François, dans la Relation de ſon Voyage en Amérique fait vers l'année 1720, récapitule les opinions d'une multitude d'Auteurs ſur ce ſujet; & après les avoir diſcutées, il en conclud que l'Amérique a reçu ſes premiers Habitans de la Tartarie & de l'Hyrcanie ; ce qu'il tâche de confirmer, en obſervant que les lions & les tigres qu'on trouve dans la premiere ne peuvent venir que des dernieres, & que leur paſſage prouve qu'il y a entre l'Aſie & l'Amérique une communication par terre (1).

(1) *Note du Traducteur.* Cette raiſon du P. de Charlevoix ne vaut rien ; car, 1°. on n'a jamais parlé de lions en Amérique. 2°. Quant au tigre, l'animal américain impropremeat appellé de ce nom, n'eſt point la même choſe que le tigre de l'Aſie.

Il s'appuie auſſi de deux faits, dont l'un lui avoit pluſieurs fois été raconté par un P. Greſlon, Jéſuite François, comme une choſe certaine.

Ce Pere, après avoir été employé pendant long-temps dans les miſſions du Canada, avoit paſſé dans celles de la Chine. Un jour qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une femme Hurone qu'il avoit autrefois connue en Canada. Il lui demanda par quelle aventure elle avoit été ainſi tranſplantée dans un pays ſi éloigné du ſien ; à quoi elle répondit qu'ayant été priſe en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation juſqu'au lieu où elle ſe trouvoit alors.

Un autre Jéſuite, ajoute le P. Charlevoix, avoit raconté à Nantes, en revenant de la Chine, une hiſtoire aſſez ſemblable d'une femme Floridienne. Elle avoit rapporté à ce Jéſuite, alors Miſſionnaire à la Chine, qu'elle avoit été priſe par certains Indiens, qui l'avoient donnée ou vendue à d'autres, & ceux-ci à d'autres encore plus éloignés ; en ſorte que paſſant ainſi de pays en pays, elle s'étoit enfin trouvée dans la Tartarie. Là, elle s'étoit mariée à un Tartare qui avoit ſuivi les Conquérans de la Chine, où elle étoit enfin établie.

Il paroît cependant que le P. de Charlevoix ne comptoit pas beaucoup ſur cette double hiſtoire, qui eſt en effet fort peu vraiſemblable, malgré le témoignage du P. Greſlon : car il y oppoſe des difficultés fort raiſonnables ; ſçavoir, que les Navi-

gateurs qui ont fait voile le plus loin à l'Eſt, en ſuivant la côte de Jeſſo ou du Kamshatka, ont reconnu l'extrémité de cette côte. Que devient dès-lors l'hiſtoire de ces femmes, dans le récit deſquelles on n'apperçoit pas la moindre trace d'un trajet de mer?

Mais à quoi bon s'arrêter à une pareille diſcuſſion (1)? Il eſt aujourd'hui reconnu par le dernier Voyage du Capitaine Cook, que la côte de la Californie courant le plus ſouvent Nord-Oueſt, ſe rapproche à ſon extrémité de la pointe la plus orientale de l'ancien continent, de maniere à former un détroit, du milieu duquel on apperçoit l'Aſie & l'Amérique. Les découvertes des Ruſſes dans le Nord-Eſt du Kamshatka, nous apprennent auſſi qu'il y a dans cet eſpace divers archipels d'iſles, habitées par des Nations demi-ſauvages, qu'on ne ſçauroit mieux comparer qu'aux Eſquimaux, ou aux Groenlandois de la côte orientale de l'Amérique. Leurs mœurs, leurs uſages, leurs vêtemens, la forme de leurs nacelles les rapprochent beaucoup les uns des autres.

D'un autre côté, il paroît que l'Orient de l'Aſie a été un des premiers pays peuplés; car on voit les Chinois ſe former en corps d'Empire, dans un temps qui remonte à une époque très-voiſine du Déluge, ſi l'on date cet événement d'après le Texte

(1) Tout ceci juſques preſque à la fin eſt une addition du Traducteur.

hébreu. Il eſt probable que les parties ſiſes au Nord de la Chine, ont auſſi été peuplées dans le même temps ou peu après. Ces Nations ont peu à peu peuplé le Kamshatka & les iſles des divers archipels qui ſéparent la côte de l'Aſie de celle de l'Amérique. Enfin, les plus éloignés de ces archipels étant à la vue de l'Amérique, leurs Habitans y ſont deſcendus, y ont formé des établiſſemens qui ſe ſont multipliés d'autant plus rapidement, qu'ils avançoient chaque jour vers des pays plus tempérés. Les Habitans de la partie la plus Nord-Eſt de l'Europe, aujourd'hui connue ſous le nom de Tchuski, ont pu faire la même choſe; puiſqu'ils n'ont pu s'écarter beaucoup de chez eux, ſans être en vue d'une nouvelle terre, qui eſt la pointe Nord-Oueſt de l'Amérique. Ils ont dû y deſcendre, par une ſuite de la curioſité naturelle aux hommes, & mille cauſes ont pu contribuer à y fixer quelques-uns d'eux. J'obſerverai même à cet égard que les côtes occidentales des grands continens paroiſſent être moins dures que les côtes orientales; ainſi le Kamshatka, & la côte qui court de là juſqu'au cap Tchuski, ſont inconteſtablement plus froids & moins habitables que la côte de la Norvége & du Danemark, à même hauteur. Ainſi il pourroit bien ſe faire que la côte occidentale du Nord de l'Amérique fût plus tempérée, que la côte orientale qui comprend les rudes pays du Labrador, pays qui peuvent à peine fournir uue ſubſiſtance laborieuſe à un petit nombre d'Habitans, & où regne

une glace preſque perpétuelle. Si cette conjecture a quelque fondement, les Habitans tranſplantés au Nord-Oueſt de l'Amérique, ont dû s'y trouver beaucoup mieux qu'en Aſie ſous la même latitude ; & par cette raiſon, échanger volontiers d'habitation.

Voilà donc le Nord-Oueſt de l'Amérique commençant à ſe peupler, & peut-être peu de ſiecles après le déluge. Or, cela ſuppoſé, & comme démontré, on conçoit aiſément combien un Peuple chaſſeur a dû rapidement ſe répandre dans l'intérieur des terres, d'autant plus qu'il alloit toujours vers des climats plus tempérés, & conſéquemment plus fertiles ; ces nouveaux Habitans ont dû, dans peu de ſiecles, occuper de proche en proche toute l'Amérique Septentrionale ; de celle-ci paſſer dans l'Amérique Méridionale, ſoit par l'iſthme de Panama, ſoit au moyen de leurs canots ; s'établir d'abord dans les grandes iſles du golfe du Mexique, & enſuite dans les petites ; enfin, pénétrer juſqu'au détroit de Magellan & à la Terre de Feu. Il eſt vrai que ceux qui allerent habiter ces derniers pays, ne le firent probablement pas de propos délibéré ; mais forcés par des Peuples plus puiſſans, qui les chaſſoient devant eux : car on ne quitte pas de ſoi-même & ſans contrainte des climats doux & tempérés, comme celui des vaſtes plaines du Paraguay & de Rio de la Plata, pour s'enfoncer dans des pays auſſi maltraités de la Nature que les rivages & les environs du détroit de Magellan.

Il

Il eſt à obſerver qu'un Peuple chaſſeur doit ſe répandre ſur un vaſte continent, beaucoup plus vîte qu'un Peuple cultivateur. La raiſon en eſt tout-à-fait ſenſible. Un Peuple chaſſeur a beſoin pour ſubſiſter d'une étendue de terrein, immenſe en comparaiſon de celle qui ſuffit à un Peuple cultivateur. Auſſi-tôt donc qu'une peuplade de la premiere eſpece s'eſt multipliée à un certain point, le pays qui l'avoiſine devient inſuffiſant pour ſa ſubſiſtance; il faut qu'elle ſe partage, & qu'une partie aille ſe fixer plus loin, pour y former en quelque ſorte un nouveau Peuple qui puiſſe vivre du gibier du pays qui l'environne. De là vient que jamais Peuple chaſſeur ne pourra ſubſiſter en grand corps de Nation; auſſi l'intérieur de l'Amérique n'a-t-il jamais préſenté des Nations nombreuſes & réunies, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Mais ces derniers Peuples étoient déjà cultivateurs.

Nous venons de nommer les Mexicains & les Péruviens. Ces deux Peuples, il faut en convenir, approchoient déjà beaucoup de la civiliſation parfaite; on voit, dans l'un & dans l'autre, un Etat vraiment monarchique: & même les Tlaſcalteques, qui furent ſi utiles à Cortès pour ſubjuguer les Mexicains, nous préſentent l'image d'une ſorte de République. Cela donneroit lieu de croire qu'ils tenoient les premiers traits de cette civiliſation, de quelque Peuple lui-même civiliſé. En effet, quelques Auteurs ont penſé que les Chinois & les Japonois avoient pénétré dans

des temps antérieurs, jusqu'à cette partie de l'Amérique.

Cette opinion semble même au premier coup-d'œil recevoir une confirmation de ce que nous apprend un Sçavant, M. de Guignes, qui a découvert, dans des manuscrits chinois, que ce Peuple navigeoit anciennement, c'est-à-dire vers l'an 450 de Jésus-Christ, jusqu'à un pays situé à l'Est, à la distance de plus de quarante mille lys; ce qu'on peut évaluer à plus de quatre mille lieues. Mais le développement des circonstances de ce voyage ne permet pas de s'arrêter à cette idée; car M. de Guignes, d'après le manuscrit chinois, divise ainsi cette distance de quarante mille lys: du golfe de Leaotung jusqu'au Japon, douze mille lys, ou douze cents lieues; de là au Ven-Chin, sept mille, ou sept cents lieues; du Ven-Chin au Ta-han, cinq mille, ou cinq cents lieues; du Ta-han au Fou-sang, vingt mille lys, ou deux mille lieues. Or, en prenant la premiere partie du voyage, sçavoir, du golfe de Leaotung, & probablement de Nanquin au Japon, estimée douze mille lys, il falloit ou que ces lys fussent bien courts, ou que le chemin fait par les Chinois fût étrangement tortueux; car de Nanquin au Japon, il n'y a pas plus de deux cent cinquante lieues. Ces douze mille lys ne valent donc guere que ce nombre de lieues. Les sept mille lys ensuite vaudront donc cent cinquante lieues au plus; les cinq mille suivans, feront environ cent lieues; & enfin, les vingt mille derniers ne

ſeront guere que quatre cent vingt ; en total, neuf cent quarante, ou ſi l'on veut mille lieues. Or, cette diſtance eſt beaucoup moindre que celle qui ſépare la Chine ou le Japon des parties même les plus méridionales de la Californie. Auſſi ce Sçavant ſe borne-t-il à prétendre que cette partie de l'Amérique où les Chinois alloient à cette époque étoit la partie Nord-Oueſt de cette région, en face ou au Nord-Eſt du Kamshatka : car il croit que le Ven-Chin eſt la terre de Jeſſo ; le Ta-han, la pointe méridionale du Kamshatka ; & le Fou-ſang, la partie de l'Amérique ſiſe au Nord-Eſt. Les Chinois, fort amateurs de pelleteries, faiſoient ſans doute ce voyage pour ſe les procurer : car actuellement qu'ils ne le font plus, ils priſent encore extrêmement les peaux de loutres marines, & les payent juſqu'à cinq cents roubles la piece. Mais quoi qu'il en ſoit de ce voyage, il eſt bien difficile de ſe perſuader que les Chinois aient jamais été ni au Mexique, ni au Pérou, ni même à la Californie méridionale. Comment leurs miſérables jonques auroient-elles réſiſté à des mers telles que celles que nous décrivent les Tchirikow, les Cook, &c. & tous ceux qui vont même des Philippines au Mexique, quoiqu'ils ne s'élevent guere au-delà du 35 ou 40 degré de latitude Nord.

Il faut donc abandonner la conjecture que les Mexicains & les Péruviens aient été civiliſés par leur commerce avec les Chinois ou les Japonois. D'ailleurs, s'ils avoient eu avec eux un commerce ſi

intime, leurs langues en porteroient des marques. Or, rien de ſi peu analogue aux langues Chinoiſe ou Japonoiſe, que la langue Mexicaine, toute hériſſée de terminaiſons en *itl*, *otl*, &c ; & il en eſt de même de la langue Aimara, celle des anciens Péruviens.

Si donc les Mexicains & les Péruviens ſe ſont trouvés des Peuples déjà formés en corps d'Empire & à demi civiliſés, lorſque les Européens découvrirent l'Amérique, cela eſt dû à quelque concours particulier de circonſtances. Il ne faut quelquefois dans une Nation qu'un homme pour lui faire faire un grand pas vers la civiliſation. Si, de la vie de Chaſſeurs ou de Paſteurs, elle paſſe à la vie cultivatrice, elle aura bientôt formé un Peuple conſidérable ; dès-lors, des Rois, ou du moins des Chefs plus ou moins abſolus, des loix, &c. & voilà un petit Etat qui tendra toujours à s'agrandir, juſqu'à ce qu'il en rencontre un autre formé de la même maniere. Alors ils combattront ; l'un des deux abſorbera l'autre, & en acquerra un degré de puiſſance relatif qui hâtera ſon accroiſſement. C'eſt ainſi que ſe ſont formés tous les grands Empires de la terre.

Mais il eſt temps de me réſumer (1). Je penſe donc, après toutes ces recherches & de mûres ré-

(1) Ceci eſt juſqu'à la fin, à quelque changement d'ordre près, de M. Carver.

flexions, que l'Amérique n'a reçu ſes Habitans que par le Nord-Eſt de l'Aſie, ſoit à la faveur de la proximité des deux continens, ſoit au moyen des divers archipels d'iſles dont j'ai parlé plus haut. Cela a pu être effectué en divers temps & de différentes parties du continent ancien; de la Tartarie, de la Chine, du Japon & du Kamshatka, les Habitans de tous ces pays étant fort reſſemblans en couleur, en traits & en taille. Tous ces Peuples ſe reſſembloient ſans doute encore plus en mœurs, en uſage, en langue & en Religion, avant que quelques-uns euſſent acquis la connoiſſance des Sciences & des Arts, & fuſſent devenus ſédentaires.

La ſeule différence que je vois entre les Chinois & les Tartares, conſiſte en ce que les premiers ſont policés, & que les autres vivent dans une eſpece de barbarie. Les premiers ſont devenus un Peuple ſociable, habitant des maiſons raſſemblées en villes régulieres, les autres vivent principalement ſous des tentes, & n'ont aucune habitation fixe. Les longues guerres qui ont régné entre ces Peuples n'ont pu détruire leur reſſemblance originelle.

Il y a, ſelon moi, une reſſemblance très-remarquable entre les Indiens & les Chinois; ſçavoir, la coutume de ſe raſer la tête, en n'y laiſſant au ſommet qu'une longue treſſe de cheveux. Cet uſage, dit-on, a été preſcrit aux derniers par les Empereurs Tartares, lorſqu'ils monterent ſur le Trône Chinois: & l'on doit en conclure que cette coutume étoit en

uſage chez les Tartares, auxquels les Américains la doivent peut-être comme les Chinois.

Pluſieurs mots des langues Indienne & Chinoiſe ont de la reſſemblance entr'eux, non-ſeulement dans le ſon, mais dans la ſignification. Les Chinois appellent un eſclave *Shungo*, & les *Nadoeſſis*, ceux dont le langage a été le moins altéré par le commerce des Européens, appellent un chien *Shungush*. Les premiers appellent leur thé *Shouſong*, & les autres nomment leur tabac *Shouſaſah* (1); pluſieurs mots indiens contiennent les ſyllabes *cha*, *ché*, *chu*, ſuivant le dialecte chinois.

On trouveroit probablement une ſemblable affinité entre la langue Tartare & celle des Américains naturels, ſi nous étions auſſi inſtruits du langage des premiers par un commerce établi entre eux & nous.

Je m'eſtime heureux de trouver que les conſéquences que je viens de tirer s'accordent avec le ſentiment de l'illuſtre & ſçavant Hiſtorien, M. le Docteur Robertſon; & quoique je convienne avec lui que la recherche de la ſolution de ce problême eſt ſi difficile qu'on ne peut regarder ces conſéquences que comme des conjectures, cependant elles portent avec elles un plus grand degré de probabilité que

(1) *Note du Traducteur.* Ces exemples me paroiſſent aſſez mal choiſis; car, pour déduire l'affinité de deux Peuples, il ne ſuffit pas qu'il y ait dans leurs langues quelques mots approchans: mais il faut qu'ils déſignent même choſe.

les ſuppoſitions de ceux qui prétendent que ce vaſte continent a été peuplé par tout autre côté.

Un paſſage du Docteur Robertſon, relatif aux Journaux de Behring & Tſchirikow, qui firent voile du Kamshatka vers l'année 1741, pour aller à la découverte de l'Amérique, nous paroît d'un grand poids pour notre ſentiment. » Ces Commandans, dit le Docteur Robertſon, » ayant dirigé leur courſe » vers l'Eſt, découvrirent la terre qui leur parut » une partie du continent de l'Amérique; & ſui- » vant leurs obſervations, elle étoit ſituée à quel- » ques degrés au Nord-Oueſt de la Californie. Ils » eurent là quelque commerce avec les Habitans, » qui leur parurent avoir beaucoup de reſſemblance » avec ceux de l'Amérique Septentrionale; car on » leur préſenta le calumet de paix, qui eſt le » ſymbole univerſel de la paix dans tout ce pays-là, » & d'un uſage particulier à cette région du monde.

Cet Auteur incomparable fait auſſi uſage à l'appui de ſon ſentiment, d'un argument particulier qui nous paroît bien près d'être convaincant. » Nous pouvons, dit-il, » poſer pour baſe de cette recherche un » principe certain; ſçavoir, que l'Amérique n'a » pas été peuplée par aucune Nation de l'ancien » continent qui eût fait déjà de grands progrès dans » la civiliſation. Les Habitans du nouveau étoient » dans un état ſocial ſi groſſier, qu'ils ne connoiſ- » ſoient même pas les arts, qui ſont comme les » premiers eſſais de l'intelligence humaine dans ſa

» marche vers la perfection. Les Nations de l'Amé-
» rique les plus cultivées, ignoroient une foule de
» ces inventions ſimples qui ſemblent être du même
» âge que les Sociétés dans les autres parties du
» monde, & qu'on voit connues & pratiquées dans
» les époques les plus reculées de la civiliſation.
» On doit donc en conclure que les Tribus qui
» paſſerent les premieres dans l'Amérique étoient des
» démembremens de Nations qui n'étoient pas moins
» ignorantes & moins barbares, que l'étoit leur
» poſtérité lors de la découverte de l'Amérique. Si
» ſeulement l'uſage du fer eût été connu par les
» Sauvages de l'Amérique, ou par leurs ancêtres;
» s'ils avoient jamais employé la charrue, la forge,
» ou le métier de Tiſſerand, l'utilité de ces inven-
» tions les auroit conſervées, & les auroit à jamais
» préſervées de l'oubli. «

Les limites que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage, ne me permettent pas de m'arrêter plus long-temps ſur cette matiere, ou d'entaſſer d'autres preuves de mon hypotheſe. Je ſuis ſi convaincu de ſa certitude, & j'ai un tel deſir d'acquérir de nouvelles preuves en ſa faveur, que j'ai offert à une Société de particuliers curieux de ces ſortes de recherches, d'entreprendre, au moyen des ſecours qui me ſeroient néceſſaires, un voyage à travers les parties intérieures du Nord-Eſt de l'Europe & de l'Aſie, juſqu'aux parties intérieures de l'Amérique, & de là en Angleterre; j'euſſe fait en chemin des

obſervations ſur les mœurs & les langues des divers Peuples avec leſquels j'euſſe converſé, dans la vue, ſoit d'éclaircir le ſentiment que j'ai mis en avant, ſoit de ſatisfaire la curioſité des Sçavans. Mais comme un pareil projet a paru exiger plutôt un ſecours national que des ſecours particuliers, il eſt reſté ſans exécution.

CHAPITRE II.

De la conſtitution perſonnelle des Indiens, de leurs habillemens, & habitations.

DEPUIS le premier établiſſement des François en Canada, juſqu'à ſa conquête par les Anglois en 1760, pluſieurs Auteurs de la premiere de ces Nations qui avoient voyagé dans l'intérieur de ce vaſte pays, ſoit pour commercer avec les Indiens, ſoit dans la vue de les convertir au Chriſtianiſme, ont publié des Relations de leurs mœurs, de leurs uſages, & des autres particularités qui les concernent.

Les principaux d'entr'eux ſont le P. Louis Hennepin, le P. Charlevoix & le Baron de la Hontan.

Le premier mit au jour, il y a pluſieurs années, quelques remarques fort juſtes, tirées pour la plupart des Cartes & Journaux de M. de la Salle, qui fut aſſaſſiné au milieu de ſes voyages par les gens de ſa ſuite. Les Journaux de ce Gentilhomme Canadien étant tombés entre les mains du P. Hennepin, cela le mit en état de publier pluſieurs obſervations intéreſſantes concernant les Indiens (1). Mais il s'en

(1) *Note du Traducteur.* Le P. Hennepin a fait davantage que ne le dit M. Carver. Car ce dernier convient lui-même que ce Religieux a remonté le Miſſiſſipi auſſi haut que lui ; ſçavoir

faut bien que ſa Relation contienne tout ce que ſon long ſéjour parmi ces Peuples eût dû lui en apprendre. Il n'eſt d'ailleurs pas toujours exact, ni dans les meſures qu'il donne, ni dans les faits qu'il rapporte.

Les Relations publiées par les deux autres, ſurtout celles du P. Charlevoix, ſont très-fautives quant à la partie géographique, & grand nombre d'hiſtoires racontées par le Baron de la Hontan ne ſont que des fictions (1).

Quelques Jéſuites qui ont voyagé dans les mêmes régions ont auſſi écrit ſur ce ſujet; mais peu de leurs Relations ayant été traduites en anglois, elles ſont à peine connues de quelques Lecteurs, & d'ailleurs le fruit qu'ils en auroient retiré eût été bien peu de choſe, leurs obſervations ſe bornant preſque à leurs travaux pour convertir les Indiens.

Depuis la conquête du Canada, quelques-uns de mes Compatriotes, qui ont vécu parmi les Indiens, & appris leur langue, ont publié leurs obſervations.

---

juſqu'à la riviere de Saint-François. Il deſcendit auſſi le Miſſiſſipi juſqu'à ſon embouchure, & paroît avoir été le premier Européen qui ait parcouru ce fleuve.

(1) *Note du Traducteur.* Il y a ſans doute quelque peu de romaneſque dans la Relation de la Hontan. On peut ſe diſpenſer de regarder ſa converſation avec le Sauvage Adario, comme réelle. Cependant il a donné ſur les mœurs & les uſages des Américains des choſes aſſez exactes. Il eſt le premier qui ait parlé de la riviere de l'Oueſt, d'après les rapports que lui en avoient fait quelques Indiens.

Mais leurs voyages ne ſe ſont pas étendus juſqu'aux régions dont je parle; ils ſe ſont bornés à viſiter les Nations qui habitent ſur les limites de nos établiſſemens. Ainſi ils n'ont pu acquérir une connoiſſance des mœurs véritables & non altérées de ces Peuples.

En effet, les Nations du Sud, & celles qui ont eu un commerce conſtant avec les François & les Anglois, n'ont pu conſerver leurs mœurs & uſages dans leur primitive pureté; elles ne pouvoient manquer d'acquérir les vices en même temps que la connoiſſance du langage de ceux avec leſquels elles converſoient, & l'uſage des pernicieuſes liqueurs introduites parmi elles par les Européens, a porté une altération totale dans leur caractere.

On ne peut donc obſerver dans ces Nations qu'un mêlange de principes & d'uſages empruntés d'ailleurs; ce n'eſt que chez celles qui n'ont encore eu preſque aucune communication avec nos Colonies, qu'on peut prendre connoiſſance de leurs mœurs & uſages véritables & non altérés. J'ai trouvé ces Nations dans le Nord-Oueſt; c'eſt pourquoi je me flatte que je puis donner une deſcription plus exacte qu'aucune autre, des coutumes indiennes dans leur état primitif. J'ai raſſemblé des obſervations ſur trente Nations différentes; & quoique pluſieurs différaſſent beaucoup par le langage, il y avoit dans leurs uſages une grande reſſemblance. Ce ſont ces obſervations dont je vais donner un précis.

Les Nations Indiennes ne m'ont pas paru différer

autant dans leur forme, leur couleur & leur conſtitution, que l'ont rapporté quelques Auteurs. Les Indiens ſont, en général, d'une taille ſvelte & élevée; on en voit rarement de difformes. Leur peau eſt d'une couleur de cuivre rouge ; leurs yeux ſont grands & noirs, & leurs cheveux de la même couleur, ſont rarement bouclés. Ils ont de belles dents; & leur reſpiration eſt auſſi douce que l'air même qu'ils reſpirent. Les os de leurs joues s'élevent un peu, mais plus dans les femmes que dans les hommes. Les premieres ne ſont en général pas ſi grandes que les femmes Européennes ; on rencontre ſouvent parmi elles de jolies perſonnes, quoiqu'elles aient plus de diſpoſitions à l'embonpoint que les hommes.

Je n'entreprendrai pas d'examiner ſi c'eſt à la nature, à l'art ou à la température de leur climat, que les Indiens doivent la couleur qui leur eſt propre; encore moins citerai-je les Relations contradictoires que j'ai lues ſur ce ſujet. Je me borne à dire que je penſe que cette couleur eſt celle qu'ils ont primitivement reçue du Créateur ; mais en quel temps cette différence ſi viſible des traits & de la conſtitution de diverſes Nations, quoique deſcendantes d'un même pere, s'eſt-elle manifeſtée ? Quand la blancheur européenne, le noir de jays de l'Africain, la couleur olivâtre de l'Aſiatique, & celle de cuivre de l'Américain, leur ont-elles été données ? Quelle eſt la couleur originaire des premiers hommes ; ou enfin, de toutes ces couleurs, laquelle eſt la plus

eſtimable? Ce ſont-là des queſtions que je n'entreprendrai point de traiter.

Pluſieurs Auteurs ont dit que les Indiens, même dans l'âge adulte & au-delà, n'avoient du poil que ſur la tête; & que, malgré l'abondance de cheveux dont ils ſont ordinairement pourvus, les parties qui chez les Habitans des autres contrées du monde ſont preſque toujours couvertes de poils, ſont entiérement nues chez les premiers. Le Docteur Robertſon lui-même, entraîné par ces aſſertions, a contribué à propager cette erreur; & ſuppoſant le fait conſtant, en a tiré diverſes concluſions relatives à l'habitude & au tempérament de leur corps, leſquelles ſont abſolument invalides. Mais d'après une recherche attentive & une inſpection curieuſe, je ſuis en état d'aſſurer, ſans déroger à l'autorité de ces Ecrivains à d'autres égards, que leurs aſſertions ſont fauſſes, & ne proviennent que du manque de connoiſſances ſuffiſantes des uſages des Indiens.

En effet, après l'âge de puberté, leur corps, dans leur état naturel, eſt couvert de poils comme celui des Européens. Mais les hommes regardent la barbe comme fort mal-ſéante, & prennent grand ſoin de l'extirper; on n'en apperçoit aucune trace ſur leurs viſages, excepté lorſque, devenant vieux, ils négligent leur ajuſtement. Toute efflorescence de poils, ſur toute autre partie du corps, eſt auſſi regardée comme meſſéante; & les deux ſexes emploient également beaucoup de temps à s'en débarraſſer.

Les *Nadoeſſis*, & les autres Nations éloignées des Européens, ſe ſervent à cet effet de deux pieces de bois dur, pliées en forme de pincettes. Mais ceux qui ſont voiſins des établiſſemens Européens achetent du fil d'archal qu'ils tournent en forme d'écrou ſur un moule. Ils appliquent enſuite cette eſpece de vis ſur la partie qu'ils veulent épiler. Le poil s'engage entre les pas de la vis, & alors ils la ſerrent; & par un coup prompt, ils arrachent tout le poil qui s'y trouvoit engagé.

Les hommes de la même Nation different peu les uns des autres en ajuſtemens. J'en excepte ceux qui commercent avec nous; ceux-ci échangent leurs fourrures contre des couvertures, des chemiſes & autres objets qu'ils portent autant par luxe que par néceſſité. Ces derniers attachent par une ceinture à l'entour des reins, une demi-aune environ de drap large, qui couvre ainſi le milieu de leur corps. Ceux qui portent des chemiſes ne les attachent jamais ni au cou, ni aux poignets; ce ſeroit pour eux une inſupportable ſujettion. Ils jettent leur couverture ſur leurs épaules; & attachant enſemble les deux coins d'en haut, ils ſe promenent dans leurs villages ou leur camp avec un couteau dans une main, une boëte à tabac ou une pipe dans l'autre: mais dans leurs danſes, ils portent rarement ces vêtemens.

Ceux qui parmi les hommes veulent paroître plus braves que les autres, arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une place au ſommet, de

la grandeur d'un écu, où ils les laiſſent croître d'une longueur conſidérable. A cette treſſe de cheveux, ils attachent des plumes de différentes couleurs avec des aiguilles d'ivoire ou d'argent. Cette maniere de ſe couper & orner la chevelure ſert à diſtinguer des Nations les unes des autres.

Ils ſe peignent le viſage en blanc & noir ; ce qu'ils regardent comme un grand ornement. Ils ſe peignent auſſi quand ils vont à la guerre. Mais la maniere dont ils le font alors eſt différente de celle qu'ils employent lorſqu'il ne s'agit que de décoration.

Les jeunes Indiens qui veulent l'emporter ſur leurs camarades en ajuſtement, ſe fendent le bord extérieur des deux oreilles, en prenant ſoin de ne les pas ſéparer entiérement ; ils laiſſent la chair intacte aux deux extrémités : enſuite à l'entour de cette ſubſtance ſpongieuſe, ils tortillent un fil d'archal, juſqu'à ce que le poids entraîne le bord entamé, de maniere à former un anneau de cinq à ſix pouces de diametre. Cette maniere de ſe former les oreilles, eſt eſtimée extrêmement galante & de bon goût.

C'eſt auſſi une coutume commune parmi eux de ſe percer le nez, & d'y porter des pendans de différente eſpece. J'ai obſervé que les coquilles marines étoient ſurtout portées par les Indiens des Nations de l'intérieur, & regardées par eux comme un grand ornement. Mais je n'ai pu apprendre comment ils ſe les procurent ; c'eſt probablement par le commerce

commerce avec des Nations plus voiſines de la mer.

Les Indiens ne ſe couvrent point les cuiſſes, ſi ce n'eſt de la maniere que j'ai déjà dite ; c'eſt-à-dire, avec une piece de drap qui deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes. Mais ils font pour leurs jambes des eſpeces de bas ou guêtres, ſoit de peau, ſoit de drap. Elles ſont couſues auſſi juſte à la forme de la jambe qu'il eſt poſſible, de maniere cependant à être miſes ou ôtées à volonté. Les bords de l'étoffe dont cette chauſſure eſt formée, ſont réſervés à côté de la couture, & pendent librement de la largeur de la main ; & cette partie qui eſt placée en-dehors de la jambe, eſt d'ordinaire chargée d'ornemens par ceux qui habitent près des Européens ; ſçavoir, de rubans ou de dentelles, ſi la chauſſure eſt de drap : ſi elle eſt de cuir, cet ornement conſiſte en une broderie de pointes de porc-épic curieuſement colorées. Les Etrangers qui chaſſent avec les Indiens dans des lieux où il y a une grande quantité de neige trouvent ces eſpeces de bas plus commodes qu'aucune autre chauſſure.

Leurs ſouliers ſont faits de peaux de daim, d'élan, ou de buffle. Ces peaux, après avoir été quelquefois façonnées à la maniere Européenne, d'autres fois laiſſées en poil, ſont formées en ſouliers, & arrangées de maniere à être chauſſées facilement & commodément pour la marche. Les bords qui environnent la cheville ſont ornés de pieces de cuivre ou

d'étaim, attachées à l'entour avec des cordelettes de cuir, d'un pouce environ de longueur; en ſorte que placées fort près l'une de l'autre, elles font en marchant ou danſant, un bruit qu'on trouve très-agréable. Quand un Indien eſt ajuſté de cette maniere, il eſt auſſi ſatisfait de lui-même qu'un petit Maitre François, avec ſes énormes boucles à ſes pieds, & ſa forêt de cheveux hériſſés & poudrés ſur ſa tête.

Les femmes portent un habillement quelconque, qui les couvre depuis le col juſqu'aux genoux. Celles des Nations qui commercent avec les Européens, ſe revêtent d'une chemiſe ſemblable à celles des hommes, dont le bas flotte ſur leur jupon. Mais celles qui s'habillent à l'ancienne mode forment avec de la peau une eſpece de chemiſe, qui couvre le haut du corps, & non les bras. Leurs jupons ſont faits de peaux ou d'étoffe, & deſcendent de la ceinture juſqu'aux genoux; elles portent enfin des eſpeces de bas & des ſouliers faits & ornés comme ceux des hommes.

La maniere de s'arranger la tête varie ſuivant la Nation, ou la Tribu de la même Nation. Elles ſuivent conſtamment l'uſage qui y a été adopté de temps immémorial.

J'ai remarqué que la plupart des femmes qui habitent à l'Eſt du Miſſiſſipi, ornent leur tête en renfermant leurs cheveux, ſoit dans des rubans, ſoit dans des plaques d'argent. Mais comme cette derniere maniere de s'arranger les cheveux eſt coûteuſe, ce

ne ſont que les Indiennes du plus haut rang qui en uſent. L'argent qu'elles emploient ainſi eſt formé en plaques minces de quatre doigts de largeur, dans pluſieurs deſquelles elles renferment leurs cheveux. Celle qui avoiſine le plus la tête eſt la plus ample, la ſuivante un peu moins, & s'emboîte dans la précédente ; & ainſi de ſuite juſqu'à la derniere, qui deſcend d'ordinaire juſques à la ceinture. Les cheveux des Indiennes étant ordinairement fort longs, cet ajuſtement eſt pour elles un objet de depenſe.

Mais celles qui vivent à l'Oueſt du Miſſiſſipi, comme les femmes des *Nadoeſſis*, des *Aſſinipoils*, &c. partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux groſſes boucles tombantes ſur chaque oreille. Ces boucles ſont de trois pouces de longueur & de la groſſeur du poing. Elles tombent perpendiculairement ſur chaque oreille, & deſcendent juſqu'à ſa partie la plus baſſe.

Les femmes de toutes les Nations placent généralement une mouche de couleur de la grandeur d'un écu, à côté de chaque oreille. Quelques-unes peignent entiérement leurs cheveux, d'autres portent cette mouche de couleur au milieu du front.

Quant à leurs habitations, les Indiens en général prennent beaucoup plus de ſoins de leur ajuſtement, que de la commodité de leurs cabanes ou tentes. Ils conſtruiſent ces dernieres de la maniere ſuivante, qui eſt ſimple & expéditive. Pour cet effet, ils ſe pourvoient d'un nombre ſuffiſant de perches de la

grandeur convenable, & d'abord ils en attachent deux par les extrémités avec des liens d'écorce d'arbre. Cela fait, ils les élevent, & étendent, comme ils jugent à propos, les extrémités libres, pour embraſſer une plus grande étendue. Enſuite ils en élevent d'autres de même hauteur, & les fixent de maniere à ſoutenir les premieres. Sur cette enceinte enfin, ils placent des peaux d'élans ou de daims couſues enſemble, en quantité ſuffiſante pour couvrir les perches, & pour former la porte en ſe repliant. Il faut quelquefois un grand nombre de ces peaux pour former une tente. Celle du Chef des Guerriers *Nadoeſſis* avoit au moins quarante pieds de tour, & étoit très-commode. Ils n'obſervent au reſte aucune régularité en plaçant leurs tentes; quand ils campent, chacun éleve la ſienne où il juge à propos.

Les cabanes ou hutes que ſe forment ceux qui n'ont pas des tentes, lorſqu'ils voyagent (car peu de Nations ou de Tribus ont des habitations fixes) ſont également ſimples, & d'une conſtruction facile. Ils fixent en terre des perches flexibles; & les rapprochant au ſommet de maniere à leur faire faire le demi-cercle, ils les lient enſemble. Ils en placent ainſi pluſieurs rangs, & ils les couvrent avec des nates de jonc ou avec de l'écorce de bouleaux qu'ils portent d'ordinaire pour cela dans leurs canots.

Ces cabanes n'ont ni cheminées, ni fenêtres; on y ménage ſeulement une ouverture au ſommet ou vers le milieu, pour donner iſſue à la fumée; mais

comme on eſt obligé de la boucher quand il pleut ou qu'il neige violemment, la fumée devient alors horriblement incommode.

Les Indiens couchent ordinairement ſur des peaux qui ſont le plus ſouvent des peaux d'ours. On les range ſur la terre; & ſi la place n'eſt pas ſuffiſante pour tous les lits de la famille, on éleve dans une partie de la cabane une eſpece de plancher de quatre à cinq pieds de haut, où couchent les plus jeunes.

De même que les habitations Indiennes ſont fort groſſieres (1), leurs uſtenſiles domeſtiques ſont auſſi peu nombreux, & d'une extrême ſimplicité. Les inſtrumens avec leſquels ils les fabriquent ſont ſi défectueux, que non-ſeulement il eſt impoſſible pour eux de donner à ces uſtenſiles quelque élégance ou forme agréable, mais que la longueur du temps qu'exige leur exécution eſt propre à les détourner d'aller au-delà de ce qui leur eſt eſſentiellement néceſſaire.

Les *Nadoeſſis* ſont la poterie dans laquelle ils cuiſent leurs alimens, de cette glaiſe noire dont j'ai parlé dans mon Journal, & qui réſiſte au feu preſque auſſi bien que le fer. Lorſqu'ils font rôtir leurs viandes, ſi c'eſt une groſſe piece, comme un gros

(1) *Note du Traducteur.* L'Auteur ne parle point de leurs habitations ſtables, quand ils en ont, comme les Ottagamis, les Ouinebagos, les Sâkis. Il paroît qu'elles ſont alors plus commodes. Voyez les pages 12, 23.

membre d'animal ou un animal entier, ils l'enfilent comme nous avec une broche de bois très-dur ; & en plaçant les extrémités de cette broche sur deux pieces de bois fourchu plantées en terre, ils la font tourner continuellement. Si la piece est plus petite, ils l'enfilent comme à l'ordinaire ; mais alors ils plantent la broche par un bout vis-à-vis du feu, vers lequel ils l'inclinent : & de temps à autre, ils lui font faire une petite conversion, jusqu'à ce que la piece soit rôtie.

Les plats dans lesquels ils servent leurs mets, sont fabriqués, ainsi que leurs vases à boire, avec les excroissances noueuses de l'érable à sucre ou d'autres arbres. Ils font leurs cuillieres avec assez de propreté (attendu qu'elles demandent moins de temps), en y employant un bois connu par cette raison en Amérique, sous le nom du *bois cuilliere*, qui ressemble beaucoup à notre buis.

Chaque Nation a aujourd'hui des couteaux & des briquets pour allumer du feu. Ces ustensiles sont si nécessaires pour l'usage commun de la vie, que ceux qui n'ont pas une communication immédiate avec les Européens, les achetent de ceux qui en sont plus voisins ; & ils donnent en général des esclaves pour ces précieuses marchandises.

CHAPITRE III.

Des Uſages domeſtiques des Indiens, de leurs qualités morales, &c.

LORSQUE les femmes Indiennes ſont aſſiſes, elles ſe placent dans une attitude décente, leurs genoux ſerrés l'un contre l'autre. Mais cet uſage fait qu'elles marchent mal, & qu'elles paroiſſent boiteuſes.

On ne connoît point chez elles de ſages-femmes, ſoit que le climat, ſoit que d'autres circonſtances, ou une heureuſe conſtitution, leur rendent ce ſecours inutile. Dans ces occaſions, elles ne ceſſent que pour un petit nombre d'heures, leurs occupations ordinaires qui ſont communément fort pénibles ; & d'autant plus, que les hommes qui ſont ſinguliérement pareſſeux, leur laiſſent en partage toute ſorte de fatigues, au point que dans leurs parties de chaſſe, ils ne daignent pas prendre le ſoin d'emporter leur gibier tué : mais arrivés chez eux, ils envoient leurs femmes le chercher, quoiqu'à des diſtances ſouvent très-conſidérables.

Les femmes placent leurs enfans, auſſi-tôt après leur naiſſance, ſur des planches garnies avec de la mouſſe, telle qu'on en trouve dans les marais ou dans les prés. L'enfant eſt placé ſur le dos dans cette eſpece de berceau, & le tout étant enveloppé de

peaux ou d'étoffe pour le tenir chaudement, il eſt mis à l'abri d'accident par de petites pieces de bois pliées en arceaux : enfin, à cette machine, on attache des cordes par leſquelles on la ſuſpend aux branches d'un arbre, ou s'il n'y en a pas, on l'attache à un tronc d'arbre ou à une pierre, pendant que la mere vaque à ſa beſogne. C'eſt ainſi que les enfans ſont gardés pendant quelques mois. Lorſqu'on les retire de ce berceau, les garçons ſont laiſſés tous nuds, & les filles ſont couvertes depuis le cou juſqu'aux genoux avec une chemiſe & un jupon fort court.

Les femmes Indiennes ſont ſinguliérement décentes pendant leur maladie menſtruelle. Les Nations les plus éloignées des établiſſemens Européens ſont les plus attentives ſur cet objet, quoiqu'en général cette coutume ſoit obſervée plus ou moins ſoigneuſement par toutes.

Dans chaque camp ou dans chaque ville, il y a un appartement approprié pour ſervir de retraite aux femmes pendant ce temps. Elles s'y retirent toutes, ſoit mariées ou non ; & elles ſont ſéparées, le plus ſtrictement du monde, de toute ſociété, pendant cette période. Enſuite elles ſe purifient dans des eaux courantes, & elles retournent à leurs occupations.

Les hommes, dans ces circonſtances, évitent très-ſoigneuſement toute communication avec elles. Les *Nadoeſſis* ſont même ſi rigoureux obſervateurs de cet uſage, qu'ils ne ſouffriroient pas que quelqu'un qui

leur appartient, allât chercher dans ces retraites, les choſes les plus néceſſaires, comme du feu; quand même le manque de ces choſes ſeroit accompagné des plus grandes incommodités. Ils ont auſſi la ſuperſtition de penſer, que ſi un tuyau de pipe qui eſt de bois, vient à ſe fendre ou éclater, c'eſt qu'il a été allumé à ces feux réputés impurs, ou que ſon maître a eu quelque commerce avec une femme pendant ſa retraite; ce qui eſt eſtimé chez eux extrêmement mal-honnête & vicieux.

Les Indiens ſont extrêmement circonſpects & prémédités ſur chacune de leurs paroles & de leurs actions. Rien n'eſt capable de les faire ſortir de cette modération, que leur haine invétérée contre leurs ennemis; haine qui eſt profondément enracinée dans leurs cœurs, & que rien ne peut en extirper. Dans toute autre circonſtance, ils ſont froids, & ſinguliérement attentifs à ne point trahir pour quelque cauſe que ce ſoit leurs ſentimens intérieurs. Si un Indien a découvert qu'un de ſes amis court riſque de tomber dans une embuſcade dreſſée par quelqu'un avec lequel il eſt en querelle, il ne l'informera pas d'une maniere claire & explicite, du danger qu'il court en pourſuivant le chemin près duquel il eſt attendu; mais d'abord il lui demande froidement quelle route il ſe propoſe de ſuivre dans la journée: & ayant reçu ſa réponſe, il lui dit avec la même indifférence, qu'il a été informé que dans un tel lieu il y a un chien qui probablement lui fera du mal. Cet indice

eſt ſuffiſant ; & ſon ami évite le danger avec les mêmes précautions & le même ſoin, que s'il avoit été informé préciſément de tous les détails des mouvemens & du projet de ſon ennemi.

Cette apathie ſe montre même ſouvent dans des occaſions qui par-tout ailleurs excitent les mouvemens d'un cœur ſenſible. Si un Indien a été abſent de ſa famille pendant pluſieurs mois, ſoit en guerre, ſoit en partie de chaſſe, lorſque ſa femme & ſes enfans viennent à ſa rencontre à quelque diſtance de ſon habitation, au lieu de leur témoigner ces ſentimens d'affection qui, dans pareilles circonſtances, s'élevent dans le cœur d'êtres plus policés, au lieu de félicitations mutuelles en ſe revoyant, il continue ſon chemin, ſans faire aucune attention à ceux qui l'environnent, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé chez lui.

Il s'aſſeoit alors ; & avec la même indifférence que s'il n'avoit été abſent qu'une journée, il fume ſa pipe. Ceux de ſa connoiſſance qui l'ont accompagné en font autant ; & il s'écoule quelquefois pluſieurs heures avant qu'il raconte ce qui lui eſt arrivé pendant ſon abſence, quoique peut-être il ait laiſſé ſur le champ de bataille, ſon pere, ſon frere, ou ſon fils, dont la perte devroit l'affliger, ou quoiqu'il n'ait point réuſſi dans l'affaire qui l'avoit éloigné de chez lui.

Qu'un Indien ait été engagé dans une chaſſe ou dans quelque autre expédition laborieuſe où il eſt reſté pluſieurs jours ſans manger, lorſqu'il arrive à

la tente ou à la cabane d'un ami où il ſçait qu'il pourra trouver de quoi appaiſer ſes beſoins, il a grand ſoin de ne donner aucun ſigne d'impatience ou de trahir l'extrême faim qu'il reſſent ; cela ſeroit de la plus grande indécence : mais ayant été invité à entrer, il s'aſſeoit, & fume ſa pipe avec autant de tranquillité que ſi ſon appétit étoit ſatisfait, & qu'il fût parfaitement à ſon aiſe. Il en fait autant s'il eſt avec des étrangers. Cet uſage eſt rigoureuſement ſuivi par toutes les Nations ; c'eſt une marque de force & d'empire ſur ſoi-même, & y manquer ſeroit s'attirer la qualification injurieuſe de vieille femme.

Si vous dites à un Indien que ſes enfans ſe ſont ſinguliérement diſtingués contre l'ennemi ; qu'ils ont enlevé pluſieurs chevelures, & emmené nombre de priſonniers, il ne paroit ſentir aucun plaiſir extraordinaire ; il ſe borne à répondre : *C'eſt fort bien ;* & il n'en demande pas davantage. Tout de même ſi vous l'informez que ſes enfans ont été ou tués ou pris priſonniers, il ne forme aucune plainte ; il ſe contente de dire : *Cela ne fait rien ;* & peut-être il s'écoulera encore un temps conſidérable avant qu'il demande comment la choſe eſt arrivée.

Cette indifférence apparente ne vient cependant pas d'une ſuppreſſion des affections naturelles : car quoiqu'on traite ces Peuples de Sauvages, je n'ai vu chez aucun autre autant de preuves de tendreſſe paternelle ou filiale ; & quoiqu'après une longue abſence, ils rejoignent leurs femmes avec une indiffé-

rence ſtoïque, ils ne ſont en général rien moins que dépourvus d'affection conjugale.

On obſerve une autre ſingularité dans la maniere dont ils font leurs viſites. Si un Indien va faire une viſite à un autre qui eſt en famille, il nomme celui à qui la viſite s'adreſſe; alors tout le reſte de la famille ſe retire à l'autre bout de la tente ou de la cabane, & a l'attention de ne point s'approcher de maniere à troubler l'entretien. La même choſe ſe pratique ſi un homme vient faire une viſite à un individu de l'autre ſexe; mais il doit avoir ſoin de ne point parler amour, tant que le jour dure encore.

Les Indiens montrent une ſinguliere ſagacité, & acquierent avec une promptitude très-grande, diverſes facultés qui exigent une grande attention, & qui ſont inconnues aux Européens. Un Indien, par exemple, traverſera une forêt ou une plaine de deux cents milles de largeur, & arrivera avec la plus grande exactitude au point qui eſt le but de ſon voyage. Il parcourra cet immenſe chemin ſur une ligne droite, ſans déviation ſenſible; & il le fera également que le ciel ſoit clair ou nébuleux.

C'eſt avec une égale ſagacité qu'il peut indiquer le lieu où le ſoleil ſe trouve à chaque heure du jour, quoique la vue de cet aſtre ſoit interceptée par des nuages ou par des brouillards. Indépendamment de cela, ils ont l'art de ſuivre la trace d'un homme ou d'un animal avec une incroyable facilité, ſoit qu'il ait marché ſur des feuilles ou ſur l'herbe. C'eſt

pourquoi il eſt extrêmement difficile de leur échapper par la fuite. Tous ces talens ils les doivent, non-ſeulement à la Nature, mais à un empire extraordinaire ſur leurs ſens & ſur leurs facultés intellectuelles, qui ne peut être acquis que par une attention toujours ſoutenue & une longue expérience.

Ils ſont ordinairement doués d'une mémoire fort tenace : car ils peuvent récapituler chaque particularité de ce qui a été traité dans une de leurs aſſemblées, & ils ſe rappellent le temps précis de chacune d'elles. Leurs colliers de *Ouampums* (1) conſervent la mémoire de la ſubſtance des Traités qui ont été faits avec les Nations voiſines pendant des ſiecles en arriere ; ils les rappellent, & y renvoient avec autant de netteté & de promptitude, que les Européens peuvent le faire avec tous leurs documens écrits.

Toutes les Nations Indiennes témoignent un grand reſpect pour la vieilleſſe. L'avis d'un pere excite rarement une grande attention de la part des jeunes Indiens, qui ſe bornent à lui donner un ſimple conſentement ; mais ils tremblent en quelque ſorte devant le grand-pere, & ils obéiſſent avec la plus grande promptitude à ſes injonctions. Les diſcours des anciens de la Nation ſont regardés par les jeunes,

(1) Ce ſont des coquillages enfilés en forme de colliers, qui ſe délivrent dans toutes les négociations avec eux, ou entr'eux, & qui ſervent à en perpétuer la mémoire.

comme des oracles. Si pendant leurs chaſſes, ils prennent quelque gibier réputé parmi eux comme un morceau délicieux & rare, celui qui l'a pris le préſente auſſi-tôt au plus vieux de ſes parens.

Un Indien ne ſe laiſſe jamais accabler de ſoucis, mais vit toujours dans une parfaite tranquillité. Naturellement indolent, ſi une ſubſiſtance ſuffiſante eſt à ſa portée, jamais on ne le verra prendre des ſoins extraordinaires ou s'éloigner beaucoup, quoique par-là il pût s'en procurer une plus abondante ou plus recherchée. Comme il n'a aucune eſpece d'affaire, il ſe livre entiérement à cette indolence, ne faiſant autre choſe que manger, boire, dormir & ſe promener dans le camp ou le village. Mais s'agit-il de ſortir, ſoit pour marcher contre l'ennemi, ſoit pour ſe procurer par la chaſſe une ſubſiſtance devenue néceſſaire, on le voit alerte & infatigable. On donnera des exemples de cette activité, lorſqu'on parlera de leurs guerres.

Le funeſte eſprit du jeu n'eſt pas particulier aux Européens. Les Indiens reſſentent auſſi les impulſions attrayantes de cette paſſion, & ils s'y livrent quelquefois juſqu'à perdre leurs armes, leurs parures, & enfin tout ce qu'ils poſſedent. Mais on ne les voit pas dans ce cas en agir comme nos joueurs policés qui murmurent, & ſouvent font pis encore, apoſtrophant le Ciel de plaintes ou d'imprécations. Jamais un ſeul mot de mécontentement n'échappe à nos Indiens, & ils ſupportent ces revers de la for-

tune avec une modération & un froid dignes d'un Stoïcien. La grande tache du caractere Indien eſt ce penchant qui les porte à traiter leurs ennemis avec une cruauté qui fait frémir les Nations Européennes. Mais s'ils ſont auſſi barbares pour ceux avec leſquels ils ſont en guerre, on ne peut être plus humain, plus hoſpitalier qu'ils le ſont envers ceux avec leſquels ils ſont en paix. On peut dire avec aſſurance qu'ils ſont les plus cruels ennemis & les meilleurs amis qu'il y ait ſur la ſurface de la terre.

Les Indiens en général ne ſont point ſujets à la paſſion de la jalouſie, & regardent comme un fou celui qui n'a pas confiance en ſa femme. Il y a même des Nations qui n'ont pas ſeulement l'idée de cette paſſion. Les plus débauchés de leurs jeunes gens attentent rarement à la pudicité des femmes mariées, & celles-ci ne ſe mettent pas dans le cas d'être ſollicitées. Cependant les femmes Indiennes ſont en général d'un tempérament fort amoureux, & elles peuvent s'y livrer avant que d'être mariées, ſans perdre en rien de l'eſtime publique.

Pendant que j'habitois parmi les *Nadoeſſis*, je remarquai qu'on avoit des égards extraordinaires pour une de leurs femmes; j'en recherchai le motif, & j'appris qu'elle jouiſſoit de cette conſidération pour une action qui, chez tous les autres Peuples, l'eût couverte d'infamie.

On me dit que pendant qu'elle étoit jeune, (car alors elle étoit déjà fort avancée en âge,) elle avoit

donné ce qu'on appelle une fête de riz. Suivant une coutume ancienne, mais preſque tombée en déſuétude, elle avoit invité quarante jeunes Guerriers à ſa cabane ; & après les avoir fêtés ſplendidement en riz & en gibier, elle les avoit régalés tour-à-tour d'un petit entretien ſecret, derriere un paravant placé pour cet effet au fond de la tente.

Cette extrême galanterie lui valut la faveur la plus décidée de ſes Hôtes, & l'approbation de toute ſa Tribu. Les jeunes Indiens furent ſi touchés de ce mérite extraordinaire, qu'ils rechercherent ſa main à l'envi ; & peu de temps après, un des principaux Chefs l'ayant priſe pour femme, elle acquit ſur lui la plus grande autorité, & en reçut pendant toute ſa vie les marques les plus ſenſibles d'amour & de reſpect.

Mais c'eſt à peine une fois dans un ſiecle qu'on voit une femme aſſez courageuſe pour donner une pareille fête, quoiqu'un mari du premier rang dans la Nation ſoit la ſûre récompenſe de celle qui s'en tire avec ſuccès ; cette coutume, à ce que j'ai depuis appris, eſt particuliere aux *Nadoeſſis*.

Les Indiens ne connoiſſent point la propriété, excepté à l'égard des choſes qui ſont à leur uſage perſonnel ou domeſtique ; chacun les regarde comme lui appartenantes à l'excluſion de tout autre, & les augmente ſelon les circonſtances : mais ils ſont extrêmement libéraux les uns envers les autres, & ils ſuppléent

ſuppléent à ce dont leurs amis ont beſoin au moyen de ce qu'ils ont de ſuperflu.

Dans les dangers, ils ſecourent promptement ceux de leur Nation ou Tribu qui en ont beſoin, ſans en attendre aucun retour, excepté la juſte conſidération que les Indiens accordent au mérite. Les loix ſimples & équitables de la Nature étant leur ſeule regle, chacun eſt conſidéré à proportion de ſon mérite. Cette égalité de conditions, d'uſages, de priviléges, & cette familiarité conſtante & ſociale qui regnent entre tous les Indiens, leur inſpirent un eſprit véritablement patriotique, qui tend au bien général de la Société dont ils ſont partie.

Si un de leurs voiſins eſt privé, ſoit par mort naturelle, ſoit par l'ennemi, d'un de ſes enfans, ceux qui ont le plus grand nombre d'eſclaves y ſuppléent, en lui en donnant un; cet eſclave eſt ſouvent adopté & traité avec les mêmes égards que s'il étoit le fils de la perſonne à qui il a été donné.

Les Indiens éloignés des Colonies Européennes, ne peuvent pas ſe faire une idée de notre monnoie; & lorſqu'ils connoiſſent ſes uſages, ils la regardent comme la ſource d'une foule de maux. C'eſt à elle qu'ils attribuent ceux qui regnent parmi les Européens, comme la trahiſon, le vol, le meurtre & la dévaſtation.

Ils regardent comme éloigné de toute raiſon qu'un homme en ait plus qu'un autre; & ils s'étonnent de ce que la poſſeſſion d'une plus grande quantité de

monnoie puiſſe attirer à ſon poſſeſſeur des reſpects & des honneurs. Mais ce qui excede leur croyance, c'eſt que, dans nos inſtitutions, le manque de ce métal puiſſe être la cauſe pour laquelle quelqu'un perde ſa liberté; & que, par une ſuite de ſa diſtribution inégale, il y ait parmi nous beaucoup de gens qui ſont renfermés dans de triſtes priſons, & retranchés d'une Société dont ils ſont partie. Ils ne peuvent s'empêcher de traiter de barbares, les auteurs de cette partie de notre Gouvernement politique, & de leur retorquer les noms de ſauvages & de brutes.

Leur indifférence pour toutes les productions des Arts, eſt égale à celle qu'ils ont pour les richeſſes. Quand on leur montre quelque bel ouvrage, ils diſent; *Cela eſt beau, j'ai du plaiſir à voir cela.* Mais ils ne témoignent pas la moindre curioſité ſur la maniere dont il eſt compoſé. Ils ne peuvent même pas ſe former une idée juſte de ſon uſage. Mais parlez-leur d'un homme en état de courir avec grande agilité, qui eſt habile dans l'art de la chaſſe, & capable de tirer un coup de fuſil juſte au but, qui bande facilement un arc, ou manœuvre habilement un canot, qui entend bien l'art de la guerre, qui connoît la ſituation d'un pays, & qui peut traverſer ſans s'égarer une immenſe forêt, en ne ſubſiſtant que d'une très-petite quantité de proviſions, ils ſont dans le raviſſement; ils écoutent avec grande attention cette intéreſſante hiſtoire, & ils accordent la plus haute conſidération à celui qui en eſt le héros.

CHAPITRE IV.

De la maniere de compter le temps, uſitée par les Indiens.

En conſidérant la profonde ignorance des Indiens en Aſtronomie, on trouvera qu'ils diviſent le temps aſſez raiſonnablement. Ceux des parties intérieures, & c'eſt d'eux que je parle en général, le comptent par hivers, ou, comme ils s'expriment, par neiges.

Il y a parmi eux quelques Nations qui diviſent l'année en lunes, & qui la font conſiſter en douze mois ſynodiques ou lunaires, en obſervant, après trente lunaiſons, d'en compter une ſurnuméraire qu'ils appellent la lune perdue, après laquelle ils recommencent à compter comme auparavant. Ils donnent une grande attention à l'apparition de la nouvelle lune; & dans cette occaſion, ils pouſſent toujours quelques cris de joie, étendant en même temps leurs mains vers elle.

Chaque mois a chez eux un nom expreſſif de ſa température: par exemple, le mois de Mars, qui eſt le premier de l'année, & qu'ils commencent généralement à la nouvelle lune qui ſuit immédiatement l'équinoxe du printemps, eſt nommée par eux le mois ou la lune des vers, parce qu'alors les vers quittent leurs retraites de deſſous les écorces des

arbres ou les autres lieux où ils s'étoient cachés pendant l'hiver.

Le mois d'Avril eſt appellé le mois des plantes; Mai, le mois des fleurs; Juin, la lune chaude; Juillet, la lune du chevreuil: les raiſons de ces dénominations s'offrent d'elles-mêmes.

Août eſt nommé la lune des eſturgeons, parce que dans ce mois on en prend une grande quantité.

On donne au mois de Septembre le nom de la lune du blé; c'eſt dans ce mois qu'on fait la récolte du mays ou blé d'Inde.

Le mois d'Octobre porte le nom du mois des voyages; parce que c'eſt alors que les Indiens quittent leurs villages, & s'acheminent vers les lieux où ils ſe propoſent de chaſſer pendant l'hiver.

Novembre eſt appellé la lune du caſtor: car c'eſt dans ce mois que cet amphibie ſe retire dans ſes cabanes, après y avoir amaſſé ſes proviſions pour l'hiver.

Ils donnent au mois de Décembre le nom de la lune de la chaſſe, parce que ce mois eſt employé à la chaſſe.

Janvier eſt nommé la lune froide, parce qu'il gele ordinairement dans ce mois plus fort que dans tout autre, & que le froid y eſt plus rigoureux.

Enfin, le mois de Février a reçu le nom de la lune ou du mois de la neige, à cauſe de la quantité de neige qui tombe ordinairement avec plus d'abondance dans ce mois que dans tout autre.

Lorſque la lune ne paroît pas, ils diſent que la lune eſt morte ; & quelques-uns appellent les trois derniers jours de chaque lunaiſon, où on ne peut appercevoir cet aſtre, les jours nuds. La nouvelle apparition de la lune eſt pour eux une ſorte de réſurrection.

La diviſion du mois en ſemaines leur eſt inconnue. Mais ils comptent les jours par ſommeils. La moitié du jour eſt indiquée par l'arrivée du ſoleil au midi, & les quarts par le lever & le coucher de cet aſtre ; ce qu'ils expriment dans leur eſpece d'écriture par des hiéroglyphes fort expreſſifs.

Les Indiens ſont tout-à-fait ignorans en Géographie, ainſi que dans les autres Sciences. Cependant ils tracent, comme je l'ai déjà remarqué, des Cartes aſſez exactes des pays qu'ils ont fréquentés. Il n'y manque que la latitude & la longitude pour les rendre aſſez complettes.

Leur ſeule connoiſſance aſtronomique conſiſte enfin à pouvoir indiquer l'étoile polaire ; ils s'en ſervent pour ſe diriger dans leur marche pendant la nuit.

Ils meſurent la diſtance des lieux, non par milles ni par lieues, mais par journée de marche ; une pareille journée m'a paru, d'après mes calculs, équivaloir à environ vingt milles anglois. Ils les diviſent cependant auſſi en demi & quarts, & ils les déſignent ſur leurs Cartes avec une grande exactitude par des ſignes hiéroglyphiques, lorſque dans

une assemblée ils déterminent leurs parties de chasse ou de guerre.

L'Arithmétique leur est entiérement inconnue ; & quoiqu'ils puissent compter à leur maniere quelque nombre que ce soit, les chiffres & les lettres sont pour eux une chose mystérieuse, & au-dessus de leur intelligence. Voici un fait qui le prouve.

Pendant mon séjour parmi les *Nadoessis*, quelques-uns de leurs Chefs voyant un jour dans un de mes Livres d'Astronomie la figure d'une éclipse de lune, ils me témoignerent desirer d'y regarder. Leur ayant donné le livre fermé, ils commencerent à compter les feuillets, jusqu'à celui où étoit la figure. Après qu'ils l'eurent examinée, & qu'ils m'eurent fait beaucoup de questions sur ce sujet, je leur dis qu'il n'étoit pas nécessaire qu'ils prissent tant de peine pour retrouver l'endroit, & que je pouvois non-seulement trouver tout-à-coup la place de la figure, mais même leur dire sans compter les feuillets, combien il y en avoit qui précédoient.

Ils me témoignerent une grande surprise de mon assertion, & me demanderent de leur en démontrer la possibilité. Pour cela, je dis au Chef qui tenoit le livre, de l'ouvrir dans un endroit quelconque, & en me montrant la page, de cacher avec soin le bord du livre, en sorte que je ne pusse pas en compter les feuilles. C'est ce qu'il fit avec beaucoup de précautions ; mais ayant jetté les yeux sur le feuillet, je lui dis, à sa grande surprise, le nombre

des feuillets précédens. Il les compta avec ſoin, & trouva, comme on peut le juger, que j'avois dit juſte ; enfin, lorſqu'après pluſieurs épreuves, ils virent que je le faiſois & promptement & ſans jamais me tromper, ils me témoignerent un étonnement auſſi grand que ſi j'avois rendu la vie à un mort. La ſeule maniere dont ils purent ſe rendre compte à eux-mêmes de quelque choſe d'auſſi étrange, c'eſt que le livre étoit un Eſprit, qui me diſoit à l'oreille la réponſe de tout ce que je lui demandois.

Cette circonſtance, toute frivole qu'elle paroîtra à quelques-uns de mes Lecteurs, contribua beaucoup à accroître ma conſidération parmi eux, & à augmenter la grande idée qu'ils avoient déjà conçue de moi.

CHAPITRE V.

De la maniere dont les Indiens ſe gouvernent.

CHAQUE Corps ou Nation ſéparée d'Indiens ſe diviſe en bandes ou tribus, dont chacune forme communauté avec la Nation dont elle fait partie; & de même que chaque Nation ſe diſtingue des autres par des ſymboles & comme des armoiries particulieres, de même chaque bande ou tribu a auſſi ſon ſymbole par lequel elle eſt dénommée, comme celle de l'aigle, celle de la panthere, du tigre, du buffle, &c. Une Tribu des *Nadoeſſis* eſt repréſentée par un ſerpent, une autre par une tortue, la troiſieme par un écureuil, la quatrieme par un loup, une cinquieme par un buffle, &c. Dans chaque Nation ou chaque Tribu, les Particuliers ſe diſtinguent de la même maniere, & l'Indien de la claſſe la moins relevée conſerve une mémoire exacte de ſa deſcendance directe & de ſa famille.

Si un grand nombre de circonſtances ne s'y oppoſoient, cette diſtinction de Tribus, & l'attachement ſingulier de chaque Membre pour celle dont il fait partie, me conduiroient preſque à en conclure que les Indiens tirent leur origine des Iſraélites.

Indépendamment de ces marques diſtinctives, chaque Nation a auſſi ſa maniere propre de conſtruire

ſes tentes ou ſes cabanes; & les Indiens connoiſſent ſi bien cette maniere, quoiqu'un Européen n'y apperçoive aucune différence, qu'au premier abord ils reconnoiſſent par la poſition d'une perche laiſſée en terre, quelle Nation a campé ſur le lieu, quelques mois auparavant.

Chaque bande ou tribu a un Chef qu'on appelle *le grand Chef* ou *le grand Guerrier*. Il eſt choiſi en conſidération de ſa valeur & de ſon expérience à diriger les opérations militaires, ainſi qu'à régler tout ce qui y a trait. Mais ce Chef n'eſt point conſidéré comme celui de leur petit état; car indépendamment du *grand Guerrier* qui a mérité ce titre par ſes talens militaires, il y a un autre Chef qui, par droit héréditaire, a une prééminence ſur toute la Tribu, & a en quelque ſorte l'adminiſtration des affaires civiles. Ce Chef pourroit à bon titre être appellé le *Sachem* (1); ſon conſentement eſt néceſſaire dans toutes les négociations & traités, auxquels il applique la marque de la Tribu ou de la Nation.

Quoique ces deux hommes ſoient conſidérés comme les Chefs de la Tribu, & même que le dernier ſoit qualifié d'un titre ſemblable à celui de Roi, les Indiens ne ſont aſſujettis à aucune ſubordination ci-

(1) *Note du Traducteur.* C'étoit le nom que les Phéniciens donnoient à leurs premiers Magiſtrats civils, dont apparemment M. Carver trouve l'autorité & la dignité correſpondantes à celles de ces Chefs Indiens. On ne voit pas pourquoi

vile ou militaire. Comme chacun a une haute opinion de ſoi-même, & eſt extrêmement jaloux de ſa liberté, toute injonction qui ſeroit accompagnée d'une apparence de commandement ſeroit auſſi-tôt rejettée avec dédain.

C'eſt en conſéquence fort rarement que leurs Chefs ſont aſſez indiſcrets pour leur donner aucun ordre péremptoire. Mais un ſimple avis propoſé par un Chef, diſant qu'il penſe que telle choſe eſt utile, excite auſſi-tôt une vive émulation parmi ceux d'un rang inférieur, & elle eſt auſſi-tôt miſe à exécution avec zele. Par cette méthode, ce que le commandement auroit de révoltant pour des eſprits auſſi indépendans, eſt remplacé par une ſorte d'autorité perſuaſive qui, à peu de choſe près, à l'effet d'un ordre abſolu.

Il n'y a parmi les Indiens aucune forme apparente de gouvernement. Ils ne reconnoiſſent point cette diſtinction de Magiſtrats & de Sujets; & chacun paroît jouir d'une liberté que rien ne reſtreint. L'objet de leur gouvernement a plutôt trait au-dehors qu'au-dedans; car leur attention ſemble plutôt occupée à conſerver entre les différens Membres de leur Tribu ou de leur Nation, cette union intime de laquelle dépend leur force contre leurs ennemis, qu'à y maintenir l'ordre intérieur par aucun réglement public. Si le Chef propoſe un projet qui paroît utile à la communauté, chacun a la liberté de contribuer à ſon exécution: car il n'y a point

parmi eux de loi pour les contraindre à quoi que ce ſoit. Si quelqu'un a commis une violence ou un meurtre, le droit de venger cette action criminelle, eſt laiſſé à la famille de ceux qui ont reçu l'injure. Les Chefs ne s'arrogent le pouvoir ni d'infliger, ni de modérer la punition.

Il y a quelques Nations où la dignité de Chef eſt héréditaire, & où la ſucceſſion eſt limitée à la ligne féminine. A la mort d'un Chef, ce ſont ſes ſœurs qui lui ſuccedent de préférence à ſon fils ; & s'il n'y a pas de ſœur, c'eſt la parente la plus proche qui la remplace. Cela rend raiſon de la ſingularité qu'on a remarquée dans ma Relation ; ſçavoir, d'une femme Chef & Reine de la Nation des *Ouinebagos* : cela m'avoit paru fort extraordinaire, avant que je connuſſe cette coutume.

Chaque famille a le droit de nommer un de ſes Chefs pour aſſiſter le Chef principal, & veiller ſur les intérêts de ſa famille ; en ſorte que, ſans ſon conſentement, aucune réſolution ayant un objet public ne peut être exécutée. C'eſt ordinairement leur habileté à parler qui les fait choiſir, & il n'y a qu'eux qui aient la permiſſion de haranguer dans les grandes aſſemblées.

C'eſt ce Corps, ayant ſon Chef héréditaire à la tête, qui paroît être dépoſitaire de l'autorité ſuprême. C'eſt lui qui détermine tout ce qui eſt à faire pour la chaſſe, qui décide la guerre ou la paix, & toutes les autres affaires publiques. Après le Corps des Chefs

vient celui des Guerriers, qui comprend tous ceux qui peuvent porter les armes. Cette diviſion a quelquefois auſſi à ſa tête le Chef de la Nation, s'il s'eſt ſignalé par quelque action d'éclat; ſinon, c'eſt un Chef qui s'eſt rendu fameux par ſes exploits militaires.

Ces aſſemblées générales leur ſervent à diſcuter toutes les affaires de conſéquence. Mais aucune entrepriſe de quelque importance n'a ſon exécution, qu'elle ne ſoit unanimement approuvée par les Chefs. Ils s'aſſemblent ordinairement ſous une tente ou dans une cabane deſtinée à cela; ils s'aſſeoient ſur la terre en cercle, & alors le plus ancien Chef ſe leve & harangue. Quand il a fini, un autre prend la parole; & ainſi ils parlent tous, s'il eſt néceſſaire, & chacun à ſon tour.

Dans cette occaſion, leur diſcours eſt nerveux, & leur maniere de s'exprimer empoulée. Leur ſtyle eſt rehauſſé d'images, de comparaiſons & de métaphores hardies; & ne le cede pas, par ſes allégories, à celui d'aucune Nation orientale. Dans tous ces diſcours d'appareil, ils s'expriment avec beaucoup de véhémence; mais dans le diſcours ordinaire, ils le font ſimplement & uniment comme nous.

On permet aux jeunes gens d'aſſiſter à ces délibérations nationales; quoiqu'il ne leur ſoit point permis de prendre la parole, juſqu'à ce qu'ils ſoient admis ſuivant les uſages. Mais ils écoutent avec beaucoup d'attention; & pour marquer qu'ils ont bien compris & qu'ils approuvent les réſolutions

priſes par les Chefs, ils s'écrient fréquemment : *Cela eſt bien ; cela eſt juſte.*

La maniere uſitée dans tous les rangs, pour marquer ſon conſentement, eſt de pouſſer une ſorte d'aſpiration forcée qui ſonne à-peu-près comme ces lettres OAH. On la répete preſque à la fin de chaque période.

CHAPITRE VI.

Des Feſtins ou Repas des Indiens.

LA plupart des Nations Indiennes ne font uſage ni de pain, ni de ſel, ni des épiceries; & pluſieurs d'entr'elles n'en ont pas même la connoiſſance. Les *Nadoeſſis* en particulier n'ont ni pain, ni aucun autre aliment ſubſidiaire. Ils mangent le riz qui croît ſpontanément en divers endroits de leur territoire; mais ils le font bouillir, & le mangent ſeul. Ils mangent auſſi la chair des animaux qu'ils ont tués; mais ſans avoir recours à aucune ſubſtance farineuſe pour la mêler avec elle, & en abſorber les parties groſſieres (1). Enfin, lorſqu'ils ſe ſervent du ſucre qu'ils ont extrait de leur érable à ſucre, ce n'eſt pas pour rendre leurs mets plus agréables; mais ils le mangent ſeul & pour lui-même, comme toute autre eſpece d'aliment.

Ils n'ont aucune idée de l'uſage du lait comme nourriture, quoiqu'il leur fût facile d'en avoir une grande quantité du buffle ou de l'élan. Mais ils ne

(1) *Note du Traducteur.* Je ne ſçais ſi cette phyſique de l'Auteur eſt juſte. Il me ſembleroit que l'objet de l'union du pain avec les viandes ſeroit non d'abſorber les parties groſſieres de ces dernieres, mais de tempérer l'alcaleſcence des viandes par une ſubſtance farineuſe dont le propre eſt de tendre à l'acide.

le regardent que comme utile aux petits de ces animaux. Malgré tout cela, je ne me ſuis pas apperçu qu'il réſultât aucun inconvénient du non-uſage de ces alimens réputés ſi néceſſaires & ſi nourriſſans parmi les Nations Européennes; au contraire, les Indiens dont je parle ſont en général vigoureux & d'une forte ſanté.

Il y a cependant un mets analogue à notre pain, qui eſt uſité parmi les *Ottagamis*, les *Sâkis* & autres Nations plus à l'Eſt, chez leſquelles croît le blé d'Inde; elles en font le plus grand cas, & même les Européens qui les fréquentent le trouvent extrêmement ſavoureux. Il eſt compoſé du blé qu'on vient de nommer, cueilli avant ſa maturité, & de féves tendres; le tout bouilli avec la chair d'ours, dont la graiſſe adoucit cette eſpece de légume, & le rend extrêmement agréable au goût. Ils nomment ce mets *ſuccatosch*. On pourroit y ajouter encore cette eſpece de galette dont je mangeai chez les *Ottaouas*, qui eſt formé du blé encore en lait, exprimé de ſa balle, pétri dans ſon lait même, & cuit ſous la cendre chaude. J'ai déjà dit que c'étoit un manger délicieux.

Les Indiens ſont fort éloignés d'être *cannibales* (1) comme on le dit; toutes leurs viandes ſont ou rôties

(1) *Note du Traducteur.* L'Auteur nomme ici cannibales ceux qui mangent la viande crue. Nous prenons en France ce mot dans une autre acception, & nous appellons ainſi ceux qui mangent de la chair humaine.

ou bouillies, & même exceſſivement. Leur boiſſon eſt en général le bouillon même dans lequel la viande a été cuite.

Leur nourriture habituelle eſt la chair de l'ours, du buffle, de l'élan, du cerf, du caſtor & du racoun, qu'ils apprêtent de la maniere qu'on vient de dire. Ils mangent le plus ſouvent celle de cerf qui eſt ſeche, avec celle d'ours qui eſt graſſe & ſucculente; & quoique cette derniere ſoit extrêmement riche en ſucs & en graiſſe, on ne l'a jamais vu ſurcharger l'eſtomac.

Au printemps de chaque année, les *Nadoeſſis* mangent l'écorce intérieure d'un arbriſſeau, qu'ils recueillent dans une partie de leur territoire; mais je n'ai pu ſçavoir le nom qu'ils lui donnent, ni le lieu précis où il croît. Cette écorce eſt fragile, & propre à être mâchée. Elle eſt d'un goût fort agréable, & on la dit très-nourriſſante. Sa ſaveur approche de celle du turnep; & lorſqu'on la met dans la bouche, elle a quelque reſſemblance avec cette racine, tant par ſa nature pulpeuſe que par ſa fragilité.

Les dernieres claſſes d'Indiens ſont extrêmement malpropres dans la préparation de leurs mets; mais quelques-uns des Chefs affectent beaucoup de propreté, ſoit dans leurs habillemens, ſoit dans leurs tentes & dans leur nourriture.

Les Indiens mangent ordinairement en grandes troupes, en ſorte que leurs repas peuvent, à quelques égards,

égards, être appellés des fêtes ; ils le font cependant ſans ſe conformer à une heure fixe ou réglée, mais d'après leur appétit ou la circonſtance.

Le repas eſt communément terminé par une danſe ; & ils penſent probablement rendre par-là au *Grand-Eſprit*, duquel ils reconnoiſſent tenir tous leurs biens, un hommage plus ſenſible & plus agréable que quelque action de grace que ce fût. Dans ces circonſtances, les hommes & les femmes mangent à part, & chaque ſexe invite tour-à-tour ſes ſemblables à partager ſes mets ; mais dans leur maniere intérieure de vivre, les hommes & les femmes mangent enſemble.

Il n'eſt point de Peuple ſi enclin à l'hoſpitalité, ſi doux envers ceux dont il n'a point à ſe plaindre, & ſi libre que ces bons Indiens. Ils partagent ſans héſiter avec ceux de leur Tribu, la derniere partie de leurs proviſions, & même ils ſe comportent d'une maniere ſemblable avec ceux d'une Nation différente, ſi par haſard ils arrivent pendant qu'ils mangent. Enfin, quoique leurs proviſions ne forment pas un fond commun, cependant cette communauté de biens qui regne parmi eux, & leur généroſité, produiſent à bien peu près le même effet.

Lorſque les Chefs tiennent aſſemblée pour quelque affaire publique, elle eſt toujours terminée par une fête générale, dans laquelle la profuſion & la joie n'ont point de limites.

CHAPITRE VII.

Des Danſes Indiennes.

LA danſe eſt l'exercice favori des Indiens. Ils ne ſe raſſemblent jamais pour quelque affaire publique, que cet exercice ne forme une partie de leur amuſement; & quand ils ne ſont point engagés en partie de chaſſe ou dans quelque expédition militaire, la jeuneſſe des deux ſexes s'amuſe à danſer chaque ſoir.

La danſe, comme je l'ai obſervé, fait toujours partie de leurs fêtes. Alors, comme dans leurs autres danſes, chaque homme ſe leve à ſon tour, & ſe meut en tournant avec beaucoup d'aſſurance & de liberté, & chantant les exploits de ſes ancêtres. Pendant ce temps, la compagnie qui eſt aſſiſe à terre & à l'entour du danſeur, ſe joint à lui, pour marquer la cadence par un ton bizarre qu'ils prononcent tous enſemble, & qui eſt *heh, heh, heh;* ces notes, ſi l'on peut ainſi les nommer, ſont articulées avec un accent aigre, & pouſſées de toute la force de leurs poumons; en ſorte qu'on croiroit qu'ils en ſont épuiſés. Mais bien loin de là, ils le répetent avec la même violence pendant tout le temps de cet amuſement.

Les femmes, particuliérement celles des Nations de l'Oueſt, danſent avec beaucoup de grace. Elles

ſe tiennent droites ; & avec leurs bras pendans à leur côté, elles ſe meuvent quelques verges à droite, & enſuite à gauche. Ce mouvement ne s'exécute point, en faiſant des pas comme les Européens, mais avec les pieds joints l'un à l'autre, & en portant alternativement de côté le devant du pied & le talon. De cette maniere, elles gliſſent latéralement avec beaucoup d'agilité juſqu'à une certaine diſtance ; elles reviennent enſuite : & quel que ſoit le nombre de celles qui ſe joignent à la danſe, elles gardent la meſure ſi exactement, qu'il n'y a jamais d'interruption. Pendant ce temps là, elles mêlent, à des périodes réglées, leurs voix délicates avec les voix rudes & mâles des hommes qui ſont aſſis à l'entour ; car jamais les deux ſexes ne ſe mêlent dans leurs danſes. Le mêlange de ces voix avec la muſique de leurs tambours & de leurs *chichicous*, produit une harmonie aſſez agréable.

Les Indiens ont pluſieurs eſpeces de danſes pour les différentes occaſions ; telles ſont la danſe du calumet, la danſe de guerre, celle du mariage & celle du ſacrifice. Les mouvemens de chacune ſont fort différens ; mais il eſt preſque impoſſible de donner une idée de ce qui les diſtingue.

La maniere de danſer des différentes Nations a auſſi ſes variétés. Les *Chippeways*, par exemple, pratiquent une plus grande variété d'attitudes qu'aucune autre Nation. Quelquefois ils tiennent la tête élevée, d'autres fois ils la courbent preſque juſqu'à terre ; ils

l'inclinent d'un côté, & immédiatement après de l'autre. Les *Nadoeſſis* portent leur corps plus droit, ſont plus fermes, & ſe meuvent avec plus de grace. Mais tous accompagnent ces mouvemens avec le bruit déſagréable qu'on a dit plus haut.

La danſe du calumet eſt la principale & la plus agréable de toutes pour le ſpectateur, parce qu'elle eſt la moins violente, & que ſes mouvemens ſont les plus gracieux. Elle n'eſt en uſage chez eux que dans des occaſions particulieres, comme lorſqu'un Ambaſſadeur de Nation ennemie vient traiter de la paix, ou lorſque des Etrangers de conſidération traverſent leur territoire.

La danſe de guerre, qu'ils pratiquent, ſoit lorſqu'ils ſont ſur le point de partir pour une expédition de guerre, ſoit lorſqu'ils en reviennent, eſt propre à jetter la terreur dans l'eſprit d'un Etranger qui la voit pour la premiere fois. On l'exécute comme les autres, au milieu d'un cercle de Guerriers. Le Chef de l'expédition commence ordinairement, en ſe mouvant de droite à gauche, & en chantant les expéditions de ſes ancêtres. Quand il a terminé le récit de quelque action mémorable, il donne un violent coup de ſa maſſue ſur un poteau fixé à cet effet en terre vers le centre de l'aſſemblée.

Chacun danſe à ſon tour, & récapitule les actions mémorables de ſa famille, juſqu'à ce que tous ſe réuniſſent pour danſer. C'eſt en ce moment ſur-tout qu'elle devient alarmante pour un Etranger qui ſe

trouve parmi eux; car ils prennent alors les poſtures les plus terribles & les plus effrayantes qu'ils puiſſent imaginer, chacun repréſentant de ſon mieux le rôle qu'il eſpere jouer vis-à-vis de ſon ennemi. Pendant ce temps, ils tiennent entre les mains leurs couteaux pointus avec leſquels, en tournant comme ils font, ils ſemblent être en danger de ſe couper la gorge les uns aux autres; & cela arriveroit ſans doute ſans l'extrême dextérité avec laquelle ils évitent le coup. Par ces différens mouvemens, ils ont pour objet de repréſenter la maniere dont ils tuent, dont ils ſcalpent une chevelure, & dont ils font un priſonnier. Pour augmenter l'horreur de la ſcene, ils jettent les mêmes hurlemens & cris dont ils font uſage dans le combat; en ſorte qu'il eſt impoſſible de les voir, ſans ſe croire ſpectateur d'une aſſemblée de démons déchaînés.

Je me ſuis quelquefois joint à eux dans leur danſe; mais, je l'avoue, cet amuſement ceſſa bientôt d'en être un pour moi: car je ne pouvois dépoſer ma crainte de recevoir quelque bleſſure, qui, vu la violence de leurs mouvemens, auroit été mortelle.

J'ai obſervé que les Nations qui ſont à l'Oueſt du Miſſiſſipi, & ſur les bords du lac Supérieur, continuent de faire uſage de la danſe appellée *Paouâh*, ou la *danſe noire*: le menu peuple des Colonies fait diverſes hiſtoires ridicules de cette danſe, qu'il dit ſervir aux Indiens à évoquer le Diable; mais on convient que cela étoit autrefois, & que cette danſe

eſt aujourd'hui preſque inuſitée parmi ceux qui vivent dans le voiſinage des établiſſemens Européens. Toutefois j'ai découvert qu'elle eſt encore en uſage parmi les Nations de l'intérieur ; & quoique je n'aie pu voir évoquer le Diable, j'ai été témoin de ſcenes qui ſemblent ne pouvoir être exécutées que par gens qui ont commerce avec lui, ou par d'habiles & inconcevables Charlatans.

En effet, pendant que je vivois parmi les *Nadoeſſis*, on exécuta une danſe de cette eſpece, à l'occaſion de l'admiſſion d'un des Indiens dans une Société qu'ils nomment *Ouakon Kitcheouah* ; c'eſt-à-dire, la *Confraternité de l'Eſprit*. Cette Société eſt compoſée de perſonnes des deux ſexes ; mais on n'y admet que des perſonnes d'un caractere ſur lequel il n'y a rien à redire, & qui ont l'approbation de tout le Corps. A cette cérémonie ſuccéda la danſe en queſtion, dans laquelle je ne vis rien qui pût donner naiſſance au bruit répandu, & le tout ſe termina, ſuivant l'uſage, par une grande fête.

J'obſerverai cependant que l'initiation fut accompagnée de quelques circonſtances fort étranges, qui ne pouvoient être produites que par la magie ou une ſurprenante dextérité ; ce qui m'engage à en donner une deſcription.

Cette cérémonie fut exécutée vers la nouvelle lune, & dans un endroit préparé pour cet effet au milieu du camp, qui pouvoit contenir environ deux cents perſonnes. Comme j'étois Etranger, & qu'on

me traitoit avec beaucoup d'égards, je fus invité & placé tout près des barrieres de l'enceinte. Voici ce que je vis, en y donnant toute l'attention poſſible.

On commença à s'aſſembler vers le midi, le ſoleil étant très-brillant, ce qu'on regarda comme un heureux augure; car les Indiens ne tiennent jamais volontairement une de leurs aſſemblées publiques, à moins que le ciel ne ſoit clair & ſans nuages. Un grand nombre de Chefs parut d'abord; ils étoient tous dans leurs plus beaux ornemens. Après eux vint le *Grand-Guerrier*, enveloppé dans une longue robe de riches fourrures qui trainoit à terre, & ſuivi d'un cortége de quinze ou vingt perſonnes, peintes & arrangées de la maniere la plus biſarre. Enſuite venoient les femmes de ceux qui avoient été déjà admis dans la Société, & la marche étoit terminée par un groupe confus d'Indiens des derniers rangs, qui s'étoient efforcés de contribuer autant qu'il étoit en leur pouvoir, à rendre la comparſe grande & majeſtueuſe.

L'aſſemblée étant aſſiſe, & le ſilence ordonné, un des Chefs principaux ſe leva; & par un diſcours brief, mais impoſant, il informa les aſſiſtans du motif de l'aſſemblée. Il les inſtruiſit du déſir qu'avoit un de leurs jeunes gens d'être admis dans la Société; & le prenant par la main, il le leur préſenta, leur demandant en même temps s'ils avoient quelque difficulté à oppoſer à ſon admiſſion dans leur Confraternité.

Perſonne ne s'y oppoſant, le jeune Candidat fut placé au centre, & quatre des Chefs prirent place tout près de lui. Enſuite l'exhortant à ne point être effrayé de l'opération qu'il alloit eſſuyer, mais à ſe comporter comme un homme & comme un brave Indien, deux d'entr'eux ſe ſaiſirent de ſes bras, & le firent mettre à genoux. Un autre ſe mit derriere lui, de maniere à le recevoir lorſqu'il tomberoit, & le dernier des quatre ſe plaça en face à la diſtance d'environ douze pieds.

Ces diſpoſitions étant faites, le Chef qui étoit au-devant du Candidat agenouillé, commença à lui parler d'une voix fort intelligible. Il lui dit qu'il alloit être agité par le même Eſprit qui bientôt ſe communiqueroit à lui; qu'il le frapperoit à mort, mais qu'auſſi-tôt après, la vie lui ſeroit rendue: à quoi il ajouta que cette communication, quoique accompagnée d'effets ſi terribles, étoit un acheminement néceſſaire aux avantages de la Société dans laquelle il alloit être admis.

Auſſi-tôt après avoir proféré ces paroles, l'Orateur parut tomber dans une grande agitation, qui, s'augmentant par degrés, devint ſi violente que toute ſa figure en étoit devenue difforme & tout ſon corps en convulſion. Dans ce moment, il jetta dans la bouche du jeune homme quelque choſe qui, par la couleur & par la forme, reſſembloit à une petite féve; & dans l'inſtant, celui-ci tomba ſans mouvement, comme s'il avoit reçu un coup de piſtolet. Le Chef qui

étoit placé derriere lui, le reçut dans ſes bras; & avec le ſecours des deux autres, ils l'étendirent à terre, dans un état tout-à-fait ſemblable à celui d'un homme privé de la vie.

Après cela, ils commencerent à lui frotter les membres, & à le frapper ſur le dos de coups plus propres à aſſommer un vivant qu'à réveiller un mort. Pendant cette ſinguliere opération, l'Orateur continuoit ſa harangue, & exhortoit les ſpectateurs à ne point être ſurpris, & à ne point déſeſpérer du retour du jeune homme à la vie, ajoutant que ſon état étoit l'effet de l'opération violente de l'Eſprit, ſur des facultés qui n'avoient jamais reſſenti rien de ſemblable.

Le Candidat reſta en effet pluſieurs minutes ſans ſentiment & ſans mouvement; mais enfin, après avoir reçu un grand nombre de coups, il commença à donner quelques ſymptômes de vie, qui furent ſuivis de violentes convulſions, & d'une eſpece d'obſtruction dans la gorge. Mais cela ne fut pas de longue durée; car ayant rejetté de ſa bouche la féve ou le je ne ſçais quoi que le premier Chef lui avoit jetté, il parut aſſez bien rétabli.

Cette partie de la cérémonie étant achevée, les Chefs qui en étoient les miniſtres, ôterent au Candidat les habits qu'il avoit portés juſques-là, & lui en mirent de neufs. Quand il fut habillé, l'Orateur le prit par la main, & le préſenta à la Société, comme un Membre régulierement initié, en exhor-

tant les anciens à donner à leur nouveau Confrere les inſtructions & les ſecours dont il pourroit avoir beſoin à cauſe de ſa jeuneſſe. Il exhorta auſſi le nouvel Aſſocié à recevoir & à ſuivre avec docilité les avis des anciens Membres de la Société où il entroit.

Tous ceux qui avoient été admis dans l'enceinte formerent enſuite un cercle à l'entour de lui, & la muſique commençant, le grand Chef chanta une chanſon où il célébroit, ſuivant l'uſage, leurs exploits militaires.

Le ſeul inſtrument de muſique dont les Indiens ſe ſervent en cette circonſtance eſt un tambour. C'eſt une piece de bois creux curieuſement travaillé, & ſur un bout duquel eſt étendue une peau, qu'ils frappent avec une ſimple baguette. Le ſon qui en ſort eſt loin d'être harmonieux, mais il ſert à battre la meſure; quelquefois ils y ajoutent le *chichicou*, & dans leurs danſes guerrieres, ils y joignent encore une eſpece de ſifre formé d'un roſeau qui produit un bruit aigre & perçant.

Toute la troupe ſe réunit alors, & la danſe commença. Pluſieurs chanteurs joignirent leurs voix au ſon des inſtrumens, & les femmes faiſant chœur à certains intervalles, il en réſulta une harmonie un peu ſauvage, mais qui n'étoit cependant pas ſans agrément. Ce fut un des plus agréables amuſemens dont je fus témoin pendant le temps que j'habitai avec eux.

Je ne pus pas voir ſans rire une ſorte de jeu ſingulier & enfantin qu'ils entremêlerent à cette danſe, & qui eſt la ſeule qui eut quelque apparence d'une conjuration magique. Pluſieurs des danſeurs portoient en main une peau de loutre ou de martre, qui, ayant été tirée de deſſus le corps de l'animal ſans être entamée, & étant remplie de vent, rendoit, au moyen de la compreſſion, un ſon aigu par une piece de bois fixée à la gueule. Lorſqu'on préſentoit cet inſtrument au viſage de quelqu'un de la compagnie, & qu'on produiſoit le ſon, il tomboit auſſi-tôt comme roide mort. Quelquefois on voyoit ainſi à terre deux ou trois perſonnes, hommes ou femmes, qui ſembloient bientôt après revenir à la vie, ſe levoient & ſe joignoient de nouveau aux danſeurs. Cet exercice paroiſſoit leur faire un plaiſir infini, même aux Chefs. J'appris dans la ſuite que ces peaux enflées étoient leurs Dieux Pénates, ou *Manitous*.

Lorſque quelques heures ſe furent paſſées de cette maniere, le repas commença. Les plats ayant été apportés près de moi, je reconnus qu'ils conſiſtoient en chair de chiens ; & j'ai été depuis informé que dans leurs grandes fêtes, ils ne mangent jamais aucune autre ſorte de viande : pour cet effet, lorſqu'il eſt queſtion d'une fête comme celle que je décris, le Candidat fait proviſion de chiens gras, s'il peut s'en procurer, à quelque prix que ce ſoit.

Cette coutume de manger du chien dans des cas

particuliers, donne aux Indiens une grande reſſemblance avec les Habitans de quelques côtes au Nord-Eſt du Kamshatka : car ſuivant l'Auteur de la Relation de ce pays, publiée par ordre de la Czarine, & dont j'ai déjà parlé, les Koreckis qui habitent au Nord du Kamshatka, & qui errent en hordes comme les Arabes, tuent un renne ou un chien, lorſqu'ils veulent honorer & calmer le méchant Eſprit; ils en mangent la chair, & laiſſent la tête & la langue, en les fixant ſur une perche, le front tourné à l'Eſt. Lorſqu'ils ſont alarmés par quelque maladie contagieuſe, ils tuent un chien; & après avoir entortillé deux perches de ſes boyaux, ils les fixent en terre, & paſſent entre-deux : ce qui eſt pour eux une expiation. Ces coutumes, dans leſquelles ils ſont ſi bien imités par les Indiens, ſemblent ajouter de la force à l'hypotheſe qui fait venir ces derniers du Nord-Eſt de l'Aſie pour peupler l'Amérique.

Je ne ſçais dans quelle claſſe de danſes je dois ranger celle que les Indiens exécuterent pour moi, lorſque je m'arrêtai avec eux près du lac Pepin ſur le bord du Miſſiſſipi. J'ai déjà raconté dans mon Journal que, réveillé par mon Domeſtique alarmé, je regardai hors de ma tente. J'apperçus environ vingt jeunes Indiens tout nuds, & de la plus belle forme que j'aie jamais vue; je les apperçus, dis-je, s'approchant de moi, & danſant au ſon de leurs tambours. A chaque dix ou douze pas, ils s'arrêtoient, & jettoient leurs cris de guerre.

Lorſqu'ils eurent atteint ma tente, je les invitai à y entrer; ce qu'ils firent ſans daigner me dire un ſeul mot. Comme je remarquai qu'ils étoient peints en rouge & noir, comme ils le ſont lorſqu'ils marchent à l'ennemi, & que je vis leur danſe guerriere de temps en temps interrompue par d'autres mouvemens, je ne doutai preſque plus qu'ils ne fuſſent envoyés par le Chef ennemi dont j'ai parlé; c'eſt pourquoi je me déterminai à vendre ma vie le plus cher poſſible. A cet effet, je les reçus aſſis ſur ma caſſete, avec mon fuſil & mes piſtolets à mes côtés; & j'ordonnai à mes gens d'avoir un œil très-attentif ſur eux, & d'être ſur leurs gardes.

Les Indiens étant entrés continuerent alternativement leur danſe, en chantant leurs exploits héroïques, & la ſupériorité de leur Nation ſur toutes les autres. Pour donner plus de force à leur langage, quoiqu'il fût déjà extraordinairement nerveux & expreſſif, tel enfin qu'il eût pu jetter la terreur dans l'ame la plus intrépide, ils frappoient de leurs maſſues, à la fin de chaque période, ſur les pieux de ma tente, avec tant de violence que je craignois à chaque moment qu'elle ne fût renverſée ſur nous. Comme chacun d'eux, en danſant en rond, paſſoit auprès de moi, il s'arrêtoit tout près; & mettant ſa main droite au-deſſus des yeux, il me regardoit fixement en face; choſe qu'il m'étoit difficile de regarder comme un ſigne d'amitié. Mes gens ſe crurent perdus, & j'avoue qu'en mon particulier, je n'é-

prouvai jamais des ſentimens tumultueux de crainte ſemblables à ceux qui m'agiterent alors.

Lorſqu'ils eurent à-peu-près achevé leur danſe, je leur préſentai le calumet, qu'ils ne voulurent point recevoir. Je crus devoir alors eſſayer pour derniere reſſource ce que pourroient des préſens. En conſéquence, je tirai de ma caſſete quelques rubans & quelques colifichets que je mis devant eux. Cela ſembla modérer leurs réſolutions, & détourner leur colere : car après une petite conſultation entr'eux, ils s'aſſirent à terre ; ce que je regardai comme un augure favorable.

Je ne me trompai pas ; car bientôt après, ils accepterent le calumet : & l'ayant allumé, ils me le préſenterent, & enſuite ils fumerent. Peu après, ils prirent les préſens que juſques-là ils ſembloient avoir mépriſés, & en me témoignant qu'ils en étoient fort contens, ils prirent congé de moi d'une maniere amicale. De ma vie je ne me ſuis trouvé plus à mon aiſe que lorſque je me vis débarraſſé de ces étranges hôtes.

Je n'ai jamais pu acquérir une connoiſſance certaine de l'objet de cette viſite. J'avois d'aſſez bonnes raiſons de penſer qu'elle n'étoit rien moins qu'amicale, vu l'heure à laquelle on me la faiſoit, & ayant lieu de croire que c'étoit à l'inſtigation du *Grand-Sauteur*. J'ai cependant ſçu depuis, qu'il pouvoit ſe faire que ce fût une honnêteté ſemblable à celles que ces Indiens font aux Chefs de toute autre Na-

tion, lorſqu'il arrive à quelqu'un d'eux de les rencontrer, & que toutes les circonſtances qui m'inquiéterent tant, n'étoient qu'un effet de leur vanité, qui a pour objet d'imprimer dans l'ame de celui qu'ils viſitent ainſi, une haute idée de leur valeur. Quoi qu'il en ſoit, le matin ſuivant je reçus une viſite moins déſagréable de leurs femmes, qui m'apporterent en préſent une petite quantité de ſucre; ce qui me coûta encore quelques aunes de rubans.

La danſe du ſacrifice n'eſt pas ainſi nommée, à raiſon de quelque ſacrifice qu'ils faſſent en même temps à un Eſprit bon ou mauvais; mais les *Nadoeſſis* lui donnent ce nom, parce qu'ils la pratiquent pour célébrer un événement heureux arrivé à leur Nation. Pendant que j'étois avec eux, un ſuperbe cerf ayant par haſard donné au milieu de leur camp, fut preſque auſſi-tôt mis à mort. Comme cela arriva juſtement à la nouvelle lune, ils regarderent cet événement comme d'un heureux augure; & ayant rôti le cerf tout entier, chacun de ceux qui étoient au camp en eut ſa part. Après ce repas, ils ſe réunirent tous, & danſerent la danſe du ſacrifice, qu'ils nomment ainſi ſeulement parce qu'elle eſt d'une nature à certains égards religieuſe. Ils ont probablement pour objet de remercier le bon Eſprit de l'événement heureux qui vient d'arriver.

CHAPITRE VIII.

De la Chaſſe des Indiens.

LA chaſſe eſt la principale occupation des Indiens; ils y ſont dreſſés dès leur plus jeune âge; & c'eſt un exercice réputé chez eux auſſi honorable, que néceſſaire à leur ſubſiſtance. Un Chaſſeur habile & réſolu eſt preſque auſſi eſtimé qu'un Guerrier de diſtinction. Il n'eſt preſque point d'artifice inventé par la ſagacité humaine pour prendre les animaux, qui ne leur ſoit connu; & qu'ils n'emploient, ſoit contre ceux qui leur fourniſſent leur ſubſiſtance, ſoit contre ceux dont ils tirent les fourrures.

C'eſt ſur-tout lorſqu'ils ſont engagés dans cet exercice, qu'ils ſecouent leur indolence naturelle, & qu'ils deviennent actifs, conſtans & infatigables. Ils ne déploient pas moins de ſagacité à découvrir leur proie, qu'à s'en emparer. Ils diſtinguent les pas des animaux qu'ils pourſuivent, à des ſignes qui échappent à tous les autres yeux, & peuvent les ſuivre avec certitude à travers la forêt la plus épaiſſe.

Les animaux que les Indiens chaſſent, ſoit pour leur ſubſiſtance, ſoit pour les fourrures qu'ils emploient à leur habillement, ou à commercer avec les Européens, ſont le buffle, l'élan, le daim, le renne, le caribou, l'ours, le caſtor, la loutre, la martre,

martre, &c. Je donnerai ailleurs une deſcription de ces divers animaux ; je me borne à parler ici de la chaſſe des Indiens.

La route qu'ils doivent tenir pour cet effet, & la compoſition des troupes qui doivent partir pour leurs différentes expéditions, ſont fixées dans les aſſemblées générales qu'ils tiennent pendant l'été, & où toutes les opérations de l'hiver ſuivant ſont arrêtées. Le Chef des Guerriers, dont le ſoin eſt de régler leur marche dans cette occaſion, invite en grande ſolemnité tous ceux qui ont choiſi de l'accompagner : car les Indiens, comme nous l'avons obſervé, ne reconnoiſſent aucune ſupériorité, & n'ont aucune idée de contrainte ; chacun de ceux qui acceptent l'invitation ſe prépare à ſon départ par un jeûne de pluſieurs jours.

Le jeûne des Indiens n'eſt pas, comme celui des autres Nations, une ſimple abſtinence de quelques mets choiſis & des plus nourriſſans ; ils s'abſtiennent abſolument de toute nourriture & de toute boiſſon : leur patience eſt telle, que quelle que ſoit leur ſoif, ils ne prennent pas même une goutte d'eau ; & au milieu de cette abſtinence cruelle, ils paroiſſent gais & contens.

Les raiſons qu'ils alleguent pour ce ſingulier jeûne, ſont qu'il les diſpoſe à rêver ; & que dans les rêves qu'ils font, ils ſont informés du lieu où ils trouveront la plus grande quantité de gibier : à quoi ils ajoutent l'avantage d'écarter la mauvaiſe humeur

des Eſprits, & de les diſpoſer à leur être propices. Dans ces occaſions, ils peignent en noir les parties de leur corps qui ſont découvertes.

Ce jeûne étant fini, & le lieu de la chaſſe étant connu, le Chef qui doit conduire les Chaſſeurs donne une grande fête à ceux qui doivent former les différens partis; mais aucun n'oſe y prendre part, avant que de s'être baigné. A cette fête, quoiqu'ils aient rigoureuſement jeûné pendant long-temps, ils ne mangent qu'avec modération, & le Chef qui y préſide prend ſoin de rappeller les actions de ceux qui ont été les plus heureux dans l'exercice qui va les occuper. Auſſi-tôt après ils ſe mettent en marche vers le lieu convenu, peints ou plutôt barbouillés de noir, & au milieu des acclamations de tout le peuple.

On ne peut décrire leur agilité, & la perſévérance avec laquelle ils pourſuivent leur proie. Ni buiſſons, ni foſſés, ni torrens, marais ou rivieres ne les empêchent de marcher par la ligne la plus directe qu'ils peuvent, & il n'y a que peu des Habitans ſauvages des bois qu'ils n'atteignent enfin par cette perſévérance à les pourſuivre.

Lorſqu'ils chaſſent à l'ours, ils s'efforcent de découvrir ſa retraite; car, pendant l'hiver, ces animaux ſe cachent dans les troncs creux des arbres, ou ſe font des trous en terre, dans leſquels ils paſſent ſans nourriture, le temps de la plus grande rigueur du froid.

Lorſque les Indiens penſent être arrivés au lieu que ces animaux fréquentent habituellement, ils forment un cercle proportionné à leur nombre ; & ſe mettant en mouvement, ils tâchent à meſure qu'ils avancent vers le centre, de découvrir la retraite de leur proie. Par ce moyen, s'il y a quelque ours dans cet eſpace, ils ſont sûrs de le faire lever & de le tuer avec leurs fleches ou leurs armes à feu. Ces animaux fuient ordinairement à la vue d'un homme ou d'un chien, & ne font réſiſtance que quand ils ſont très-affamés ou qu'ils ont été bleſſés.

La maniere dont les Indiens chaſſent au buffle, conſiſte à former un cercle ou un quarré à peu près de la même maniere que lorſqu'ils recherchent les ours. Ayant donc pris leurs ſtations, ils mettent le feu à l'herbe qui eſt alors ſeche ; & les buffles qui craignent extrêmement le feu, fuient avec précipitation devant lui ; un grand nombre ſe raſſemble dans un même eſpace, & rarement en échappe-t-il un ſeul.

Les Indiens ont encore différentes manieres de chaſſer l'élan, le caribou & le daim. Tantôt ils les recherchent dans les bois où ils ſe retirent pendant la rigueur de l'hiver, & ils les tirent facilement de derriere les arbres. Dans les pays plus ſeptentrionaux, on profite de la circonſtance du temps pour tuer l'élan. Lorſque le ſoleil commence à avoir aſſez de force pour fondre la neige, & que la gelée de la nuit forme ſur ſa ſurface une eſpece de croûte,

cet animal qui eſt fort lourd la briſe avec ſon pied fourchu, & s'en débarraſſe difficilement ; ce qui permet de l'atteindre & de le tuer avec facilité.

Quelques Nations ont une maniere de chaſſer le même animal, qui eſt plus aiſée & ſans danger. Le parti de Chaſſeurs ſe diviſe en deux bandes ; & choiſiſſant un lieu proche du bord de quelque riviere, les uns s'embarquent dans leurs canots, pendant que les autres forment ſur la terre un demi-cercle, dont les flancs s'appuient ſur les bords. Ils lâchent alors leurs chiens ; & par ce moyen, ils font lever le gibier renfermé entre ces limites. Ils le chaſſent enſuite du côté de la riviere, dans laquelle il n'eſt pas plutôt entré, qu'il eſt facilement tué par ceux qui ſont dans les canots.

L'élan & le buſle deviennent furieux, lorſqu'ils ont été bleſſés ; ils retournent alors avec fureur ſur celui qui les pourſuit, & ils le renverſent & le foulent aux pieds, s'il ne trouve le moyen de les prévenir en les achevant, ou s'il ne cherche ſa ſûreté en montant ſur un arbre. Par ce moyen, on les évite le plus ſouvent ; & l'animal, laſſé de la pourſuite, s'éloigne volontairement.

Mais la chaſſe dans laquelle les Indiens, ſur-tout ceux qui habitent les parties les plus ſeptentrionales, s'occupent le plus, & dont ils retirent le plus d'avantage, eſt celle du caſtor. La ſaiſon la plus favorable pour cette chaſſe eſt l'hiver, depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril ; car c'eſt pendant ce

temps que les fourrures ſont le plus garnies. Je donnerai ailleurs une deſcription de cet animal remarquable, de la conſtruction de ſes cabanes, & des loix pour ainſi dire, de la communauté dans laquelle il vit, & où l'on apperçoit des étincelles de raiſon.

Les Chaſſeurs emploient différentes méthodes pour prendre les caſtors. Les plus généralement pratiquées ſont de les prendre au piége, après avoir coupé la glace, ou d'ouvrir leurs chauſſées.

Comme la vue de cet animal eſt extrêmement perçante, & ſon ouïe très-délicate, il faut uſer de beaucoup de précautions pour s'approcher de leurs demeures; car comme ils s'éloignent rarement beaucoup de l'eau, & que leurs cabanes ſont conſtruites ſur le bord de quelque large lac ou riviere, ou de quelque chauſſée de leur propre conſtruction, à la moindre alarme qu'ils prennent, ils ſe jettent dans l'eau la plus profonde, & plongent tout de ſuite juſqu'au fond. En même temps, ils font un grand bruit en frappant l'eau avec leurs queues, afin d'avertir toute la communauté d'être ſur ſes gardes.

On les prend auſſi au piége de la maniere ſuivante. Quoique les caſtors faſſent pour l'hiver une proviſion ſuffiſante de ſubſiſtance, ils ne laiſſent pas de faire de temps à autre quelques excurſions dans les bois voiſins, pour s'en procurer une plus grande abondance. Les Chaſſeurs ayant donc trouvé le lieu qu'ils fréquentent de préférence, ils placent une

trappe ſur leurs chemins ; ils l'amorcent avec de petites pieces d'écorce ou de jeunes pouſſes d'arbres, auxquelles l'animal n'a pas plutôt touché, qu'un gros bloc de bois lui tombe deſſus, & lui rompt l'épine du dos. Son ennemi qui eſt aux aguêts paroît auſſi-tôt, & en un inſtant il dépêche le malheureux caſtor qui eſt ſans défenſe.

D'autres fois, lorſque la glace des rivieres & des lacs a un demi-pied environ d'épaiſſeur, ils y font avec la hache un trou, auquel les caſtors, ayant été forcés d'abandonner leurs cabanes, ne manquent pas d'accourir pour y reſpirer. Comme leur reſpiration occaſionne un grand mouvement dans l'eau, le Chaſſeur eſt informé par-là de leur approche, & a la commodité de les tirer au moment où ils mettent la tête hors de l'eau.

Quand les cabanes des caſtors ſont voiſines d'un petit ruiſſeau, on les tue avec encore plus de facilité. On coupe la glace, & l'on étend un filet au-deſſous; on briſe enſuite les cabanes des caſtors, qui ne manquent pas de ſe retirer au plus profond de l'eau, où ils s'embarraſſent & ſont pris. Mais il ne faut pas les y laiſſer long-temps ; car ils ſe débarraſſeroient aſſez promptement, au moyen de leurs dents que tout le monde ſçait être extrêmement longues & tranchantes.

Les Indiens ont grand ſoin d'empêcher leurs chiens de toucher aux os des caſtors. Ils en donnent deux raiſons ; la premiere eſt que ces os ſont d'une dureté

extrême, & dépouillent les dents de leurs chiens de leur émail : la ſeconde eſt qu'ils craignent d'irriter par-là les Eſprits des caſtors ; ce qui feroit que leur chaſſe ſuivante ne ſeroit pas heureuſe.

Les peaux de ces animaux ſont employées par les Chaſſeurs à faire des échanges avec les Européens ; & comme cette fourrure eſt celle dont les derniers font le plus de cas, les Indiens donnent la plus grande attention à cette chaſſe.

Lorſque les Indiens ont tué des élans, des buffles ou des daims, &c. ils en partagent la chair entre ceux de la tribu à laquelle ils appartiennent. Mais lorſqu'ils chaſſent le caſtor, un petit nombre de familles ſe réunit pour partager la priſe. Dans le premier cas cependant, ils font quelque attention à leur propre famille ; mais cela n'excite jamais aucune jalouſie ou aucun murmure, ſous prétexte de partialité.

Lorſque parmi les *Nadoeſſis*, un Chaſſeur tire un cerf, un buffle, &c. & que l'animal bleſſé ſeulement s'enfuit à une diſtance conſidérable avant que de tomber, ſi un Chaſſeur d'une autre tribu y enfonce le premier ſon couteau, la proie eſt cenſée lui appartenir, quoique le premier l'ait bleſſée mortellement. Malgré ce que cet uſage paroît avoir d'arbitraire & d'injuſte, ils s'y ſoumettent ſans difficulté. L'uſage eſt tout différent chez les Nations ſiſes ſur les derrieres de nos Colonies. La proie appartient à celui qui lui a porté le premier coup.

CHAPITRE IX.

De la maniere dont les Indiens font la guerre.

LES Indiens commencent à porter les armes à l'âge de quinze ans, & ils les quittent à celui de ſoixante. J'ai appris néanmoins que chez des Nations méridionales, ils ne continuent pas leurs exercices militaires au-delà de cinquante ans.

Dans chaque Nation, & dans chaque tribu, il y a un nombre d'Indiens choiſis, appellés guerriers, & qui ſont toujours prêts à agir offenſivement ou défenſivement ſelon l'occaſion. Ils ſont toujours bien équipés, & portent les armes en uſage parmi eux; ce qui varie ſelon les pays habités par leurs Nations. Ceux qui ont commerce avec les Européens font uſage de *tomahâks*, ou caſſe-têtes, de couteaux & d'armes à feu. Mais ceux qui habitent à l'Oueſt du Miſſiſſipi, & qui n'ont pas la commodité d'acheter des Européens ces eſpeces d'armes, ſe ſervent d'arcs & de fleches, ainſi que du caſſe-tête, ou maſſue de guerre.

Les Indiens qui ſont encore plus à l'Oueſt, & qui habitent le pays qui s'étend juſqu'à la mer du Sud, ſe ſervent en ſe battant d'une arme fort extraordinaire. Comme ils ont beaucoup de chevaux, ils ne combattent que bien montés, & n'attaquent leur

ennemi qu'avec une pierre d'une groſſeur médiocre, joliment travaillée, & attachée par une corde de quatre à cinq pieds, à leur bras droit, un peu au-deſſus du coude. Ils portent ces pierres dans leur main, juſqu'à ce qu'ils aient atteint leur ennemi; & alors les lançant avec dextérité en même temps qu'ils courent à toute bride, ils ne manquent guere de frapper un coup mortel. Le pays que ces Nations habitent étant preſque en entier une vaſte plaine, ceux qui ont affaire avec elles en reviennent rarement; car la viteſſe des chevaux dont elles uſent, les met à portée d'atteindre les plus leſtes de leurs aſſaillans.

Les *Nadoeſſis*, qui ont été en guerre avec ce Peuple, m'ont dit, qu'à moins qu'on ne trouve des endroits marécageux ou des bouquets de bois où l'on puiſſe ſe retirer, on eſt sûr d'être mis en pieces. Pour prévenir ce malheur, ils prenoient toujours grand ſoin, toutes les fois qu'ils changeoient de poſte, de le prendre près de ces lieux impénétrables à la Cavalerie; alors ils avoient un grand avantage ſur leurs ennemis, dont les armes ne pouvoient les atteindre de loin.

Quelques Nations font uſage d'eſpeces de javelines garnies de pointes d'or travaillées de différentes manieres; mais leurs armes propres ſont en général des arcs & des fleches, avec la courte maſſue dont j'ai déjà parlé. Cette derniere eſt fabriquée d'un bois fort dur, dont la tête eſt faite en forme de boule d'en-

viron trois pouces & demi de diametre. Dans cette partie ronde eſt fixée une eſpece de tranchant ou de hachete reſſemblant à celle du tomahâk, ſoit de fer, ſoit de caillou, ſuivant la commodité de ſe procurer l'un ou l'autre.

Les *Nadoeſſis* ſe ſervent auſſi d'une eſpece de dague qui leur eſt particuliere. Sa forme eſt ancienne ſelon eux; mais ils ne peuvent dire quand ils ont commencé à en faire uſage. On la faiſoit originairement de caillou ou d'os; mais depuis qu'ils ont eu commerce avec les Européens, ils y emploient le fer. Sa longueur eſt d'environ dix pouces, & ſa largeur près de la poignée eſt d'environ trois. Ses tranchans ſont affilés & s'aminciſſent graduellement en une pointe. Ils la portent dans une gaîne faite de cuir de daim, proprement ornée de pointes de porc-épic; cette gaîne eſt attachée à une courroie ornée de la même maniere, qui ne deſcend pas plus bas que la poitrine. Il n'y a qu'un petit nombre de Chefs qui portent cette arme remarquable; car elle eſt à la fois un inſtrument utile, & un ſigne de ſupériorité.

J'ai remarqué parmi les *Nadoeſſis* quelques boucliers faits de cuir de buffle cru, & de la forme de ceux des Anciens. Mais le nombre en eſt petit, & je n'ai pu apprendre l'époque à laquelle ils ont été introduits chez cette Nation; je penſe que ceux que j'ai vus étoient venus de pere en fils depuis pluſieurs générations.

Les raiſons que les Indiens donnent pour juſtifier les guerres qu'ils ſe font les uns aux autres, ſont les mêmes que celles qui engagent les Nations plus civiliſées à troubler la tranquillité de leurs voiſins. L'avantage eſt même en faveur des Indiens, dont les raiſons ſont en général plus juſtes & mieux fondées que celles qu'alleguent les Européens pour juſtifier leurs procédés (1).

La manie d'étendre ſa domination, ou de vouloir être la ſeule Nation commerçante de l'univers, ne fut jamais pour les Indiens un motif de porter la déſolation ſur un territoire voiſin. Aſſurer ſes droits de chaſſe dans ſes limites propres, maintenir la faculté de paſſer par des chemins accoutumés pour ſe rendre aux pays de chaſſe, enfin conſerver la poſſeſſion de certaines terres dont ils ſe regardent comme propriétaires, d'après un uſage immémorial; tels ſont les ſujets qui mettent aux mains les Indiens de différentes Nations, & qui excitent entr'eux des guerres qui ſont pouſſées avec la derniere animoſité. En effet, quoiqu'ils n'aient aucune idée de propriétés particulieres, toutefois les plus groſſiers d'entr'eux connoiſſent parfaitement les droits de leur Société ſur

(1) *Note du Traducteur.* Sans vouloir juſtifier les fureurs de l'ambition Européenne, je dirai que cela n'eſt pas trop exact; car l'Auteur nous apprend ailleurs que ſouvent les Indiens font la guerre à leurs voiſins par un pur caprice & par une inquiétude naturelle à leurs guerriers qui rappellent d'anciennes querelles.

certains domaines poſſédés en commun, & ils s'oppoſent avec toute la vigueur imaginable à la moindre uſurpation ſur eux.

Quoique l'on penſe généralement que leurs territoires étant ſi étendus, leurs limites doivent être fort incertaines, je me ſuis bien aſſuré que les limites de chaque Nation ſont marquées avec exactitude dans leurs Cartes, toutes groſſieres qu'elles ſont. Ces Cartes, comme je l'ai déjà dit, m'ont été fort utiles pour aſſurer les miennes; & après beaucoup d'obſervations & de recherches, je n'y ai trouvé que peu d'erreurs à relever.

Diſons toutefois que ce vif intérêt, fondé ſur la néceſſité des ſubſiſtances, n'eſt pas le motif le plus puiſſant & le plus fréquent de leurs guerres cruelles. La paſſion de la vengeance, qui eſt le caractere le plus diſtinctif de ces Peuples, en eſt le motif le plus ordinaire. Ils reſſentent les injures avec une ſenſibilité inexprimable, & ils en pourſuivent la vengeance avec une ardeur ſans relâche. On peut joindre à cela, cette émulation naturelle qui porte les Indiens, ſi-tôt qu'ils approchent de l'état adulte, à donner des preuves de leur valeur.

En effet, ils ſont préoccupés de bonne heure de l'idée que la guerre doit être l'occupation principale de leur vie; que rien n'eſt à deſirer comme la réputation d'être un grand guerrier, & que la ſeule choſe précieuſe eſt la quantité des chevelures arrachées à leurs ennemis, ou celle des priſonniers faits

ſur eux. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que les jeunes Indiens ſoient inquiets & mal à leur aiſe, lorſque cette ardeur eſt réprimée, & que la paix ſuſpend leur activité. L'une ou l'autre de ces inclinations les porte fréquemment à commettre des hoſtilités ſur les territoires de leurs voiſins.

Lorſque des Chefs trouvent quelque occaſion de faire la guerre, ils s'efforcent de réveiller ces paſſions; & par ce moyen, ils excitent bientôt les guerriers à prendre les armes. Ils font uſage pour cela de leur éloquence martiale, & leur tiennent des diſcours à-peu-près en ces termes: » Freres, les os » de nos compatriotes morts reſtent à découvert; » ils nous appellent pour venger leurs inſultes, & » nous devons les ſatisfaire. Leurs eſprits ſont irrités » contre nous; il faut les appaiſer. Les génies gardiens de notre honneur nous inſpirent la réſolution d'aller chercher les ennemis de nos freres mis » à mort. Allons, & dévorons ceux qui les ont » tués. Ne reſtez pas plus long-temps dans l'inaction, » livrez-vous à l'impulſion de votre valeur naturelle; oignez vos cheveux; peignez vos faces, » rempliſſez vos carquois, & faites retentir les forêts » de vos chanſons guerrieres, pour conſoler les » eſprits des morts, & leur apprendre qu'ils vont » être vengés. «

Animés par des exhortations ſemblables, les guerriers ſe ſaiſiſſent de leurs armes dans un tranſport de fureur, chantent la chanſon de guerre, & brûlent

d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis.

Quelquefois des Chefs particuliers aſſemblent de petits partis, & font des excurſions contre ceux avec leſquels ils ſont en guerre, ou qui les ont inſultés. Ainſi, un ſimple guerrier, animé par le deſir de la vengeance, ou par celui de faire montre de ſa valeur, marche ſans être ſuivi pendant pluſieurs centaines de milles, pour ſurprendre un parti errant des ennemis, & en ſcalper quelques-uns.

Ces ſorties irrégulieres ne ſont cependant pas toujours approuvées des Chefs âgés; mais ils ſont ſouvent obligés d'y conniver. J'en ai donné un exemple, lorſque j'ai parlé de la rencontre des *Nadoeſſis* avec les *Chippeways*.

Mais lorſqu'une guerre eſt abſolument nationale, & entrepriſe par la communauté, leurs délibérations ſont expreſſes & tranquilles. Les plus âgés tiennent un conſeil, auquel tous les Chefs guerriers & les jeunes gens ſont admis. Ils y propoſent leurs opinions, en peſant avec maturité la nature de l'entrepriſe dans laquelle il s'agit de s'engager, & balançant avec ſagacité les avantages ou les inconvéniens qui peuvent en réſulter. Leurs Prêtres ſont auſſi conſultés ſur ce ſujet, & même quelquefois on demande aux femmes les plus intelligentes, leur avis.

Si, après toutes ces délibérations, la guerre eſt réſolue, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonies.

Le Chef des guerriers d'une Nation ne commande pas toujours le parti qui va en guerre. Souvent il députe un guerrier de la valeur ou de la prudence duquel il a une bonne opinion. La perſonne ainſi déſignée, s'étant d'abord barbouillée de noir, obſerve un jeûne de pluſieurs jours, pendant leſquels elle invoque le *Grand-Eſprit*, ou tâche de fléchir la colere des mauvais génies, en obſervant durant tout ce jeûne, de n'avoir commerce avec perſonne de ſa tribu.

Ce Chef a auſſi le plus grand ſoin de faire attention à ſes rêves; car les Indiens ſont perſuadés que leur ſuccès en dépend en grande partie; & comme chacun d'eux, d'après ſa préſomption, ſe flatte toujours de marcher à la victoire, il eſt rare que ces rêves ne la promettent pas.

Après qu'il a jeûné le temps preſcrit par l'uſage, il aſſemble ſes guerriers; & tenant un collier de *Ouampuns*, dans ſa main, il leur parle à-peu-près ainſi:

» Freres, je vous parle aujourd'hui par l'inſpi-
» ration du *Grand-Eſprit;* & c'eſt lui qui me ſug-
» gere de mettre à exécution les projets que je vais
» vous expoſer. Le ſang de nos freres morts n'eſt
» pas encore lavé. Leurs corps ne ſont pas encore
» couverts, & je vais remplir ce devoir envers
» eux. «

Après leur avoir fait connoître les motifs qui l'engagent à prendre les armes contre la Nation

avec laquelle ils ont à combattre, il continue ainſi : » J'ai donc réſolu de marcher par le ſentier de » guerre pour les ſurprendre. Nous mangerons leur » chair & nous boirons leur ſang ; nous leur enle- » verons la chevelure, & nous les ferons priſon- » niers ; & ſi nous périſſons dans cette noble en- » trepriſe, nous ne ſerons pas pour toujours éten- » dus dans la pouſſiere : car ce collier ſera la récom- » penſe de celui qui enterrera les morts «. Ayant dit ces mots, il jette à terre le collier ; celui qui le releve ſe déclare par là ſon Lieutenant, & eſt regardé comme ſon ſecond dans le commandement. Mais ce n'eſt jamais qu'un guerrier diſtingué par l'enlevement d'un grand nombre de chevelures, qui puiſſe avoir droit à ce poſte.

Quoiqué dans leurs harangues, les Indiens diſent qu'ils mangeront la chair & boiront le ſang de leurs ennemis, ce n'eſt-là qu'une expreſſion figurée. Il eſt vrai que quelquefois dans leur fureur, il leur arrive de manger le cœur de ceux qu'ils ont tués, & de boire leur ſang ; mais c'eſt une ſorte de bravade & une maniere de ſatisfaire plus complétement leur vengeance : ils ne ſont pas anthropophages, & ils ne mangent pas de la chair humaine.

Après ces diſcours, le Chef eſt nettoyé de ſa peinture noire ; on l'oint avec de la graiſſe d'ours, & on le peint en rouge, en formant ſur ſon corps des figures capables d'épouvanter l'ennemi : il chante alors ſa chanſon de guerre, & fait l'énumération de

ſes

ſes actions guerrieres. Après cela, il fixe les yeux ſur le ſoleil, & adore le Grand-Eſprit, en quoi il eſt imité par ſes guerriers. Enfin, la cérémonie eſt ſuivie des danſes décrites ci-deſſus, & le tout eſt terminé par un grand repas conſiſtant pour l'ordinaire en chair de chiens.

Ce repas ou cette fête eſt donnée dans la tente ou la cabane du Chef guerrier, auquel tous ceux qui ſe propoſent de l'accompagner envoient leur plat pour être rempli; & pendant ce temps-là, le guerrier, malgré le long jeûne qu'il vient d'éprouver, doit être tranquillement aſſis, ſa pipe à la bouche, & chantant de temps à autre les actions valeureuſes de ſes ancêtres.

Pour que les bleſſures qu'ils peuvent recevoir ſoient traitées convenablement & guéries promptement, & que cette eſpérance ſoit un encouragement pour les guerriers à s'expoſer au danger, leurs Prêtres, qui ſont auſſi leurs Médecins, préparent des remedes dont ils ont éprouvé l'efficacité. Ils raſſemblent avec beaucoup de cérémonies différentes plantes & racines, prétendant que ces cérémonies leur communiquent la propriété de guérir.

Malgré ces procédés ſuperſtitieux, il eſt certain qu'ils ont acquis la connoiſſance de pluſieurs plantes & herbes vraiment médicinales, & qu'ils ont une grande habileté à les employer.

Depuis le moment où la guerre a été réſolue, juſqu'au départ des guerriers, les nuits ſe paſſent

en fêtes, & le jour à faire les préparatifs néceſſaires.

S'il eſt important pour la Nation qui va en guerre de ſolliciter l'alliance de quelque Nation voiſine, on choiſit un des Chefs qui parle ſa langue, & qui eſt un bon Orateur; & on le charge de lui porter un collier de *Ouampuns*, ſur lequel eſt ſpécifié l'objet de l'ambaſſade par des figures que chaque Nation connoît fort bien; en même temps, il porte une petite hache peinte en rouge.

Auſſi-tôt que ce Chef eſt arrivé au camp ou au village de la Nation vers laquelle il eſt député, il informe ſon Chef de l'objet général de ſa miſſion; & celui-ci convoque auſſi-tôt une aſſemblée à laquelle l'Ambaſſadeur eſt invité. Là, ayant poſé à terre la hache, il tient à la main le collier, & entre dans les détails de l'objet de ſon ambaſſade. Dans ſa harangue, il invite les aſſiſtans à prendre la hache, & après qu'il a fini, il propoſe le collier.

Si les auditeurs ont de la diſpoſition à entrer en alliance avec ſa Nation, un des Chefs s'avance, & prend la hache; c'eſt un ſigne qu'ils épouſent la querelle avec chaleur. Mais ſi le collier ni la hache ne ſont acceptés, l'Ambaſſadeur en conclut que le Peuple dont il ſollicite le ſecours eſt déjà entré en alliance avec l'ennemi de ſa Nation, & il retourne promptement chez lui rendre compte du peu de ſuccès de ſa miſſion.

La maniere dont les Indiens déclarent la guerre à leurs ennemis, conſiſte à envoyer par un eſclave une hache dont la poignée eſt peinte en rouge, à la Nation avec laquelle ils veulent rompre; le Meſſager, malgré le danger qu'il court d'être mis en pieces par un effet de la fureur ſoudaine de ceux vers leſquels il eſt envoyé, ne manque gueres d'exécuter ſa miſſion avec fidélité.

Quelquefois ce défi produit un effet ſi prompt ſur ceux à qui il eſt adreſſé, que dans le premier tranſport de leur fureur, un petit parti ſe met en campagne, ſans attendre la permiſſion des anciens Chefs, & maſſacrant le premier homme qu'il rencontre de la Nation qui les a défiés, ils ouvrent ſon corps, & enfoncent dans ſon cœur une hache ſemblable à celle qu'ils ont reçue. Parmi les Nations les plus éloignées, cela ſe fait avec une fleche ou un épieu, dont le bout eſt peint en rouge; & pour mieux irriter leurs ennemis, ils démembrent le corps, afin de montrer qu'ils ne les regardent pas comme des hommes, mais comme de vieilles femmes.

Les Indiens tiennent rarement la campagne en grand corps de troupes, parce qu'il ſeroit trop difficile de pourvoir à ſa ſubſiſtance pendant une longue marche à travers des forêts épaiſſes, ou pendant une longue navigation ſur des lacs & des rivieres. Cela eſt au-deſſus de leur induſtrie. Auſſi leurs armées ne ſont jamais encombrées de bagage ou de proviſions militaires; chaque guerrier, outre ſes armes, porte

ſeulement avec lui une natte, & pendant qu'il eſt encore éloigné du pays ennemi, il ne ſe nourrit que du gibier qu'il tue; ou du poiſſon qu'il prend.

Lorſqu'ils traverſent un pays où il n'y a nul danger de rencontrer l'ennemi, ils marchent avec fort peu de précautions. Souvent à peine y a-t-il douze guerriers enſemble, pendant que les autres ſont diſperſés pour chaſſer; mais quoiqu'ils ſe ſoient quelquefois fort écartés du chemin de leurs camarades, ils ne manquent point de ſe trouver au rendez-vous à l'heure convenue.

Ils dreſſent toujours leurs tentes avant le coucher du ſoleil; & comme ils ſont naturellement préſomptueux, ils ne prennent preſque aucune précaution contre la ſurpriſe. Ils mettent une grande confiance dans leurs *Manitous* ou Dieux domeſtiques; & perſuadés qu'ils ſont pour eux l'office de ſentinelles, ils dorment avec ſécurité ſous leur protection.

Ces *Manitous*, comme les nomment certaines Nations, que d'autres, comme les *Nadoeſſis*, appellent *Ouakon*, ou *Eſprits*, ne ſont rien autre choſe que des peaux de martres ou de loutres, comme je l'ai dit plus haut; ils ont pour elles la plus grande vénération.

Lorſqu'ils entrent dans le pays ennemi, c'eſt alors qu'ils prennent les plus grandes précautions. Ils n'allument plus de feux, parce que la fumée les déceleroit; ils ne tirent plus, & ils ne pourſuivent plus le gibier. Il n'eſt pas même permis de parler;

mais ils ſe communiquent leurs penſées par des ſignes.

Le ſtratagême, l'embuſcade ou la ſurpriſe ſont les ſeuls moyens qu'ils emploient. Lorſqu'ils ont découvert leurs ennemis, ils envoient l'un d'eux le reconnoître; & à ſon retour, ils tiennent un conſeil, pendant lequel ils ne déliberent qu'à voix baſſe ſur le rapport que leur a fait leur eſpion.

Ils n'attaquent gueres que la nuit, peu de temps avant la pointe du jour, moment auquel ils ſuppoſent leur ennemi plongé dans le plus profond ſommeil. Pendant toute la nuit qui précede l'attaque, ils ſe tiennent à plat-ventre ſans mouvement, & font leurs approches en rampant de cette maniere ſur leurs mains & leurs pieds, juſqu'à ce qu'ils ſoient à moins que la portée de l'arc, de ceux qu'ils veulent ſurprendre. Alors, au ſignal donné par le guerrier qui les conduit, & auquel ils répondent par les hurlemens les plus affreux, ils ſe levent tout-à-coup, & faiſant une décharge générale de leurs fleches, ſans donner à leurs ennemis le temps de revenir de leur étonnement & de leur terreur, ils courent à eux le *tomahâk* ou le caſſe-tête à la main.

C'eſt une opinion chez les Indiens, qu'il y a peu d'honneur à attaquer leur ennemi ouvertement & en plein champ. Leur grande gloire eſt de ſurprendre & aſſommer; auſſi s'engagent-ils rarement dans un combat où il n'y a pas une apparence manifeſte d'avantage. Si leur ennemi eſt ſur ſes gardes, trop

fortement retranché, ou ſupérieur en nombre, ils ſe retirent, ſuppoſé qu'ils en aient le moyen; enfin, la qualité dont ils font le plus de cas dans un Chef guerrier, c'eſt d'être capable de conduire une attaque, de maniere qu'en tuant beaucoup d'hommes à l'ennemi, ils ne perdent que le moins poſſible des leurs.

Quelquefois ils ſe mettent à l'abri derriere des arbres, des buiſſons ou des rochers; & ayant fait de là une ou deux décharges, ils ſe retirent avant que d'être découverts. Les Européens, qui ne connoiſſoient point cette maniere de combattre, n'ont appris que trop ſouvent à leurs dépens combien elle eſt deſtructive (1).

Le Général Braddock eſt un de ceux qui en ont été les victimes. En 1755, tandis qu'il marchoit pour attaquer le fort Duqueſne, il fut intercepté par

(1) *Note du Traducteur.* On peut voir ſur cela la Relation curieuſe du Colonel Bouquet, envoyé en 1764 contre les Indiens de l'Ohio. (*Amſt. 1769, in-8.*) Cet Officier qui étoit, à ce qu'il paroît, un homme de grand mérite, y fait la deſcription de la marche de ſa petite armée, & des précautions qu'il prit pour la ſouſtraire au ſort qu'avoit eu en 1755 celle du Général Braddock. On y voit par quel ſtratagême il amena les Indiens à combattre de près, comment il les battit & leur tua environ ſoixante hommes; ce qu'ils regarderent comme une affaire ſi meurtriere, qu'ils ne reparurent pas de la campagne. L'année ſuivante 1765, il pénétra avec douze ou quinze cents hommes dans l'intérieur des terres, força les ſept ou huit Nations alliées à faire la paix, & à lui ramener tous les priſonniers qu'ils avoient faits dans leurs incurſions.

un corps de François & d'Indiens leurs amis, qui, par cette maniere de combattre, défirent entiérement ſon armée, compoſée d'environ deux mille hommes braves & bien diſciplinés. Les Indiens s'étoient poſtés d'une maniere ſi sûre, qu'à peine les Anglois pouvoient ſçavoir d'où & de qui venoient les coups qu'ils recevoient. Pendant tout le combat, à peine eurent-ils la vue d'un ſeul des ennemis, & ils furent obligés de ſe retirer, ſans avoir même la ſatisfaction de prendre la moindre vengeance du mal qu'ils eſſuyoient. Le Général paya ſa témérité de ſa propre vie, & ſa mort fut ſuivie de celle d'un grand nombre de ſes braves compagnons, pendant que leurs ennemis eurent à peine un ou deux hommes tués.

Lorſque les Indiens réuſſiſſent dans leurs approches ſilencieuſes, & parviennent à forcer le camp ennemi, rien ne peut égaler la ſcene d'horreurs qui en eſt la ſuite. La cruauté ſauvage des vainqueurs & le déſeſpoir des vaincus, qui connoiſſent ce qu'ils ont à attendre, s'ils tombent vivans entre les mains de ces féroces ennemis, donnent lieu de part & d'autre aux efforts les plus extraordinaires. La figure des combattans, tous défigurés de noir & de rouge, & couvers du ſang des morts; leurs cris affreux & leur fureur ſans frein ne peuvent être imaginés par ceux qui n'ont jamais paſſé la mer Atlantique.

J'ai été plus d'une fois ſpectateur de ces horribles ſcenes, & une fois j'y ai joué un rôle. Mais ce qui ajoutoit à l'horreur de ma ſituation, c'eſt que je

n'avois pas même la conſolation de pouvoir faire quelque réſiſtance. Je regarde auſſi comme un miracle que j'en aie échappé. Chaque circonſtance de cette affreuſe aventure eſt ſi profondément gravée dans ma mémoire, que je puis encore tracer le tableau le plus exact de la brutale férocité avec laquelle les Indiens ſe comportent dans ces occaſions où ils ont ſurpris leurs ennemis, & s'en ſont rendus maîtres.

Comme les détails du maſſacre de la garniſon du fort *Guillaume-Henri* en l'année 1757, qui eſt la ſcene affreuſe dont j'ai été à la fois ſpectateur & partie, ne ſçauroient être étrangers à mon ſujet, & ſont propres à donner une idée de la férocité Indienne, je vais les inſérer ici. Je demande au Lecteur pardon pour la longueur de cette digreſſion, & pour les particularités qui me ſont perſonnelles (1).

(1) *Note du Traducteur.* On va voir ici M. de Montcalm extrêmement inculpé relativement à ce maſſacre. Nous n'avons pas une connoiſſance ſuffiſante des faits pour le juſtifier. Mais nous avons peine à croire que les choſes ſe ſoient paſſées préciſément comme M. Carver les raconte, & ſur-tout que la capitulation promît une eſcorte; le Capitaine Carver a pu être mal informé ſur ce point; peut-être M. de Montcalm craignit-il de s'aliéner les Sauvages, dont il avoit grand beſoin, s'il employoit pour les réprimer une force que leur fureur rendoit néceſſaire. Enfin, il ne nous ſemble pas que les Anglois, après la bataille de Québec où M. de Montcalm périt, euſſent traité honorablement le corps de ce Général comme ils firent, s'ils euſſent été fondés à lui reprocher une violation auſſi atroce du droit des gens.

Le Général Webb commandoit l'armée Angloiſe en Amérique, & étoit campé au fort Edward. Ayant appris que les François, aux ordres de M. de Montcalm, faiſoient quelques mouvemens qui menaçoient le fort *Guillaume-Henri*, il détacha un corps d'environ deux mille cinq cents hommes, conſiſtant en troupes Angloiſes & Provinciales, pour en renforcer la garniſon. J'y allai comme Volontaire parmi les dernieres.

La crainte du Général Anglois n'étoit pas ſans fondement; car le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le lac George (autrefois le lac Saint-Sacrement) qui eſt voiſin du fort, couvert d'un nombre infini de bateaux; & en peu d'heures, nos lignes furent attaquées par le Général François, qui avoit mis à terre onze mille hommes de troupes, tant réglées que Canadiennes, avec deux mille Indiens. Le Colonel Munro, brave Officier, commandoit dans le fort, & n'avoit pas plus de deux mille trois cents hommes, notre détachement compris.

Malgré cette infériorité de forces, le Colonel Munro ſe défendit avec vigueur; & probablement il auroit conſervé le fort, s'il eût été ſecouru, ou s'il eût été libre de continuer ſa défenſe. A chaque ſommation de ſe rendre que lui faiſoit le Général François, en lui offrant des conditions honorables, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il ſe ſentoit capable de repouſſer ſes attaques les plus vives; & que s'il ſe trouvoit hors d'état de le faire, il ſeroit

bientôt ſecouru par une partie de l'armée Angloiſe qui étoit dans le voiſinage.

Le Colonel ayant cependant informé le Général Webb de la ſituation où il ſe trouvoit, & lui ayant demandé quelque renfort de troupes fraîches, celui-ci lui dépêcha un Meſſager, avec une lettre par laquelle il l'informoit qu'il ne pouvoit le ſecourir, & lui donnoit ordre de ſe rendre, aux conditions les plus avantageuſes qu'il pourroit obtenir. Ce paquet tomba entre les mains du Général François, qui envoya auſſi-tôt un pavillon de treve pour demander une conférence avec le Gouverneur.

Ils s'aboucherent donc ſuivis de très-peu de perſonnes, à mi-chemin entre les lignes. M. de Montcalm dit au Colonel, qu'il étoit venu en perſonne, lui demander la poſſeſſion du Fort, comme appartenant au Roi ſon maître. Le Colonel ne manqua pas de répondre qu'il ne concevoit pas comment cela pouvoit être, & qu'il ne rendroit pas le Fort tant qu'il ſeroit en ſon pouvoir de le défendre.

Le Général François répliqua en lui délivrant le paquet du Général Webb, » & lui diſant: *c'eſt en* » *vertu de cette autorité que je vous ſomme de me* » *rendre la place* «. Le brave Gouverneur n'eut pas plutôt lu le paquet & vu que tel étoit l'ordre du Général en chef, auquel il ne pouvoit déſobéir, qu'il pencha la tête d'étonnement & de douleur, & entra, quoique avec répugnance, en pour-parler de capitulation.

La reddition du Fort fut convenue, & en conſidération de la vigoureuſe défenſe de la garniſon, il fut ſtipulé qu'elle ſortiroit avec tous les honneurs de la guerre ; qu'il lui ſeroit accordé des chariots couverts pour tranſporter les bagages & les malades au fort Edouard ; & une garde pour la protéger contre la fureur des Sauvages.

Le matin qui ſuivit la ſignature de cette capitulation, à la premiere pointe du jour, toute la garniſon conſiſtante encore en deux mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, marcha hors des lignes, & en étoit à peine ſortie, qu'un grand nombre d'Indiens s'aſſemblerent à l'entour & ſe mirent à piller. Nous eſpérâmes d'abord que c'étoit là leur unique objet, & nous les laiſſâmes faire ſans oppoſition. A la vérité, il n'étoit pas en notre pouvoir de les en empêcher, parceque quoiqu'on nous eût laiſſé nos armes, on ne nous avoit pas permis d'emporter une ſeule charge de poudre. Mais nous reconnûmes bientôt le peu de fondement de notre eſpérance, car peu après pluſieurs des Sauvages commencerent à attaquer les malades & les bleſſés ; & ceux qui n'étoit pas en état de marcher dans les rangs furent bientôt aſſommés, malgré leur efforts, pour détourner la fureur de leurs ennemis par leur cris & leurs gémiſſemens.

Nous étions encore dans l'attente que le déſordre ſe borneroit à cela, & notre petite armée ſe mit en mouvement ; bientôt nous vîmes la diviſion du

front rebrouſſer vers nous avec précipitation, & nous apperçûmes que nous étions entierement environnés de Sauvages. Nous attendions à chaque moment que l'eſcorte Françoiſe qui avoit été promiſe par un des articles de la capitulation arrivât, & mit fin à notre crainte : rien ne parut, & les Indiens commencerent alors à nous dépouiller de nos habits, ainſi que de nos armes ; ceux qui voulurent faire réſiſtance furent ſur le champ de triſtes victimes du caſſe-tête.

J'étois dans l'arriere-garde qui partagea bientôt le ſort de l'avant-garde. En mon particulier, je fus ſaiſi par trois ou quatre Sauvages ; & pendant que les uns tenoient leur caſſe-tête ſuſpendu ſur moi, les autres m'enleverent mon habit, ma veſte, mon chapeau & mes boucles, ſans oublier l'argent que j'avois ſur moi. Comme tout cela ſe paſſoit fort près de la ſortie des lignes dans la plaine, & à peu de diſtance d'une Sentinelle Françoiſe, j'y courus auſſitôt que je fus libre, j'invoquai ſa protection ; mais elle me traita de chien d'Anglois, & me rejetta avec violence au milieu des Sauvages.

Je me vis ainſi réduit à tâcher de joindre un corps de nos troupes qui s'étoit raſſemblé à quelque diſtance ; & je n'y parvins qu'après avoir reçu un grand nombre de coups de différentes armes. Heureuſement pour moi les Sauvages étoient en trop grand nombre, & trop près les uns des autres, pour pouvoir m'aſſener un coup mortel, ſans courir riſque

de bleſſer leurs compagnons. Cependant un d'eux trouva moyen de me porter un coup d'épieu qui m'effleura le côté, & un autre m'en porta un qui me bleſſa à la cheville. Enfin, je gagnai le lieu où mes compatriotes étoient raſſemblés, & je me jettai de force au milieu d'eux. Mais avant que de m'échapper des mains des Indiens, le col & les poignets de ma chemiſe étoient tout ce qui en reſtoit, & ma peau étoit entamée & déchirée en vingt endroits.

Dans ce moment, les Indiens pouſſerent leur cri de guerre; & auſſi-tôt ils commencerent à maſſacrer impitoyablement & ſans diſtinction tous ceux qui étoient à leur proximité. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'horreur de cette ſcene. Hommes, femmes, enfans étoient égorgés de la plus cruelle maniere, & ſcalpés immédiatement après en notre préſence. Pluſieurs des Sauvages burent du ſang de leurs malheureuſes victimes, pendant qu'il couloit chaud de leurs bleſſures mortelles.

Nous nous apperçûmes alors, quoique trop tard, que nous ne devions point eſpérer de ſecours des François; & que, malgré la capitulation qui venoit d'être ſignée, & par laquelle nous devions avoir une garde ſuffiſante pour nous protéger contre les inſultes des Sauvages, nous étions livrés à leur fureur; car je vis clairement des Officiers François ſe promenant tranquillement, & cauſant entr'eux, à peu de diſtance de ce théâtre d'horreur & de ſang. Pour l'honneur de la nature humaine, je ſuis porté

à penſer que cette horrible infraction des loix les plus ſacrées fut moins l'ouvrage du Commandant François que l'effet des diſpoſitions ſauvages des Indiens, & de leur fureur, montée ſubitement à un degré exceſſif ; car je conviens que, dans ces circonſtances, il eſt bien difficile, pour ne pas dire abſolument impoſſible, d'y mettre un frein. Tout Lecteur impartial peut néanmoins juger ſi un corps de dix mille hommes de troupes réglées, n'avoit pas le pouvoir d'arrêter au moins le cours d'un pareil maſſacre. Mais quelle que ſoit la cauſe qui s'y oppoſa, les conſéquences en furent horribles, & ſont, je crois, ſans exemple dans notre hiſtoire moderne (1).

Je reviens à moi. Comme le cercle dans lequel j'étois enfermé ſe rétréciſſoit de plus en plus, & que la mort s'approchoit de nous à grands pas, quelques-uns des plus réſolus propoſerent de faire un effort vigoureux pour s'ouvrir un paſſage au-travers de nos barbares ennemis ; ſeul moyen qui nous reſtoit de ſauver notre vie. Cet expédient déſeſpéré fut réſolu, & tout-à-la-fois vingt d'entre nous s'élancerent à travers les Sauvages.

Nous fûmes dans un inſtant ſéparés, & ce ne fut que quelques mois après que j'appris le ſort de

(1) Il faut convenir que le Capitaine Carver parle ici de cet affreux événement avec bien de la modération pour un homme qui y avoit vu la mort de ſi près.

partie de mes compagnons, dont ſix ou ſept ſeulement eurent le bonheur de réuſſir comme moi. Uniquement attentif à ce qui me concernoit, je fis mes efforts pour me frayer un paſſage à travers les Sauvages ; & je m'étonne toutes les fois que je me rappelle cette affreuſe circonſtance de ma vie, avec quel ſang-froid, je pris toutes les meſures néceſſaires pour ma conſervation. En effet, dans l'impétuoſité de ma courſe, je renverſai pluſieurs d'entr'eux ; car j'étois alors jeune & d'une grande force, & je paſſai tout près de divers autres, eſquivant adroitement leurs coups, juſqu'à ce qu'à la fin deux Chefs des plus puiſſans, & de quelqu'une des Nations les plus reculées, à en juger par leur ajuſtement, ſe ſaiſirent de moi par les bras, & commencerent à me ramener par force vers la troupe.

Je me réſignai à ma deſtinée, ne doutant point que leur intention ne fût de m'aſſommer & d'aſſouvir leur vengeance par mon ſang, car ils me traînoient vers un marécage ſolitaire qui étoit à quelque diſtance. Mais à peine avions nous fait quelques pas, qu'un Officier Anglois de diſtinction, ce que je conjecture d'après ſa culotte de velours écarlate, qui étoit tout ſon habillement, paſſa près de nous. Un de ceux qui me tenoient, alleché par cette nouvelle proye, m'abandonna pour s'en ſaiſir ; mais l'Officier qui étoit vigoureux, le porta par terre, & ſe ſeroit probablement échappé, ſi le Sauvage qui me tenoit encore par un bras, ne m'eut quitté pour ſecourir

ſon compagnon. Je ſaiſis ce moment favorable, & je m'échappai avec la plus grande viteſſe pour joindre un autre parti de troupes Angloiſes qui étoit encore en bon ordre & en corps à quelque diſtance. Cependant avant de m'être fort éloigné, je ne pus réſiſter à l'envie de jetter les yeux derriere moi; je vis le redoutable Caſſetête fondre ſur le malheureux Officier, & je l'entendis pouſſer ſon dernier cri; ce qui ne contribua pas peu à hâter ma fuite en ajoutant à mon déſeſpoir.

J'étois à peine à quelque diſtance du lieu de cette horrible ſcene, que je rencontrai un joli jeune homme d'environ douze ans, qui s'étoit échappé juſque-là, & qui me pria de lui permettre de s'attacher à moi pour l'aider à profiter de quelque moyen de fuir des mains des Sauvages. Je lui dis que je lui donnerois tout le ſecours qui ſeroit en mon pouvoir, & qu'il n'eût qu'à ſe tenir fermement à moi; mais peu de minutes après il fut arraché de mes côtés, & je jugeai à ſes cris lamentables qu'il étoit maſſacré. Je ne perdis pas mon temps à déplorer le ſort de cette jeune victime. Il m'avoit été abſolument impoſſible de la ſauver.

Je gagnai enfin le gros de mes compatriotes; mais nous étions tous hors d'état de nous prêter mutuellement ſecours. Comme ce corps formoit la diviſion qui s'étoit le plus éloignée du fort, je penſai qu'il n'étoit pas impoſſible de m'ouvrir un chemin à travers les derniers rangs des Indiens & de gagner un bois

que

que j'appercevois à quelque diſtance. Cette eſpérance fut relevée dans moi par l'idée de la conſervation preſque miraculeuſe que je venois d'éprouver.

Mon eſpoir ne fut pas trompé. Il me ſuffira de dire que j'atteignis le bois ; mais à peine y eus-je un peu pénétré que je ſentis ma reſpiration tellement fatiguée, que je me jettai dans un buiſſon de fougeres, & que je reſtai pendant quelques minutes comme un homme qui en eſt à ſon dernier ſoupir. Enfin, je recouvrai mes eſprits avec la faculté de reſpirer ; mais mes appréhenſions recommencerent, lorſque je vis pluſieurs Sauvages paſſer près de ma retraite, & probablement à ma pourſuite. Dans cette ſituation je ne ſavois lequel valoit mieux, où d'avancer ou de continuer à me tenir caché, juſqu'au retour de la nuit. Craignant cependant qu'ils ne revinſſent par le même chemin, je crus qu'il étoit plus prudent de s'éloigner davantage de ce théâtre de mes malheurs. C'eſt pourquoi je me jettai dans une autre partie du bois, & je me hâtai de m'éloigner autant que me le permirent les ronces & la perte d'un de mes ſouliers. Enfin au bout de quelques heures je gagnai une colline qui dominoit la plaine, & d'où je vis que cet horrible maſſacre continuoit avec la même fureur.

Mais pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'ajouterai ſeulement qu'après avoir paſſé trois jours ſans manger, & après avoir enduré preſque nud la rigueur d'un brouillard glacial pendant trois nuits, j'atteignis enfin

le fort Edouard. Les ſoins qu'on y prit de moi me rétablirent promptement dans ma force primitive, & mon ame reprit ſon aſſiete ordinaire, autant que le permettoit le ſouvenir des événemens funeſtes dont j'avois été témoin.

On a calculé que, dans ce jour fatal, environ quinze cents hommes furent les victimes de la fureur des Sauvages, ou faits priſonniers. Un grand nombre de ces derniers furent emmenés par les vainqueurs, & l'on n'en a plus eu de nouvelles. Il y en eut très-peu qui, favoriſés par d'heureuſes circonſtances, trouverent le moyen de regagner leur patrie, après avoir éprouvé une longue & cruelle captivité.

Le brave Colonel Munro s'étoit hâté, auſſi-tôt que le déſordre commença, de ſe rendre au camp François, pour obtenir l'eſcorte convenue par la capitulation; ſa requiſition ayant été ſans effet, il y reſta, juſqu'à ce que le Général Webb envoyât un corps de troupes pour le demander, & l'eſcorter juſqu'au fort Edouard. Mais ce malheureux événement, qui n'auroit pas eu lieu ſi on lui eût laiſſé ſuivre ſon plan de défenſe, & la mort de tant de braves gens maſſacrés de ſang froid, laiſſerent dans ſon ame une impreſſion douloureuſe qui ne lui permit pas d'y ſurvivre long-temps. Il mourut, trois mois après, le cœur navré; & je puis dire avec vérité que c'étoit un homme qui, par ſes qualités militaires & ſociales, faiſoit honneur à ſa patrie.

Je ne veux point donner les faits ſuivans, comme

un jugement du ciel & une punition de cette inhumanité. Mais je ne puis omettre ici que peu de ces barbares meurtriers revirent leur pays. La communication des Indiens avec les Européens ayant porté chez les premiers la petite vérole, le ravage que ce fléau fit sur eux égala celui que nous avions éprouvé de leur fureur; car comme ils ont la coutume de se plonger dans l'eau froide dès qu'ils se sentent attaqués de la fievre, & même au milieu de l'éruption de la petite vérole, ils moururent par centaines; & ceux qui en réchapperent porterent toute leur vie les marques affreuses de ce fléau.

M. de Montcalm ne tarda pas non plus à trouver la mort dans les champs de Québec (1).

Cette cruauté sans exemple & sans motif ne fut pas approuvée du plus grand nombre de ses compatriotes. J'en ai eu plusieurs preuves, dont je donnerai une seule que je tiens d'une personne qui en avoit été témoin. Un Négociant Canadien ayant appris la nouvelle de la prise du fort Anglois, célebroit cet événement heureux par une grande fête, suivant la coutume du pays; mais la nouvelle du massacre ne lui fut pas plutôt parvenue, qu'il mit fin à sa fête,

(1) *Note du Traducteur.* Je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit plus haut sur cette inculpation de M. de Montcalm. Entre deux Nations souvent en guerre & toujours rivales, on doit toujours s'attendre à l'exagération des faits & aux inculpations mutuelles.

& qu'il déclama dans les termes les plus vifs contre cette ſcene inhumaine.

Mais je reviens à mon ſujet ; je veux dire à la maniere dont les Indiens ſont la guerre.

Quoiqu'ils ſoient fort négligens pour ſe garantir des ſurpriſes, ils ſont extrêmement alertes & adroits à ſurprendre leurs ennemis. A cette précaution & à cette patience pour ſe cacher au parti ennemi qu'ils ſe propoſent d'attaquer, ils joignent un talent admirable ou plutôt cet inſtinct particulier que j'ai décrit pour ſuivre & découvrir ceux qu'ils pourſuivent. Sur le gazon le plus uni, ſur la terre la plus dure, ils ſçavent diſtinguer les traces d'un ennemi, & par la forme des empreintes, ainſi que par leur diſtance, ils diſtinguent non-ſeulement ſi c'eſt un homme ou une femme qui a paſſé, mais même quelle eſt la Nation à laquelle ils appartiennent. Quelque incroyable que cela paroiſſe, le grand nombre de preuves que j'ai recueillies pendant que j'habitois avec eux, de leur extrême ſagacité à cet égard, ne doit laiſſer aucun doute ſur les traits que je viens de citer.

Lorſqu'ils ont le deſſus ſur l'ennemi, & que la victoire n'eſt plus douteuſe, ils commencent par dépêcher tous ceux qu'ils ne pourroient emmener avec eux ſans grand embarras, & ils s'attachent à faire autant de priſonniers, qu'il eſt poſſible. Ils retournent enſuite ſur le champ de bataille pour ſcalper ceux qui ſont ou morts ou trop bleſſés pour être emmenés.

Ils ſont ſingulièrement adroits & experts dans cette opération cruelle. Ils ſaiſiſſent la tête de leur ennemi mort ou ſans connoiſſance ; & plaçant un de leurs pieds ſur le cou, ils entortillent leur main gauche dans les cheveux. Par ce moyen, ayant étendu la peau qui couvre le ſommet de la tête, ils tirent de la main droite leur couteau à ſcalper qu'ils ont ſoin de tenir toujours en bon état ; & en peu de coups de cet inſtrument, ils cernent la peau, & l'enlevent avec la chevelure. Ils ſont ſi expéditifs, que l'opération dure à peine un peu plus d'une minute. Ces chevelures ſont gardées par eux, comme des monumens de leur valeur & de leur vengeance à la fois.

Si deux Indiens ſaiſiſſent à la fois un priſonnier, & ſemblent y avoir un droit égal, la conteſtation eſt ordinairement fort vîte décidée ; car, pour prévenir la diſpute, celui qui craint de perdre cette récompenſe de ſa valeur, a recours à ſon caſſe-tête & aſſomme tout de ſuite le malheureux ſujet de la querelle.

Lorſqu'ils ont ainſi rempli leur objet, & fait autant de ravage qu'il eſt poſſible, ils ſe retirent avec précipitation vers leur pays avec le butin & les priſonniers qu'ils ont faits, de crainte d'être pourſuivis. S'il en eſt beſoin, ils emploient divers ſtratagêmes pour éluder la recherche de ceux qui pourroient être à leur ſuite. Quelquefois ils répandent du ſable, des feuilles ou de la boue ſur les traces de

leurs pieds ; quelquefois ils marchent dans les mêmes traces les uns des autres, & d'autres fois ils élevent leurs pieds ſi haut & marchent ſi légèrement, qu'ils ne laiſſent ſur le terrein aucune impreſſion. Enfin, s'ils trouvent que ces précautions ne ſuffiſent pas, & qu'ils ſe croyent pourſuivis de trop près pour échapper, ils aſſomment leurs priſonniers, les ſcalpent ; & ſe ſéparant les uns des autres, chacun tâche de regagner ſon pays par une route différente. Cela met ordinairement fin à la pourſuite ennemie ; car les pourſuivans, déſeſpérant alors, ſoit de ſatisfaire leur vengeance, ſoit de recouvrer leurs amis, prennent le parti de retourner chez eux.

Si les vainqueurs ſont aſſez heureux pour faire leur retraite ſans être inquiétés, ils ſe hâtent de gagner un pays où il n'y ait rien à craindre ; & pour que leurs compagnons bleſſés ne les retardent point, on les porte tour-à-tour ſur des eſpeces de civieres, ou, ſi c'eſt en hiver, on les tire ſur des traîneaux.

Ces civieres ſont faites fort groſſièrement de branches d'arbres. Leurs traîneaux conſiſtent en deux petites planches minces d'un pied de largeur, lorſqu'elles ſont réunies, & d'environ ſix pieds de longueur, dont le devant eſt replié en haut, & dont les côtés ſont garnis de petits rebords. Les Indiens tirent ces petites voitures, quelque chargées qu'elles ſoient, avec beaucoup de facilité, au moyen d'une corde qui leur paſſe à l'entour de la poitrine. Ce collier eſt appellé *Metump*, & eſt en uſage par toute

l'Amérique, ſoit dans les parties voiſines de nos établiſſemens, ſoit dans celles de l'intérieur. Dans ces dernieres, il eſt de cuir, & quelquefois travaillé avec beaucoup de propreté.

Les priſonniers ſont gardés pendant la marche avec beaucoup de ſoin. Pendant le jour, ſi le voyage ſe fait par terre, ils ſont toujours tenus par quelques-uns des vainqueurs; ſi c'eſt par eau, ils ſont attachés au canot. Pendant la nuit, ils ſont étendus à terre entièrement nuds, & attachés par les pieds, les bras, le cou, à des crochets fixés en terre. Indépendamment de cela, il y a des cordes attachées à leurs bras & à leurs pieds, que tient un Indien de maniere à s'éveiller au moindre mouvement du priſonnier.

Malgré ces précautions, on a vu quelquefois des priſonniers s'échapper, & même tuer ceux qui les gardoient. On raconte dans les annales de la Nouvelle-Angleterre un fait fort extraordinaire de ce genre. Le Héros de cette hiſtoire eſt même une femme qui, ſeule & ſans être aſſiſtée, trouva moyen non-ſeulement d'éluder la vigilance du parti qui l'avoit fait priſonniere, mais même de venger ſur eux le ſang de ſes compatriotes.

Il y a quelques années qu'un petit parti de Sauvages Canadiens, conſiſtant en dix guerriers avec deux de leurs femmes, fit une incurſion ſur les établiſſemens des derrieres de la Nouvelle-Angleterre. Ils ſe tinrent cachés pendant quelque temps dans le

voiſinage d'une des petites villes les plus écartées, & enfin ayant trouvé le moment favorable, ils tuerent & ſcalperent pluſieurs perſonnes, & firent une femme priſonniere avec ſon enfant d'environ douze ans. Contens de cette expédition, ils ſe hâterent de retourner dans leur pays qui étoit à trois cents milles de diſtance, emmenant leurs deux priſonniers.

La ſeconde nuit de leur marche, cette femme, dont le nom, ſi je ne me trompe, étoit *Rowe*, forma une réſolution digne du Héros le plus intrépide. Elle penſa qu'il n'étoit pas impoſſible de ſe débarraſſer les mains des liens qui les retenoient, & réſolut, ſi elle en venoit à bout, de faire un effort de déſeſpéré pour recouvrer ſa liberté. A cet effet, lorſqu'elle jugea que ſes conducteurs étoient enſevelis dans le ſommeil le plus profond, elle eſſaya de faire gliſſer de ſes mains les cordes qui les lioient. Elle y réuſſit; & ayant prévenu tout bas ſon fils, qu'ils n'avoient pas cru devoir attacher, de ne point s'étonner de ce qu'elle alloit faire, elle prit d'abord la précaution d'éloigner les armes des Indiens qui les avoient à leurs côtés.

Cela fait, elle mit entre les mains de l'enfant un des caſſetêtes, en lui diſant de l'imiter; & en prenant un autre, elle expédia en un moment pluſieurs Indiens dans le ſommeil. Mais la foibleſſe & le peu de réſolution de ſon enfant faillit à faire échouer ſon projet, car il ne frappa qu'un foible coup ſur un des guerriers, ce qui ne fit que l'éveiller; mais elle

courut à lui, & avant qu'il eut pu crier & courir à ſes armes elle l'acheva; tout le reſte de la bande tomba ainſi ſous les coups, à l'exception d'une des femmes qui, s'étant éveillée à propos, prit la fuite.

Notre Héroïne enleva enſuite les chevelures de ſes ennemis morts, & prenant auſſi celles qu'ils remportoient de leur expédition, comme des preuves de leur victoire, elle revint en triomphe dans la ville d'où elle avoit été enlevée, au grand étonnement de ſes compatriotes qui pouvoient à peine en croire leurs yeux & les témoignages de ſon courage.

Pendant la marche les Indiens obligent leurs priſonniers de chanter leur chanſon de mort qui conſiſte d'ordinaire en des ſentences comme celles-ci: *je vais mourir; je vais ſouffrir, mais je brave* les *tortures les plus cruelles de mes ennemis. Je mourrai en brave & j'irai joindre les chefs de ma nation qui ont ſouffert avant moi.* Ces chanſons ſe continuent d'intervalle en intervalle juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés au village ou au camp.

Lorſque les guerriers ſont aſſez près pour ſe faire entendre, ils pouſſent différens cris qui apprennent à leurs amis le ſuccès de l'expédion. Le nombre des cris de mort qu'ils pouſſent annonce celui des leurs qui a péri. Le nombre des cris de guerre, déſigne celui des priſonniers qu'ils ont faits.

Il eſt difficile de décrire ces cris; la meilleure idée qu'on puiſſe en donner, eſt que le premier conſiſte dans des ſons analogues à ceux-ci: *où, où oûp,*

lesquels sont continués sur un ton aigre, jusqu'à ce que la respiration soit presque épuisée, & alors rompus par une élévation soudaine de la voix. Le dernier est un cri grave à-peu-près de la même espece, lequel est modulé en especes de notes, par la main placée d'une certaine maniere devant la bouche. Tous les deux se font entendre à une distance très-considérable.

Pendant que les guerriers de retour poussent ces cris, les personnes à qui ils doivent servir de premier avis se tiennent sans mouvement, & avec la plus grande attention. Cette premiere formalité remplie, tout le village sort au-devant des guerriers, pour apprendre les détails de l'expédition dont ils ont donné une idée générale ; & suivant que ces détails sont malheureux ou avantageux, on leur répond par des acclamations ou par des cris de lamentation.

Les guerriers étant enfin arrivés au camp ou au village, les femmes & les enfans s'arment de bâtons, & forment deux rangs entre lesquels les prisonniers sont obligés de passer. Le traitement qu'ils reçoivent avant que d'arriver à l'extrémité de la ligne, est extrêmement cruel. Ils sont quelquefois tellement frappés sur la tête & le visage, qu'ils ont à peine quelque reste de vie ; heureux encore celui qui termine ses malheureux jours de cette maniere ! Mais leurs cruels bourreaux ont ordinairement soin qu'aucun coup ne soit mortel, attendu qu'ils desirent

réſerver leurs malheureuſes victimes à de plus grands tourmens.

Après avoir ſubi ce traitement préparatoire, ils ſont liés pieds & mains enſemble, pendant que les Chefs tiennent une aſſemblée dans laquelle ils délibérent ſur le ſort des priſonniers; ceux qu'ils ont réſolu de faire périr dans les tourmens, ſont livrés au Chef des guerriers: ceux à qui l'on fait grace ſont remis au Chef de la Nation, en ſorte que bientôt les priſonniers ſçavent à quoi ils doivent s'attendre; car cette ſentence eſt irrévocable. Les premiers ſont mis dans la maiſon de mort, & les autres dans la maiſon de grace.

Les priſonniers qui ſont avancés en âge, & qui ont acquis beaucoup de gloire par leurs actions militaires, expient toujours par le tourment du feu le ſang qu'ils ont verſé. Leurs ſuccès guerriers ſont facilement connus par les marques bleues qu'ils portent ſur les bras & la poitrine. Ces marques ſont auſſi intelligibles pour des Indiens, que l'écriture pour les Européens.

La maniere dont ces eſpeces d'hiéroglyphes s'impriment ſur la peau conſiſte à l'ouvrir, ſoit avec les dents aigües d'un poiſſon, ſoit avec une pierre tranchante, teinte dans une eſpece d'encre faite avec la ſuie du pin. C'eſt parmi eux, comme parmi les anciens Pictes, un grand ornement & une grande diſtinction; car ce ſont, pour ainſi dire, des faſtes écrits ſur leur peau, qui atteſtent les grandes actions

du guerrier. Ces faſtes ſont indélébiles, & l'accompagnent par-tout.

Les priſonniers deſtinés à la mort ne tardent pas d'être conduits au lieu de l'exécution, qui eſt ordinairement le centre du camp ou du village, où étant dépouillés & tout le corps barbouillé de noir, on leur met ſur la tête une peau de corbeau ou de corneille. On les attache à un pieu avec des fagots à l'entour, & on les oblige de chanter pour la derniere fois leur chanſon de mort.

Les guerriers, car ce ne ſont ordinairement qu'eux qui ſubiſſent un pareil traitement, rempliſſent cette triſte cérémonie avec beaucoup de prolixité. Ils racontent fort haut toutes les actions de bravoure qu'ils ont faites, & ſe font gloire du nombre des ennemis qu'ils ont mis à mort. Dans cette narration ils n'épargnent pas leurs bourreaux; au contraire, ils n'omettent rien de ce qui eſt capable de les inſulter & de les irriter. Quelquefois cela produit un effet heureux pour le priſonnier, qui eſt dépêché beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit été ſans cela.

Il y a pluſieurs autres manieres en uſage parmi les Indiens, pour tourmenter & mettre à mort leurs priſonniers. Mais le ſupplice du feu eſt le plus ordinaire.

Pendant que j'étois dans la ville principale des *Ottagamis*, un Indien Illinois fut amené, ayant été fait priſonnier par un de leurs partis de guerriers. J'eus l'occaſion d'y voir les cruautés d'uſage exercées par ce peuple.

Après les formalités préliminaires à ſa condamnation, le priſonnier fut conduit un matin de bonne heure à peu de diſtance du village, où il fut lié à un arbre. Cela fait, tous les jeunes enfans du village qui étoient en grand nombre, car ce village eſt fort peuplé, eurent la permiſſion de s'amuſer à tirer de l'arc ſur la malheureuſe victime. Comme il n'y en avoit aucun qui eût plus de douze ans, & qu'ils étoient placés à une diſtance conſidérable, leurs fleches n'avoient pas la force de pénétrer juſqu'aux parties vitales, en ſorte que le pauvre malheureux reſta percé de fleches, & ſouffrant mille tourmens pendant plus de deux jours.

Pendant ce temps-là, il ne fit que chanter ſes exploits guerriers. Il récapitula les différens ſtratagêmes qu'il avoit employés pour ſurprendre ſes ennemis; il ſe fit gloire de la quantité de chevelures qu'il avoit enlevées, & du nombre des priſonniers qu'il avoit faits. Il décrivit les traitemens barbares qu'il avoit fait eſſuyer à ces derniers, & il ſembloit goûter un plaiſir ſingulier à cette horrible énumération.

Mais il s'arrêta principalement ſur les cruautés qu'il avoit exercées contre les proches de ceux qui le tourmentoient, comme s'il eût voulu par-là les engager à aggraver ſes tourmens, afin de donner une plus grande preuve de ſon courage. Enfin, dans les derniers momens de ſa vie, où il ne pouvoit plus proférer une parole, il ſembloit inſulter à ſes

bourreaux par un visage riant sur lequel éclatoi
le mépris.

Cette coutume de tourmenter les prisonniers a
dans l'esprit des Indiens, un double avantage. Ell
rassasie d'abord ce plaisir diabolique qu'ils goûten
dans la vengeance, & qui est leur passion prédomi
nante; d'un autre côté, elle sert à faire naître dan
leurs jeunes guerriers ce penchant à la cruauté &
cette soif du sang, qui, dans leurs idées, son
inséparables de la qualité d'un guerrier accom
pli.

J'ai ouï dire qu'un Indien qui étoit entre le
mains de ses bourreaux, eut l'audace de leur dir
qu'ils n'étoient que d'ignorantes vieilles femmes qu
ne sçavoient pas l'art de mettre à mort un brav
prisonnier. Il leur ajouta qu'il avoit pris plusieur
fois de leurs guerriers; & qu'au lieu de leur infli
ger des tourmens ordinaires comme les leurs, il en
avoit imaginé de plus recherchés: que les ayant atta
chés à un pieu, il les avoit lardés de petits éclat
pointus de pin résineux, auxquels il avoit mis le feu
après quoi, il avoit, avec ses compagnons, dansé
en rond autour de ces victimes, jouissant délicieu-
sement de leurs cris & de leurs tourmens.

Cette bravade, qui portoit avec elle un genre
d'insulte tout-à-fait nouveau pour un Indien, mit hors
de mesure les bourreaux de ce malheureux, &
abrégea la durée de son supplice; car un des Chefs
se jetta sur lui avec fureur, & lui arrachant le

cœur, s'en ſervit à lui clore la bouche qui avoit proféré un langage auſſi inſultant.

On pourroit raconter mille hiſtoires du courage & de la réſolution de ces Indiens priſonniers. J'en ai entendu quelques-unes qui ſont ſi étonnantes, qu'elles paſſent les bornes les plus étendues de la croyance. Mais il eſt certain que ces hommes ſauvages ſont doués de pluſieurs qualités héroïques, & qu'ils ſoutiennent toute ſorte de malheurs & de tourmens avec un courage auquel on ne ſçauroit, même de bien loin, comparer celui des anciens Héros de la Grece & de Rome.

Malgré ces actes de cruauté exercés par les Indiens ſur ceux de leurs ennemis qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il y a cependant certaines Nations qui ſe ſont fait remarquer par leur modération envers des femmes des Colonies Angloiſes qu'ils avoient fait priſonnieres. Il eſt arrivé fréquemment que des femmes d'une grande beauté ont été priſes & emmenées, ſans que durant une marche de trois & quatre cents milles, à travers des forêts déſertes, elles aient reçu aucune inſulte, & que leur honneur ait été violé. On a même vu des femmes qui, lors de leur enlevement, ſe trouvoient enceintes, être priſes des douleurs de l'enfantement, au milieu des bois & des Sauvages qui les emmenoient; elles ont, dans ces circonſtances, reçu d'eux toute l'aſſiſtance qui étoit en leur pouvoir, & elles ont été traitées avec une attention &

une humanité auxquelles elles ne s'attendoient point.

Il faut cependant avouer que cet adouciſſement n'eſt pas l'effet de leurs diſpoſitions naturelles, mais qu'il eſt particulier aux Nations qui ont eu quelque commerce avec les Miſſionnaires François. Sans avoir pour objet de faire jouir les Anglois, leurs ennemis naturels, de l'avantage de ce changement, ces Peres ont pris beaucoup de peine à inculquer dans l'ame des Indiens des principes d'humanité qui peu-à-peu ont influé ſur leurs mœurs, & ont été d'une utilité générale (1). Mais revenons au ſort des priſonniers Indiens.

Ceux d'entr'eux qui ont été mis dans la maiſon de grace, & ce ſont ordinairement les jeunes gens; les femmes & les enfans, y attendent l'arrêt des Chefs, qui, après l'exécution de ceux qui ont été condamnés à mort, tiennent un conſeil ſur les premiers.

On envoie une eſpece de Héraut tout-à-l'entour du camp ou du village donner avis, pour que tous ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs parens dans l'expédition, ſe préſentent à la diſtribution qui va être faite des priſonniers. Les femmes qui ont perdu

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt encore ici un hommage que M. Carver rend au zele des Miſſionnaires Catholiques; leurs travaux n'euſſent-ils produit que ce bien, ils ſeroient plus louables qu'ils ne paroiſſent l'être aux yeux de la plupart de ſes compatriotes & des leurs.

leurs

leurs maris ou leurs enfans y ont la premiere part. Après elles viennent ceux qui ont perdu des amis ou parens moins proches, ou qui ſe déterminent à adopter quelques-uns des jeunes gens.

Le partage étant achevé, ce qui ſe fait toujours ſans conteſtations, ceux qui y ont eu part emmenent avec eux leurs priſonniers à leur tente ou à leur cabane. Là, ils les délient, les lavent ou panſent leurs plaies, s'ils en ont quelqu'une; ils les habillent enfin, & leur donnent la nourriture la plus propre à les rétablir, que leur permettent leurs facultés.

Pendant que ces nouveaux domeſtiques mangent, leurs maîtres tâchent de les conſoler. Ils leur diſent qu'étant rachetés de la mort, ils doivent ſe livrer à la joie, & goûter leur bonheur; que s'ils les ſervent avec fidélité & ſans murmurer, ils ne manqueront de rien de ce qui peut les dédommager de la perte de leurs amis & de leurs parens.

Les hommes qui ſont épargnés ſont ordinairement donnés à des femmes qui ont été privées de leurs maris par les mains de l'ennemi; & ſi le priſonnier eſt tel, qu'il puiſſe ou qu'il ait l'art de plaire à ſa maîtreſſe, ils ſont bientôt mariés. Mais dans le cas contraire, ou ſi la femme a quelque autre engagement, la vie du priſonnier eſt en grand danger; ſur-tout ſi la bonne femme ſe met dans la tête que ſon feu mari a beſoin d'un eſclave dans le pays des Eſprits. Elle le livre à quelques jeunes guerriers qui le dépêchent ſans cérémonie; car c'eſt un uſage que

lorſqu'un priſonnier a été épargné par l'aſſemblée des guerriers, ſon ſang eſt réputé en quelque ſorte trop vil, pour valoir la peine d'une exécution comme celle des guerriers qui ont mérité cette diſtinction par leur bravoure & leurs expéditions militaires.

Les femmes ſont ordinairement données à des hommes, deſquels elles ne manquent gueres d'être bien reçues. Les petits garçons & les filles ſont reçus dans des familles qui en ont beſoin, & y ſont ſur le pied d'eſclaves. Il arrive aſſez ſouvent qu'ils ſont vendus à des Marchands Européens.

Les Indiens n'ont jamais eu l'idée de modérer les ravages de la guerre, en épargnant leurs priſonniers, afin de les échanger contre ceux des leurs qui auroient le malheur d'être pris. De part & d'autre, les priſonniers ſont ou mis à mort, ou adoptés, ou faits eſclaves. Cet uſage eſt tellement établi, que ſi quelqu'un d'une Nation, même un guerrier, eſt pris priſonnier; que, par haſard, il lui ait été fait grace pour être ou adopté ou eſclave, & qu'il puiſſe s'échapper pour retourner chez les ſiens, ceux-ci ne le recevront point, & ne le reconnoîtront plus pour un des leurs.

L'état de ceux qui ont été adoptés ne differe en quoi que ce ſoit de celui des enfans de la Nation dans laquelle ils entrent. Ils prennent tous les droits & les ſentimens de ceux qu'ils remplacent, & ne font ordinairement aucune difficulté d'aller en guerre contre ceux de la Nation dont ils ont fait partie:

mais ſi, par haſard, un de ces priſonniers adoptés s'enfuit, & eſt repris en guerre, il eſt réputé un enfant dénaturé & ingrat, qui a abandonné ſes parens & ſes bienfaiteurs, pour leur faire la guerre, & il eſt traité en conſéquence avec une cruauté extraordinaire.

Cette partie des priſonniers qui eſt regardée comme eſclave, eſt ordinairement diſtribuée aux Chefs, qui s'en ſervent fréquemment à faire des préſens aux Gouverneurs des poſtes les plus avancés, ou aux Commiſſaires des affaires des Indiens. J'ai ouï dire que ce ſont les Miſſionnaires François, & ſur-tout les Jéſuites, qui ont les premiers occaſionné l'introduction de ces eſclaves dans les établiſſemens Européens, & qui ont appris par-là aux Indiens que ces priſonniers étoient de quelque valeur.

Leurs vues ſont ſans doute louables; car ils ont imaginé que ce ſeroit un moyen, non-ſeulement de prévenir les barbaries atroces & l'effuſion de ſang qui régnoient parmi ces Peuples, mais encore d'introduire chez eux leur Religion; c'eſt pourquoi ils engageoient les Traiteurs à acheter autant d'eſclaves qu'ils en rencontreroient.

Mais les effets n'ont pas répondu à l'attente de ces Religieux. Au lieu de prévenir les cruautés & l'effuſion du ſang parmi les Indiens, cela n'a fait qu'augmenter les querelles qui regnent entr'eux, & leur donner plus d'activité & de continuité. L'objet de leurs guerres n'étant plus ou la vengeance ou l'amour

de la gloire, mais l'acquiſition des liqueurs ſpiritueuſes pour leſquelles ils échangent leurs priſonniers & qu'ils aiment preſque tous exceſſivement ; ils ſont devenus beaucoup plus actifs à inquiéter leurs ennemis, & toujours aux aguêts pour les ſurprendre & faire des priſonniers.

On pourroit peut-être dire que cela a diminué le nombre de ceux qu'ils font périr dans les tourmens, vu l'eſpérance d'en tirer un parti auſſi avantageux, mais on ſe tromperoit encore. Il ne paroît pas que la barbarie avec laquelle ils en uſent envers leurs priſonniers, ſoit devenue moindre. Ils continuent de ſatisfaire leur penchant à la vengeance, le premier de tous, & ils ſont ſeulement devenus plus attentifs à mettre à part un grand nombre de jeunes gens, pour les vendre comme eſclaves, pendant qu'ils mettent à mort dans les tourmens, & ſuivant leurs anciens uſages, ceux qu'ils ont pris les armes à la main.

Les Miſſionnaires donc trouvant que tout au contraire de leurs vues, leur zele n'avoit ſervi qu'à augmenter la vente des liqueurs ſpiritueuſes, s'adreſſerent en 1693 au Gouverneur du Canada, pour faire prohiber entièrement ce commerce funeſte. La prohibition fut prononcée ; mais elle n'a pu l'empêcher totalement. Les Coureurs de bois François ont été aſſez hardis pour le continuer clandeſtinement, quoique la peine prononcée contre la contravention fût non-ſeulement une amende conſidérable, mais encore l'empriſonnement.

Quelques-uns d'eux ayant été pris en contravention, ſe ſont ſauvés chez les Indiens. Ils ont ſubi un banniſſement volontaire, & ſe ſont alliés avec eux. Mais comme c'étoit une race de gens débauchés & ſans mœurs, il eſt aiſé de ſentir qu'ils n'ont pu contribuer que bien peu à réformer leurs uſages, & à leur inſpirer quelque eſtime pour la Religion qu'ils profeſſoient & déshonoroient. Il en eſt réſulté un nouvel obſtacle aux vues de ces honnêtes & infatigables Religieux.

Cette émigration toutefois a produit un effet avantageux à leur Nation; car les liaiſons de ces refugiés avec les *Iroquois*, les *Miſſisâges*, les *Hurons*, les *Miamis*, les *Pontowatimis*, les *Puants*, les *Algonquins*, les *Menomonies*, &c. & leurs continuels récits de la puiſſance des François & de leur Roi, auquel, malgré leur banniſſement, ils tenoient toujours par inclination; ces récits, dis-je, avoient inſpiré à tous ces Indiens des ſentimens extrêmement favorables à la Nation Françoiſe, & je ſuis perſuadé qu'ils ſeroient encore prêts à ſaiſir la premiere occaſion de lui montrer leur attachement, malgré le diſcrédit où elle devroit être tombée dans leur eſprit, depuis qu'elle a perdu le Canada; car les Indiens ſont dans la perſuaſion que tout Peuple conquis eſt dans un état d'eſclavage à l'égard du vainqueur. Ainſi lorſque parmi eux une Nation en a finalement ſubjugué une autre, & lui a accordé la paix, ſous la condition de lui être ſujettte, il eſt

d'uſage que les Chefs de la Nation vaincue n'aſſiſtent à l'aſſemblée des vainqueurs qu'en portant des jupons, comme un témoignage qu'ils ſont dans un état de ſujettion, & devroient être rangés parmi les femmes. Mais leur partialité pour les François avoit jetté de trop profondes racines, pour pouvoir être ſi-tôt déracinée.

CHAPITRE X.

De la maniere dont les Indiens font la paix & leurs autres Traités.

LES guerres qui regnent entre les Nations Indiennes ſont communément héréditaires, & continuent d'âge en âge preſque ſans interruption. Lorſque l'épuiſement mutuel rend la paix néceſſaire, le principal ſoin des parties belligérantes eſt d'éviter l'apparence de faire les premieres avances.

Quand une Nation Indienne ſe détermine à traiter avec ſon ennemi pour une ſuſpenſion d'hoſtilité ; ſi ce n'eſt pas quelque Nation voiſine qui interpoſe ſa médiation, le Chef qui eſt chargé de porter des paroles de paix, ne rabat rien de ſa fierté naturelle ; & quelque perſuadé qu'il ſoit que les affaires de ſon pays ſont dans une très-mauvaiſe ſituation, il ne propoſe point de rien céder ; mais il fait ſes efforts pour perſuader à ſon ennemi qu'il eſt de ſon intérêt de terminer la guerre.

Des accidens particuliers contribuent quelquefois à ramener la paix entre des Nations qui autrement n'auroient jamais été amenées à des termes de conciliation. Je vais en rapporter un exemple qui m'a été raconté chez preſque toutes les Nations parmi leſquelles j'ai habité.

Il y a environ quatre-vingts ans que les *Iroquois* & les *Chippeways*, deux Nations puiſſantes, étoient en guerre avec les *Ottagamis* & les *Sakis*, qui enſemble leur étoient fort inférieurs en force & en nombre. Un parti des premiers, d'environ mille hommes, projetta, pendant un hiver, une excurſion du lac Ontario, par le chemin de Toronto, dans le territoire de leurs ennemis. Ils côtoyerent le lac Huron, par ſes bords Eſt & Nord, juſqu'à ce qu'ils arrivaſſent à l'iſle Saint-Joſeph, qui eſt dans le détroit Sainte-Marie. Là, ils traverſerent le détroit ſur la glace, environ quinze milles au-deſſous des chûtes, & continuerent leur route à l'Oueſt. Comme la terre étoit couverte de neige, afin qu'on ne découvrît point leur nombre, ils eurent l'attention de ne marcher qu'en une file, & dans les pas les uns des autres.

Quatre Indiens *Chippeways*, qui paſſoient par haſard dans le voiſinage, obſerverent cette armée, & devinerent auſſi-tôt, tant par la direction de la marche que par les précautions qu'on prenoit, quel étoit ſon objet, & vers quel pays elle ſe dirigeoit. Quoique la Nation dont étoient ces Indiens fût en guerre avec les *Ottagamis*, & alliée des aſſaillans, on ne ſçait par quel motif ils réſolurent auſſi-tôt d'apprendre aux premiers le danger qu'ils couroient. A cet effet, ils marcherent avec la viteſſe qui leur eſt accoutumée; & quoiqu'ils fiſſent un grand circuit, ils devancerent facilement une armée qui étoit obligée

de marcher avec autant de précautions qu'on l'a vu. Arrivés dans le pays des *Ottagamis*, ils y trouverent un parti d'environ quatre cents guerriers, parmi leſquels étoient pluſieurs *Sâkis*, & ils les informerent de l'arrivée prochaine de leurs ennemis.

Les Chefs raſſemblerent auſſi-tôt toutes leurs forces, & tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Comme ils avoient avec eux leurs familles, il leur étoit impoſſible de ſe retirer à temps; c'eſt pourquoi ils réſolurent de choiſir le poſte le plus avantageux qu'il ſe pourroit, & d'y attendre les *Iroquois* de pied ferme.

Près du lieu où ils ſe trouvoient, étoient deux petits lacs, ſéparés par une petite langue de terre d'un mille environ de longueur, & d'environ trente verges de largeur ſeulement. Préſumant que les *Iroquois* ne manqueroient pas de diriger leur route par ce défilé, leur petit parti ſe diviſa en deux corps de deux cents hommes chacun, dont l'un prit poſte à l'extrémité du défilé, voiſine de leur pays de chaſſe, où ils ſe fortifierent par un parapet de paliſſade. Pendant ce temps, l'autre corps fit un circuit à l'entour d'un des lacs, ſe propoſant d'enfermer leur ennemi dans le défilé, quand il y ſeroit entré.

Leur ſtratagême réuſſit; car le corps Iroquois ne fut pas plutôt engagé dans le défilé, que les *Ottagamis*, déjà pourvus du bois néceſſaire à leur deſſein, prirent poſte à l'entrée, & le barrerent par

une paliſſade, au moyen de laquelle leur ennemi ſe trouva renfermé.

Les *Iroquois* reconnurent auſſi-tôt leur ſituation, & tinrent conſeil ſur ce qu'il y avoit à faire pour ſe tirer de l'embarras où ils ſe trouvoient. Par malheur pour eux, un léger dégel avoit fondu la glace tout juſte de maniere à la rendre impoſſible à paſſer, & cependant elle étoit encore aſſez forte pour interdire le paſſage des lacs, ſoit par radeaux, ſoit à la nage. Dans cette alternative, il fut convenu entr'eux de tâcher de forcer un des retranchemens; mais ils les trouverent ſi bien défendus, qu'ils furent forcés d'y renoncer.

Malgré cet échec, les *Iroquois* ſe comportant avec ce flegme & cette inſouciance qui caractériſent les Indiens, s'amuſerent pendant trois ou quatre jours à pêcher. Pendant ce temps-là, la glace ſe fondit entièrement. Alors, ils firent des radeaux, au moyen de quelques arbres qui heureuſement croiſſoient ſur le lieu, & ils tenterent de traverſer ainſi l'un des deux lacs.

C'eſt ce qu'ils firent un matin, peu avant la pointe du jour. Mais les *Ottagamis*, qui étoient attentifs à tous leurs mouvemens, s'étant apperçus de leur deſſein, détacherent cent cinquante hommes de chacun de leurs partis, pour s'oppoſer à leur débarquement. Ces trois cents hommes marcherent avec tant de célérité de l'autre côté du lac, que malgré le circuit qu'ils avoient été obligés de faire, ils

atteignirent leurs ennemis, avant qu'ils euſſent gagné le rivage ; car la navigation de ceux-ci avoit été fort retardée, parce que les perches dont ils ſe ſervoient pour faire avancer leurs radeaux s'enfonçoient & s'engageoient dans la boue.

Les deux partis *Ottagamis* ne furent pas plutôt en préſence, qu'ils firent ſur les *Iroquois* un feu très-vif qui les déconcerta beaucoup ; ceux-ci ne virent de moyen d'échapper à une deſtruction totale, que de ſauter à l'eau, & de tâcher de ſe faire jour au-travers de leurs ennemis ; ce qu'ils ne firent qu'en perdant plus de la moitié de leurs gens.

Après que les Iroquois eurent atteint le rivage, ils firent retraite en bon ordre ; mais ils furent obligés de laiſſer leurs ennemis maîtres du champ de bataille, & en poſſeſſion de toutes les fourrures qu'ils avoient priſes pendant l'hiver.

Les deux Nations victorieuſes récompenſerent les *Chippeways* qui leur avoient procuré ce ſuccès, en leur partageant le butin. Ils les preſſerent d'accepter la quantité qu'ils voudroient de leurs plus riches fourrures : les *Chippeways* généreux, comme le ſont ordinairement les Indiens qui ſont rarement guidés par des motifs intéreſſés, refuſerent long-temps leur préſent ; mais enfin ils les accepterent, & furent reconduits dans leur pays par un parti de cinquante *Ottagamis*.

Cette réſiſtance brave & bien conduite des *Ottagamis* & des *Sâkis*, jointe à la médiation des

Chippeways, qui, mettant à part leurs anciens reſſentimens, approuverent la conduite de leurs quatre Chefs, effectuerent enfin une reconciliation entre ces différentes Nations, qui, dans la ſuite, s'unirent entr'elles par les liens d'une étroite amitié.

Je crois que maintenant tous les Indiens qui habitent cet immenſe pays ſitué entre Quebec, les bords du Miſſiſſipi au Nord de l'Ouisconſin, & les établiſſemens de la Compagnie de la baye de Hudſon, vivent dans une profonde paix. Lorſque leurs diſpoſitions inquietes les portent à quelques incurſions, ces Indiens du Nord ne s'attaquent guere plus les uns les autres, mais ils portent la guerre au ſud, contre les *Cherokis*, les *Chaktâs*, les *Chickasâs*, ou les *Illinois*.

Quelquefois les Indiens, las enfin d'une longue guerre où ils n'ont eu que de foibles ſuccès, emploient des médiateurs pour y mettre fin. Dans ce cas, voici comment cette négociation eſt conduite.

Un certain nombre de Chefs de la Nation qui deſire la paix, joint à ceux qui ont accepté l'emploi de médiateurs, ſe rendent enſemble au pays ennemi de la premiere. Ceux qu'on choiſit pour cette commiſſion ſont toujours des Chefs doués d'une grande capacité & d'une grande intégrité. Ils portent devant eux la pipe ou le calumet de paix. Il n'eſt pas néceſſaire que j'informe mes Lecteurs que cet inſtrument eſt de la même nature que le pavillon de treve chez les Européens, & que les Nations les plus

barbares ont pour ce gage de paix le plus grand reſpect. Je n'ai jamais ouï rapporter un ſeul exemple d'infraction de ce droit ſacré. Les Indiens ſont perſuadés que le *Grand-Eſprit* ne la laiſſeroit pas impunie.

La pipe de paix que les François ont, je ne ſçais pourquoi, appellé le calumet de paix (1), eſt d'environ quatre pieds de long. La boule ou le foyer eſt de marbre rouge, & la tige ou tuyau eſt d'un bois léger, peint avec ſoin d'hiéroglyphes en différentes couleurs; le tout relevé par un ornement de plumes des plus beaux oiſeaux. Il n'eſt pas poſſible de donner une idée des différens ornemens & des couleurs variées de ce meuble précieux des Indiens.

Chaque Nation a ſa maniere de décorer cette pipe précieuſe, & l'on peut reconnoître à la premiere vue de quelle Nation eſt celui qui la porte. C'eſt une introduction eſſentielle à toute négociation, & l'on en fait uſage avec beaucoup de cérémonies.

Lorſque les Chefs ſe ſont aſſemblés, l'Aſſiſtant ou l'Aide-de-camp du Grand-Guerrier député pour la paix, remplit le calumet de tabac mêlangé avec les herbes dont on a parlé ailleurs; & en prenant le plus grand ſoin pour qu'aucune partie ne tombe à terre. Quand il eſt rempli, il prend un petit charbon

(1) *Note du Traducteur.* Le mot de calumet vient de *calamus, chalumeau;* une pipe eſt en effet un chalumeau avec lequel on aſpire la fumée d'une herbe.

entièrement allumé dans un feu qui brûle ordinairement au milieu de la ſalle d'aſſemblée, & il le met ſur le tabac. Enfin, lorſque le tabac eſt ſuffiſamment allumé, il jette le charbon.

Alors il tourne la tige du calumet vers le ciel, enſuite vers la terre ; après quoi il la tourne horiſontalement en rond, juſqu'à ce qu'il ait complété le cercle. Par la premiere action, il eſt cenſé rendre hommage & faire une ſupplication au *Grand-Eſprit*; par la ſeconde, il conjure les mauvais Eſprits ; & par la troiſieme, il demande la protection & la bienveillance de tous les Eſprits qui habitent l'air, la terre & les eaux. S'étant ainſi rendu favorables tous ces inviſibles agens, dans le pouvoir deſquels eſt, ſelon eux, la bonne ou la mauvaiſe réuſſite de la négociation, il préſente le calumet au Chef héréditaire de la Nation, qui, ayant pris deux ou trois gorgées de fumée, la jette hors de ſa bouche, d'abord vers le ciel, & enſuite vers la terre à l'entour de lui.

Le calumet paſſe enſuite de la même maniere entre les mains des Ambaſſadeurs & des Etrangers, s'il y en a, & ils obſervent la même cérémonie. Après cela, il eſt remis au Chef des guerriers & aux autres Chefs, chacun à ſon tour, ſelon ſon grade. Obſervons que celui qui remplit cette honorable commiſſion de préſenter le calumet, en tient la tige légèrement entre ſes doigts, comme s'il craignoit de preſſer cet inſtrument ſacré, & perſonne n'y touche qu'avec les levres.

J'oubliois de dire que lorſque les Chefs chargés de la commiſſion de faire la paix approchent du camp ou du village de la Nation vers laquelle ils ſont députés, ils commencent à chanter & à danſer les chanſons & les danſes appropriées à cette circonſtance. Pendant ce temps, la Nation ennemie eſt informée de leur arrivée; & dépouillant ſes ſentimens d'inimitié à la vue du calumet, elle les invite d'entrer dans l'habitation du grand Chef, & leur fournit tout ce dont ils ont beſoin pendant la négociation.

Lorſque les cérémonies décrites plus haut ſont finies, les Députés font leur diſcours & leurs propoſitions. On les diſcute; & s'il ne ſurvient pas d'obſtacle à la concluſion du traité, on enterre une hachette teinte en rouge, comme un ſymbole que toute animoſité entre les deux Nations eſt ceſſée, & que la paix regne entr'elles. Parmi des Nations plus groſſieres, comme celles qui n'ont jamais eu de communication avec les Européens, on enterre un caſſe-tête teint en rouge, au lieu d'une petite hache.

On donne auſſi dans pareille occaſion un collier de *Ouampuns*, qui ſert comme de ratification du traité de paix, & qui eſt deſtiné à rappeller à la derniere poſtérité, par les ſignes hiéroglyphiques de ſes grains, tous les articles du traité.

Ces colliers ſont faits de coquilles qu'on trouve ſur les côtes de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, où on les ſcie en forme de grains

oblongs, d'environ un quart de pouce de longueur, & ronds comme les autres grains. On les enfile par des cordons de cuir, & plusieurs de ces rangs étant cousus ensemble avec de beau fil de nerfs d'animaux, ils composent ce qu'on appelle un collier de *ouampun.*

Ces coquilles sont ordinairement de deux couleurs; les unes sont blanches, les autres violettes: mais ces dernieres sont beaucoup plus estimées que les premieres. Les Indiens en font le même cas, que les Européens de l'or, de l'argent & des métaux précieux.

Les colliers sont composés de dix, douze ou davantage de rangs, suivant l'importance de l'affaire à traiter, ou la dignité des personnes auxquelles on les présente. Dans d'autres occasions communes & sans importance, les Chefs s'en présentent des rangs les uns aux autres, & en portent fréquemment à leur cou, comme un ornement précieux.

CHAPITR

CHAPITRE XI.

Des Jeux des Indiens.

J'AI déjà remarqué que les Indiens ſont très-adonnés au jeu, & qu'ils ſont capables d'y riſquer ou de perdre tout ce qu'ils poſſedent avec une tranquillité dont on n'a pas d'exemple. Ils s'amuſent à différentes ſortes de jeux; mais le principal & le plus eſtimé parmi eux eſt celui de la balle, qui reſſemble aſſez à celui que les Européens appellent la longue paulme.

Les balles dont ils ſe ſervent ſont un peu plus groſſes que celle de ce jeu Européen; elles ſont faites d'un morceau de peau de daim, qui, après avoir été mouillé pour être rendu ſouple, eſt bourré du poil du même animal, & enſuite couſu avec du fil fait de ſes tendons. Les raquettes ont environ trois pieds de longueur; & à leur extrémité eſt fixée une eſpece d'empaumure de la largeur de la main, façonnée avec des lanieres tirées de la peau du daim. C'eſt avec ces raquettes qu'ils reçoivent la balle, & qu'ils la renvoient à une grande diſtance, s'ils ne ſont pas prévenus par quelques-uns du parti contraire qui accourent pour l'intercepter.

Ce jeu ſe joue d'ordinaire par de nombreuſes compagnies, qui quelquefois vont chacune à trois

cents joueurs; & il n'eſt pas rare de voir jouer une Nation entiere contre une autre.

On commence par fixer deux perches en terre à environ ſix cents verges (trois cents toiſes) de diſtance l'une de l'autre, & chacune appartient à un des partis des joueurs. La balle eſt jettée en l'air au centre de l'intervalle & en ligne droite entre les perches, vers leſquelles chacun des partis tâche de l'envoyer pour les toucher, & celui des partis qui parvient à toucher ſa perche compte un jeu.

Leur dextérité à ce jeu eſt telle que la balle eſt le plus ſouvent maintenue en l'air, & renvoyée dans différentes directions, ſans toucher à terre pendant tout le jeu. Ils courent avec une prodigieuſe viteſſe les uns après les autres; & pendant que l'un eſt ſur le point de renvoyer la balle à une grande diſtance vers ſa perche, un autre ſurvient qui la ſaiſit à l'improviſte, & d'un coup de raquette la renvoie du côté oppoſé; ce qui eſt extrêmement amuſant pour les ſpectateurs, & incomparablement plus que notre longue paulme où la balle n'eſt pas une demi-minute ſans toucher terre.

Ils jouent avec tant de véhémence, que ſouvent ils ſe bleſſent les uns les autres au point de ſe fracturer quelques os. Mais ces accidens ſont réputés de malheureux effets du haſard, & il n'en réſulte jamais aucune querelle ou rancune entre les parties.

Il y a auſſi parmi eux un jeu digne de remarque; on le nomme le jeu du *Bowl* ou du plat. Ce jeu

ne ſe joue qu'entre deux perſonnes. Chacune a ſix ou huit petits os aſſez reſſemblans à des noyaux de pêche, ſoit en grandeur, ſoit en figure, ſi ce n'eſt qu'ils ſont quadrangulaires, & que deux des faces ſont colorées en noir, & les deux autres en blanc. On les jette en l'air, & ils retombent dans un plat mis au-deſſous, & qu'on fait tourner en rond.

Suivant que ces os préſentent le côté noir ou le côté blanc en-deſſus, on gagne ou l'on perd. Celui dont les oſſelets préſentent le plus grand nombre de côtés marqués de la même couleur, gagne cinq points, & la partie eſt en quarante.

Celui qui a gagné continue de tenir le jeu, & celui qui a perdu cede la place à un autre choiſi par les parieurs; car ſouvent tout un village eſt intéreſſé dans la partie contre un autre village, & même quelquefois deux Nations jouent l'une contre l'autre (1).

(1) *Note du Traducteur.* M. de Montmort a parlé de ce jeu Indien, d'après le Baron de la Hontan; mais il le décrit un peu différemment. Suivant le Baron Voyageur, ce jeu ſe joue avec des noyaux, au nombre de huit, noirs d'un côté, & blancs de l'autre. On jette ces noyaux en l'air, & alors ſi les noirs ſont impairs, celui qui les a jettés a gagné, à moins qu'ils ne ſoient tous blancs ou tous noirs (dans lequel cas il gagne double). Autrement, c'eſt-à-dire, ſi les noirs ſont pairs, il a perdu. L'Académicien nommé ci-deſſus, calculant ce jeu, a trouvé que la chance de celui qui jette eſt à celle de ſon adverſaire comme 22 à 21. *Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de Haſard*; troiſieme Partie. Cette inégalité qui ſeroit fort grande pour nous, n'eſt pour les Indiens qu'une bagatelle.

Le jeu décrit par M. Carver eſt plus égal, mais plus ſimple.

Pendant ce jeu, les Indiens paroiſſent vivement agités, & pouſſent un cri terrible à chaque coup. Ils font mille contorſions, s'adreſſant aux oſſelets, & chargeant d'imprécations les méchants Eſprits qui aſſiſtent leurs antagoniſtes (1). Quelques-uns perdent à ce jeu tout ce qu'ils poſſedent, & juſqu'à leur liberté; quoiqu'il n'y ait ſur la ſurface de la terre, aucun Peuple auſſi jaloux de ce bien que le ſont les Indiens.

(1) *Note du Traducteur.* Comment concilier cela avec ce que M. Carver a dit ailleurs ſur la fermeté & l'indifférence ſtoïques avec leſquelles les Indiens perdent?

CHAPITRE XII.

Des Mariages des Indiens, de leurs Cérémonies, de leur maniere de faire l'amour, & des noms qu'ils portent.

LES Indiens ont adopté la polygamie, & chacun en uſe à cet égard comme il lui plaît. Les Chefs en particulier ont ordinairement un ſerrail conſiſtant en un certain nombre indéterminé de femmes, depuis ſix juſqu'à douze ou quatorze. Ceux d'un rang inférieur peuvent en avoir autant que le leur permettent leurs facultés. Il arrive quelquefois qu'un Indien épouſe les deux ſœurs, & même toutes, s'il y en a plus de deux; & malgré cette union, réputée par les Nations civiliſées, contraire à la Nature, elles vivent toutes dans une grande union.

Les femmes les plus jeunes ſont ſoumiſes aux plus âgées, & celles qui n'ont point d'enfans, rendent à celles qui en ont, des ſervices domeſtiques, tels que leur état diffère peu de celui de ſervitude. Cependant elles exécutent avec gaieté & de bonne grace tout ce qui leur eſt preſcrit, eſpérant gagner par-là l'affection de leur mari, & obtenir à leur tour le reſpect & les égards accordés à l'état de mere.

Il n'eſt pas rare de voir un Indien, quoiqu'il ait ainſi un grand nombre de femmes, vivre pendant

plusieurs années en continence avec plusieurs d'elles. Quelquefois celles qui ne sont pas assez heureuses pour obtenir par leur soumission & leur bonne conduite les bonnes graces de leur mari, & par ce moyen d'avoir part à ses embrassemens, continuent pendant toute leur vie dans l'état de virginité, à moins qu'elles ne soient présentées par leur mari à quelque Chef Etranger. Dans ce cas, elles se soumettent sans murmurer à sa volonté, & se contentent de cette union passagere. Mais s'il est reconnu qu'elles aient pris cette liberté sans son consentement, elles sont punies comme coupables d'adultere.

Cet usage est plus en vigueur parmi les Indiens de l'intérieur des terres, que parmi ceux qui sont voisins des établissemens Européens; car le commerce que ceux-ci ont sans cesse avec les Européens, a rapproché leurs usages de ceux de ces derniers.

Les Nations Indiennes ne different que peu dans les cérémonies de leurs mariages, & moins encore en ce qui concerne les divorces. Celles qui habitent les limites du Canada pratiquent celles qui suivent.

Lorsqu'un jeune Indien a conçu de l'inclination pour une fille, il cherche à obtenir son consentement; & s'il y réussit, il n'y a pas d'exemple que les parens de cette fille mettent obstacle à son union avec son amant. Lors donc que les préliminaires sont convenus, & que le jour est marqué, les parens & les connoissances des deux contractans s'assemblent dans la maison ou la tente du plus vieux parent du

futur, où l'on prépare une fête à cette occaſion.

La compagnie qui aſſiſte à cette fête eſt quelquefois très-nombreuſe. On y danſe; on y chante, & l'on y prend les autres amuſemens uſités dans les fêtes publiques. Lorſque la fête eſt finie, tous les invités ſe retirent, & laiſſent le futur & la future ſeuls avec trois ou quatre de leurs plus proches & plus anciens parens; ceux du futur doivent être des hommes, & ceux de la future, des femmes.

Alors la future, accompagnée de ce petit nombre de parens ou amis, s'étant retirée à cet effet, paroît à l'une des portes de la cabane, & eſt conduite au futur qui eſt préparé pour la recevoir. Ils ſe placent enſuite ſur une natte miſe au centre de la cabane, & prennent chacun une des extrémités d'une baguette de quatre pieds de long, par laquelle ils ſont ſéparés, pendant que les vieillards prononcent quelques courtes harangues relatives à la ſolemnité.

Le couple marié fait après cela une déclaration publique de ſon inclination mutuelle, danſe & chante, tenant toujours la baguette entre l'un & l'autre; après quoi, ils la briſent en autant de parties qu'il y a de témoins préſens; chacun d'eux en prend une piece, & la conſerve ſoigneuſement.

La mariée eſt alors reconduite hors de la porte par laquelle elle étoit entrée, & ramenée par ſes jeunes compagnes à la maiſon de ſon pere, où ſon mari eſt obligé de l'aller voir, & c'eſt-là que le mariage

eſt conſommé. Il arrive ſouvent que la femme reſte dans la maiſon de ſon pere juſqu'à ce qu'elle ait un enfant, & alors elle fait un paquet de ſes hardes en quoi conſiſte toute ſa fortune, & accompagne ſon mari dans ſa demeure.

Lorſque quelque dégoût occaſionne une ſéparation, car il eſt fort rare que ce ſoit l'effet d'une querelle, ils donnent, quelques jours auparavant, à leurs amis, connoiſſance de leur deſſein, & quelquefois des raiſons qui peuvent le juſtifier. Les témoins qui ont aſſiſté au mariage, ſe rendent, le jour aſſigné, à la maiſon du couple qui va ſe ſéparer; & portant avec eux les pieces de la baguette qu'ils ont reçues lors du mariage, ils les jettent au feu en préſence des parties.

C'eſt-là toute la cérémonie de la ſéparation, qui s'opere ſans murmure & ſans reſſentiment, ſoit entre les ci-devant époux, ſoit entre leurs parens ou amis; & après quelques mois, ils ſont libres l'un & l'autre de ſe remarier à leur gré.

Lorſqu'un mariage eſt diſſous de cette maniere, les enfans qui en ſont provenus ſont partagés également; & comme les enfans ſont eſtimés par les Indiens un grand tréſor, ſi le nombre eſt impair, la femme a droit de prendre la plus forte moitié.

Quoique cet uſage ſemble propre à encourager l'inconſtance, & à multiplier les ſéparations, les exemples en ſont rares; il y a même beaucoup d'Indiens qui n'ont qu'une femme, & qui jouiſſent avec

elle d'un bonheur conjugal qui ne le cede point à celui qu'on peut goûter dans les Sociétés les plus policées. Il y a auſſi un grand nombre d'exemples de femmes qui gardent un attachement inviolable pour leur époux, excepté dans les cas dont on a parlé ci-deſſus ; ce qui n'eſt point regardé comme une violation de la chaſteté & de la foi conjugale.

Quoique j'aie dit que les Nations Indiennes diffèrent fort peu les unes des autres en ce qui concerne les cérémonies de leurs mariages, cela n'eſt cependant pas ſans exception. Les *Nadoeſſis* ont, à cet égard, un uſage particulier, & qui ne reſſemble à aucun de ceux des autres Nations que j'ai viſitées.

Lorſqu'un jeune homme a jetté les yeux ſur une fille pour l'épouſer, il en fait part à ſes parens, qui, lorſque la recherche leur agrée, l'invitent à venir habiter avec eux. Il accepte l'invitation ; & par-là il s'engage à réſider avec eux pendant un an entier comme domeſtique. Pendant ce temps, il chaſſe, & porte à la famille de ſa future tout le gibier qu'il tue. Ainſi le pere a l'occaſion de voir s'il a la capacité de pourvoir à la ſubſiſtance de ſa fille & des enfans qui en proviendroient. Mais cela ne ſe pratique qu'à l'égard des jeunes gens, ou pour un premier mariage ; & ne ſe répete pas, comme il arriva à Jacob à l'égard de Laban.

A l'expiration du terme, ſi le jeune homme convient, le mariage ſe célebre de cette maniere. Trois ou quatre des parens mâles du prétendu, & autant

de ceux de la prétendue, accompagnent le jeune couple de leurs maiſons dans un lieu découvert au centre du camp.

Les Chefs & les Guerriers s'y trouvent raſſemblés pour les recevoir, & les Guerriers ſe diviſent en deux bandes, l'une du côté du prétendu, l'autre de celui de la prétendue. Alors le principal Chef informe l'aſſemblée de l'objet qui l'occaſionne, & lui dit que les deux perſonnes préſentes, & qu'il nomme, ſont venues pour annoncer publiquement leur intention de vivre enſemble comme mari & femme. Il demande à l'un & à l'autre s'ils deſirent contracter cette union; lorſqu'ils ont déclaré à haute & intelligible voix que c'eſt-là leur réſolution, les Guerriers mettent leurs fleches ſur leurs arcs, & les déchargent par-deſſus les prétendus; après quoi le grand Chef les déclare mari & femme.

Le nouveau marié tourne alors en rond autour de ſa femme; & pliant le corps, il la prend ſur ſon dos, & l'emporte ainſi dans ſa tente, aux acclamations des ſpectateurs. La cérémonie ſe termine par un repas auſſi ſplendide que le comporte l'état des mariés, & à ce repas ſuccedent des chanſons & des danſes ſuivant l'uſage des Indiens.

Le divorce, quoique permis parmi les *Nadoeſſis*, a ſi rarement lieu, que je n'ai point eu occaſion d'apprendre avec quelles cérémonies il ſe fait.

L'adultere eſt regardé chez eux comme un crime odieux, & puni avec grande ſévérité. Dans pareil

cas, le mari mord sa femme au nez, & la séparation s'ensuit. J'ai vu, pendant mon séjour parmi les *Nadoessis*, un exemple de cette punition. Les enfans, lorsqu'il y en a, sont partagés conformément à l'usage des autres Nations, c'est-à-dire, par portions égales.

Parmi les Indiens, comme parmi les Européens, il y a des gens qui s'adonnent aux plaisirs; & malgré ce qu'on rapporte de la froideur du tempérament Indien, il y en a qui sont de zélés sectateurs de Vénus. Les jeunes guerriers, qui ont cette disposition aux plaisirs amoureux, ne manquent pas d'occasions de la satisfaire; & comme la maniere dont se font leurs entrevues amoureuses est fort singuliere, je vais la décrire (1).

Lorsqu'un de ces jeunes débauchés imagine, d'après la conduite de celle dont il desire les faveurs, qu'il n'y trouvera pas une grande difficulté, il s'y prend de la maniere suivante.

On a déjà observé que les Indiens ne reconnoissent aucune supériorité, & n'ont aucune idée de subordination, excepté dans les circonstances de la guerre ou de la chasse; ils vivent conséquemment presque dans un état d'égalité parfaite, selon les loix de la

(1) *Note du Traducteur.* Le Baron de la Hontan nous avoit déjà instruit de cette façon de faire l'amour, & la chose avoit paru si singuliere, qu'on avoit soupçonné sa véracité. Elle est confirmée ici par M. Carver.

Nature. L'amant ne craint point de rencontrer aucun obſtacle dans l'accompliſſement de ſes vues, s'il trouve le moyen & l'occaſion de les remplir.

D'un autre côté, comme les Indiens ne craignent point les voleurs ou des ennemis ſecrets, ils laiſſent les portes de leurs tentes ou de leurs cabanes ouvertes pendant la nuit comme pendant le jour. Deux ou trois heures après le coucher du ſoleil, les eſclaves ou les vieillards couvrent avec des cendres le feu, qui d'ordinaire brûle au milieu de la cabane, & ſe retirent pour repoſer.

L'obſcurité étant ainſi répandue, & tout étant tranquille, un de ces enfans de plaiſir, enveloppé de ſa couverture pour ne point être connu, entre quelquefois dans la cabane de ſa maîtreſſe. Il allume au feu recouvert un petit brin de bois; ce qui équivaut à une meche. Il approche du lieu où ſa maîtreſſe repoſe; & écartant la couverture de ſa tête, il la ſecoue doucement juſqu'à ce qu'elle s'éveille. Si elle ſe leve alors, & éteint la lumiere, il n'en faut pas davantage pour annoncer à ſon amant que ſa compagnie ne lui eſt pas déſagréable; mais ſi, après qu'il s'eſt découvert, elle ſe recouvre la tête, & ne fait pas attention à lui, cela ſignifie que l'heure du Berger n'eſt pas encore ſonnée, & qu'il n'a d'autre parti à prendre que de ſe retirer.

Pendant ce temps, l'amoureux tient ſa lumiere auſſi cachée qu'il eſt poſſible dans le creux de ſes mains; & comme les tentes ou chambres des Indiens

ſont fort vaſtes, il n'eſt point reconnu. On dit que les jeunes femmes qui reçoivent ces viſites amoureuſes ont grand ſoin d'en prévenir les effets par une application immédiate de certaines herbes dont elles connoiſſent l'efficacité ; car ſi les conſéquences naturelles de ces entrevues ſe manifeſtoient, elles ne ſe marieroient jamais.

Les enfans des Indiens portent toujours le nom de leurs meres ; & ſi une femme ayant eu pluſieurs maris, a eu des enfans de chacun, ils ſont tous nommés de même d'après elle. La raiſon qu'ils donnent de cet uſage eſt que les enfans ſont l'ouvrage du pere quant à l'ame, & de la mere quant au corps ; à quoi ils ajoutent qu'il eſt plus naturel de les dénommer par le nom de la derniere, parceque leur origine de la mere eſt toujours certaine, tandis qu'il y a quelquefois des doutes ſi le pere putatif l'eſt réellement.

On pratique pluſieurs cérémonies chez les Indiens lors de l'impoſition du nom, & c'eſt chez eux un objet de grande importance ; mais je n'ai pu être témoin de ces cérémonies, à cauſe du ſecret qu'on y obſerve. Je ſçais ſeulement que ce nom eſt donné après l'âge de l'enfance.

Il n'eſt rien qui égale la tendreſſe que les Indiens témoignent à leur progéniture, & l'on ne peut ſe concilier leur bienveillance d'une maniere plus certaine, qu'en ayant beaucoup d'égards pour leurs plus jeunes enfans. Je dois attribuer, à certains

égards, la bonne réception que j'ai éprouvée des *Nadoeſſis*, aux petits préſens que je fis aux enfans de leurs principaux Chefs.

Il y a quelque difficulté à expliquer la maniere dont les Indiens ſe diſtinguent les uns des autres. Indépendamment du nom de l'animal que porte chaque Nation ou tribu, il y a d'autres noms qui ſont perſonnels, & que les enfans reçoivent de leur mere.

Les Chefs ſont auſſi diſtingués par un nom qui a quelque rapport à leur talent particulier ou à l'hiéroglyphe de leur famille, & ils ne reçoivent ces derniers que quand ils ont atteint l'âge viril. Ceux qui ſe ſont ſignalés, ſoit dans la guerre, ſoit dans la chaſſe, ou qui ont quelque induſtrie ou qualité éminente, reçoivent un nom qui ſert à perpétuer la renommée de leurs actions ou de leur talent.

Ainſi le grand guerrier des *Nadoeſſis* ſe nommoit *Ottah-Tongoum-Lishcah*; ce qui ſignifie *le Grand-Pere des Serpens:* le mot *Ottah* ſignifiant pere; *Tongoum*, grand, & *Lishcah*, ſerpent. Un autre Chef s'appelloit *Honah-Pajatin*; ce qui ſignifie le *Coureur leſte des montagnes.* Lorſqu'ils me décorerent de la qualité de Chef parmi eux, ils me nommerent *Sche-Baygo*; ce qui ſignifie l'Ecrivain ou celui qui eſt curieux de faire des caracteres, attendu qu'ils me voyoient ſouvent écrire.

CHAPITRE XIII.

De la Religion des Indiens.

IL eſt fort difficile d'acquérir quelque connoiſſance des principes religieux des Indiens. Comme ils ont vu leurs cérémonies & leur doctrine ridiculiſées par les Européens, ils font tous leurs efforts pour les leur cacher ; & ſi après une longue intimité avec eux, vous pouvez en obtenir qu'ils vous dévoilent leur ſyſtême religieux, ils y mêlent, de crainte du ridicule, différens articles de croyance qu'ils ont reçus des Miſſionnaires François, en ſorte qu'il n'en réſulte qu'un jargon inintelligible & ſur lequel on ne peut faire aucun fonds.

Je vais expoſer ce que j'ai pu découvrir de ces principes religieux parmi les *Nadoeſſis ;* car ils ſont auſſi fort réſervés ſur ce point. Comme la Religion de cette Nation paroît, attendu ſa ſituation dans l'intérieur des terres, entièrement affranchie des ſuperſtitions Romaines (1), ſes uſages religieux paroiſſent propres à donner une idée plus juſte de la croyance & des cérémonies des Indiens en général, que ceux d'aucune autre Nation plus voiſine des établiſſemens Européens.

(1) On ſent aiſément ici que c'eſt M. Carver qui parle.

Il eſt certain que les Indiens reconnoiſſent un Être ſuprême, auteur de la vie de tous les êtres, & qui préſide ſur tout l'univers. Les *Chippeways*, appellent cet Être *Manitou*, l'Eſprit, ou *Kitchi-Manitou*, le Grand-Eſprit. Les *Nadoeſſis* l'appellent *Ouaicon*, ou *Tongo-Ouaicon*; ce qui ſignifie la même choſe. Ils le regardent comme la ſource de tout bien, & ils ſont perſuadés qu'il ne peut être l'auteur d'aucun mal. Ils croyent auſſi qu'il y a un méchant Eſprit, auquel ils attribuent beaucoup de pouvoir, & ils penſent que c'eſt de lui que provient tout le mal qui infecte le monde. C'eſt pourquoi ils lui adreſſent des prieres dans leurs malheurs, ſoit pour qu'il faſſe ceſſer les maux qu'ils éprouvent, ſoit pour qu'il les modere au moins, s'ils ne peuvent les éviter entièrement.

Ils ajoutent que le *Grand-Eſprit* étant infiniment bon de ſa nature, ne peut deſirer ni faire aucun mal aux hommes, mais qu'au contraire il verſe ſur eux tous les biens qu'ils méritent: tandis que le méchant Eſprit eſt continuellement occupé des moyens d'affliger le genre humain; ce dont il a non-ſeulement la volonté, mais encore le pouvoir.

C'eſt encore un article de croyance parmi les Indiens, qu'il y a de *bons Eſprits* d'un degré inférieur, & qui ont chacun leur département, dans lequel ils s'occupent continuellement du bien des humains. Ils penſent qu'ils préſident principalement ſur toutes les productions extraordinaires de la Nature,

Nature, comme les grands lacs, les grandes rivieres, les grandes montagnes, & juſques ſur les quadrupedes, les oiſeaux, les poiſſons, & même les végétaux ou minéraux qui ſurpaſſent les autres en grandeur ou en propriétés particulieres. C'eſt pour cette raiſon qu'ils leur rendent un culte qui tient de l'adoration. Ainſi lorſqu'ils arrivent ſur les bords du lac Supérieur ou du Miſſiſſipi, ou de quelque autre immenſe amas d'eau, ils préſentent à l'Eſprit qui y préſide quelques offrandes. J'en ai donné un exemple en parlant de la viſite que je fis au ſaut Saint-Antoine avec le Prince des *Ouinebagos*.

Mais en même temps, j'ai lieu de croire que les idées qu'ils attachent au mot *Eſprit* ſont fort différentes des nôtres. Il paroît qu'ils ſe font une repréſentation corporelle de ces eſpeces de Divinités, & qu'ils leur attribuent une forme humaine, quoique d'une nature ſupérieure à l'homme.

Il en eſt de même de leurs idées ſur une exiſtence à venir. Ils ne doutent point qu'après leur mort, ils ne doivent exiſter; & ils imaginent que leurs occupations ſeront alors les mêmes que celles de cette vie, mais qu'ils ſeront affranchis des peines & des difficultés qu'ils éprouvent dans cette période de leur exiſtence. Ils doivent, ſelon leurs idées, être tranſportés dans une contrée délicieuſe, où ils jouiront toujours d'un ciel ſerein & d'un printemps non interrompu; où les forêts abonderont en gibier & les lacs en poiſſons, leſquels ſe laiſſeront prendre

ſans beaucoup de peine ou d'induſtrie; enfin, qu'ils vivront éternellement dans des régions abondantes, où ils jouiront dans un degré ſupérieur de tout ce qui fait les douceurs de la vie.

Les plaiſirs intellectuels n'entrent pour rien dans ce ſyſtême de bonheur à venir. Mais les Indiens ſe figurent que les plaiſirs purement corporels ſeront proportionnés & diſtribués ſuivant leur mérite. L'habile Chaſſeur, l'intrépide Guerrier y auront une plus grande part que ceux qui, par indolence ou manque de talent, ne ſe ſont point diſtingués par-deſſus la multitude.

Les Prêtres des Indiens ſont en même temps leurs Médecins & leurs Magiciens (1). Ils guériſſent à la fois leurs bleſſures; ils interpretent leurs ſonges; ils leur donnent des charmes protecteurs, & enfin ils ſatisfont le deſir puiſſant qu'ils ont de connoître d'avance l'avenir.

J'ai déjà raconté de quelle maniere ils s'y prennent pour remplir ce dernier point de leurs fonctions, lorſque j'ai parlé de la prédiction du Grand-Prêtre des *Killiſtinos* & de ſon iſſue. Ils réuſſiſſent auſſi

(1) *Note du Traducteur.* Ceci paroît venir à l'appui de l'opinion de ceux qui font peupler l'Amérique par le Nord-Eſt de l'Aſie; car qui ne ſçait que tous ces Peuples demi-ſauvages qui habitent cette partie de l'univers, ont leurs *Schamans* ou Sorciers, qui ſont à la fois leurs Prêtres & leurs Médecins, & qu'ils exécutent leurs divinations en faiſant un bruit diabolique?

ſouvent très-bien dans l'application des herbes dont ils ont la connoiſſance ; mais je ne ſçaurois dire ſi les cérémonies dont ils uſent dans cette application contribue à ce ſuccès.

Lorſque quelqu'un eſt malade, celui qui eſt revêtu de cette triple qualité de Docteur, de Prêtre & de Magicien, ſe tient près du malade nuit & jour, ſecouant à ſes oreilles une conque remplie de féves deſſéchées, appellée un *chichicou*, & faiſant un bruit déſagréable qu'on ne peut décrire.

Il eſt naturel de penſer que cette harmonie barbare ſeroit plus propre à nuire au malade qu'à le ſoulager ; mais ils ſont dans l'opinion contraire, & ſont perſuadés que ce bruit contribue à ſa guériſon en écartant le malin Eſprit, & en l'empêchant d'exécuter ſes méchantes intentions ; ou tout au moins, qu'en occupant ſon attention, cela l'empêche d'augmenter le mal : car ils ſont aſſez crédules pour imaginer qu'il eſt toujours aux aguêts pour faire du mal, & le porter au plus haut point, ſi l'on ne le charmoit par ce moyen.

Je n'ai pu découvrir qu'ils pratiquent aucune autre cérémonie que celles que je viens de décrire. A la vérité, lorſque la nouvelle lune commence à ſe montrer, ils chantent & ils danſent ; mais il n'eſt pas évident que par-là ils rendent aucun culte à cette planete. Ils ſe réjouiſſent ſeulement, à ce qu'il m'a ſemblé, du retour de cet aſtre, qui leur rend la nuit agréable, & qui leur fournit ſa lumiere

lorſqu'ils voyagent, comme ils le font ſouvent, dans l'abſence du ſoleil.

Quoique M. Adair ait aſſuré que les Nations parmi leſquelles il a réſidé, obſervent, à bien peu de choſe près, tous les rites de la loi Moſaïque, j'avoue que je n'ai pu trouver rien de ſemblable parmi les Nations ſituées quelques degrés plus au Nord-Oueſt, à moins qu'on n'admette qu'une coutume particuliere aux femmes (celle de leur eſpece de purification), & leur diviſion en tribus ou caſtes, ſont des preuves ſuffiſantes de cette aſſertion.

Les Miſſionnaires François Jéſuites ont auſſi prétendu que lorſqu'ils pénétrerent pour la premiere fois en Amérique, les Indiens avoient quelque idée confuſe & obſcure des dogmes du Chriſtianiſme; qu'ils furent vivement affectés à la vue d'une croix, & qu'ils donnerent, par les impreſſions qu'ils manifeſterent, des preuves qu'ils n'étoient pas dans une ignorance entiere des myſteres de la Religion Chrétienne. Cela a bien l'air de fables qui ne doivent leur exiſtence qu'au zele peu éclairé de ces bons Peres, qui vouloient à la fois donner au Public une opinion avantageuſe de leurs ſuccès, & un appui fort inutile aux dogmes qu'ils profeſſoient.

Les Indiens n'ont que des principes de Religion groſſiers, en petit nombre, & tels qu'ils paroiſſent avoir été imprimés d'une maniere quelconque dans l'ame humaine pendant les ſiecles de la plus groſſiere ignorance. On leur doit cependant cette juſtice de

reconnoître qu'ils ne ſe ſont point égarés, comme tant d'autres Nations non civiliſées, & même comme un trop grand nombre de Nations inſtruites, dans l'idolâtrie. Ils ont, à la vérité, de la vénération pour les objets les plus admirables de la création, & ils leur préſentent des offrandes, comme je l'ai déjà remarqué. Mais je ne ſçaurois préciſément dire s'ils pratiquent ces cérémonies par une ſuite de l'impreſſion extraordinaire que ces objets font ſur eux, ou s'ils les regardent comme la réſidence habituelle des Eſprits inviſibles dont ils croyent l'exiſtence.

L'eſprit humain, dans ſon état d'ignorance, eſt diſpoſé à attribuer tous les phénomenes extraordinaires de la Nature, comme les tremblemens de terre, le tonnerre & les ouragans, à des Eſprits inviſibles. L'Indien, par la même raiſon, eſt porté à imaginer que ce ſont les méchants Eſprits qui ſont les auteurs des travaux & des maux qui accompagnent d'ordinaire une vie ſauvage, des inquiétudes inſéparables d'une ſubſiſtance précaire, & enfin de cette multitude d'incommodités que l'homme civiliſé a trouvé le moyen de prévenir. Le Sauvage vit, par cette raiſon, dans l'appréhenſion continuelle de leurs attaques cruelles; & pour les détourner, il a recours aux charmes & aux ridicules cérémonies de ſes Prêtres, ou bien à la prétendue influence de ſes *Manitous*. La peur a auſſi plus de part à ces cérémonies que la reconnoiſſance, & il ſonge davantage à conjurer la colere des malins Eſprits,

qu'à ſolliciter la faveur des bons. Mais les Indiens, en adoptant ces abſurdités, ne font rien de plus que toutes les autres Nations qui n'ont point été éclairées par cette Religion ſeule capable de diſſiper les nuages de la ſuperſtition & de l'ignorance; & ils ſont auſſi affranchis d'erreurs que le peut être un Peuple qui n'a pas été favoriſé de la connoiſſance de cette ſainte & lumineuſe doctrine.

CHAPITRE XIV.

Des Maladies des Indiens, & de leur Médecine & Chirurgie.

LES Indiens ſont, en général, doués d'une forte ſanté, & ne ſont ſujets qu'à peu de maladies. La plupart de celles qui affligent les Nations policées, & qui ſont des ſuites de la pareſſe, du luxe, ou de la gourmandiſe, ne leur ſont pas même connues. Cependant les fatigues violentes qu'ils eſſuient quelquefois en guerre ou à la chaſſe, l'inclémence des ſaiſons à laquelle ils ſont continuellement en butte, & par-deſſus tout, les extrêmes de la faim qu'ils éprouvent quelquefois, & de la voracité à laquelle ils ſe livrent enſuite dans leurs longues excurſions, ne peuvent manquer de porter une grande atteinte à leur conſtitution, & de leur donner bien des maladies.

Des douleurs & des foibleſſes dans l'eſtomac & dans la poitrine ſont quelquefois le réſultat de leurs jeûnes exceſſifs, & la conſumption celui des fatigues extraordinaires & des exercices violens auxquels ils ſe livrent dès leur enfance, & avant que leur tempérament ſoit aſſez formé. La maladie cependant à laquelle ils ſont le plus ſujets eſt la pleuréſie; & le

remede qu'ils y appliquent, comme à preſque toutes les autres, conſiſte à ſe faire ſuer.

La maniere dont ils conſtruiſent leurs étuves eſt ſimple : ils placent en rond ſix petites perches qu'ils lient par le ſommet de maniere à former une eſpece de rotonde, & ils les recouvrent de fourrures ou de couvertures de telle maniere qu'il n'y ait aucun accès à l'air extérieur. On ne laiſſe qu'une petite ouverture à pouvoir ſe gliſſer dedans. Au centre de cette conſtruction, l'on place des pierres rougies au feu, ſur leſquelles on jette de l'eau ; il s'en éleve une vapeur qui produit auſſi-tôt un très-grand degré de chaleur.

Ils ſe procurent par-là une tranſpiration abondante, qu'ils pouſſent au degré qu'ils veulent. Après avoir reſté quelque temps dans ce bain de vapeurs, ils en ſortent, & ſe rendent en hâte vers la riviere ou le ruiſſeau le plus voiſin ; ils s'y plongent, & après s'y être baignés une demi-minute, ils ſe rhabillent, s'aſſeoient & fument avec une grande tranquillité, perſuadés que le remede ne peut manquer de produire ſon effet. Ils font auſſi uſage de ce ſudorifique pour ſe rafraîchir, ou pour préparer leur eſprit à traiter des affaires qui demandent un grand degré d'attention & de ſagacité.

Ils ſont auſſi quelquefois attaqués, quoique rarement, de paralyſies & d'hydropiſies. Les remedes qu'ils y oppoſent, ainſi qu'aux fievres, ſont des lotions & des décoctions compoſées d'herbes, que

leurs Médecins connoiſſent fort bien, & ſçavent appliquer. Mais ils ne mettent jamais leur confiance entiere dans les remedes; ils ont toujours recours à quelques cérémonies ſuperſtitieuſes, ſans leſquelles ils ſont perſuadés que les remedes naturels ne ſeroient jamais ſuffiſans.

Ils font également uſage de ſimples pour la guériſon des bleſſures & des fractures, & ils ſont aſſez habiles pour tirer par leur moyen & ſans inciſion, les éclats de bois, le fer & les autres matieres qui ont cauſé la bleſſure. Dans les cures de cette eſpece, ils déploient beaucoup de dextérité, & les terminent en moins de temps qu'on ne l'attendroit.

Avec une de ces peaux que les ſerpens quittent chaque année, ils ôtent des bleſſures les éclats de bois. C'eſt une choſe ſurprenante que l'efficacité ſoudaine de cette application, quoique ces peaux ne paroiſſent conſerver aucune humidité.

C'eſt un ſujet de diſcuſſion, ſi la maladie vénérienne a pris ſon origine dans ce continent. On penſe communément que cette terrible maladie eſt originaire de l'Amérique; mais cette diſcuſſion littéraire n'eſt pas encore abſolument décidée. Je remarquerai ſeulement pour l'éclaircir, que je n'ai pas trouvé la moindre trace de ce fléau chez les *Nadoeſſis* avec leſquels j'ai demeuré long-temps, & que j'ai ſçu d'eux qu'on ne le connoiſſoit point chez les Nations plus reculées à l'Oueſt, en ſorte que je crois pouvoir aſſurer qu'elle ne doit pas ſa naiſſance au continent de

l'Amérique Septentrionale. Les Nations du Sud qui communiquent avec les Européens, en ſont, à la vérité, infectées. Mais on y a la connoiſſance de certains remedes ſûrs, & ſi expéditifs, que la communication de ce mal n'eſt ſuivie d'aucune conſéquence fâcheuſe. En voici un exemple.

Auſſi-tôt que je me fus mis en route pour le voyage que j'ai décrit, un des Traiteurs que j'accompagnois ſe plaignit d'une forte gonorrhée, accompagnée de ſes plus violens ſymptômes. Ses progrès furent tels, que lorſque nous fûmes arrivés au village des *Ouinebagos*, il lui fut impoſſible d'aller plus avant. Nous en informâmes un Chef de la Nation, qui lui dit de n'être point inquiet, & qu'il lui donnoit ſa parole que pourvu qu'il voulût ſuivre ſes avis, il pourroit en peu de jours ſe remettre en route, & que bientôt après, il ſeroit entièrement guéri.

Ce Chef n'eut pas plutôt dit cela, qu'il prépara une décoction de l'écorce des racines du frêne épineux; arbre peu connu en Angleterre, mais qui eſt fort commun en Amérique. L'uſage de cette décoction le rétablit en peu de jours; de telle maniere qu'il fut en état de ſe remettre en route; & ayant reçu de ce Chef la maniere de préparer le remede, quinze jours après ſon départ il fut radicalement guéri.

Lorſque par un exercice trop violent ou la trop grande chaleur, ou l'excès du froid, ils reſſentent

des douleurs dans les membres ou les jointures, ils les ſcarifient. Les Nations qui n'ont point de commerce avec les Européens, le pratiquent avec un caillou aiguiſé; c'eſt une choſe ſurprenante à voir, que la fineſſe de la pointe qu'ils donnent à cet inſtrument; une lancette peut à peine ſurpaſſer en tranchant, les inſtrumens qu'ils font d'une ſubſtance auſſi fragile.

On ne ſçauroit leur perſuader qu'une perſonne ſoit malade, quand elle a appétit. Mais quand elle rejette toute eſpece de nourriture, alors ils commencent à s'allarmer & à regarder la maladie comme dangereuſe; d'après ce ſyſtême, le Médecin donne à ſon malade la liberté de manger tout ce qui peut lui faire plaiſir.

Quelquefois un malade s'imagine que ſa maladie provient de quelque ſort; dans ce cas, le Médecin ou Jongleur eſt conſulté: celui-ci, après les préparations ordinaires, donne ſon opinion ſur l'état du mal, & trouve fréquemment quelque moyen de le guérir. Mais quoique les Médecins Indiens joignent toujours leurs pratiques ſuperſtitieuſes à leurs ordonnances, il n'en eſt pas moins certain qu'ils exercent leur art d'après des principes fondés ſur la connoiſſance des plantes & ſur une expérience qu'ils acquierent par une attention très-ſuivie à l'effet de leurs remedes.

L'hiſtoire ſuivante, que je tiens d'un homme digne de toute croyance, prouve même que les Médecins

Indiens ne raiſonnent pas ſeulement aſſez bien ſur les cauſes & les ſymptômes de la plupart des maladies, mais qu'ils ſçavent quelquefois prendre habilement un parti dans des cas difficiles.

A Penobſcot, établiſſement de la province de Main, au Nord-Eſt de la Nouvelle-Angleterre, la femme d'un Soldat fut priſe du travail d'enfant; & malgré tous les ſecours qu'on lui adminiſtroit, elle ne pouvoit accoucher. Elle reſta dans cette ſituation pendant deux ou trois jours, les perſonnes qui l'environnoient n'attendant que la mort des premieres douleurs qu'elle reſſentiroit.

Une femme Indienne, qui paſſoit par haſard dans le voiſinage, entendit les cris de la malheureuſe malade, & en demanda la cauſe. Ayant été informée des circonſtances & de ſon état déſeſpéré, elle dit que ſi on vouloit lui laiſſer voir la perſonne, elle ne doutoit point que ſa viſite ne lui fût très-utile.

Le Chirurgien & la Sage-Femme qui avoient perdu toute eſpérance, lui permirent de faire uſage du moyen qu'elle aviſeroit bon. En conſéquence, elle prit un mouchoir, & le lia ſerré ſur la bouche & le nez de la femme en travail. Cela occaſionna une ſuffocation; & les efforts que la patiente fit pour ſe débattre, lui procurerent en peu de ſecondes ſa délivrance. Au moment où elle fut achevée, & pendant qu'il étoit encore temps de prévenir la ſuffocation complete, elle lui rendit la faculté de reſpirer en ôtant le mouchoir. La malade qui avoit

ſi long-temps ſouffert, étant ainſi delivrée, ſe rétablit très-promptement, à la grande ſurpriſe de ceux qui avoient été témoins de ſon état déſeſpéré & de cette étrange opération.

La raiſon que donna cette Indienne, d'une méthode ſi dangereuſe, fut que des ſituations déſeſpérées exigeoient des remedes extrêmes ; qu'elle avoit obſervé que les forces de la Nature chez cette femme n'étoient plus capables de produire ſa délivrance ; & que, par cette raiſon, elle avoit jugé néceſſaire de les augmenter : ce qui ne pouvoit être fait que par ce moyen, dont la violence avoit pour objet de réveiller la Nature, & de la porter aux plus grands efforts pour ſa conſervation.

CHAPITRE XV.

De la maniere dont les Indiens traitent leurs morts.

UN Indien voit approcher la mort dans ſa cabane avec la même réſolution qu'il l'a enviſagée pluſieurs fois ſur le champ de bataille. Son indifférence ſur un objet qui cauſe tant de terreurs à preſque tous les autres hommes, eſt vraiment admirable. Lorſque ſon ſort eſt prononcé par le Médecin, & qu'il n'y a plus d'incertitude, il harangue avec une grande tranquillité ceux qui l'environnent & qui lui appartiennent.

Si c'eſt un Chef, & qu'il ait une famille, il fait une eſpece d'oraiſon funebre, qu'il conclut en donnant à ſes enfans & à ſes proches les avis qu'il juge néceſſaires ſur leur conduite. Il prend alors congé de ſes amis, & ordonne les préparatifs du repas qui doit être donné à ceux de ſa tribu qui prononceront ſon éloge.

Lorſqu'il eſt expiré, on arrange ſon corps en le revêtant de ſes habillemens ordinaires. On lui peint la face, & on le place en attitude d'un homme aſſis ſur une natte ou ſur une fourrure au milieu de ſa hute, avec ſes armes à côté de lui. Ses parens s'étant aſſis en rond à l'entour, chacun fait ſa harangue au mort; & s'il a été un grand guerrier, on ne manque

pas de rapporter ſes hauts faits, & de les exalter par une narration qui, dans le langage Indien, eſt extrêmement poétique & agréable.

» Frere, lui dit-on, vous êtes encore aſſis parmi » nous; votre perſonne conſerve ſa même appa- » rence, & continue de nous reſſembler extérieu- » rement, ſi ce n'eſt qu'elle a perdu la faculté d'agir. » Mais où eſt maintenant ce ſouffle, qui, quelques » heures auparavant, envoyoit ſa fumée au Grand- » Eſprit? Pourquoi ces levres qui proféroient, il y » a peu, un langage ſi agréable & ſi expreſſif, » ſont-elles immobiles? Pourquoi ces pieds qui, peu » auparavant, ſurpaſſoient en viteſſe les cerfs ſur les » montagnes, ſont-ils maintenant engourdis? Pour- » quoi ces bras, qui te ſervoient à monter ſur les » plus hauts arbres, ou à bander l'arc le plus roide, » tombent-ils à tes côtés ſans mouvement? Hélas! » toutes les parties de ce corps que nous regardions, » il y a peu, avec amour & admiration, ſont » maintenant inanimées, comme ſi trois cents hivers » s'étoient accumulés ſur lui. Cependant nous ne te » regretterons pas, comme ſi tu étois perdu à jamais » pour nous, ou que ton nom fût enſeveli dans » l'oubli. Non: ton ame vit encore dans le pays » des Eſprits, avec celles de ceux qui ſont venus » avant toi; & quoique nous ayions été laiſſés après » toi pour perpétuer ta réputation, nous irons un » jour te rejoindre. Animés par le reſpect que nous » te portions pendant que tu vivois, nous venons

» te rendre le dernier devoir de tendreſſe qui eſt » en notre pouvoir. Afin que ton corps ne ſoit pas » expoſé dans la plaine, & en danger d'être la » proie des animaux de la terre ou des airs, nous » aurons ſoin de le porter au lieu où repoſent ceux » de tes ancêtres ; nous eſpérons que ton eſprit vivra » avec les leurs, & que tu nous recevras, lorſque » nous arriverons comme toi au grand pays des » ames. «

C'eſt par des diſcours à-peu-près ſemblables que chaque Chef témoigne ſes regrets, & fait l'éloge de ſon ami décédé. Lorſque cette cérémonie eſt terminée, ſi l'on ſe trouve à une grande diſtance du cimetiere de la tribu du défunt, & qu'il ſoit mort pendant l'hiver, on enveloppe le corps dans des peaux, & on le place ſur une eſpece d'échafaut élevé pour cet effet, ou ſur les branches d'un grand arbre, en attendant le retour du printemps. Alors on l'emporte, comme je l'ai dit ailleurs, au dépôt général des morts de la Nation, & on l'enterre avec des cérémonies que je n'ai pas pu découvrir.

En effet, lorſque les *Nadoeſſis* avec leſquels j'avois vécu un hiver, porterent leurs morts à la grande caverne, je tentai inutilement d'y jetter un coup-d'œil, pour voir leurs cérémonies funebres. Je m'apperçus qu'ils regardoient ma curioſité comme déplacée, & je me retirai ſans inſiſter.

Après l'enterrement, la tribu à laquelle appartient le mort, a ſoin de placer près de lui des marques hiéroglyphiques,

hiéroglyphiques, propres à montrer aux âges à venir ſon mérite & ſes talens. Si quelqu'un meurt pendant l'été, & qu'on juge impoſſible de garder le corps à cauſe de la putréfaction, on brûle les chairs, & on conſerve les os, qu'on enveloppe de même, & qu'on tranſporte au dépôt général avec les autres.

Comme les Indiens ſont perſuadés que les ames des morts ont dans l'autre monde les mêmes occupations que dans celui-ci; qu'elles ſeront obligées de ſe procurer leur ſubſiſtance par la chaſſe; qu'elles auront même à ſe défendre de leurs ennemis, ils ont ſoin de ne pas les envoyer au pays des Eſprits, ſans être pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire pour ce double objet; c'eſt pourquoi ils enterrent avec le mort ſon arc, ſes fleches & ſes autres armes, tant de chaſſe que de guerre; & par la même raiſon, ils y ajoutent les autres uſtenſiles dont ils croyent qu'il aura beſoin, ſoit pour ſe parer, ſoit pour les beſoins de la vie, comme ſes uſtenſiles domeſtiques.

Les proches parens du mort déplorent ſa perte avec toutes les apparences d'une grande douleur. Ils pleurent & hurlent, en faiſant de grandes contorſions, aſſis autour de lui dans ſa tente, pendant l'intervalle des harangues des Chefs.

J'ai remarqué dans le deuil des *Nadoeſſis* un uſage fort différent de celui de toutes les autres Nations que j'ai viſitées. Les hommes, pour montrer la grandeur de leur affliction, ſe percent avec des fleches les parties charnues des bras; j'en ai vu les

cicatrices ſur ceux des Indiens de cette Nation de tous les rangs. A l'égard des femmes, elles ſe font aux cuiſſes des inciſions avec des pierres tranchantes, juſqu'à ce que le ſang en découle en abondance.

Pendant que j'habitois parmi eux, un mari & une femme, dont la cabane étoit voiſine de la mienne, perdirent un enfant de quatre ans. Ils furent ſi affligés de la mort de cet enfant chéri, & ils pratiquerent avec une telle rigueur tous les uſages de leur deuil, tant en le pleurant qu'en ſe faiſant des bleſſures, que le pere en mourut. Mais ce qui m'étonna beaucoup, c'eſt que la femme qui avoit été juſqu'alors inconſolable n'eut pas plutôt vu expirer ſon mari, qu'elle eſſuya ſes larmes, & parut en quelque ſorte conſolée & réſignée à cette double perte.

Comme je ne ſçavois de quelle maniere expliquer un pareil changement, je ſaiſis une occaſion favorable de lui en demander la raiſon; je lui dis en même temps que j'avois penſé que la perte de ſon mari, loin de modérer ſa douleur, auroit dû l'augmenter.

Elle me répondit que comme l'enfant qu'elle avoit perdu étoit trop jeune pour pouvoir ſe procurer ſa ſubſiſtance dans le pays des Eſprits, elle & ſon mari craignoient que ſa ſituation n'y fût fort malheureuſe; mais que ſon pere qui l'aimoit auſſi tendrement qu'elle, & qui étoit un bon Chaſſeur, étant parti pour le même pays, elle étoit déſormais tran-

quille ſur ſon ſort ; qu'elle n'avoit par conſéquent plus aucune raiſon de verſer des larmes, ſon fils devant être heureux ſous la protection d'un pere qui le chériſſoit, & qu'il ne lui reſtoit plus que le deſir de les rejoindre l'un & l'autre.

J'avoue que ces expreſſions d'une tendreſſe auſſi naturelle, & ces ſentimens qui auroient fait honneur à une Matrône Romaine, firent ſur mon ame une impreſſion bien favorable à ce Peuple, & ne contribuerent pas peu à combattre dans moi les préjugés que j'avois contractés ; préjugés d'après leſquels j'étois perſuadé, comme tant d'autres Voyageurs, que les Indiens étoient inacceſſibles à toute tendreſſe envers leurs proches.

La conduite ſubſéquente de cette bonne Indienne me confirma dans mon opinion, & me convainquit que, malgré la ſuſpenſion apparente de ſa douleur, elle ne laiſſoit pas d'éprouver les effets de ce regret d'être ſéparé de ſes proches, que la Nature ou l'uſage a imprimés dans le cœur humain ; car j'obſervai qu'elle alloit preſque tous les ſoirs au pied de l'arbre ſur les branches duquel étoient expoſés les reſtes de ces perſonnes chéries, & qu'après avoir coupé une boucle de ſes cheveux qu'elle jettoit à terre, elle déploroit ſon malheur. Une récapitulation des actions que ſon fils auroit faites, s'il eût vécu, étoit le ſujet le plus fréquent de ſa plainte funebre ; & pendant qu'elle prédiſoit, en quelque ſorte, la réputation à laquelle il ſeroit parvenu, à

l'exemple de ſon pere, ſa douleur paroiſſoit ſuſpendue.

» Si tu avois continué de vivre avec nous, diſoit-» elle, cher enfant, combien un arc auroit été bien » placé entre tes mains, & combien tes fleches » auroient été funeſtes aux ennemis de notre Na-» tion! Tu aurois ſouvent bu leur ſang & mangé » leur chair, & un grand nombre d'eſclaves auroit » récompenſé tes travaux. Avec tes bras nerveux, » tu aurois ſaiſi le buffle bleſſé, ou combattu l'ours » furieux. Tes pieds légers t'auroient fait atteindre » l'élan, ou rendu l'égal des daims à la courſe ſur » le ſommet des montagnes. Que de belles actions » tu aurois exécutées, ſi tu avois reſté avec nous, » juſqu'à ce que l'âge t'eût donné des forces, & que » ton pere t'eût inſtruit dans tout ce qui rend un » *Nadoeſſis* accompli «! C'eſt dans ces termes que cette bonne Indienne ſans éducation déploroit la perte de ſon fils, & ſouvent elle paſſoit une partie de la nuit dans cette triſte occupation.

Les Indiens ſont, en général, très-rigoureux dans l'obſervation des loix de leur deuil. Chez quelques Nations, ils ſe coupent les cheveux, ils ſe noirciſſent le viſage, & reſtent debout la tête couverte, ſe privant de tout plaiſir. Ce deuil ſevere ſe prolonge pluſieurs mois, & l'apparence en dure même pendant pluſieurs années, & ſeulement avec quelques adouciſſemens. J'ai ouï dire que lorſque les *Nadoeſſis* rappelloient les événemens de la vie de leurs parens

décédés, même dix ans après leur mort, ils pouſſoient des hurlemens à ſe faire entendre aſſez loin. Ils continuent quelquefois pendant des heures entieres cette cérémonie reſpectueuſe envers leurs parens; & s'il arrive qu'elle commence vers le ſoir, ceux de la même tribu qui ſont à portée ſe joignent avec eux, & cette ſcene de douleur ſe prolonge pendant une partie de la nuit.

CHAPITRE XVI.

Portrait abrégé du caractere du naturel Américain.

LE caractere des Indiens, ainſi que celui des autres Nations non civiliſées, eſt un mêlange de férocité & de douceur. Ils ſont à la fois guidés par des paſſions que rien ne modere, ainſi que leurs appétits naturels, & ils ont des vertus propres à faire honneur à la nature humaine.

Dans l'appréciation ſuivante du caractere des Indiens, je tâcherai de ſecouer d'un côté, les préjugés des Européens, qui ordinairement attachent au mot d'*Indien* les qualifications les plus capables de déshonorer la nature humaine, & qui ne les regardent que comme des ſauvages & des canibales. D'un autre côté, j'éviterai avec un égal ſoin toute partialité envers eux, en me défiant des ſentimens que doit naturellement m'inſpirer la bonne réception que j'ai éprouvée d'eux dans mon voyage. En même temps, je bornerai mes remarques aux Nations occidentales à l'égard de nos établiſſemens, comme les *Nadoeſſis*, les *Ottagamis*, les *Chippeways*, les *Ouinebagos* & les *Sâkis*. Car, comme dans un pays auſſi vaſte, & de température auſſi variée, il y a des Peuples de différens caracteres & diſpoſitions d'eſprit, il n'entre pas dans mon plan, & il n'eſt pas

poſſible d'en tracer un portrait qui convienne généralement à tous.

On ne peut diſconvenir que l'Américain naturel ne ſoit vindicatif, cruel & inexorable; que cet eſprit de vengeance ne le rende capable des efforts les plus ſoutenus pour la ſatisfaire, comme de paſſer des journées entieres à guetter ſon ennemi; de traverſer des forêts immenſes par des chemins impraticables, en ſouffrant la faim & la ſoif, ou en ne ſe ſoutenant que de ce qu'il trouve dans ſon chemin; qu'il eſt ſans pitié pour les cris du malheureux ennemi qui tombe entre ſes mains, ou plutôt qu'il goûte un plaiſir inexprimable & diabolique à lui faire ſouffrir les tourmens les plus affreux. Mais ſi nous le conſidérons ſous un autre aſpect, nous trouverons qu'il eſt également tempérant dans le manger & dans le boire (je parle, au reſte, des Nations qui ont peu de commerce avec les Européens); qu'il ſouffre avec une patience ſans exemple les extrémités de la faim, & l'inclémence des ſaiſons; enfin, que la ſatisfaction de ſes appétits naturels ne tient chez lui qu'un rang très-ſubordonné. Nous le trouverons ſociable & humain, non-ſeulement envers ceux qu'il regarde comme ſes amis, mais même envers ſes ennemis, quand une fois il leur a fait grace, ou qu'il les a adoptés. Nous le verrons alors partager avec eux le dernier morceau de ſubſiſtance qu'il a, & riſquer ſa vie pour leur défenſe.

Je puis même assurer tout au contraire de plusieurs Voyageurs guidés par leurs préjugés, que malgré l'indifférence apparente avec laquelle un Indien retrouve sa femme & ses enfans après une longue absence, indifférence qui paroît procéder d'une affectation de force d'ame, il n'est rien moins qu'inaccessible aux sentimens de tendresse, soit conjugale, soit paternelle ou filiale. La petite histoire que j'ai racontée plus haut, explique cette apparence d'insensibilité, & donne à mon assertion plus de poids que ne pourroient faire tous les raisonnemens.

Accoutumés, dès leur plus tendre jeunesse, à une foule d'accidens, les Indiens deviennent bientôt supérieurs à tout sentiment de danger ou de crainte de la mort; & leur valeur, qui est l'ouvrage de la Nature, fortifiée par l'exemple, par les préceptes & par l'occasion, n'éprouve jamais un instant d'obscurcissement.

Insoucians & paresseux, tant que leurs provisions ne sont pas épuisées, ou que le danger est éloigné, ils sont infatigables, quand il le faut, & constans dans la poursuite de leur gibier, ou dans la maniere d'attaquer, de surprendre ou de poursuivre leur ennemi.

Ils possedent à la fois les qualités les plus opposées; artificieux, & prêts à saisir toute sorte d'avantages sur leurs ennemis; froids, & attentifs dans leurs assemblées; soigneux à voiler leurs sentimens, & à cacher un secret, ils peuvent aussi se vanter

de qualités d'une nature plus active, de la ſagacité du chien, de la vue perçante du linx, de la fineſſe du renard, de l'agilité du chien courant, & ſur-tout de la fierté indomptable du tigre.

Si on les conſidere comme faiſant partie d'une Société, ils ont pour leur Nation un attachement dont aucun autre Peuple ne peut fournir d'exemple. On diroit qu'ils ſont animés par la même ame, tant ils mettent d'enſemble dans l'exécution de leurs projets contre leurs ennemis. Dans ces circonſtances, & toutes les fois qu'il s'agit d'un intérêt national, aucune conſidération particuliere n'eſt écoutée, & il n'eſt pas au pouvoir de l'intrigue ou des préſens de diminuer leur dévouement à l'intérêt commun.

L'honneur de leur tribu & la proſpérité de leur Nation ſont la premiere & la plus puiſſante de leurs paſſions. Animés par cette paſſion prédominante, ils bravent toute ſorte de danger, ils mépriſent les tourmens les plus cruels, & expirent en triomphant. Le courage qu'ils déployent eſt moins une qualité perſonnelle qu'un caractere national.

Mais de là naît auſſi cet amour inſatiable de la vengeance, qui donne naiſſance aux atrocités qui terniſſent leur caractere. Leur ame étant ſans culture, & ſans principes propres à les rendre capables d'apprécier la qualité d'une action, ils ne ſçavent mettre aucune meſure à leur fureur, & par-là ce courage & cette fermeté d'ame qui leur feroient tant d'honneur dégénerent en une férocité ſauvage,

Mais je me borne à ce court réſumé ; les limites de cet Ouvrage ne me permettant pas de m'étendre davantage. Les obſervations que j'ai faites, & que j'ai appuyées de traits dont j'ai été témoin, ſont plus propres à donner une idée de ces Peuples que tous les raiſonnemens.

CHAPITRE XVII.

Des Langues des Indiens, & des ſignes hiéroglyphiques qui leur tiennent lieu d'écriture.

LES principales langues des Naturels de l'Amérique Septentrionale peuvent être réduites à quatre claſſes; ſçavoir, celle des *Iroquois* dans la partie de l'Eſt, celle des *Chippeways* ou des *Algonquins* dans le Nord-Oueſt; des *Nadoeſſis* à l'Oueſt, & des *Cherokis*, *Chicaſſas*, &c, au Sud. C'eſt de l'une ou de l'autre de ces langues que font uſage tous les Indiens qui habitent cette partie de l'Amérique qui eſt ſituée entre la terre de Labrador au Nord, la Floride au Sud, l'Océan Atlantique à l'Eſt, & même, autant que nous pouvons en juger par les découvertes les plus récentes, juſqu'à la mer Pacifique, qui borde l'Amérique à l'Oueſt.

Mais de tous ces Idiômes, celui des *Chippeways* paroît être le plus en uſage. Il eſt dans une telle eſtime, que tous les Chefs des diverſes Nations qui habitent les bords des grands lacs, ou à l'Eſt de ceux du Miſſiſſipi, ceux des Nations plus méridionales juſqu'à l'Ohio, & enfin, ceux des plus ſeptentrionales juſqu'à la baye de Hudſon, ce qui forme plus de trente grandes Nations, ne parlent pas d'autre langue dans leurs aſſemblées nationales, quoique

chacune d'elle ait ſon langage particulier. Il eſt même probable que, dans la ſuite, cet Idiôme deviendra général parmi toutes les Nations Indiennes; car il n'eſt aucun Indien qui oſe s'écarter à une diſtance conſidérable, ou qui ait aſſez de conſidération pour être chargé d'une négociation auprès de quelque Nation eloignée, s'il n'a commencé par apprendre la langue des *Chippeways*.

Au moment actuel, indépendamment de ces derniers, dont elle eſt la langue naturelle, elle eſt communément uſitée par les *Ottaouas*, les *Sâkis*, les *Ottagamis*, les *Nipegons*, les Nations des environs du lac la Pluie, & le reſtant des *Algonquins* ou *Gens de terre*. Toutes ces Nations l'emploient avec quelques légeres variations de dialecte; mais je n'ai pu découvrir ſi, à l'exception des premiers, elle leur eſt naturelle, ou s'ils l'ont appriſe des *Chippeways*. Je ſuis au reſte dans la perſuaſion que le langage barbare & groſſier des *Ouinebagos*, des *Menomonies* & de pluſieurs autres Nations, s'éteindra peu-à-peu, & fera place au premier.

La langue *Chippeway* n'eſt pas embarraſſée d'une multitude de tons ou d'accens ſuperflus; & elle n'a aucuns mots qui ne ſoient néceſſaires. Elle eſt facile à prononcer, & beaucoup plus abondante qu'aucune autre langue Indienne.

Les Indiens étant abſolument ignorans dans les arts & dans les ſciences, & connoiſſant auſſi peu ce que nous appellons cérémonies ou complimens,

ils n'ont nul besoin d'une infinité de mots, qui semblent n'avoir pour objet que d'embellir le discours. Simples & grossiers dans leurs usages, ils n'emploient que les termes nécessaires pour dénommer les choses nécessaires à la vie, ou pour exprimer leurs besoins, qui sont très-bornés, vu l'état de pure nature dont ils sont encore si peu écartés.

J'ai joint ici un court Dictionnaire de la langue *Chippeway*, & un autre de celle des *Nadoessis*; mais j'avoue que je ne me suis pas senti la capacité de les réduire en regles grammaticales (1).

La derniere se parle d'un accent fort doux, & sans aucun son du gosier; en sorte qu'on peut l'apprendre fort aisément, & qu'on peut en prononcer

(1) *Note du Traducteur.* Cela n'est pas étonnant; mais sans que l'Auteur nous donnât une Grammaire de ces langues, n'auroit-il pas pu nous apprendre quelque chose de plus satisfaisant sur ce sujet? Il ne falloit pas être un grand Grammairien pour observer, par exemple, si dans leurs noms, ils ont un singulier, un pluriel; si dans leurs verbes, ils ont des inflexions différentes pour les différens temps principaux, & leurs personnes; si *aimer*, *j'aime*, *j'aimerai*, s'expriment de la même maniere, ou par des mots terminés différemment, ou par des especes d'adverbes de temps, limitant le sens du même mot, comme dans la langue des Galibis. C'est, au surplus, un même reproche à faire à ceux qui ont abordé à l'isle de Taïti; à voir ce qu'ils disent de la langue de cette isle, on ne croiroit pas que, parmi tous ces Navigateurs, il y en eût un assez instruit pour distinguer un présent d'un futur. Ces observations seroient toutefois assez curieuses, & même plus qu'un simple & maigre Vocabulaire de cent ou deux cents mots, qui ne paroissent même pas les plus essentiels au langage.

les mots, ou les écrire ſans difficulté. Elle eſt preſque auſſi abondante & expreſſive que celle des *Chippeways*. C'eſt le langage qui a le plus de cours à l'Oueſt du Miſſiſſipi ; & ſuivant le rapport des Indiens, chez les Nations qui habitent au Nord du Miſſouri, & à l'Oueſt, juſqu'aux bords de la mer Pacifique.

Comme les Indiens ne connoiſſent point les lettres, il eſt fort difficile de rendre avec préciſion le ſon exact de leurs mots ; mais j'ai tâché de les écrire d'une maniere auſſi conforme à celle dont je les entendois prononcer, que le permettoient les petites variations qui ſont en uſage.

Quoique les Indiens ne puiſſent pas communiquer leurs idées par la voie de l'écriture, ils ont cependant un moyen d'y ſuppléer, par certaines peintures hiéroglyphiques, qui ſervent juſqu'à un certain point à tranſmettre la mémoire d'un fait ou d'un événement extraordinaire. Ainſi lorſqu'ils ſont en courſes, s'ils ſont dans le deſſein de former quelque entrepriſe remarquable, ils dépouillent de leur écorce les arbres qui ſe trouvent ſur leurs chemins, & peignent ſur le tronc certains ſignes pour informer leurs partis diſperſés de la route qu'ils doivent prendre pour les rejoindre.

J'ai jugé l'exemple ſuivant fort propre à donner une idée de ces ſignes, & de la méthode que les Indiens emploient en pareille occaſion.

Lorſque je quittai le Miſſiſſipi, & que je remon-

tai la riviere des *Chippeways*, pour me rendre au lac Supérieur, ainſi que je l'ai raconté dans mon Journal, j'avois pour guide un Chef de cette Nation, dont la demeure étoit ſur le lac des *Ottaouas*, près de la ſource de la riviere que je remontois. Cet Indien craignant que quelque parti de *Nadoeſſis* qui ſont toujours en guerre avec les premiers, ne tombât ſur nous, & ne le traitât en ennemi, avant que de ſçavoir qu'il étoit en ma compagnie, il eut recours à l'expédient ſuivant.

Il dépouilla de ſon écorce un grand arbre vers l'embouchure de la riviere, & peignit ſur cet arbre une figure groſſiere, mais très-reconnoiſſable de la ville des *Ottagamis*; il ſe ſervit à cet effet de pouſſiere de charbon de bois, mêlée avec de la graiſſe d'ours: ce qui leur tient lieu d'encre. Il peignit enſuite à la gauche un homme habillé de peaux, par lequel il repréſenta un *Nadoeſſis*, avec une ligne tirée de ſa bouche à celle d'un cerf, qui eſt le ſymbole des *Chippeways*. Enfin, il repréſenta, un peu plus loin à gauche, un canot comme remontant la riviere, dans lequel il mit un homme aſſis, ayant un chapeau ſur la tête. Cette figure devoit ſervir à repréſenter un Anglois; c'eſt-à-dire moi: & mon Domeſtique François étoit repréſenté avec un mouchoir lié à l'entour de la tête, & conduiſant le canot; à quoi il ajouta d'autres emblêmes, parmi leſquels étoit le calumet de paix peint à la proue du canot.

Ce qu'il avoit deſſein de faire entendre aux *Nadoeſſis*, & ce que je ne doute nullement qu'ils n'aient parfaitement compris, étoit qu'un Chef des *Nadoeſſis* avoit prié dans la ville des *Ottagamis*, un Chef *Chippeway* de conduire un Anglois qu'ils avoient avec eux au haut de leur riviere ; & que, par ces ſignes, ils prioient leurs camarades de ne point maltraiter ce *Chippeway*, quoique leur ennemi, attendu qu'il avoit ſoin d'une perſonne qu'ils regardoient comme un homme de leur Nation.

Quelques Auteurs ont prétendu que les Indiens avoient des eſpeces d'armoiries, qu'ils blazonnoient avec beaucoup d'exactitude, & qui ſervoient à diſtinguer une Nation de l'autre. Mais je n'ai jamais pu découvrir parmi eux d'autres ſignes que les ſymboles que j'ai déja décrits.

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇOIS-CHIPPEVAY.

A

ALLER par eau	*Pimmiſcâ.*
Ami	*Neconnis.*
Amour	*Sakie.*
Anglois	*Saiganoſch.*
Appeller.	*Techenekâ.*
Après	*Mipidaçh.*
Arriver	*Taiçotchin.*
Aſſeoir (S')	*Mintepin.*
Aſſez	*Mimilic.*
Avoir	*Tendâlâ.*

B

BALLE	*Alleouin.*
Barbe	*Michiton.*
Beau	*Kainodginnin.*
Beaucoup	*Nibbila.*
Bien	*Takindâ.*
Blanc.	*Ouabi.*
Bled d'Inde	*Millâmin.*
Boire.	*Minickouâ.*
Bois	*Mittic.*
Bon	*Calatſch.*

C

CASTOR	*Aimic.*
Caſtor (Peau de) . . .	*Apiminique.*
Canot	*Tcheman.*
Chef	*Okemâ.*
Chemin	*Mickon.*
Cheveux	*Liſſis.*
Chien	*Alim.*
Ciel, ou pays d'en-haut .	*Speminck-Akouin.*
Cœur	*Mitcheoua.*
Corps	*Yoe.*
Couteau	*Mockoman.*
Couverture	*Ouabiouou.*
Chaud	*Akeſchotâ.*
Ceci	*Manda.*
Cela	*Maba.*
Comment	*Tâné.*
Combien	*Tane-Milick.*
Chaſſer	*Kiouaſsâ.*

D

Danſe	*Nemeh.*
Diable, ou mauvais Eſprit.	*Matcho-Manitou.*
Dieu, ou le Grand-Eſprit.	*Kitchi-Manitou.*
Déjà	*Minneouatch.*
Demain	*Ouabunck.*
Demain (Après-) . . .	*Oſ-Ouabunck.*
Donner	*Millâ.*

Dormir . . . . . *Neppi.*

E

Eau . . . . . *Nebbi.*
Enfant . . . . . *Bobeloſchin.*
Epée . . . . . *Simagan.*
Eſprit. . . . . *Manitou.*
Eſclave . . . . . *Ouackan.*
Etoile . . . . . *Alanck.*
Être . . . . . *Tepaïé.*

F

Femme . . . . . *Ickoui.*
Fer . . . . . *Piouâbick.*
Feu . . . . . *Scutta.*
Fille (jeune) . . . . *Djecoueſſin.*
François. . . . . *Netchiegouſch.*
Frere, ou Ami. . . . *Neconnis.*
Froid. . . . . *Kekatch.*
Fort . . . . . *Matchkaouâ.*
Fortement . . . . . *Meget.*
Fuſil . . . . . *Paskeſſegan.*

G

Général, Chef . . . *Okemâ*, ou *Kitchi-Okemâ.*
Guerre . . . . . *Nentâbâlâ.*
Guerrier. . . . . *Semagainaſch.*
Grand . . . . . *Kitchi.*

Geler . . . . . *Kiſſin.*
Geler fort . . . . . *Kiſſin meget.*

H

Habit . . . . . *Kepotouian.*
Hache . . . . . *Agacouet.*
Hiver . . . . . *Pepón.*
Herbe . . . . . *Mejask.*
Homme . . . . . *Alleſſenaipe.*
Hier . . . . . *Petchelago.*

I

Jeu . . . . . *Packeigo.*
Indien . . . . . *Iſchenabah.*
Iſle . . . . . *Menis.*
Jamais . . . . . *Caouikká.*
Ici . . . . . *Aconda.*

L

Lac . . . . . *Kitchi-gáming.*
Langue . . . . . *Oton.*
Lievre . . . . . *Ouapous.*
Loup . . . . . *Mahingon.*
Loutre . . . . . *Nickig.*
Lune . . . . . *Debecot.*
Là . . . . . *Ouatſadebi.*
Loin . . . . . *Ouatsá.*

M

Maiſon . . . . . *Ouigouam.*
Maîtreſſe . . . . . *Neremoſin.*
Mauvais . . . . . *Matchô.*
Mer, ou très-grand lac . *Agan-Kitchi-gâminq.*
Marchandiſe . . . . *Alokotchegon.*
Manger . . . . . *Oiſſine.*
Marcher . . . . . *Pinmoſſay.*
Mourir . . . . . *Nip.*
Mort . . . . . *Nipou.*

N

Nation . . . . . *Ireni.*
Né . . . . . *Iotch.*
Nuit, ou Lune . . . *Debecot.*
Noir . . . . . *Merkâte.*
Non . . . . . *Kâ.*

O

Ours . . . . . *Meckouah.*
Ourſin . . . . . *Mekon.*

P

Pain . . . . . *Peboſchegan.*
Pays . . . . . *Endâlakin.*
Pere . . . . . *Nouſah.*
Pipe . . . . . *Poagan.*

Plat, ou Aſſiete . . . *Mackoan.*
Pluie . . . . . *Kimmeouan.*
Poiſſon . . . . . *Kickon.*
Poudre . . . . . *Pingo.*
Peu . . . . . *Mendgis.*
Pas . . . . . *Kâ.*
Pas du tout . . . . . *Kâgutſch.*
Pas encore . . . . . *Ka-mitchi.*
Petit . . . . . *Ouabeſchin.*
Parceque . . . . . *Miouintch.*
Prendre . . . . . *Emandâ.*
Porter . . . . . *Petô.*
Préſentement . . . . *Ouebatch.*

Q

Qu'eſt cela ? . . . . *Ouaouin ?*
Qui eſt là ? . . . . . *Quagonie-maba ?*
Qu'y a-t-il ? . . . . . *Quagonie ?*

R

Raiſin . . . . . *Schoamin.*
Riviere . . . . . *Sippim.*
Roi, ou Chef . . . . *Okemâ*, ou *Kitchi-Okemâ.*
Rouge . . . . . *Miſcó.*
Rien . . . . . *Kakegó.*
Rire . . . . . *Pâpé.*

S

Sang . . . . . *Miſcó.*

Soleil. . . . . *Kiſſis.*
Soulier . . . . . *Mâkiſſin.*
Semblable . . . . . *Tâbiſcotch.*
Sur . . . . . *Speminck.*

T

Tabac . . . . . *Semâ.*
Terre, ou Pays . . . *Akouin.*
Tête . . . . . *Oſtekouen.*
Tous . . . . . *Kokenum.*
Très . . . . . *Agan.*
Trop . . . . . *Oſſane.*
Trop peu . . . . . *Oſſan mendgis.*
Tomber . . . . . *Ponkeſin.*

V

Vaiſſeau de mer, ou grand canot . . . . . } *Kitchi-Tchemaw.*
Vent . . . . . *Lôtin.*
Vie . . . . . *Notchimohin.*
Vraiment . . . . . *Kikit.*
Vieux . . . . . *Kaoueſchin.*
Voir . . . . . *Ouâbemo.*
Venir. . . . . *Moppâ*, ou *Pemotchâ.*

Y

Yeux. . . . . *Ouiskinkie.*

Noms numéraux.

Un	*Paſchik.*
Deux	*Nintch.*
Trois	*Neſſó.*
Quatre	*Neâ.*
Cinq	*Nairan.*
Six	*Ningot-ouaiſſo.*
Sept	*Nintcho-ouaiſſo.*
Huit	*Neſſo-ouaiſſo.*
Neuf	*Schongaiſſo.*
Dix	*Mittaſſó.*
Onze	*Mittaſſo-paschik.*
Douze	*Mittaſſo-nintch.*
&c, &c.	
Vingt	*Nintchtanâ.*
Trente	*Neſſo-mittânâ.*
Quarante	*Neâ-mittânâ.*
Cinquante	*Neiran-mittânâ.*
Soixante	*Ningotouaiſſo-mittânâ.*
Soixante & dix	*Nintchoouaiſſo-mittânâ.*
Quatre-vingt	*Niſſo-ouaiſſo-mittânâ.*
Quatre-vingt-dix	*Schongaiſſo-mittânâ.*
Cent	*Mittaſſo-mittânâ.*
Mille	*Mittaſſo-mittaſſo-mittânâ.*

Ce ſyſtème de numération eſt abſolument le même que le nôtre, & il y a apparence que *mittânâ* ſignifie dixaine, comme *mittaſſo* ſignifie dix.

PETIT DICTIONNAIRE
FRANÇOIS-NADOESSIS.

A

AMI	*Kitchiouâ.*
Amour	*Ehouamé.*
Anneau, ou fer en rond .	*Muſan-Tchuppa.*
Arbre	*Orchâ.*
Argent	*Muzaham.*
Aller (S'en)	*Accouah.*

B

Bœuf, ou Buffle . . .	*Tatongo.*
Bon	*Ouſchta.*
Beaucoup	*Otah.*
Broche	*Muzah-outan.*
Bouche	*Ih.*

C

Canot	*Ouatoh.*
Chien	*Schunguſch.*
Cheval	*Schuitongo.*
Caſtor	*Tchabâ.*
Ciel, ou la bonne maiſon .	*Ouſchta Tibi.*

D

Daim . . . . . *Tohindjoh.*
Dieu, ou le Grand-Eſprit. *Tongo-Ouaikon.*
Donner . . . . . *Accouyeh.*

E

Eau . . . . . *Meneh.*
Eau ſalée . . . . . *Menes-quih.*
Enfant mâle . . . . . *Ouetchokſeh.*
— femelle . . . . *Ouetchikſeh.*
Eſprit . . . . . *Ouaikon.*
Écouter . . . . . *Noukiſchon.*

F

Femme . . . . . *Ouennokedjâ.*
Fer . . . . . *Muzah.*
Feu . . . . . *Pâtah.*
François. . . . . *Nitigush.*
Froid . . . . . *Metchuetah.*
Fuſil, ou Eſprit de fer . *Muzah-Ouakon.*

G

Grand . . . . . *Tongo.*

H

Hache . . . . . *Eſchpâ.*

I

Je. . . . . *Meoh.*
Jeûne . . . . . *Hâpânâ.*

L

Lac, ou la grande Eau . *Tongo Meneh.*
Lait . . . . . *Elhsâboh.*
Long. . . . . *Tongoum.*
Lune. . . . . *Oih.*
Là . . . . . *Datché.*

M

Maiſon . . . . . *Tibi.*
Maiſon (de la), ou domeſtique . . . . . *Schuah.*
Méchant. . . . . *Schedjah.*
Mort. . . . . *Neguſch.*
Mourir (Faire) . . . *Neguſchtâgâ.*
Moi . . . . . *Meoh.*
Mon, ou ma . . . . *Meoh*, ou *Meouah.*
Manger . . . . . *Etchâmenâ.*

N

Neige . . . . . *Sinni.*
Non . . . . . *Heyah.*

O

Oh! . . . . . *Hopeneyahay.*

Or . . . . . *Muzaham.*
Oreille . . . . . *Noukah.*
Ours, ou méchant Esprit. *Ouaikon-Schedja.*

P

Pere . . . . . *Otah.*
Petit . . . . . *Djestin.*
Pipe . . . . . *Schenuepá.*
Pipe de paix, ou la Pipe de l'Esprit . . . . } *Schenuepá-Ouaikon.*
Plus . . . . . *Otenâ.*
Près . . . . . *Djistinâ.*
Pluie, ou Eau qui tombe. *Oah-Mené.*

Q

Quoi, ou Qui . . . . *Tâgo.*
Qui est là ? . . . . *Tâgo-datché.*

R

Roi, Chef . . . . . *Otah.*
Rond. . . . . *Tchupah.*

S

Serpent . . . . . *Omlischcá.*
Soleil, ou Feu . . . *Pâtah.*
Sommeil. . . . . *Eschtimo.*
Spiritueuses (Liqueurs), ou Eau-d'esprit . . . } *Meneh-Ouaikon.*

T

Tabac . . . . . *Shâſeſſà.*
Tuer . . . . . *Neguſchtâgâ.*

V

Venez ici . . . . . *Acconyoyere.*
Voir . . . . . *Eſchtâ.*
Vous . . . . . *Tchi.*
Vous êtes bon . . . . *Ouſchtâ-Tchi.*
Vous avez de l'eſprit . . *Ouaikon-Tchi.*
Vous êtes mon bon Frere, ou mon Ami . . . } *Ouſchtâ Kitchioua-Tchi.*

Y

Yeux. . . . . *Eſchteke.*

A ce court Dictionnaire de l'Idiôme des *Nadoeſſis*, je joindrai un petit échantillon de la maniere dont ils lient leurs mots enſemble. J'ai choiſi pour cet objet une courte chanſon qu'ils chantent avec une ſorte de mélodie, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de meſure poétique, lorſqu'ils vont ſe mettre en route pour leurs chaſſes; j'en donne auſſi la traduction auſſi approchante de l'exactitude que le permet la différence des Idiômes.

Meoh accououah eſchtâ pâtah neguſchtâgâ ſchedjâ menâ. Tongo Ouaikon, meoh ouſchta, patah ac-

cououah. Hopeneyahay Ouih, accouyi meoh, ouſchta patah, otoh tohindjo meoh Tibi.

Cela ſignifie : *Je me leverai avant le ſoleil, & monterai la colline pour voir le ſoleil diſſiper les vapeurs & diſperſer les nuages. Que le Grand-Eſprit me favoriſe ; & après le coucher du ſoleil, prête-moi, ô Lune, une lumiere ſuffiſante, pour que je revienne à ma tente chargé de gibier de daim* (1).

---

(1) *Note du Traducteur.* Cette traduction eſt une longue paraphraſe de la chanſon des Nadoeſſis. En voici une traduction plus préciſe & littérale : *Je vais voir le ſoleil mettre à mort* (diſſiper) *les mauvaiſes eaux. Grand Eſprit, ſois-moi bon. Le ſoleil parti, ô Lune, donne-moi bonne lumiere, & beaucoup de gibier de daim à ma maiſon.*

On voit au ſurplus par-là que cette Langue en eſt encore tout à-fait dans l'enfance ; qu'elle eſt privée de toutes liaiſons, & inflexions différentes pour modifier le ſens. Le mot *meoh*, par exemple, ſignifie également *je*, *à moi*, & *mon* ou *ma*. On peut en tirer la conſéquence que dans les beaux diſcours rapportés par M. Carver, il faut beaucoup aider à la lettre. La Langue Galibi eſt incomparablement plus formée.

Fin de la ſeconde Partie.

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

TROISIEME PARTIE.

Des Animaux, Arbres & Plantes de l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE PREMIER.

Des Quadrupedes.

JE commencerai cette diviſion de la troiſieme Partie de mon Ouvrage, en donnant une ſorte de catalogue des quadrupedes que j'ai remarqués dans les pays que j'ai parcourus ; après quoi je donnerai une deſcription de ceux d'entr'eux ſeulement que

je juge leur être particuliers, ou qui different en quelque choſe de conſéquence de ceux que l'on trouve dans d'autres régions.

Les quadrupedes donc que j'ai vus dans l'Amérique Septentrionale ſont le tigre, l'ours, les loups, les renards, les chiens, le chat de montagne, le chat ſauvage, le bœuf ſauvage, le daim, l'élan, le caribou, le carcajou, l'écureuil puant, le porc-épic, le hériſſon, le racoun ou coati, la martre, le rat muſqué, l'écureuil, le lievre & le lapin; la taupe, la belette, la ſouris, le loir, le caſtor, la loutre, la chauve ſouris.

LE TIGRE (1). Le tigre de l'Amérique reſſemble par ſa forme à ceux de l'Afrique & de l'Aſie; mais il eſt beaucoup moindre, & il ne paroît pas non plus avoir la fierté & la rapacité de ces derniers. Sa couleur eſt d'un fauve brun, ſans aucune tache. J'en ai vu un dans une des iſles de la riviere des *Chippeways*, que j'ai pu bien obſerver, vu que j'en approchai d'aſſez près. Il ſe tenoit aſſis ſur ſon derriere comme un chien, & il ne me parut avoir ni crainte de mon approche, ni diſpoſition à attaquer. Cet animal, au reſte, eſt très-rare dans cette partie du monde.

(1) *Note du Traducteur.* Il eſt bon d'obſerver que cet animal n'eſt point de la nature du vrai tigre. C'eſt probablement le Cougouar de M. de Buffon.

L'OURS.

L'OURS. Il y a dans ce continent un grand nombre d'ours, ſur-tout dans les parties du Nord, où ils fourniſſent aux Habitans leur nourriture & leurs fourrures de lit. Mais les ours de l'Amérique different à pluſieurs égards de ceux du Groenland ou du Nord de la Ruſſie; les premiers ſont non-ſeulement un peu plus petits, mais encore ſont timides, & ne font aucun mal, à moins qu'ils ne ſoient excités par la faim, ou irrités par des bleſſures. La vue d'un homme leur fait peur, & un ſimple chien en met pluſieurs en fuite. Ils aiment extrêmement le raiſin, & vont le chercher juſqu'au ſommet des arbres les plus hauts. Cette nourriture rend leur chair extrêmement graſſe & de bon goût; ce qui la fait préférer à toute autre, ſoit par les Indiens, ſoit par les Traiteurs. La graiſſe eſt extrêmement blanche, & indépendamment de ſa douceur & de ſa ſalubrité, elle ne donne jamais aucun dégoût. Les Habitans du pays s'en oignent le corps, & doivent à ce liniment une grande partie de leur agilité. La ſaiſon propre à chaſſer l'ours eſt l'hiver; car pendant ce temps, il ſe cache dans des troncs d'arbres creux, ou il ſe creuſe ſous les racines de ceux qui ont été renverſés, une tanniere qu'il bouche avec des branches de ſapin qu'il trouve répandues çà & là. On dit qu'il ne ſort point de cette retraite tant que l'hiver dure; & comme l'on ſçait qu'il ne fait point de proviſion, on en conclut que la Nature lui a donné des reſſources pour ſubſiſter

pendant plusieurs mois sans nourriture, & pour continuer pendant ce temps dans son même embonpoint (1).

LE LOUP. Les loups de l'Amérique Septentrionale sont beaucoup moindres que ceux des autres parties du monde ; mais ils ont, comme les autres especes, un air sauvage & féroce dans le regard. Ils n'ont cependant pas la rapacité du loup d'Europe, & ils attaquent rarement l'homme, excepté ceux qui, par hasard, ont mangé des cadavres humains. Lorsqu'ils sont en troupe, comme cela arrive souvent en hiver, ils font un bruit terrible & effrayant. Il y en a de deux sortes, les uns de couleur fauve, les autres d'un brun tirant sur le noir (2).

LE RENARD. Il y a dans le Nord de l'Amérique deux especes de renards qui different seulement en couleur ; l'un étant d'un brun rougeâtre, & l'autre gris. Ceux de cette derniere espece se trouvent sur les bords du Mississipi ; ils sont de la plus grande beauté, leur poil étant d'un beau gris argenté, & ils fourniſſent une belle fourrure.

---

(1) *Note du Traducteur.* Il n'est rien moins que vrai que l'ours continue dans son même embonpoint. Il est certain, au contraire, qu'il sort de sa retraite fort exténué. Mais son épaisse fourrure ne permet pas de le voir.

(2) *Note du Traducteur.* Une de ces especes, sçavoir, la premiere, pourroit bien être le Chacal.

LE CHIEN. Les chiens dont les Indiens ſe ſervent pour la chaſſe, paroiſſent être de la même eſpece que tous les autres. Ils portent toujours leurs oreilles dreſſées, & reſſemblent beaucoup au loup par la tête. Ils ſont extrêmement utiles aux Indiens dans leurs chaſſes; car ils ſont très-hardis, & attaquent la bête fauve la plus forte. Ils ſont remarquables par leur fidélité envers leurs maîtres, mais étant très-mal nourris, ils ſont d'une grande incommodité dans leurs habitations.

LE CHAT DE MONTAGNE. Cet animal eſt d'une forme reſſemblante au chat; mais il eſt beaucoup plus gros. Son poil reſſemble auſſi à celui de cet animal domeſtique; mais la couleur eſt différente : car celle du premier a un coup-d'œil rougeâtre ou orangé, qui s'éclaircit ſous le ventre. La peau eſt variée par des taches noires de différentes figures, allongées ſur le dos, & rondes ſur les flancs. Il y a des raies noires ſur les oreilles. Cet animal eſt preſque auſſi hardi que le léopard; mais cependant il eſt rare qu'il attaque un homme (1).

LE BUFFLE (2). Les buffles paiſſent en

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal ne ſeroit-il pas le Jaguar de M. de Buffon?

(2) *Note du Traducteur.* D'après la deſcription de M. Carver,

quantité innombrable dans ces parties de l'Amérique. Cet animal eſt plus grand que le bœuf ; il a deux cornes noires & courtes, avec une longue barbe ſous le menton, & la tête ſi couverte de longs poils, qu'ils lui tombent ſur les yeux, & lui donnent un air extrêmement féroce. Son dos eſt couvert d'une boſſe qui lui commence aux hanches, & qui, croiſſant graduellement juſqu'aux épaules, va juſques au cou. Cette excroiſſance, ainſi que tout le corps, eſt garnie de longs poils, ou plutôt d'une eſpece de laine d'une couleur de ſouris brune, qui eſt très-précieuſe, ſur-tout celle de la partie antérieure du corps. Sa tête eſt plus large que celle du taureau, & ſon cou très-court. Le poitrail eſt fort large, & le corps va en décroiſſant vers la croupe. Ces animaux, loin d'attaquer l'homme, fuient à ſa vue, & un ſeul chien en met des troupeaux en fuite. La chair de cet animal eſt excellente, ſa peau eſt très-utile, & ſon poil eſt propre à diverſes manufactures.

LE DAIM. Il n'y en a qu'une eſpece dans l'Amérique Septentrionale, & elle eſt plus élevée & plus élancée que celle d'Europe. La forme eſt d'ailleurs la même, la couleur eſt d'un fauve brun, & les cornes ſont très-grandes & branchues. C'eſt

---

on peut dire avec fondement que l'animal qu'il appelle buffle n'eſt que le bœuf ſauvage & à boſſe, ou l'Aurochs.

l'animal le plus vîte à la courſe, qu'il y ait dans les plaines Américaines, & ils ſe raſſemblent en troupes comme dans les autres pays.

L'ELAN. L'élan eſt beaucoup plus grand que le daim; car il ne cede pas au cheval pour la taille. Son corps eſt d'ailleurs de la forme de celui du daim, ſi ce n'eſt que ſa queue eſt extrêmement courte, & n'a pas plus de trois pouces de longueur. Son poil reſſemble fort pour la couleur à celui du chameau; mais il eſt d'un gris plus rougeâtre: il a près de trois pouces de longueur, & il eſt rude comme celui du cheval. Les cornes de cet animal ſont d'une grandeur prodigieuſe, & ſont quelquefois ſi étendues en largeur, que deux ou trois perſonnes peuvent s'aſſeoir à la fois dans leur intervalle. Elles ne ſont pas branchues, comme celles du daim; mais jettent ſeulement leurs dentelures en-dehors. Enfin, la forme n'eſt pas la même que dans le daim, celles de l'élan étant applaties & larges de huit à dix pouces; tandis que celles du daim ſont rondes, & beaucoup plus étroites. Les élans perdent leurs cornes chaque année au mois de Février, & au mois d'Août, les nouvelles ſont arrivées à leur grandeur. Cet animal, malgré ſa taille, & les moyens de défenſe que la Nature lui a donnés, eſt timide comme le daim. Sa peau eſt très-utile, & ſon élaſticité la rend propre à habiller, auſſi-bien que celle du chevreuil. Les élans paiſſent en troupes

l'herbe en été, & la mouſſe ou les bourgeons tendres d'arbriſſeaux en hiver.

LE CARIBOU (1). Cet animal n'eſt pas tout-à-fait auſſi grand que le précédent, quoiqu'il ait beaucoup de reſſemblance avec lui. Il a ſeulement l'air un peu moins leſte, & ſe rapproche de la forme de l'âne. Son bois n'eſt pas applati comme celui de l'élan, mais rond; & il ſe rapproche davantage par ſes extrémités, & ſaille beaucoup plus en avant de la tête. La viteſſe de cet animal approche de celle de l'élan, & c'eſt avec peine qu'on l'atteint. Sa chair eſt excellente, & la langue eſt ſur-tout un morceau eſtimé. Sa peau enfin eſt d'une flexibilité qui la rend propre aux mêmes ouvrages que celle du chamois.

LE CARCAJOU. Les eſpeces précédentes d'animaux ont un cruel ennemi dans le carcajou; car cet animal, qui eſt d'une nature approchante de celle du chat, s'élance ſur eux de quelque retraite ſecrete, ou bien il monte ſur un arbre, & ſe mettant en ſtation ſur quelque branche, il attend qu'un daim, un élan ou un caribou, preſſé par la

(1) *Note du Traducteur.* Suivant M. de Buffon, le caribou n'eſt autre choſe que le renne. Mais l'Indien n'a pas eu l'induſtrie du Lapon qui a ſçu apprivoiſer cet animal, s'en former des troupeaux, & le faire ſervir à tirer ſes traîneaux.

chaleur ou le froid, vienne y chercher un abri. Il s'élance alors sur son cou ; & lui ouvrant une veine avec les dents, il le porte bientôt par terre ; ce à quoi il est aidé par sa longue queue dont il l'environne. Le seul moyen qu'ait le malheureux animal pour échapper à son ennemi, c'est de se jetter promptement à l'eau, s'il en rencontre à proximité ; car le carcajou craignant beaucoup cet élément le quitte aussi-tôt.

LE SKUNK OU FOUINE PUANTE (1). Cet animal est un des plus singuliers du continent Américain. Il est un peu moindre que le putois, & de la même espece. On les prend souvent l'un pour l'autre ; mais cependant il en differe en plusieurs points. Le poil de celui dont il est ici question est long & brillant, marqueté de larges taches blanches & noires, dont les premieres sont sur les épaules & le croupion. Sa queue est fort touffue, comme celle du renard, en partie blanche & en partie noire ; il vit enfin dans les bois & les haies. Mais ce qui le caractérise principalement est une propriété que la Nature lui a donnée pour échapper à ceux qui le poursuivent ; car aussi-tôt qu'il se voit en danger, il lance par derriere à une assez grande distance un jet de liqueur d'une odeur si détestable, que l'air

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal est celui que M. de Buffon nomme Conepatle.

en eſt empoiſonné d'un demi-mille à la ronde, & que ceux qui le chaſſent, hommes ou animaux, ſont forcés de renoncer à ſa pourſuite. Les François lui donnent par cette raiſon le nom d'*Enfant du Diable* ou de *Bête puante*. Il eſt preſque impoſſible de décrire les effets déſagréables de cette liqueur; ſi une goutte tombe ſur vos habits, il eſt preſque impoſſible de les porter davantage, & s'il en entre un peu dans l'œil, on éprouve une douleur preſque intolérable pendant long-temps, quelquefois même on le perd. L'odeur dont il s'agit n'eſt cependant pas de nature cadavéreuſe; mais d'une fétidité de muſc, qui déplaît davantage par ſa qualité pénétrante, que par une vraie puanteur. On la regarde, comme propre à dégager la tête, & à relever les forces abbatues. On croit communément que cette liqueur ſinguliere eſt l'urine de l'animal; mais je me ſuis aſſuré du contraire: car ayant diſſéqué quelques-uns de ces animaux que j'avois tirés, j'ai trouvé dans leur corps, près des vaiſſeaux ſecrétoires de l'urine, une veſſie très-diſtincte de la veſſie urinaire, & dont provient cette horrible odeur. Après avoir ſéparé avec ſoin ce réſervoir d'eau empoiſonnée, j'ai mangé l'animal qui m'a paru très-bon. Mais une ſeule goutte qui s'en échappe, infecte non-ſeulement l'animal, mais toute la maiſon, & juſqu'aux proviſions qui s'y trouvent déjà; en ſorte que c'eſt à juſte titre que les François lui ont donné le nom ci-deſſus.

LE PORC-ÉPIC. On connoit cet animal partout. Celui d'Amérique differe néanmoins de ceux déjà connus. On n'en parle ici que pour dire que leurs pointes, qui ſont noires & pointillées de blanc pour peu qu'elles aient piqué, entrent comme d'elles-mêmes de plus en plus dans les chairs, en ſorte qu'on ne peut les en extraire ſans inciſion. Les Indiens s'en ſervent à percer leur nez ou leurs oreilles pour y inſérer leurs pendans, & ils les emploient auſſi comme ornemens à leur chevelure, à leurs eſpeces de guêtres ou bottines, &c.

LE RACOUN ou COATI. Cet animal moindre que le caſtor, lui eſt reſſemblant par les pieds & les jambes; mais il eſt plus ramaſſé que lui, & ſe rapproche du bléreau, ſur-tout par la forme de ſa tête, à l'exception des oreilles qui ſont nues, plus arrondies & plus courtes. Son poil eſt auſſi reſſemblant à celui de cet animal, étant épais, long, doux & noir au bout. Sur le devant de la tête, il a une large tache qui le traverſe & renferme ſes yeux; ſon muſeau eſt noir, & arrondi à l'extrémité comme celui du chien, auquel il reſſemble encore par le nombre & la forme des dents. La queue eſt longue & ronde, avec des bandes annulaires tout-à-l'entour, comme à celle du chat. Ses pieds ſont armés de cinq griffes menues & aigües, au moyen deſquelles il grimpe facilement ſur les arbres comme un ſinge, & court juſqu'aux extrémités des branches.

Il ſe ſert de ſes pattes de devant pour porter à la gueule ſa nourriture. La chair du coati eſt très-bonne en Septembre & Octobre, où il trouve en abondance des fruits, & ſur-tout des noix qu'il aime beaucoup.

LA MARTRE. La martre eſt un peu plus grande que l'écureuil, & à-peu-près de la même forme ; mais ſes jambes & griffes ſont beaucoup plus courtes. Ses oreilles ſont applaties, courtes & arrondies, & ſes yeux brillent comme ceux du chat dans l'obſcurité. Tout ſon corps eſt couvert d'un poil fauve-brun ; mais dans les climats plus ſeptentrionaux, il y en a de noires, dont les peaux ſont d'un beaucoup plus grand prix. La queue eſt recouverte de beaucoup de poil ; ce qui la fait paroître plus groſſe qu'elle n'eſt. Sa chair ſe mange quelquefois ; mais on n'en fait pas grand cas.

Le RAT-MUSQUÉ, eſt ainſi appellé, à cauſe du muſc qu'il fournit. Il ſemble un diminutif du caſtor ; car il a tous les talens de cet induſtrieux animal, & il ne lui manque que la taille & la force pour être ſon rival. Mais il n'eſt pas plus gros que le rat de Norvége. A l'exception de la queue, qui eſt la même que celle du rat d'Europe, la ſtructure de ſon corps, & ſur-tout celle de la tête, le feroient prendre pour un très-petit caſtor. A l'exemple de cet animal, le rat-muſqué ſe bâtit une ca-

bane, moins parfaite à la vérité, & y fixe ſon ſéjour pendant la belle ſaiſon, à côté d'une piece d'eau. Au printemps, il quitte ſa retraite, & vit en couple, de feuilles & de racines, juſqu'à l'été qu'il ſe nourrit de fraiſes, de framboiſes & d'autres fruits. A l'approche de l'hiver, le couple ſe ſépare, & chacun prend ſon habitation à part dans le creux de quelque arbre, où il paſſe l'hiver ſans proviſion; ce qui donne lieu de croire qu'il vit ſans nourriture juſqu'au retour du printemps.

LES ÉCUREUILS. Il y a en Amérique cinq eſpeces d'écureuils; le rouge, le gris, le noir, le bariolé & le volant. Les deux premieres eſpeces ne different pas de celles d'Europe, & la troiſieme ne le fait que par la couleur. La quatrieme eſpece leur reſſemble auſſi beaucoup; mais elle eſt beaucoup plus belle, étant élégamment vergettée de noir & de gris, & quelquefois de noir & de fauve.

Quant à l'écureuil volant, il eſt beaucoup moindre que celui d'Europe, n'ayant que cinq pouces environ de longueur. Sa robe eſt d'un gris cendré ſur le dos, & blanche ſous le ventre. Il a des yeux noirs & ſaillans, comme ceux de la ſouris, avec une large queue applatie. Une membrane fine, qui s'étend de ſes jambes de derriere à celles de devant, & qui ſe plie & ſe déploie comme une voile, lui donne la facilité de ſauter par une eſpece de vol, d'un arbre à l'autre, quoique aſſez éloigné. Cette

membrane eſt couverte d'un duvet très-fin. Il ſe nourrit des mêmes fruits que les autres écureuils, & s'apprivoiſe aiſément (1).

LE CASTOR. Cet animal & ſa ſinguliere induſtrie ont été ſi ſouvent décrits, qu'il ſembleroit inutile d'en parler ici. Néanmoins comme quelques-uns de mes Lecteurs peuvent ne pas connoître ſuffiſamment ſa forme & les talens dont la Nature l'a doué, j'ai cru devoir en donner une deſcription.

Le caſtor eſt un quadrupede amphibie, qui ne peut pas vivre long-temps dans l'eau ; mais qui, à ce qu'on dit, pourroit vivre toujours hors de l'eau, pourvu qu'il eût au moins la commodité de s'y baigner de temps à autre. Les plus grands animaux de cette eſpece ont près de quatre pieds de longueur, & environ quatorze à quinze pouces de largeur au-deſſus des hanches. Leur poids eſt d'environ ſoixante livres. La tête du caſtor eſt comme celle de la loutre, mais plus large. Son muſeau eſt fort long, ſes yeux petits, ſes oreilles courtes, rondes, couvertes de poils en-dehors, mais nues en-dedans. Ses dents ſont fort longues, les inférieures ſaillent en-dehors de la largeur de trois pouces, & celles

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal exiſte dans les parties ſeptentrionales de l'Europe & de l'Aſie ; & même en Pologne, où il eſt connu ſous le nom de Polatouche. On en fait des fourrures aſſez jolies.

de deſſus d'un demi-pouce. Elles ſont toutes larges, crochues, très-aigues & d'une grande force. Indépendamment de ces dents inciſives, il y en a ſeize autres mâchelieres, profondément enfoncées dans la gueule; ſçavoir, quatre à chaque côté de chaque mâchoire. Les premieres lui ſervent à couper de fort gros arbres, & avec les dernieres, il briſe les corps les plus durs.

Ses jambes ſont petites & courtes; celles de devant ſont armées de griffes: mais celles de derriere ont une membrane entre les doigts, qui ſert à l'animal pour nager avec autant de viteſſe qu'aucun autre.

Sa queue eſt ſur-tout ſinguliere; car elle eſt couverte d'une peau garnie d'écailles jointes enſemble par une pellicule. Ces écailles ont l'épaiſſeur d'un parchemin, & ſont d'une forme hexagonale. Sa longueur eſt de onze à douze pouces; elle va en s'élargiſſant & en s'applatiſſant depuis ſa racine juſqu'au milieu, d'où elle diminue en largeur juſqu'au bout. C'eſt avec cet inſtrument qu'il maçonne en quelque ſorte ſon habitation.

La couleur du caſtor eſt différente, ſuivant les différens climats. Dans les parties les plus ſeptentrionales, il eſt entièrement noir. Dans les parties tempérées, il eſt brun; & cette couleur s'éclaircit de plus en plus, à meſure qu'on approche du Sud.

Sa fourrure eſt formée de deux eſpeces de poils, excepté ſur les pieds, où il eſt fort court. La premiere eſpece eſt d'un pouce à un pouce & demi, &

même de deux pouces ſur le milieu du dos ; d'où elle va en diminuant vers la tête & vers la queue. Ce poil, qui eſt de peu d'uſage, eſt rude, groſſier & brillant : mais l'autre, qui eſt de trois quarts de pouce, eſt une ſorte de duvet fin, ſerré & ſoyeux, qui eſt propre aux manufactures.

Le caſtoreum, qui eſt employé en médecine, eſt produit dans le corps de cet animal ; on a cru d'abord que c'étoient ſes teſticules : mais une expérience mieux ſuivie a appris que cette ſubſtance étoit contenue dans quatre veſſies ſituées dans le bas-ventre. Les deux premieres, qu'on appelle ſupérieures à cauſe de leur ſituation, ſont remplies d'une matiere douce, ſemblable à de la réſine, flexible ſous les doigts, mêlée de petites fibres, griſe en dehors, jaune en dedans, inflammable ; enfin, d'une odeur forte, déſagréable & pénétrante. C'eſt-là le vrai caſtoreum, qui devient à l'air, dur, fragile & friable. Les veſſies inférieures ne contiennent qu'une liqueur onctueuſe comme du miel, d'un jaune pâle, & dont l'odeur eſt differente de celle de l'autre, étant plus foible, mais plus déſagréable. Elle s'épaiſſit à meſure que l'animal vieillit, & prend enfin la conſiſtance du ſuif. On l'emploie auſſi en médecine, quoiqu'elle ait moins de vertu.

Mais ce qui doit ſur-tout exciter l'admiration, c'eſt l'induſtrie de cet animal à bâtir ſes cabanes, & à ſe pourvoir de nourriture. En effet, lorſqu'ils ſont ſur le point de ſe choiſir une habitation, ils s'aſſem-

blent trois ou quatre cents ; & après une ſorte de délibération apparente, ils fixent la place de leur établiſſement dans un lieu abondant en ſubſiſtances. Leurs maiſons ſont toujours ſituées dans l'eau ; & quand ils ne rencontrent pas un lac ou un étang, ils y ſuppléent, en arrêtant le cours d'une petite riviere par une chauſſée. Pour cet effet, ils ſe mettent à couper des arbres, en choiſiſſant de préférence les plus voiſins de leur habitation projettée, & qui peuvent y être amenés par le courant. Ayant choiſi ceux qui y ſont propres, trois ou quatre caſtors ſe mettent à l'entour du pied de chacun ; & avec leurs dents, ils l'ont bientôt coupé. Ils ont même l'adreſſe de faire en ſorte qu'il tombe du côté de l'eau, pour avoir plus de facilité à l'amener ſur la place. Après l'avoir coupé en troncs de longueur convenable, ils les tirent à l'eau, & les amenent où ils doivent être employés. Sans entrer dans de plus grands détails ſur la maniere dont ils conſtruiſent leurs chauſſées, j'obſerverai ſeulement qu'ils préparent une eſpece de mortier de terre glaiſe en la pétriſſant avec leurs pieds ; qu'ils l'apportent ſur le lieu avec leur queue, & qu'ils l'emploient, ainſi que les bois qu'ils ont préparés, avec autant de ſolidité & de régularité que le pourroit faire l'Ouvrier le plus expérimenté. La formation de leurs cabanes n'eſt pas moins étonnante. Elles ſont toujours bâties ſur des pieux, au milieu des petits lacs qu'ils ont formés, ou au bord d'une riviere, ou à

l'extrémité de quelque pointe de terre saillante dans l'eau. Leur forme est toujours ronde ou ovale, & elles sont fabriquées avec une industrie égale à celle de leurs chaussées. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau, & cette partie est suffisamment vaste pour contenir huit ou dix habitans. Chaque castor a sa place marquée ; le plancher est couvert de feuilles ou de petites branches de pins, en sorte qu'il présente un coucher propre & commode. Toutes les cabanes enfin, qui composent cette espece de petite ville, sont contigües les unes aux autres, de maniere à se pouvoir communiquer facilement. L'hiver ne surprend jamais ces industrieux animaux, avant que leur travail soit achevé. Il l'est toujours vers la fin de Septembre, & leurs provisions sont aussi faites & serrées à cette époque. Elles consistent en petites pieces de bois tendre, comme de peuplier, de tremble, de saule, &c, qu'ils amoncelent en piles, en les disposant de maniere à les préserver de l'humidité. Si j'entreprenois l'énumération de tous les exemples de sagacité de cet animal, j'en remplirois un volume qui seroit en même temps amusant & instructif ; mais les limites de cet Ouvrage ne me le permettent pas.

LA LOUTRE est aussi amphibie ; & quoiqu'elle ressemble beaucoup au castor, elle en differe à plusieurs égards. Son corps a presque la même longueur ; mais il est beaucoup plus effilé ; le museau, les

les yeux & la forme de la tête ſont preſque les mêmes dans l'un & dans l'autre; mais tandis que le caſtor a pluſieurs fortes dents inciſives, la loutre a les ſiennes entièrement reſſemblantes à celles du chien ou du loup. Le poil du premier n'eſt pas de la moitié auſſi long que celui du ſecond, & la couleur eſt auſſi un peu différente. Celle de la loutre, ſous le cou, le ventre & la poitrine, eſt d'un ton plus gris, & elle en differe à pluſieurs autres égards. Cet animal, qui ſe trouve dans la plupart des pays de la terre, mais qui eſt ſur-tout fort multiplié dans le Nord de l'Amérique, eſt fort méchant; & quand il eſt preſſé, il attaque non-ſeulement les chiens, mais même les hommes. Il ſe nourrit principalement de poiſſon, ſur-tout en été; mais en hiver, il ſe contente d'écorce d'arbres, ou de ce qu'il trouve dans les champs. Sa chair a le goût & l'odeur de poiſſon, & n'eſt pas réputée une nourriture ſaine; on n'en mange que par néceſſité.

LE MINK, ou Loutre noire. Tel eſt le nom que les Anglo-Américains donnent à un animal fort approchant de la loutre, & qui vit de la même maniere. Il reſſemble par la forme & la grandeur au blaireau, étant de même allongé & effilé. Sa peau eſt plus noire que celle d'aucun autre animal, en ſorte qu'on dit en Amérique : *Noir comme le mink.* Elle n'eſt pas non plus du même prix, quoique cela dépende de la ſaiſon. Sa queue eſt ronde

comme celle d'un ſerpent, & s'applatit vers l'extrémité ; elle eſt entièrement dépourvue de poils. Son corps enfin exhale une agréable odeur muſquée. Cet animal ſe trouve vers les ſources des rivieres, & vit ordinairement ſur leurs bords.

CHAPITRE II.

Des Oiſeaux.

L'AMÉRIQUE Septentrionale nourrit une foule d'oiſeaux, qu'il ſeroit long de nommer. Pluſieurs lui ſont communs avec les parties ſeptentrionales de l'Europe ; d'autres m'ont paru lui être particuliers : ce ſera ſeulement de ceux-ci que je parlerai

LE FAUCON DE NUIT. Cet oiſeau eſt de l'eſpece des faucons, ſon bec étant crochu, ſes aîles diſpoſées pour un vol rapide, & ſa forme enfin à bien peu près celle du faucon ordinaire ; mais il eſt beaucoup moindre, & beaucoup plus brun en couleur. On ne le voit guere que le ſoir, où, à l'approche du crépuſcule, il vole de côté & d'autre, & ſe jette en jouant dans l'air, à la tête du voyageur qui ſe trouve tard en route. Avant un orage, on voit ces oiſeaux raſſemblés à une hauteur prodigieuſe, comme les Hirondelles en pareille occaſion.

LE OUIPROUIL (1), ou, comme les Indiens

(1) *Note du Traducteur.* N'ayant pas à ma portée des Ornithologiſtes pour découvrir ce que c'eſt que cet oiſeau, j'ai cru ne

le nomment, le *Muckaouiſſ*. Cet oiſeau ſingulier a de la reſſemblance avec le précédent en forme & en couleur ; il a ſeulement de plus quelques raies blanches à travers les ailes, & on le voit auſſi rarement juſqu'après le coucher du ſoleil. On ne le rencontre non plus jamais avant le printemps & les mois d'été. Auſſi-tôt que ſon chant avertit les Indiens de ſon retour, ils en concluent que le froid eſt entièrement fini ; en quoi cependant ils ſont ſouvent trompés: & ſur cette aſſurance, ils commencent à ſemer leur bled. Il a reçu ſon nom du bruit qu'il fait, & dans lequel les Habitans des Colonies croyent reconnoître le ſon *Ouiprouil*. Mais une oreille Indienne y entend *Muckaouiſſ*. Ces mots, à la vérité, ne ſont pas les mêmes; mais le chant de l'oiſeau affecte de ces différentes manieres les oreilles Angloiſes & Sauvages: ce qui prouve que tant que des ſons ne ſont pas fixés par les loix de l'orthographe & de l'écriture, il y reſte une indétermination qui donne lieu à cette variété ; & il y en a nombre d'autres exemples.

Quoi qu'il en ſoit, cet oiſeau ſingulier, auſſi-tôt que la nuit arrive, ſe répand dans les haies, ſur les vieux troncs d'arbres, ou les pierres voiſines des maiſons, & répete ſon mélancolique chant juſqu'à

---

pouvoir mieux faire que de lui donner le nom que lui donne M. Carver. Je l'ai en vain recherché dans l'Hiſtoire-Naturelle de M. de Buffon.

minuit. Les Indiens, & même les Habitans de nos établiſſemens les plus reculés, ſont dans l'idée que lorſque cet oiſeau ſe perche ſur leurs maiſons, c'eſt ſigne d'un malheur qui menace quelqu'un de ceux qui l'habitent.

LE FAUCON PÊCHEUR. Il reſſemble beaucoup au précédent, & il prend ſon nom de ſa nourriture habituelle. Il raſe dans ſon vol la ſurface des lacs & des rivieres, & quelquefois il ſemble ſe repoſer ſur l'eau, tant il en approche en planant ſur elle. Il paſſe pour être doué de je ne ſçais quoi qui attire les poiſſons, qu'il darde quand il eſt à leur portée. On croit que ce pouvoir attractif réſide dans une huile que contient un petit ſac qu'il a dans le corps, & dont la Nature l'a pourvu pour cet objet; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que toute amorce touchée par une goutte de l'huile recueillie de cet oiſeau, eſt un leurre comme irréſiſtible pour les poiſſons, & aſſure au pêcheur le plus grand ſuccès.

LE CHAT-HUANT. On ne trouve ſur les bords du Miſſiſſipi qu'une ſeule eſpece de chat-huant, qui a un plumage extrêmement beau; car il eſt d'une belle couleur jaune foncée ou dorée, agréablement nuancée & tachetée.

LA GRUE. Il y a ſur les bords du Miſſiſſipi,

une eſpece de grue, à laquelle le P. Hennepin donne le nom de Pélican. Elle eſt de la grandeur & de la forme de la grue d'Europe, d'une couleur griſâtre, & montée ſur de longues jambes. Mais cette eſpece differe de toutes les autres par le bec, qui a douze pouces de longueur, ſur une largeur uniforme d'un pouce & demi. Il eſt coupé droit à ſon extrémité, qui eſt un peu arrondie, comme le bout d'une pagaye. Sa langue eſt de la même longueur (1).

LES CANARDS. Parmi une quantité conſidérable de canards, au nombre de plus de vingt, qui peuplent les eaux de l'Amérique Septentrionale, je me bornerai à parler d'une ſeule eſpece. C'eſt le canard de bois, auquel les François ont donné le nom de Canard branchu. Il fréquente en effet les forêts; & ce qui n'a lieu dans aucune autre eſpece d'oiſeau aquatique, il perche ſur les arbres. Sa groſſeur eſt à-peu près celle des autres canards, & ſon plumage eſt d'une grande beauté. Comme il mange peu de poiſſon, ſa chair a un goût ſupérieur à celui de tous les autres canards.

LA SARCELLE. J'ai déjà remarqué que les ſarcelles que l'on trouve ſur les bords de la riviere

(1) *Note du Traducteur.* D'après ce caractere, l'oiſeau nommé Grue par M. Carver eſt plutôt la Spatule.

du Renard, & ſur les rivieres qui forment le Miſſiſſipi, n'ont peut-être aucune autre part leurs égales pour la graiſſe & le bon goût; ce qui eſt dû au riz ſauvage dont elles ſe nourriſſent; d'ailleurs, elles ne different en rien de celles qu'on trouve dans tout autre pays.

LE PLONGEON eſt un oiſeau aquatique, quelque peu moindre que la ſarcelle, & c'eſt une eſpece de foulque. Ses ailes ſont courtes; mais ſes jambes & pieds ſont longs à proportion du corps. Sa couleur eſt d'un brun obſcur fort approchant du noir, & comme il vit uniquement de poiſſon, ſa chair eſt d'un fort mauvais goût. Ces oiſeaux ſont ſinguliérement agiles & prompts à plonger, en ſorte qu'il eſt preſque impoſſible à une perſonne ſeule de les tirer; car en voyant le feu, ils évitent le coup en plongeant avant d'en être atteints. Il faut être trois pour en tuer un; ce qui peut ſeulement réuſſir, lorſqu'après avoir évité le premier coup, il revient ſur la ſurface de l'eau. Cette chaſſe, quoiqu'inutile, eſt divertiſſante, & compenſe par-là la peine qu'elle donne.

LA PERDRIX. Il y a, dans cette partie de l'Amérique, trois eſpeces de perdrix, la brune, la rouge & la blanche; la premiere eſt la plus eſtimée. Elles ſont toutes beaucoup plus groſſes que les perdrix d'Europe, & ont preſque la taille du faiſan

femelle, auquel elles reſſemblent auſſi par la tête & les yeux, ainſi que par leur longue queue, qu'elles déploient en éventail, mais non pas dreſſé, comme celui des coqs d'Inde, quand ils font la roue. Elles perchent enfin, ce que ne font point les perdrix des autres pays, ſur les branches de peuplier ou de bouleau noir, dont les boutons leur ſervent de nourriture, de grand matin, & le ſoir pendant le crépuſcule des mois d'hiver. On les tire alors facilement (1).

LE PIGEON RAMIER. C'eſt le même oiſeau que celui d'Europe; mais ſur les bords du haut Miſſiſſipi, il eſt en ſi prodigieuſe quantité, que leurs troupes forment quelquefois des nuages qui cachent le ſoleil pendant pluſieurs minutes.

LE PIVERT, ou *Pic de bois*. C'eſt un très-bel oiſeau. Il y en a une eſpece, dont le plumage eſt mêlangé de diverſes couleurs, & une autre qui l'a noir par tout le corps, excepté la tête & le cou qui ſont d'un beau rouge (2). Comme cet oiſeau fait

(1) *Note du Traducteur.* D'après cette deſcription, il paroît que cet oiſeau n'eſt qu'improprement appellé Perdrix. Mais elle eſt trop incomplette, pour pouvoir dire dans quelle claſſe on doit le ranger, ou des Faiſans, ou des Tetras, ou des Gelinotes, &c.

(2) *Note du Traducteur.* C'eſt le Pic à domino-rouge décrit par Edwards.

quelquefois un plus grand bruit que dans un autre temps, on conjecture que ſes cris dénotent la pluie.

LE GEAI BLEU (1) eſt à-peu-près de la même forme que celui d'Europe ; il a ſeulement une plus longue queue. Le ſommet de ſa tête eſt décoré d'une crête de plumes bleues qu'il dreſſe ou abaiſſe à volonté. La partie inférieure & poſtérieure du cou, ainſi que le dos, ſont d'une couleur pourpre, & le deſſus des aîles, ainſi que de la queue, & la partie inférieure du dos, avec le croupion, ſont d'un beau bleu. Les extrémités des aîles ſont noirâtres, & colorées foiblement au bord d'un bleu foncé, pendant que les autres parties de l'aile ſont barrées de lignes noires d'une maniere très-élégante. En ſomme, cet oiſeau ne peut que difficilement être ſurpaſſé en beauté par aucun autre habitant ailé de ces climats ou des autres. Il a la même allure qu'ont les geais en général ; mais ſon cri eſt beaucoup moins déſagréable.

L'OISEAU DE L'ESPRIT (*Ouaikon-Bird*). Cet oiſeau, qui eſt une eſpece d'oiſeau de Paradis ou de *Manucodiata*, eſt ainſi appellé par les Indiens, à

(1) *Note du Traducteur.* Ce Geai bleu eſt ſans doute celui que M. de Buffon décrit dans le cinquieme volume de ſon Hiſtoire des Oiſeaux. Mais il y a cependant quelques différences, ſi la deſcription de M. Carver eſt exacte.

cauſe de la grande eſtime & de la grande vénération qu'ils ont pour lui. Il eſt à-peu-près de la grandeur d'une hirondelle, & d'une couleur brune, orné autour du col d'un verd éclatant. Ses aîles ſont d'un brun plus foncé que le corps. Mais ce qui le rend remarquable, c'eſt que ſa queue eſt compoſée de quatre ou cinq longues plumes, trois fois auſſi longues que ſon corps, & joliment ornées de verd & de pourpre. Il porte ces belles & longues plumes de la même maniere que le paon; mais l'on ne ſçait pas ſi, comme ce dernier, il les dreſſe & les étale. Je n'ai jamais vu cet oiſeau dans nos Colonies; mais les *Nadoeſſis* en prirent pluſieurs pendant que j'étois dans leur pays, & ils me parurent les traiter comme s'ils étoient d'un rang ſupérieur à tout le reſte de la race emplumée.

LE MERLE. Il y a dans le Nord de l'Amérique trois ſortes d'oiſeaux qui portent ce nom. La premiere eſt la commune, ou, comme on l'appelle, le Merle noir, qui eſt entièrement noir, & reſſemble parfaitement aux merles d'Europe; mais il n'a pas la même mélodie dans ſon chant. Cet oiſeau vole en nombreuſes troupes au mois de Septembre, & fait grand mal au blé des Indiens, qui eſt préciſément mûr alors.

La ſeconde eſpece eſt celle qui eſt appellée *Aile-rouge*; elle eſt un peu plus petite que la premiere, & elle eſt, comme elle, noire par tout le corps,

à l'exception des ailes, dont l'extrémité inférieure eſt colorée d'un beau pourpre éclatant. Elle conſtruit ſes nids, & vit principalement dans les petits bouquets de bois qu'on trouve dans les prés & les endroits bas & marécageux. Elle gazouille quelques ſons ; mais ſon chant n'égale pas celui du merle d'Europe.

La troiſieme eſpece eſt de la même taille que la ſeconde, & ſon noir ſemblable. Mais toute la partie ſupérieure de ſes ailes, au-deſſous du dos, eſt d'un beau blanc éclatant; comme ſi la Nature avoit voulu diverſifier les eſpeces de ces oiſeaux, & compenſer chez eux par un beau plumage le défaut d'un organe muſical: car celle-ci eſt auſſi mal traitée de la Nature à cet égard. Le bec de ces trois ſortes d'oiſeaux eſt jaune, & les femelles ſont, ſans exception, d'un noir ſale, comme en Europe.

L'OISEAU ROUGE eſt de la taille d'un moineau, mais avec une longue queue, & il eſt par-tout d'une belle couleur de vermillon. J'en ai vu beaucoup près des lacs des Ottaouas; mais je n'ai pu ſçavoir s'ils chantoient. J'ai auſſi vu quelque autre part un oiſeau de la même forme, qui étoit entièrement d'un beau jaune.

LE OUETSAH, qu'on nomme ainſi à cauſe de ſon cri qui reſſemble au bruit d'une ſcie qu'on aiguiſe, eſt de la groſſeur d'un coucou, &, comme

lui, un oiſeau ſolitaire ; & qu'on voit rarement. Dans les mois d'été, on l'entend quelquefois dans les boccages pouſſer ſon cri mélancolique & déſagréable.

L'OISEAU ROYAL (1) eſt ſemblable à une hirondelle, & paroît être de la même eſpece que le Martinet. On l'appelle l'Oiſeau Royal, parcequ'il eſt capable de mettre en fuite preſque tout autre oiſeau. Je l'ai vu pluſieurs fois forcer à terre même un épervier.

LE BOURDON (2). Ce joli oiſeau, qui eſt le plus petit des habitans de l'air, eſt environ le tiers du roitelet, & tout-à-fait de la même forme. Ses jambes, qui n'ont qu'un pouce de longueur, reſſemblent à deux petites aiguilles, & ſon corps eſt en proportion. Mais cette petiteſſe n'eſt point ce qu'il a de plus remarquable. Son plumage eſt d'une beauté

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt sûrement le Titiri ou Tyran de la Louiſiane ou de la Caroline, décrit par Cateſby, & M. de Buffon.

(2) *Note du Traducteur.* Je traduis ainſi le mot *Humming-Bird*, pour le rendre d'une maniere à-peu-près littérale. Il eſt, au ſurplus, aiſé de voir que c'eſt un Oiſeau mouche, ou un Colibri ; (car M. de Buffon les diſtingue par quelques caractères.) Il ſemble, par la deſcription qu'en fait M. Carver, qu'il eſt entièrement différent de celui qu'Edwards décrit comme particulier à cette partie de l'Amérique, & que M. de Buffon croit être la ſeule eſpece qu'on y trouve.

qu'on ne peut décrire. Il porte ſur la tête une petite touffe, qui eſt d'un noir brillant de jayet. Sa poitrine eſt rouge; ſon dos, ſes aîles, ſa queue ſont du plus beau verd pâle, & tout ſon corps eſt couvert de petites taches dorées qui font un effet admirable; enfin, un petit duvet imperceptible adoucit toutes ces couleurs, & produit les plus agréables reflets. Son bec, qui eſt proportionné à ſa taille, lui ſert à extraire des fleurs une liqueur qui ſert à ſa nourriture; c'eſt tout ce qu'il en prend : pour cet effet, il vole au-deſſus comme l'abeille, ſans jamais s'y repoſer, & ſes aîles ſont dans un mouvement ſi rapide qu'on ne peut l'appercevoir; ce qui produit le bourdonnement dont il a reçu ſon nom.

CHAPITRE III.

Des Poiſſons.

IL y a, comme on l'a déjà vu, un grand nombre de poiſſons dans les eaux des fleuves & des lacs de l'Amérique ; j'en ai déjà décrit ſuccintement quelques-uns, je me bornerai ici aux deux ſuivans.

L'ESTURGEON eſt le premier. Celui d'eau douce ne reſſemble à celui de mer que par la forme de la tête & celle de ſa queue. Mais le corps n'eſt pas auſſi anguleux, & il n'y a pas ſur le premier une auſſi grande quantité d'écailles que ſur le dernier. Sa longueur eſt en général de deux pieds à deux pieds & demi ou trois pieds. Mais ſon contour n'eſt pas proportionné à cette longueur ; ce poiſſon étant d'une taille effilée. Sa chair eſt d'un goût extrêmement délicat, & j'en ai pris dans la riviere Sainte-Croix qui étoient beaucoup meilleurs que la truite. La maniere de les prendre eſt de les guetter pendant qu'ils ſont ſur les bords d'un ruiſſeau tranſparent, & de les darder avec un trident ; car ils ne mordent jamais à l'hameçon.

Il y a auſſi dans le Miſſiſſipi, & dans ce fleuve ſeul, une autre eſpece d'eſturgeon que celle que je viens de décrire, & qui en differe ſeulement par la

mâchoire ſupérieure qui s'étend quatorze ou quinze pouces au-delà de l'inférieure. Cette mâchoire avancée, qui eſt d'une ſubſtance cartilagineuſe, a une largeur de trois pouces & demi, qui continue uniformément juſqu'au bout où il eſt applati. Mais la chair de ce poiſſon ne peut point être comparée à celle du premier, & les Indiens même n'en font pas le même cas.

LE POISSON CHAT. Ce poiſſon a environ dix-huit pouces de longueur. Il eſt de couleur brune, & dépourvu d'écailles. Il prend ſon nom de la forme de ſa tête, qui eſt groſſe & ronde, & ſur différentes parties de laquelle s'élevent trois ou quatre cornes longues, fermes & pointues de deux pouces de longueur. Ses nageoires ſont oſſeuſes, & garnies de pointes dures & aigües; en ſorte que ſi l'on n'y faiſoit attention, on ſe perceroit la main en tentant de le prendre. Il peſe communément cinq ou ſix livres; ſa chair, qui eſt extrêmement graſſe & fade, reſſemble beaucoup à celle de l'anguille.

Je ne parlerai pas du brochet, de la carpe, du chabot & de divers autres, parce que je n'y ai pas remarqué de différence d'avec les mêmes poiſſons qu'on trouve en Angleterre.

CHAPITRE IV.

Des Serpens, & autres Reptiles.

DANS un pays peu habité comme les immenſes forêts de l'Amérique, où la Nature, preſque jamais gênée par l'homme, travaille à ſon aiſe, les animaux nuiſibles ou inutiles ſe multiplient à l'égal des animaux utiles & innocens; car ces qualités ne ſont que relatives à l'homme, à qui ſes facultés intellectuelles ont aſſuré un empire dont il abuſe ſi ſouvent. Quoi qu'il en ſoit, le nombre des reptiles dangereux ou inutiles, & principalement des ſerpens, eſt fort multiplié dans ces parties intérieures de l'Amérique. Mais nous nous bornerons à quelques eſpeces, dont la principale eſt celle du *Serpent ſonnete.*

Il paroît qu'il y a deux eſpeces de ce reptile, dont l'une eſt noire & l'autre jaune; la derniere eſt réputée la plus grande. Ce ſerpent, parvenu à ſa grandeur, a un peu plus de cinq pieds de long, & environ neuf pouces de tour dans l'endroit le plus gros, d'où il va en décroiſſant vers les deux extrémités. Le cou eſt fort étranglé, & la tête large & applatie; ce qui caractériſe en général les ſerpens du genre des viperes & venimeux. La couleur de la tête & du cou eſt d'un brun pâle, & la couleur de l'iris

l'iris eſt rouge. Le deſſus du corps eſt en général de couleur brune, mais mêlée d'un jaune rougeâtre, régulièrement bigarré de lignes d'un noir foncé, & qui ſe fondent graduellement en une couleur d'or. Enfin, ce dangereux reptile eſt de la plus grande beauté; & ſi on pouvoit le voir ſans crainte, l'arrangement varié de ſes couleurs ſeroit fort agréable à conſidérer. Mais on ne les voit dans leur perfection que lorſque l'animal eſt irrité; car alors toutes ſes nuances ſortent pour ainſi dire de deſſous ſa peau, & lui donnent une couleur plus foncée. Le ventre eſt d'un bleu pâle, qui devient plus décidé à meſure qu'il approche des flancs, & à la fin ſe fond avec les couleurs du dos. Sa queue eſt formée d'une ſubſtance ſeche, dure ou calleuſe, & ſemblable à de la corne d'un brun léger, qui eſt partagée en pluſieurs cellules articulées lâchement les unes avec les autres; chaque année il s'en forme une nouvelle: ce qui permet de juger de l'âge de l'animal. Ces articulations étant fort lâches, les parties convexes peuvent frapper les parties concaves dans leſquelles elles ſont renfermées; & c'eſt ainſi que s'exécute le bruit que fait le ſerpent en frappant de ſa queue contre terre: ce qui lui a donné ſon nom. Il donne toujours cette alarme, lorſqu'il ſe croit en danger; & auſſi-tôt il ſe forme en une ſpirale, au centre de laquelle on voit ſa tête élevée, & reſpirant, pour ainſi dire, la vengeance contre l'homme ou l'animal quelconque qui en approchera. Il l'attend fermement

dans cette attitude, ſecouant ſa queue à meſure qu'il l'entend ou le voit s'approcher. Ce bruit, par lequel il ſemble que le Ciel a voulu prévenir le mal que feroit ce venimeux reptile, avertit à temps le voyageur inattentif, & lui fournit le moyen d'échapper au danger. Cet animal, au reſte, n'agit point offenſivement, & ne pourſuit ni ne fuit jamais; mais il attend dans la ſituation qu'on vient de dire, frappant de ſa queue comme pour indiquer que ce n'eſt qu'avec répugnance qu'il fait du mal.

Les dents avec leſquelles cet animal produit ſes terribles effets, ne ſont pas celles dont il ſe ſert ordinairement. Elles ne ſont qu'au nombre de deux très-petites & très-aigües, qui ſont placées au-devant du bout antérieur de la mâchoire ſupérieure, comme les crochets du chat. A la racine de chacune de ces dents, qui peuvent être cachées, contractées ou portées en avant, ſuivant le beſoin, ſont deux petites veſſies, conſtruites de telle maniere qu'au moment où l'inciſion eſt faite par la dent, une goutte d'une liqueur verdâtre eſt inſinuée dans la bleſſure, & infecte ſur-le-champ toute la maſſe du ſang; car dans l'inſtant, la victime malheureuſe de cette morſure éprouve dans toute ſa machine un tremblement accompagné de friſſon. L'enflure ſurvient auſſi-tôt dans les environs de la bleſſure, & s'étend par degrés par tout le corps, où elle produit ſur la peau des taches variées des mêmes couleurs que le ſerpent lui-même.

La morſure eſt plus ou moins venimeuſe, ſuivant la ſaiſon. Pendant les grandes chaleurs, elle produit ſouvent la mort preſque ſur-le-champ, ſur-tout ſi l'on eſt mordu parmi les tendons ſitués dans la partie poſtérieure & inférieure du pied au-deſſus du talon. Mais dans le printemps, l'automne & l'hiver, & même dans les jours froids d'été, ſes mauvais effets peuvent être prévenus par l'application immédiate des remedes convenables. La Providence y a pourvu avec bonté, en faiſant naître avec abondance dans les lieux qu'habite ce ſerpent, une eſpece de plantain, qu'on a éprouvé être un antidote certain contre ſa morſure. On le nomme, par cette raiſon, *Plantain de Serpent ſonnete* (1). Il y a encore quelques autres remedes pour la morſure de ce ſerpent. Telle eſt une décoction des boutons ou de l'écorce du frêne blanc. On a auſſi découvert depuis peu, que le ſel étoit un antidote de ce poiſon, & qu'on étoit aſſuré de guérir, en lavant promptement la partie bleſſée avec de la ſaumure. On a enfin obſervé que la graiſſe de ce reptile réuſſiſſoit fort bien, en en frottant la plaie.

Une choſe digne de remarque, c'eſt que quoiqu'on ait été bien guéri de la morſure de ce ſerpent, on éprouve toutes les années, au temps où l'on a été

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom eſt impropre. C'eſt très-probablement le *Senega*, qui eſt un *Polygala*, bien connu des Naturaliſtes par ſa propriété pour ce genre de morſure.

mordu, un reſſentiment des ſymptômes terribles qui l'accompagnent.

Il eſt encore remarquable que malgré l'activité de ce venin ſur tous les animaux, le cochon en eſt excepté, & que cet animal tue & dévore le ſerpent ſonnete, ſans rien éprouver de ſon poiſon; cette nourriture l'engraiſſe même beaucoup.

On a ſouvent obſervé, & je puis le confirmer par mon obſervation propre, que le ſerpent ſonnete ſe plaît aux ſons harmonieux, ſoit de la muſique vocale, ſoit de la muſique inſtrumentale. J'en ai vu pluſieurs fois qui paroiſſoient en fureur, ſe mettre dans une poſture d'écouter, & reſter immobiles avec l'apparence de plaiſir, pendant tout le temps que duroit la muſique.

J'aurois dû remarquer que quand le ſerpent ſonnete mord, il abaiſſe ſa mâchoire inférieure; & tenant ſa mâchoire ſupérieure élevée, il s'élance en ligne courbe, & avec la viteſſe de l'éclair, ſur l'objet de ſa colere. Un moment après, il revient à ſa premiere poſture défenſive, après avoir dégagé ſes dents de la bleſſure, par la maniere dont ſa tête étoit placée lorſqu'il a mordu. Il ne s'étend jamais à une diſtance qui excede la moitié de la longueur de ſon corps; & quoique quelquefois il répete deux ou trois fois ſa morſure, il reprend après chacune ſa premiere ſituation.

Le ſerpent ſonnete noir ne differe du jaune qu'en ce qu'il eſt un peu plus petit, & que la variété de

ſes couleurs eſt préciſément l'inverſe de celle du premier ; car où celui-ci eſt noir, l'autre eſt jaune, & au contraire. Ils ſont, du reſte, également venimeux.

On ne connoît point comment ils ſe propagent. J'ai ſouvent trouvé les œufs de certaines autres eſpeces de ſerpens ; mais quoique perſonne n'ait jamais pris autant de peine que moi pour parvenir à la connoiſſance de tout ce qui regarde cet animal, je n'ai jamais pu découvrir comment ſa femelle met au jour ſes petits.

Le fiel de ce ſerpent, mêlé avec de la chaux, ſert à faire de petites balles, qu'on exporte par-tout dans l'Amérique pour des uſages médicinaux. Elles ſont de la même nature que la poudre de *Gaſcoigne*, & c'eſt un excellent remede pour les maladies accidentelles des enfans. La chair du même ſerpent étant deſſéchée, ſert à faire des bouillons encore plus nourriſſans que ceux de vipere, & plus efficaces contre la conſomption.

Le long Serpent noir. Il y en a auſſi de deux ſortes, très-reſſemblantes en forme & en grandeur ; mais dans l'une le ventre eſt d'un rouge foible, & dans l'autre d'un bleu clair. Le deſſus du corps eſt noir & couvert d'écailles. Leur longueur eſt généralement de ſix à huit pieds, & lorſqu'ils rampent, ils portent leur tête droite & élevée de deſſus terre d'environ un pied & demi. Ce ſerpent monte faci-

lement ſur les arbres pour y pourſuivre les oiſeaux & les écureuils, dont il ſe nourrit, & que, ſuivant l'opinion vulgaire, il charme par ſes regards, en ſorte qu'ils ne peuvent s'échapper. Leur vue inſpire la terreur à ceux qui ne ſçavent pas qu'ils ne peuvent faire aucun mal, étant abſolument dépourvus de venin.

Le Serpent d'eau. Nous en avons déjà parlé dans la Relation de notre Voyage. Il eſt multiplié dans le lac Erié, au point que lorſque le ſoleil luit, les feuilles de nymphéa, dont ſa ſurface eſt couverte, en ſont tapiſſées. Il reſſemble beaucoup au ſerpent ſonnete; mais il n'eſt point venimeux.

Le Serpent ſiffleur. Celui-ci eſt extrêmement dangereux, comme on l'a dit dans la même Relation.

Le Serpent verd a un pied & demi environ de longueur; & ſa couleur approche tellement de celle de l'herbe des prairies, qu'on ne peut l'appercevoir à terre. Heureuſement il n'eſt point venimeux, ſans quoi il feroit un mal infini à ceux qui voyagent à-travers des prairies remplies d'herbes, où, ne pouvant l'appercevoir, ils ne pourroient l'éviter.

Le Serpent à queue épineuſe. Ce reptile ſe trouve en différentes parties de l'Amérique; mais il y eſt très-rare. Il eſt d'une grandeur moyenne, & a reçu

ſon nom d'une pointe en forme d'épine dont ſa queue eſt armée, & avec laquelle il fait, dit-on, une bleſſure mortelle.

Le Serpent tacheté. C'eſt un ſerpent d'eau de deux pieds & demi de longueur environ. Il eſt ſans venin. Sa peau eſt élégamment tachetée de jaune ſur un fond brun & blanc, & ſert aux Américains à recouvrir le manche de leurs fouets; ce qui les rend fort jolis.

Le Serpent à collier n'a que la longueur d'environ un pied. Tout ſon corps eſt noir, à l'exception d'un anneau de couleur jaune à l'entour du cou, qui reſſemble à un collier de ruban noué à l'entour. Ce ſerpent ſingulier ſe trouve fréquemment dans l'écorce des arbres, & parmi de vieux troncs.

Le Serpent à deux têtes. Ce Serpent n'eſt pas l'Amphysbene, qu'on dit avoir une tête à chaque extrémité du corps; il a deux têtes unies au même cou. Le ſeul ſerpent ſemblable qui ait été vu dans l'Amérique, avoit été trouvé vers 1762, près du lac Champlain, par M. Parck, de la Nouvelle-Angleterre, & donné en préſent au Lord Amherſt. Il avoit environ un pied de longueur, & reſſembloit à un ſerpent ordinaire, excepté qu'il avoit deux têtes portées par le même cou. Étoit-ce une eſpece particuliere de ſerpent, capable de perpétuer cette

forme, ou un monſtre ? c'eſt ce que je ne ſçais pas. (Le dernier eſt ſans doute le plus probable.)

LA TORTUE. La forme de cet animal eſt connue de tout le monde : il y en a ſept ou huit eſpeces en Amérique ; & quelques-unes ſont tachetées d'une maniere ſi élégante, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. La coquille de la plupart a des taches de rouge, de verd & de jaune, qui, répandues ſur l'echiquier quarré & régulier de leur dos, forment un très-joli effet. Les plus beaux de ces reptiles ſont les plus petits, & on dit leur morſure venimeuſe.

LE LÉZARD. Il y a grand nombre de lézards dans cette partie de l'Amérique ; mais je n'en décrirai que deux, qui ſont appellés le Lézard prompt & le Lézard pareſſeux.

Le premier a environ ſix pouces de longueur, & n'a que quatre pieds. Son corps, qui eſt bleu, eſt joliment tacheté de lignes noires bordées de jaune ; mais l'extrémité de ſa queue eſt bleue. Il eſt d'une agilité ſi remarquable, qu'il eſt dans un inſtant hors de la vue, & la preſteſſe de ſon mouvement eſt telle, que l'œil le plus prompt peut à peine l'appercevoir, en ſorte qu'il ſemble plutôt diſparoître que s'échapper. On dit que ce lézard eſt venimeux, mais il n'eſt pas dangereux ; car il n'attaque jamais, & l'agilité dont il eſt doué, lui fait prendre le parti de ſe retirer.

LE LÉZARD PARESSEUX eſt de la même forme ; mais il eſt tout brun. C'eſt l'oppoſé du premier ; car il eſt auſſi lent dans ſes mouvemens, que l'autre eſt agile. Il eſt à remarquer que ces lézards ſont ſingulièrement fragiles, & que leur queue ſe briſe avec la plus grande facilité, & preſque au ſeul contact. Il en eſt à-peu-près de même des lézards d'Europe.

Parmi les reptiles de l'Amérique, il y a une eſpece de crapaud, qu'on appelle le Crapaud d'arbre ; cet animal eſt de la même forme que le crapaud commun, mais plus petit, & avec les mâchoires plus alongées. On le trouve ordinairement ſur les arbres appliqué à l'écorce, ou tapi dans ſes crevaſſes ; mais à peine peut-on l'appercevoir, tant ſa couleur reſſemble à celle de l'écorce. On n'entend ces animaux que durant le crépuſcule, ſoit du matin, ſoit du ſoir, ou bien avant & après un orage, pendant lequel temps ils font un bruit quelque peu plus aigu que celui de la grenouille, & que l'on entend à une grande diſtance. Les bois en ſont remplis de telle ſorte, que l'air en réſonne de toute part. Cet animal ne ſe montre qu'en été, & l'on n'en voit pas un pendant l'hiver.

CHAPITRE V.

Des Insectes propres à l'Amérique Septentrionale.

LES parties intérieures de l'Amérique Septentrionale sont peuplées à-peu-près des mêmes insectes que les pays situés sous la même latitude; & leur nombre est tel, qu'il faudroit un volume pour en faire l'énumération & une description succinte. Ainsi je ne parlerai que de quelques-uns qui m'ont paru particuliers à ce pays, tels que le ver-à-soie, la chenille du tabac, l'abeille, le scarabée luisant, le scarabée d'eau, & le scarabée cornu.

Le Ver-à-soie est, à peu de chose près, le même que celui de France & d'Italie; mais il ne produit pas la même quantité de soie (1).

La Chenille du tabac est fort ressemblante au Ver-à-soie. Elle est d'un beau verd de mer, & a sur

(1) *Note du Traducteur.* Cette notice du Ver-à-soie d'Amérique est bien peu instructive. On lit quelque part dans les Transactions Philosophiques, qu'il y a dans la Virginie ou la Pensylvanie un Ver-à-soie sauvage qui fait des cocons de la grosseur d'un œuf de poule. Il doit être dans les parties de l'Amérique parcourues par M. Carver.

la queue une pointe ou corne d'un quart de pouce de longueur.

Les Abeilles de l'Amérique font principalement leur miel dans la terre, pour le préſerver des ours qui en ſont fort friands (1).

LE SCARABÉE LUISANT, ou *la Mouche de feu*, eſt à-peu-près de la taille de l'Abeille; mais cet inſecte eſt de l'eſpece des Scarabées (2), ayant, comme eux, deux paires d'ailes, dont les premieres ſont d'une texture ſolide, pour le mettre à couvert. Lorſque ce Scarabée vole, & que ſes ailes ſont déployées, on voit au-deſſous une ſorte de cuiraſſe qui eſt lumineuſe; de maniere qu'il fait briller toutes les parties de ſon corps, comme un charbon allumé. Lorſqu'on en place un ſur la main, les parties inférieures brillent ſeules, & jettent leur lumiere en bas; mais auſſi-tôt qu'il déploie ſes ailes ſupérieures, on voit briller toute la partie inférieure de ſon corps. La lumiere que donne cet inſecte n'eſt pas conſtamment d'égale force, même lorſqu'il vole; mais elle ſemble dépendre de la contraction ou de

(1) *Note du Traducteur.* Les Abeilles d'Europe en feroient autant, ſi elles n'étoient pas, pour ainſi dire, apprivoiſées par l'art. On voit même quelquefois en Europe des Abeilles ſauvages.

(2) *Note du Traducteur.* Les Naturaliſtes reſſerrent davantage le genre des Scarabées, en ne donnant ce nom qu'aux Coléoptere, qui ont les antennes feuilletées.

l'expanſion de cette couverture lumineuſe dont j'ai parlé : elle eſt, au ſurplus, très-différente de celle que jettent dans l'obſcurité de la nuit certains corps, comme du bois pourri, ou quelques poiſſons; elle a beaucoup plus de reſſemblance avec le feu. Ces inſectes ſemblent connoître la faculté dont ils ſont doués, & le temps le plus favorable pour en faire uſage; car dans une nuit épaiſſe, ils ſont beaucoup plus nombreux qu'en tout autre temps. On ne les voit que pendant les mois chauds, comme Juin, Juillet & Août, & alors jamais en d'autre temps que la nuit. Je ne ſçaurois dire ſi c'eſt à cauſe de leur couleur d'un brun foncé qu'on ne peut les diſtinguer pendant le jour, ou ſi pendant ce temps, ils ſe retirent dans des trous ou des fentes; mais on ne ſçauroit jamais en trouver avant la nuit. On les voit principalement dans les terreins bas & humides, où ils forment en volant des ſillons innombrables de lumiere. Dans les nuits où il éclaire beaucoup ſans pleuvoir, on diroit que ces inſectes veulent imiter ou aider les éclairs; car dans leurs intervalles, ils ſont dans un mouvement extraordinaire, & ſemblent vouloir jetter toute la lumiere dont ils ſont ſuſceptibles. Malgré cette apparence lumineuſe, ils ſont parfaitement innocens; on peut en laiſſer courir cinq à ſix ſur ſa main : & lorſque tous à la fois, & librement, ils jettent leur lumiere, on pourroit lire avec leur ſecours l'impreſſion la plus menue.

Le Scarabee aquatique eſt d'une couleur brune,

de la grandeur d'un pois, & d'une forme approchante de l'ovale. Il a un grand nombre de pieds, au moyen desquels il marche sur l'eau avec une vitesse incroyable, & paroît plutôt gliſſer ou s'élancer que marcher.

Je ne dois pas omettre ici que la Sauterelle est un insecte qui ne se montre que tous les sept ans, à quelques bandes près, qui semblent être les traîneurs. Elles font alors beaucoup de mal dans ces parties de l'Amérique, & dans les colonies avancées vers l'intérieur. On appelle, par cette raison, cette septieme année, l'année des Sauterelles.

CHAPITRE VI.

Des Arbres foreſtiers & fruitiers.

IL ſeroit trop long de faire ici l'énumération de tous ces arbres, infiniment variés dans le continent immenſe de l'Amérique. Je me bornerai, par cette raiſon, à parler de quelques-uns des principaux, ou de ceux qui m'ont paru préſenter quelques ſingularités, ou enfin de ceux qui, ſelon mes connoiſſances, n'ont point été décrits.

LE CHÊNE. Il y a différentes eſpeces de chênes en Amérique, comme le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le gris, le chêne de marais & le chêne châtaignier. Les cinq premieres eſpeces different peu à l'extérieur, la forme des feuilles & la couleur de l'écorce étant ſi ſemblables dans ces différentes eſpeces, qu'on peut à peine les diſtinguer; mais lorſqu'on les ſcie, on apperçoit alors leur différence par celle de la couleur du bois, qui eſt au reſte dans toutes les eſpeces fort dur, & propre à la conſtruction.

LE CHÊNE DE MARAIS differe eſſentiellement des autres, ſoit par la forme des feuilles qui ſont plus petites, ſoit par l'écorce qui eſt plus douce, &

ſur-tout par le ſol où il croît, qui doit être un ſol graveleux & humide. On le regarde comme le plus flexible de tous les bois, & on en fait ſouvent uſage au lieu de baguettes de baleine, qu'il remplace parfaitement.

LE CHÊNE CHATAIGNIER eſt très-différent des autres, ſpécialement en ce qui concerne la feuille, qui reſſemble beaucoup à celle du châtaignier; ce qui lui a fait donner ce nom. Il n'eſt pas auſſi ferme & fort que le premier, ni auſſi flexible que le ſecond; mais étant coupé en pieux pour des paliſſades, il dure en cet état très-long-temps (1).

LE PIN. Parmi un grand nombre de pins que produit l'Amérique, on doit diſtinguer le Pin blanc, qu'il eſt inutile de décrire, parceque ſon bois eſt aſſez connu. Il croît en grande abondance; & en même temps qu'il monte à une hauteur prodigieuſe, comme de cent pieds, il prend une groſſeur conſidérable: il donne auſſi une excellente thérébentine, quoique en moindre quantité que les Pins du Nord de l'Europe.

Ce Pin (2) eſt celui qu'on connoît aujourd'hui

(1) *Note du Traducteur.* M. Miller décrit quatre de ces différentes eſpeces, & en particulier la derniere; ce qui nous aſſure que c'eſt un Chêne: mais il ne parle point de la ſixieme, ou du Chêne de marais.

(2) Addition du Traducteur.

en Europe ſous le nom de Pin du Lord Weymouth, parce qu'apparemment c'eſt ce Lord qui, le premier, l'a cultivé en Angleterre; il eſt aujourd'hui aſſez multiplié dans cette partie de l'Europe, & commence à ſe multiplier en France. Sa groſſeur & ſa hauteur le rendent très-propre à la Marine.

L'ERABLE A SUCRE. Cet arbre préſente deux eſpeces, la dure & la tendre; mais chacune fournit une liqueur gluante, qui, rapprochée par l'ébullition, fournit aux Indiens un très-bon ſucre. La ſeve du premier eſt beaucoup plus douce, & en donne avec plus d'abondance. Mais le ſecond donne une plus grande quantité de liqueur. Le bois de l'érable dur eſt élégamment veiné, & les divers meubles qu'on en fait ſont fort eſtimés. Celui de l'eſpece tendre eſt différent dans ſa texture, & n'a point le grain varié de la premiere. L'arbre croît plus droit; il eſt moins garni de branches, & s'éclate plus facilement. On le diſtingue auſſi de l'autre eſpece, en ce que celle-ci croît dans les plaines & les lieux bas, au lieu que celle-là aime les collines & les hauteurs. Les feuilles enfin ont la même forme; mais celles du tendre ſont beaucoup plus grandes & d'une couleur plus foncée.

LE FRÊNE. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de Frênes dans les parties ſeptentrionales de l'Amérique; mais celui auquel je bornerai ma deſcription eſt

eſt le Frêne jaune, qui ne ſe trouve que ſur les bords du Miſſiſſipi. Cet arbre s'éleve à une hauteur prodigieuſe; & il eſt d'ordinaire ſi ſolide & ſi ſain, que les Traiteurs François, qui remontent ce fleuve pour traiter des fourrures, en font leurs pirogues, en les creuſant par le moyen du feu; & quand ils les ont achevées, ils les chargent, & les amenent à la Nouvelle-Orléans, où ils trouvent à ſe défaire avantageuſement & de leurs bateaux & de leur charge.

Le bois de cet arbre reſſemble beaucoup à celui du Frêne commun; mais il en differe, ainſi que de tout autre arbre, par ſon écorce extérieure, qui a près de huit pouces d'épaiſſeur, avec des ſillons de ſix de profondeur. Le liber ou la ſeconde écorce eſt de la même épaiſſeur que dans les autres arbres; mais ſa couleur eſt d'un jaune éclatant; & laiſſe aux doigts de celui qui la touche, même légèrement, une tache de la même couleur, qui ne s'efface pas facilement. Si, dans le printemps, on écorce un de ces arbres, & qu'on en touche la ſeve, elle teint les doigts en jaune, de maniere que trois ou quatre jours ſuffiſent à peine pour s'en débarraſſer. Je ne doute point qu'on ne découvre dans la ſuite pluſieurs propriétés utiles de cet arbre, indépendamment de l'uſage dont il peut être pour la teinture.

LE HEMLOCK. Cet arbre, qui eſt une eſpece

de Sapin, croît plus ou moins abondamment dans l'Amérique Septentrionale. C'eſt un *Semper-virens* très-gros, & dont la feuille a quelque reſſemblance avec celle de l'If; mais il eſt abſolument inutile, & ſeulement un embarras dans le terrein : car ſon bois eſt d'une qualité groſſiere, & plein d'éclats.

Le *Bois blanc* eſt un arbre de médiocre groſſeur, & c'eſt peut-être le plus blanc & le plus doux qu'il y ait. Lorſqu'il eſt entièrement ſec, il ſurnage à l'eau, comme du liége. Dans nos Colonies, il ſert à faire des coupes, des plats & des aſſiettes qui ſont fort propres & qui durent long-temps; mais à tout autre uſage, il n'eſt rien moins que de durée.

LE WHICKOPICK OU SUCKWICK (1). Cet arbre a beaucoup de reſſemblance à celui du bois blanc dont nous venons de parler; mais il en eſt diſtingué par une propriété très-particuliere, ſçavoir, celle de ſon écorce, qui, étant pilée & humectée d'un peu d'eau, devient auſſi-tôt une ſubſtance ayant la conſiſtance & la nature du bray. C'eſt avec cela que les Indiens enduiſent leurs canots, & la poix lui eſt fort inférieure, ainſi que toutes les autres matieres employées pour cet objet; car indépendamment de

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom-là eſt purement Anglo-Américain, comme ceux d'*Hemlock*, *Spruce*, *Hickery*, &c, qu'on chercheroit vainement dans les Dictionnaires, même dans Miller.

la force avec laquelle cette ſubſtance s'attache, elle eſt d'une qualité ſi huileuſe, qu'elle repouſſe l'eau, & cette qualité dure pendant un temps conſidérable (1).

LE BOIS A BOUTONS eſt un arbre de la plus grande taille, & peut être facilement diſtingué par ſon écorce, qui eſt tout-à-fait unie & joliment bigarrée. Son bois eſt très-propre à faire des meubles. Il eſt couvert de petites excroiſſances dures, qui ſortent des branches, & qui ne reſſemblent pas mal à des boutons. Je préſume que c'eſt de là qu'il a pris ſon nom.

LES NOYERS. L'Europe n'a qu'une eſpece de Noyers, avec quelques variétés légeres, & purement accidentelles; mais l'Amérique en a pluſieurs eſpeces que je vais décrire.

LE NOYER A HUILE. Comme aucun Auteur n'a fait mention de ce Noyer, je crois devoir entrer dans quelques détails particuliers. Cet arbre croît dans les plaines, où le ſol eſt riche & chaud. Son corps excede rarement trois pieds en circonférence; il eſt fort garni de branches, dont les rameaux ſont

(1) *Note du Traducteur.* Voilà une propriété fort ſinguliere, & qui mériteroit à cet arbre d'être tranſplanté dans ce pays-ci pour bien des uſages, & ſur-tout pour celui de la Marine.

courts & émouſſés. Ses feuilles reſſemblent à celles du Noyer ordinaire. Son fruit, comme la noix, a une coquille, qui, lorſqu'il eſt mûr, eſt ſillonnée plus profondément, & ſe caſſe auſſi plus aiſément. Il eſt auſſi beaucoup plus long & plus épais, & contient une amande plus groſſe, qui eſt beaucoup plus huileuſe, & d'une plus agréable ſaveur. Je ſuis perſuadé qu'on en pourroit extraire une huile ſupérieure même à celle d'olives. L'écorce intérieure de cet arbre teint en un beau pourpre, qui eſt, dit-on, plus ou moins foncé, ſuivant le mois dans lequel on l'emploie.

LE NOYER PECAN. Cet arbre eſt de l'eſpece des Noyers; mais ſon fruit eſt beaucoup moindre que la noix ordinaire, ſa taille n'excédant pas celle d'un moyen gland, & étant d'une forme ovale. La coquille ſe briſe aiſément, & l'amande eſt formée comme celle de la noix commune. Cet arbre vient principalement ſur le bord de la riviere des Illinois.

LE NOYER HICKERY. C'eſt encore ici un Noyer propre à l'Amérique. Il y en a différentes eſpeces qui ne varient cependant que par la couleur de leur bois. Comme il eſt d'une nature fort liante, on en fait généralement uſage pour des manches de hache. C'eſt auſſi un bois excellent pour le chauffage; & quand il n'eſt pas trop ſec, il

jette en brûlant une liqueur ſucrée d'un très-bon goût.

La différence extérieure (1) de ce Noyer avec les autres, conſiſte en ce que ſes feuilles ſont ſeulement rangées par deux ou trois paires au plus, terminées par une impaire, au-lieu que les autres en ont cinq, ſix ou ſept. Ces feuilles ſont auſſi d'une forme différente, plus alongée, & en fer de lance: les premieres ſont les plus petites. La noix a une coquille ſans ſillons, qui eſt d'une couleur blanchâtre.

LE HÊTRE. Cet arbre eſt de la même eſpece que le Hêtre d'Europe; mais il produit des eſpeces de noix auſſi bonnes que des châtaignes, qui ſervent à la nourriture de quantité d'animaux ſauvages, tant quadrupedes que volatiles. La noix eſt contenue dans une enveloppe ſemblable à celle de la châtaigne, ſeulement moins hériſſée de piquans: l'intérieur en eſt également uni, mais la loge eſt à-peu-près triangulaire. Il y a toujours dans les forêts une grande quantité de ce fruit à terre; ce qui fournit une nourriture abondante aux animaux ci-deſſus. Les feuilles, qui ſont blanchâtres, durent pendant tout l'hiver. On fait de ces feuilles une décoction, qu'on regarde comme un remede ſouverain pour les brû-

(1) Addition du Traducteur.

lures, ainſi que pour rendre leur ton aux membres amortis par le froid.

A l'égard de divers autres arbres fruitiers, comme la vigne, le mûrier, le pommier, le cerifier, le prunier, il eſt bon d'obſerver que ce ne ſont que des productions ſpontanées de la Nature, que l'Art n'a jamais perfectionnées par la greffe ni par la culture. Il n'eſt cependant pas hors de propos d'en dire quelque choſe.

LA VIGNE eſt très-commune dans cette partie de l'Amérique, & j'en ai remarqué trois eſpeces. La premiere en mérite à peine le nom par ſa grappe, (apparemment âpre & ſeche;) mais la ſeconde reſſemble beaucoup à l'eſpece de Bourgogne, & je penſe qu'on pourroit en tirer un fort bon vin. La troiſieme a de la reſſemblance à celle qui donne le raiſin de Corinthe, dont on fait tant d'uſage en Angleterre dans les gâteaux & Puddings, & ſi l'on en prenoit le ſoin convenable, cette eſpece de raiſin ne le céderoit peut-être pas à celle dont on vient de parler.

Il y a auſſi deux eſpeces de mûrier, le blanc & le noir. Elles ſont à-peu-près de la même taille que celles de France & d'Italie, & leur abondance eſt telle, qu'on pourroit s'en ſervir à nourrir une prodigieuſe quantité de vers à ſoie.

LE POMMIER SAUVAGE, quoique dans cet état,

donne un fruit beaucoup plus gros & de meilleur goût que celui d'Europe.

LE PRUNIER eſt de deux eſpeces ; le fruit de l'une eſt gros, d'une couleur pourpre ſur un côté, & rouge dans la partie oppoſée. Celui de la ſeconde eſt entièrement vert, & beaucoup plus petit. L'un & l'autre ſont d'une ſaveur agréable, & fort eſtimés des Indiens, dont le goût, à la vérité, eſt trop peu rafiné pour ne pas ſe contenter des productions les plus ſimples de la Nature.

LE CERISIER. Il y a dans l'Amérique Septentrionale trois eſpeces de ceriſes; la noire, la rouge & la ceriſe de ſable. Les arbres qui donnent les deux derniers fruits ſont plutôt des arbriſſeaux que des arbres, ſur-tout celui de la ceriſe de ſable, qui eſt preſque rampant ſur terre, comme on l'a dit ailleurs. Cependant j'en traiterai ici ſans les ſéparer.

La ceriſe noire eſt à-peu-près de la groſſeur d'une groſeille ou du raiſin de Corinthe. Elles pendent en pelotons ſemblable à des grappes. L'arbre qui les produit eſt en général très-fertile, & en eſt ordinairement chargé. Mais le fruit eſt trop âpre pour pouvoir être mangé; il ne ſert qu'à donner à l'eau-de-vie une couleur de vin clairet, & une ſaveur agréable. Le bois de cet arbre eſt très-utile, & ſe fort bien en meubles.

Les ceriſes rouges croiſſent auſſi dans la plus grande abondance, & pendent en grappes de l'arbriſſeau qui les porte, en ſi grande quantité, que, de loin, il paroît un corps ſolide de quelque matiere rouge. Il y a des gens qui goûtent ce fruit; mais il a une ſaveur alumineuſe qui laiſſe dans le goſier quelque choſe d'âpre & d'aſtringent.

La derniere eſpece qui ſurpaſſe de beaucoup les deux premieres, tant en ſaveur qu'en groſſeur, a été déjà décrite; c'eſt pourquoi je juge inutile d'en parler davantage.

LE LIQUIDAMBAR. Cet arbre eſt non-ſeulement très-commun, mais il eſt précieux par l'eſpece de baume qu'il fournit, & qui a beaucoup de propriétés utiles. Sa feuille eſt dentelée avec cinq points en forme d'étoile. Son écorce eſt ferme & noire; le bois eſt tendre, & ſi liant, que lorſque l'arbre eſt abattu, on peut tirer de ſon cœur des baguetes de cinq ou ſix pieds de longueur: mais il ſe tourmente tellement, que l'on ne peut l'employer ni en charpente, ni en meubles.

Le feuillage de cet arbre eſt ſi reſſemblant à celui de l'érable (1), que quelques Auteurs l'ont confondu avec lui. On l'a auſſi regardé comme un ſtorax, à cauſe de la gomme douce & tranſparente qu'il fournit, & qui a beaucoup de reſſemblance

(1) Addition du Traducteur.

avec le ſtorax. Mais la fleur & le fruit ſont totalement différens.

Quant à cette gomme ou baume, elle eſt réputée par les Indiens pour un excellent fébrifuge. Ils en font auſſi uſage par application ſur les bleſſures, & il les guérit en fort peu de temps.

CHAPITRE VII.

De divers Arbriſſeaux.

PARMI les arbriſſeaux que j'ai obſervés, ſont le ſaule, le *shin-wood*, le ſumac, le ſaſſaffras, le frêne épineux, le *mooſe-wood*, le bois à cueilliere, différens ſureaux, le ſureau-poiſon, le genevrier, le chêne nain, la fougere douce, le laurier, le hamamelis, l'arbre à la cire, la pyrole, le bois à la fievre, différentes eſpeces d'arbriſſeaux à bayes ſucculentes, comme le groſeillier, l'airelle ou *Vitis Idæa*, le framboiſier, &c. Mais nous ne parlerons que de quelques-uns, & ſuccintement.

LE SAULE. Il y a un grand nombre d'eſpeces de ſaule, dont la plus remarquable eſt une petite eſpece qui croît le long des bords du haut-Miſſiſſipi & dans les environs. L'écorce de cet arbriſſeau fournit au caſtor une partie de ſa nourriture d'hiver; & lorſque l'eau, au bord de laquelle il croît le plus ſouvent, a lavé ſes racines, on voit qu'elles conſiſtent en une multitude de fibres menues comme du fil, & entrelacées enſemble, dont la couleur eſt d'un écarlate de la plus grande beauté (1). C'eſt

(1) *Note du Traducteur.* Voilà un arbre qu'il ſeroit utile de tranſplanter en Europe. Mais eſt ce un Saule ?

avec l'ingrédient qu'elles fourniſſent, que les Indiens teignent diverſes parties de leurs ajuſtemens.

LE SHIN-WOOD. Cet arbriſſeau ſingulier vient dans les forêts ; & croiſſant comme la vigne en rampant à terre, il jette de diſtance en diſtance de nouvelles racines, qui produiſent de nouvelles branches, en ſorte qu'un ſeul arbre finit par couvrir un grand eſpace : il eſt par-là extrêmement incommode au voyageur preſſé, qui ſe frappe ſouvent l'os de la jambe, & s'y embarraſſe. C'eſt de là qu'il tire ſon nom ; (*Shin* ſignifiant l'Os de la jambe.)

LE SASSAFRAS eſt un bois bien connu par ſes propriétés médicinales. On pourroit preſque auſſi-bien l'appeller un arbre qu'un arbriſſeau ; car il monte quelquefois juſqu'à trente pieds : cependant en général il ne s'éleve pas au-delà de la hauteur des arbriſſeaux ordinaires. Ses feuilles, qui ont une odeur agréable, ſont larges, & profondément diviſées en trois lobes. Il porte pour fruit une baye d'un rouge brun, de la groſſeur d'un grain de piment, & qu'on lui ſubſtitue ſouvent dans nos Colonies. C'eſt dans l'écorce ou les racines que réſide principalement la vertu médicinale de cette plante, & je ſuis étonné qu'on mette auſſi peu ſouvent ce remede en uſage.

Le Saſſafras (1) eſt un Laurier; car la fructification en eſt abſolument la même.

LE FRÊNE ÉPINEUX. C'eſt improprement qu'on donne à cet arbre le nom de Frêne; car il ne lui reſſemble que par les feuilles. C'eſt un arbriſſeau qui s'éleve quelquefois de dix à quinze pieds; & il doit ſon épithete à une multitude de petites épines dont ſes branches ſont couvertes, & qui le rendent fort incommode au voyageur qui eſt obligé de traverſer les lieux où il croît ſerré. Il donne une belle baye écarlate, qui, étant mûre, a un goût brûlant comme le poivre. Les Naturels du pays font grand cas de ſes propriétés médicales, qui réſident dans l'écorce, & ſur-tout dans celle des racines; j'en ai donné un exemple en racontant l'avanture d'un de mes compagnons de voyage, en ſorte que je ne doute point que la décoction de ſon écorce ne ſoit un bon remede pour chaſſer promptement & radicalement toutes les impuretés du ſang, même vénériennes.

LE MOOSE-WOOD. Cet arbriſſeau ne s'éleve pas au-delà de quatre pieds, & eſt fort garni de branches. Mais ce qui le rend précieux, c'eſt que ſon écorce eſt d'une texture ſi flexible & ſi forte,

(1) Addition du Traducteur.

qu'on en peut faire d'excellentes cordes, & d'auſſi bon uſage qu'avec le chanvre.

LE BOIS A CUILLIERE. C'eſt une eſpece de Laurier, dont le bois étant ſcié reſſemble beaucoup à celui du Buys.

LE SUREAU (1), communément appellé *Sureau-poiſon*, reſſemble beaucoup aux autres eſpeces de cet arbre, ſoit par ſes feuilles, ſoit par ſes branches; mais il croit plus ſerré, & on ne le trouve que dans des terreins humides & deminoyés. Cet arbriſſeau eſt doué d'une qualité fort extraordinaire, qui eſt venimeuſe pour certaines conſtitutions; car il eſt des perſonnes qui, s'approchant de cet arbriſſeau à quelques toiſes, en ſont violemment incommodées, tandis que d'autres peuvent mâcher les feuilles & l'écorce ſans en recevoir le moindre dommage. Toutefois ce poiſon n'eſt pas mortel, quoique ſouvent il opere violemment ſur la perſonne infectée; car il lui occaſionne dans le corps & la tête, une enflure effrayante, & la peau ſe couvre d'une éruption, qui a l'air d'une petite vérole confluente.

---

(1) *Note du Traducteur.* Cet arbre eſt-il un Sureau? Ne ſeroit-il pas plutôt le *Toxicodendron?* Au reſte, notre Sureau même a bien un peu de cette qualité, & des perſonnes délicates ne peuvent quelquefois pas s'en approcher ſans être enivrées de l'odeur de ſes fleurs.

Comme cet arbuſte ſingulier croît auſſi dans nos Colonies ſeptentrionales, les Habitans ſe guériſſent en buvant une infuſion théiforme de ſafran, & en oignant les extrémités du corps d'un mêlange de crême & d'althéa.

LE CHÊNE NAIN. Cet arbuſte eſt abſolument le même, quant au bois, à la feuille & au fruit, que le Chêne ordinaire; mais il ne s'éleve jamais au-deſſus de quatre ou cinq pieds: ſon tronc eſt rabougri & noueux. On le trouve principalement dans les ſols ſecs & graveleux. Il y a apparence que c'eſt un arbre dégénéré.

LE WITCH-HAZLE, ou *Hamamelis*. C'eſt un joli arbriſſeau, qui croît fort touffu: il s'éleve à la hauteur d'environ dix pieds; & dès le commencement de Mai, il ſe couvre d'une grande quantité de fleurs blanches. Quand cet arbre eſt en fleur, les Indiens regardent l'hiver comme entièrement paſſé, & alors ils ſement leur blé. On dit qu'il eſt doué de la propriété d'attirer l'or & l'argent, & qu'on en fait des baguetes divinatoires, au moyen deſquelles on découvre les mines de ces métaux. Mais ce ſont ſans doute des contes auxquels on ne doit ajouter aucune foi. Au ſurplus, c'eſt de là que lui vient ſon nom de *Witch-Hazle*, qui ſignifie *Coudrier de Sorcier*. Mais ce n'eſt pas un coudrier; car le coudrier ne porte pas des fleurs ſemblables.

L'ARBRE A CIRE eſt un arbuſte de quatre à cinq pieds de hauteur, dont les feuilles ſont plus grandes que celles du myrthe ordinaire, mais qui ont la même odeur. Il porte ſes fruits en forme de bouquets, formés de pluſieurs petites tiges de deux pouces de longueur partant du même point; chacune de ces tiges eſt terminée par une petite baye, contenant une amande couverte d'une ſubſtance gluante que l'eau bouillante en détache & fait ſurnager: c'eſt une eſpece de cire verte. Elle eſt plus eſtimée que la cire des abeilles, étant d'une nature plus friable, mais qui, mêlée avec elle, fait une bougie très-bonne, dont s'exhale une odeur agréable pendant qu'elle brûle (1).

LE WINTER-GREEN, ou *Pyrole*. Cet arbriſſeau eſt un *Semper-virens*, reſſemblant au myrthe, qui ſe trouve dans les lieux ſecs. Il porte des fleurs blanches & en roſe, qui ne ſont pas plus larges

(1) *Note du Traducteur.* Nous ne conviendrons point que cette cire vaille mieux que celle des abeilles; car celle-ci prend bien plus de blancheur, & donne une flamme bien plus claire. Mais comme l'art de multiplier & ſoigner ces inſectes eſt encore, pour ainſi dire, dans l'enfance, malgré les inſtructions que de bons Citoyens ont données ſur cela, & que la cire des abeilles renchérit continuellement, la cire végétale de cet arbriſſeau y formeroit un ſupplément utile, s'il étoit cultivé; on croit que pluſieurs parties de la France, comme le Languedoc, la Gaſcogne, y ſeroient très-propres, d'autant plus qu'il faut des terreins preſque inutiles à toute autre production.

qu'une piece de ſix ſols. L'arbre eſt pendant l'hiver chargé de bayes rouges de la groſſeur d'une prunelle ſauvage, rondes & unies. Elles durent pendant toute la ſaiſon rigoureuſe & au milieu de la neige, & c'eſt alors qu'elles ſont entièrement mûres. Les Indiens mangent ces bayes, qu'ils regardent comme un fruit balſamique & ſtomachique. Les Habitans des Colonies Angloiſes font tremper les rejettons & les bayes dans de la biere, dont ils font enſuite uſage comme d'un remede propre à purger le ſang de l'humeur ſcorbutique.

LE FEVER-BUSH, ou *le Buiſſon à la fievre.* La feuille de cet arbriſſeau qui croît à la hauteur de cinq à ſix pieds, eſt reſſemblante à celle du lilas; & ſon fruit eſt une baye rougeâtre, dont la ſaveur eſt épicée. Ses tiges ſont extrêmement caſſantes. La décoction de ſon bois ou de ſes bourgeons eſt un excellent fébrifuge; ce qui lui a donné ſon nom. C'eſt un ancien remede Indien, pour les maladies inflammatoires, & les Habitans des Colonies Angloiſes de l'intérieur en font beaucoup de cas.

LE CRAN-BERRY BUSH, ou *Airelle.* Quoique le fruit de cet arbuſte reſſemble beaucoup en grandeur & en forme à celui de l'airelle commune, qui croît ſur une petite plante rampante dans les lieux marécageux, l'arbriſſeau dont il s'agit ici eſt cependant différent; car il croît juſqu'à dix à douze pieds

pieds de hauteur : mais on le rencontre fort rarement. Comme la premiere eſpece d'airelle ne ſçauroit être tranſplantée, peut-être la premiere, ſi elle l'étoit dans une ſaiſon convenable, pourroit être une acquiſition utile pour les jardins, & au moyen d'une culture convenable, pourroit donner un fruit auſſi bon, ſinon meilleur, que beaucoup d'autres fruits rouges.

LE CHOACK-BERRY. L'arbriſſeau que les Naturels nomment ainſi, s'éleve à cinq ou ſix pieds, & porte une baye de la groſſeur d'une prunelle, d'un noir de jay, & qui contient pluſieurs petites ſemences dans ſa pulpe. Le ſuc de ce fruit n'eſt pas déſagréable ; mais il eſt extrêmement âpre, & il laiſſe dans la bouche une aſtriction qui lui a fait donner ce nom, qui ſignifie *Baye qui étrangle.*

CHAPITRE VIII.

De diverſes Plantes & Racines, tant nourricieres que médicinales, & propres à d'autres uſages.

IL ſeroit long de faire le dénombrement complet de toutes les plantes de ce genre, dont la main libérale de la Nature ou de la Providence a couvert le ſol de l'Amérique Septentrionale ; telles ſont, pour ne parler que de quelques-unes, l'éléa-campana, ou inula-campana, le ſpickenard, l'angélique, la ſarzepareille, le ginſeng, la noix de terre, la patate ſauvage, la régliſſe, la racine aux ſerpens, le fil d'or, le ſceau de Salomon ou *Polygonatum*, le *Morſus Diaboli*, la racine rouge, les oignons, les aux, le panais ſauvage, la mandragore, les différens ellébores, les baumes, les quintefeuilles, l'euphraiſe, la ſanicle, divers plantains, l'oſeille, les capillaires, les hépatiques, la pimprenelle, la féve, le lierre terreſtre, le creſſon d'eau, la millefeuille, l'arum, la bétoine, la ſcabieuſe, le bouillon blanc ou *verbaſcum*, les pois, l'hyeracium, l'indigo ſauvage, le tabac, le nepeta ou la cataire, &c. &c. Nous nous bornerons à quelques particularités d'un petit nombre.

LE SPIKENARD, communément appellé dans les

Colonies *Petty-Morell*, eſt une plante abſolument reſſemblante à celle de ce nom ou le *Spica nardi* des Orientaux, dont les Anciens faiſoient beaucoup de cas ; il croît aux bords des ruiſſeaux dans les lieux pierreux, & ſa tige, qui eſt de la groſſeur d'un tuyau de plume d'oie, s'éleve comme celle de l'angélique, juſqu'à la hauteur d'un pied & demi ; il porte des maſſes de bayes ſemblables à celles du ſureau, & même plus groſſes. Elles ſont d'une nature balſamique, & infuſées dans des liqueurs ſpiritueuſes, elles forment un cordial des plus propres à fortifier.

LA SARSEPAREILLE. La racine de cette plante, qui eſt de ſes parties la plus précieuſe, eſt de la groſſeur d'une plume d'oie, & s'étend, en ſe tortillant & recourbant en différentes directions, juſqu'à une grande diſtance, pendant que de la principale tige ſortent quantité de racines douces & flexibles. La racine pouſſe à ſon origine une tige d'un pied & demi de longueur, qui, au ſommet, ſe diviſe en trois branches ; chacune d'elles a trois feuilles fort reſſemblantes à celle du noyer, & de l'aiſſelle de chacune des branches pouſſe un bouquet de fleurs d'un blanc tirant ſur le bleu, & reſſemblantes à celles du *Spica nardi*. L'écorce des racines, qui ſeule doit être employée en Médecine, eſt d'une ſaveur amere, mais aromatique. Elle eſt juſtement eſtimée pour ſes vertus médicinales, étant un ſudo-

rifique doux, & cependant très-puiſſant pour atténuer le ſang épaiſſi par des humeurs groſſieres.

LE GINSENG. C'eſt une racine qu'on croyoit autrefois ne croître que dans la Corée, d'où on l'exportoit au Japon & à la Chine ; c'eſt par-là qu'elle a été connue à l'Europe. Mais il y a déjà pluſieurs années qu'on a reconnu qu'elle étoit indigene à l'Amérique, où elle vient au même degré de perfection qu'en Aſie. Cette racine eſt comme une petite carotte, mais non auſſi pointue à l'extrémité ; elle ſe diviſe quelquefois en deux & trois branches, & d'ailleurs elle reſſemble à tous les autres égards à la ſarſepareille. Le goût de cette racine eſt amer. Dans les parties orientales de l'Aſie, elle eſt d'un grand prix, étant regardée comme une panacée, & comme la derniere reſſource dans les maladies quelconques. Il eſt certain qu'étant mâchée, elle eſt un puiſſant reſtaurant pour l'eſtomach.

LE FIL D'OR. C'eſt une plante ſarmenteuſe qui croît dans les terreins marécageux, & rampe à terre. Les racines s'étendent juſtement ſous la ſurface du marais, & peuvent être facilement tirées par poignées. Elles reſſemblent à un écheveau brouillé de fil d'une belle couleur d'or, & je ſuis perſuadé qu'elles donneroient un jaune beau & bien ſolide. On en fait auſſi beaucoup de cas, tant parmi les

Indiens que parmi les Habitans des Colonies, & on les regarde comme un remede pour toute ſorte de mal de bouche ; mais ſa ſaveur eſt d'une amertume extrême.

LE SCEAU DE SALOMON. Cette plante croît au bord des rivieres & dans des plaines d'une bonne terre. Elle s'éleve en tout à trois pieds environ de hauteur, & elle a deux pieds de tige avant la naiſſance des feuilles qui s'élevent un pied de plus. A chaque racine, il y a un endroit qui porte comme l'impreſſion d'un ſceau, de la grandeur d'une piece de ſix ſols ; ce qui lui a fait donner ſon nom. On répute cette racine comme un excellent dépurateur du ſang.

LA SCABIEUSE, ou *Morſus Diaboli*, eſt une autre plante ſauvage qui croît dans les champs, & dont le nom vient d'une impreſſion que portent ſes racines, & qui reſſemble à une morſure. Les Indiens diſent que c'étoit autrefois un remede univerſel ; mais qu'un des méchans Eſprits, enviant au genre humain un bien ſi précieux, donna un coup de dent à la racine : ce qui la priva d'une grande partie de ſes propriétés (1).

(1) *Note du Traducteur.* Il eſt fort ſingulier de voir les Indiens avoir une idée à-peu près ſemblable à celle qui, ſans doute, a auſſi fait donner chez nous à cette plante le nom vulgaire de *Morſus Diaboli.*

LA RACINE ROUGE. On nomme ainſi une eſpece de plantain, qui pouſſe hors de terre ſix ou ſept feuilles rudes, dont les veines ſont rouges. La racine reſſemble à une petite carotte, tant en couleur qu'en forme; & lorſqu'on la rompt, l'intérieur qui eſt d'une couleur plus foncée, diſtille quelques gouttes d'un jus qui reſſemble à du ſang. C'eſt un émétic puiſſant, mais très-dangereux.

LE PLANTAIN A SERPENT SONNETE. Cette plante utile eſt du nombre des plantains (1), & ſes feuilles, lorſqu'elles s'épanouiſſent hors de terre, ont environ un pouce & demi de largeur, ſur cinq pouces de long. Du centre de ces feuilles s'éleve une petite tige de ſix pouces environ de longueur, qui porte une petite fleur blanche. La racine, qui a la groſſeur d'une plume d'oie, eſt fort tortueuſe, & diviſée en pluſieurs branches. Ce ſont les feuilles dans leſquelles réſide la principale vertu de la plante contre les morſures venimeuſes du ſerpent ſonnete; ce qui lui a fait donner ſon nom. On les mâche, & on les applique immédiatement ſur la plaie; on avale auſſi quelque peu du ſuc de la plante, & rarement cela manque d'écarter tout ſymptôme dangereux. Les Indiens ſont ſi convaincus de l'efficacité du remede,

(1) *Note du Traducteur.* Cette plante eſt probablement le *Senega* ou Polygala de Virginie, & nullement un plantain. Mais la deſcription de M. Carver eſt trop imparfaite pour en juger.

que pour une petite quantité d'eau-de-vie, ils conſentent en tout temps à ſe faire mordre d'un ſerpent ſonnete. On doit remarquer que pendant les mois où ces reptiles ſont le plus dangereux, le remede eſt auſſi dans ſa plus grande force & le plus abondant.

L'HÉPATIQUE DE ROCHER eſt une ſorte d'hépatique, qui croît ſur les rochers, & qui eſt de la nature de la mouſſe. On l'eſtime comme un excellent remede contre les défaillances.

LE GARGIT ou SCOCKE (1). Cette plante eſt une eſpece de buiſſon, dont les feuilles ont environ ſix pouces de long, ſur deux & demi de large. Elles reſſemblent à celles de l'épinard en couleur & en texture, mais non par la forme. La racine eſt fort groſſe, & donne naiſſance à différentes tiges qui s'élevent à huit ou dix pieds de haut, & ſont couvertes de bayes rouges. Elles pendent en grappes ſerrées, au mois de Septembre, & on leur donne le nom de bayes de pigeon, parceque ces oiſeaux s'en nourriſſent. Lorſque les feuilles ſortent de terre, elles ſont, après avoir été bouillies, un aliment ſain & nourriſſant. Mais quand elles ſont arrivées à leur grandeur naturelle, elles acquierent une qualité ve-

(1) *Note du Traducteur.* Mot Anglo-Américain, comme beaucoup d'autres, & qui n'eſt point uſité en Angleterre.

nimeuſe. Les racines appliquées aux mains ou aux pieds d'une perſonne affligée de la fievre, ſont un puiſſant fébrifuge.

LE SCUNK-CABBAGE eſt une herbe qui croît dans des lieux humides & marécageux. Ses feuilles ſont d'environ un pied de long, & larges de ſix pouces; à-peu-près ovales, mais un peu pointues. Les racines ſont compoſées d'un grand nombre de fibres, que le Peuple des Colonies emploie pour la guériſon de la galle. Il en ſort une forte odeur de muſc, qui a de la reſſemblance avec celle de l'écureuil puant dont nous avons déjà parlé.

L'ARUM, ou ÉVEILLE-ROBIN. C'eſt une plante qui croît dans les lieux humides. Sa racine reſſemble à une petite rave applatie; & ſi l'on s'aviſe de la goûter, elle enflamme d'abord la langue, & la change de ſa forme naturelle en celle d'un corps rond & dur; ce qui continue pendant quelque temps, & a cela de remarquable, qu'aucune autre partie de la bouche n'eſt affectée. Malgré cette mauvaiſe qualité, elle perd, en ſéchant, ſa propriété aſtringente, & devient utile à l'humanité; car après cette préparation, étant rapée dans de l'eau froide, & priſe intérieurement, c'eſt un fort bon remede contre les douleurs d'entrailles.

Les plantes cucurbitacées, comme melons, citrouilles & courges, croiſſent auſſi en grand nombre

dans ces vaſtes climats, & elles ſervent à pluſieurs Nations comme un ſupplément ou équivalent des grains. Les plus communes ſont les melons ronds, les cou-de-grue, &c. Les plus petites eſpeces étant cuites dans l'eau bouillante, ſe mangent pendant l'été, & forment un mets agréable; celle qu'on appelle cou-de-grue, l'emporte ſur toutes les autres eſpeces: on la ſuſpend, & on la deſſeche pendant l'été pour la proviſion d'hiver; & de cette maniere, on la conſerve pendant pluſieurs mois.

L'INDIGO SAUVAGE eſt de la même eſpece que celui dont on tire l'indigo dans les Colonies du Midi; ce qui me diſpenſe de décrire cette plante d'ailleurs aſſez connue.

Je me diſpenſerai, par la même raiſon, de décrire le mays qui eſt le blé propre aux Indiens, & d'où lui vient le nom de Blé d'Inde. Je me bornerai à dire que les Indiens, après l'avoir recueilli dans ſa maturité, le réduiſent en farine en le broyant, & qu'ils en font des gâteaux qu'ils cuiſent devant le feu. On a déjà vu que quelques Nations le prennent avant ſa maturité, & tandis qu'il eſt encore en lait; qu'ils le broyent en cet état, où le lait même lui ſert d'humide pour former la pâte; & qu'après avoir coupé cette pâte en gâteaux, ils les font cuire ſous les cendres chaudes: c'eſt une ſorte de pain que j'ai trouvé extrêmement délicat, & au-deſſus de tout autre que j'aie jamais mangé.

LE RIZ SAUVAGE. Je finirai cette énumération de plantes par le riz ſauvage, qui croît naturellement & en grande abondance dans les parties intérieures de l'Amérique, & qui eſt une des productions les plus précieuſes de ce pays. Car indépendamment de ſon utilité, comme un aliment que les Habitans de ce vaſte continent ſe procurent ſans autre peine que de le recueillir, ſa douceur & ſa qualité nutritive attirent une quantité prodigieuſe d'oiſeaux de climats lointains, qui s'y engraiſſent d'une maniere ſinguliere, & deviennent d'un goût délicieux. Dans les temps à venir, lorſqu'on formera des Colonies dans ces vaſtes pays, ce riz, fourni par les mains bienfaiſantes de la Nature, préſentera aux nouveaux Colons le fond d'une premiere ſubſiſtance aſſurée, juſqu'à ce qu'ils aient mis leurs terreins en culture, tandis que dans d'autres contrées qui ne ſont pas auſſi avantagées, quoique tempérées & fertiles, les premiers Habitans ſont ſouvent expoſés à de grandes extrémités par le manque de reſſources pour une ſubſiſtance prompte & locale.

Cet utile grain croît dans des lieux où l'eau eſt profonde juſqu'à deux pieds, & où il trouve un bon fond de vaſe. Ses tiges, & les branches qui portent les épis, reſſemblent à ceux de l'avoine, ſoit à l'extérieur, ſoit dans leur croiſſance, & elles s'élevent au-deſſus de huit pieds de hauteur.

Voici la maniere dont les Naturels le recueillent. Vers le temps où le grain commence à perdre ſon

lait, & à mûrir, ils vont en canot au-travers de ces champs inondés ; ils lient les épis en faiſceaux avec des écorces au-deſſous des ramifications, & ils les laiſſent ainſi pendant trois ou quatre ſemaines, juſqu'à ce que le grain ſoit parfaitement mûr. Vers la fin de Septembre, ils y retournent ; & chaque famille reconnoiſſant, par la maniere dont ces faiſceaux ſont liés, ce qui eſt de ſon lot, elle recueille ſon grain. La récolte ſe fait en plaçant le canot tout contre les faiſceaux d'épis de riz, de maniere à recevoir ce qui en tombe en les ſecouant, & en les battant avec des morceaux de bois préparés à cet effet. Ayant ainſi recueilli leur riz, les Indiens le ſechent à la fumée, & enſuite ils ſéparent le grain de ſon enveloppe extérieure, en marchant deſſus, ou en le bouchonnant. Lorſqu'enfin il a reçu ces préparations, ils le mettent dans des peaux de jeunes daims ou de jeunes buffles, couſues en forme de ſacs, dans leſquels il ſe conſerve juſqu'à la moiſſon ſuivante.

C'eſt un ſujet de recherche pourquoi ce grain ne vient pas de lui-même dans d'autres parties de l'Amérique, quoiqu'elles ſoient ſituées ſous une même latitude, & quoique les eaux y ſoient auſſi favorablement diſpoſées que dans les pays dont je parle ; aucun des pays, par exemple, qui ſont au Sud & à l'Eſt des grands lacs, depuis le Nord des Caroline juſqu'aux extrémités du Labrador, ne produit la moindre quantité de riz : il eſt cependant vrai que

j'en ai trouvé en grande quantité dans les terres noyées près du détroit, entre le lac Huron & le lac Erié; mais j'ai appris par les informations que j'ai priſes, qu'il n'arrivoit jamais plus près de la maturité que la floraiſon, après laquelle il ſe brouiſſoit & mouroit. Cela m'a convaincu de la vérité d'une obſervation dont j'ai déjà fait part; ſçavoir, que le vent de Nord-Oueſt y avoit bien plus d'activité que dans les parties intérieures, & qu'il eſt bien plus nuiſible aux fruits de la terre quand il a paſſé ſur les lacs, & qu'il s'y eſt uni avec les vents qui viennent des régions glacées du Nord, que quand il ſouffle ſur les parties ſituées plus à l'Oueſt.

Je ne dirai preſque rien des fleurs nombreuſes dont ces vaſtes campagnes ſont émaillées, ſoit dans les prairies, ſoit à l'ombre; tels que les lys rouges & jaunes, les lys d'étangs, les primeveres, les muguets, les jaſmins, les chevrefeuilles, les roſes blanches & rouges, les houx, les œillets, les verges d'or, les jacées, &c. Il me ſuffira d'obſerver qu'elles reſſemblent tout-à-fait à celles du même nom qui croiſſent en Europe, & qu'elles ſont auſſi belles en couleur, & auſſi parfaites du côté de l'odeur, qu'elles peuvent l'être dans leur état ſauvage & de pure nature.

Fin de la troiſieme Partie.

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

QUATRIEME PARTIE.

Contenant quelques Supplémens ; le premier de l'Auteur, & les autres du Traducteur.

PREMIER SUPPLÉMENT.

Tous les pays ſitués entre les grands lacs & le Miſſiſſipi, & qui s'étendent de là au Sud juſqu'à la Floride, quoiqu'au milieu d'un vaſte continent, & fort éloignés les uns des autres, ſont néanmoins ſuſceptibles d'une communication facile ; ce qui

préſente les moyens d'établir un commerce fort avantageux entre les diverſes Colonies qu'on y formeroit. En effet, le grand fleuve du Miſſiſſipi, qui traverſe cet immenſe continent, pourroit être à leur égard ce que ſont le Nil, l'Euphrate, le Danube ou le Volga, à l'égard des Peuples qui habitent leurs bords, & qui n'ont pas d'autre commodité pour exporter les productions de leur pays, ou pour y importer celles des pays étrangers; les pays traverſés par ces fleuves n'en ſont pas moins devenus des Etats puiſſans & opulens.

Le Miſſiſſipi coule, comme je l'ai dit, à-peu-près du Nord au Sud, & traverſe les pays les plus fertiles & les plus tempérés de l'Amérique Septentrionale, à l'excluſion de ceux qui approchent le plus des extrêmes du froid & du chaud. Cette favorable ſituation fait que les Habitans établis ſur ſes bords ne ſeront rien moins qu'embarraſſés à établir un commerce avantageux. Ils trouveront la partie du Sud produiſant de la ſoie, du cōton, de l'indigo, du tabac, pendant que les parties du Nord donneront des vins, de l'huile, du bœuf, du ſuif; des peaux, de la laine de buffle, des fourrures, comme auſſi du plomb, du cuivre, du fer, des charbons, du blé, du riz & des fruits, ſans compter les terres & les écorces ou bois propres à la teinture.

Tous ces objets de commerce, qui y abondent juſqu'à la profuſion, peuvent être tranſportés juſqu'à

l'Océan par le moyen de ce fleuve, ſans de plus grandes difficultés que celles qu'éprouve le tranſport des mêmes marchandiſes par les fleuves que j'ai nommés plus haut. Il eſt vrai que le Miſſiſſipi étant la limite des établiſſemens Eſpagnols & Anglois, & que les Eſpagnols étant en poſſeſſion de l'embouchure de la riviere, ils peuvent mettre obſtacle au paſſage, & beaucoup décourager les premieres tentatives. Mais quand les avantages de ces établiſſemens ſeront connus, une foule d'aventuriers, attirés par ces brillantes eſpérances, y accourront & s'y fixeront, dût-il en coûter des flots de ſang.

Mais dans le cas où la Nation qui ſera alors en poſſeſſion des bouches du fleuve, ſe comportera peu amicalement envers les Colons établis ſur ſes bords, il eſt encore poſſible de ſe frayer un chemin au golfe du Mexique par la riviere d'Hiberville, qui ſort du Miſſiſſipi, & paſſe à travers le lac Maurepas dans le lac Pontchartrain, lequel a une communication avec la mer ſur les bords de la Floride occidentale. Cette riviere part du Miſſiſſipi à environ quatre-vingts milles de la Nouvelle-Orléans; & quoiqu'elle ſoit aujourd'hui embarraſſée en divers endroits, on pourroit, ſans grande dépenſe, la rendre ſuffiſamment navigable pour l'objet ci-deſſus (1).

(1) *Note du Traducteur.* Cela ſuppoſe que les Anglois fuſſent reſtés maîtres de la Floride occidentale; mais comme ils viennent de céder à l'Eſpagne les deux Florides, ce moyen de communication

Quoique les Anglois aient acquis depuis la paix de 1762, une plus grande connoiſſance de ces parties intérieures de l'Amérique, que n'en avoient même les François qui les avoient poſſédées ſi long-temps, une grande partie de leurs productions ſont encore inconnues; & j'avoue que malgré mon attention à les reconnoître pendant le peu de temps que j'ai habité ces pays, je ne l'ai pu faire qu'imparfaitement, & qu'il faudroit des recherches ultérieures pour connoître entièrement la valeur de ces régions reculées.

Les parties du Miſſiſſipi, dont on n'a pas encore de Carte exacte, forment une étendue de plus de huit cents milles (1), en deſcendant le fleuve depuis la riviere d'*Ouisconſin*, juſqu'à celle des Illinois. La partie au Nord de la premiere eſt renfermée dans la Carte de mes voyages, & celle au Sud de la derniere juſqu'au golfe a été levée par différentes perſonnes qui l'ont publiée. J'apprends enfin (en

---

tombe de lui-même. Au reſte, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'établir un canal de réunion entre quelqu'une des rivieres ſe jettant dans le Miſſiſſipi, & quelqu'autre qui ſe décharge dans la mer Atlantique. Mais ce ſera la nouvelle Puiſſance formée en Amérique qui prendra ce ſoin.

(1) *Note du Traducteur.* Il eſt difficile, ce ſemble, de trouver huit cents milles entre ces deux rivieres: car il y a, d'après les Cartes, à peine cinq ou ſix degrés de latitude; ce qui feroit tout au plus quatre cents milles. Peut-être le fleuve eſt-il extrêmement tortueux dans cette partie de ſon cours.

1769),

1769), que la Carte exacte de toute la partie de l'Amérique ſituée entre la mer & la riviere des Illinois, avec le cours de l'Ohio, de l'Ouabache & de la riviere des *Cherokis*, eſt ſur le point d'être publiée par les ſoins de M. *Hutchins*, Ecuyer, Capitaine dans le ſoixantieme Régiment d'Infanterie, ou Royal-Américain (1). Je me flatte que les obſervations de cet Officier, & ſes connoiſſances acquiſes par une inſpection locale & dirigées par un jugement ſolide, confirmeront mes vues, & donneront du poids au plan que je propoſe.

J'ai diviſé cette partie de l'Amérique; c'eſt-à-dire les pays ſis à l'Eſt du Miſſiſſipi, depuis la riviere Saint-François, juſqu'à la Caroline Méridionale, en pluſieurs Provinces ou Colonies ſubordonnées, ne les formant que de terres adjacentes à quelque riviere, & le plus ſouvent à pluſieurs, pour qu'elles puiſſent jouir des avantages d'un débouché facile. J'en vais donner une deſcription ſuccinte, en ſuivant l'exemple des Géographes, & commençant par le Nord.

Il eſt cependant à propos d'obſerver qu'il conviendroit, avant tout, de donner des conceſſions de ces pays, ſuivant la maniere accoutumée, & d'acheter les terres de ceux à qui une longue poſſeſſion a

(1) *Note du Traducteur.* Cette Carte a depuis été publiée en Angleterre, & donnée en France, d'après la Carte Angloiſe, par M. le Rouge.

donné droit ſur elles. Mais on n'y trouveroit pas plus de difficulté qu'en ont trouvé les fondateurs des différentes Colonies qui exiſtent déjà ſur ce continent; car le nombre des Indiens qui l'habitent n'étant nullement proportionné à ſon étendue, il n'y a aucun lieu de douter qu'ils ne cedent facilement les territoires dont on auroit beſoin, à des conditions raiſonnables, & qu'ils ne s'éloignent davantage du Miſſiſſipi, dont la navigation eſt aſſez indifférente à la proſpérité de leurs petites Républiques.

I. La premiere de ces Colonies, qui eſt la plus froide, ſeroit ſituée au Nord-Eſt du Miſſiſſipi, ſur une longueur de plus de cent milles, depuis la riviere Saint-François, juſqu'au ſaut Saint-Antoine, & ſur une largeur au Nord-Eſt du fleuve d'environ cent vingt milles. Le ſol en eſt excellent, & abſolument découvert ſur les bords du fleuve, tandis que la partie au Nord-Eſt eſt bien boiſée. Le riz croît de lui-même en certaines parties, & cette Colonie avoiſine les pays de chaſſe les plus abondans. La riviere Sainte-Croix, qui la traverſe en partie, lui fourniroit un débouché commode dans le Miſſiſſipi.

II. La ſeconde, depuis le ſaut Saint-Antoine juſqu'au-delà du lac Pepin, eſt le plus beau pays de la terre; je renvoye à la deſcription que j'en ai faite dans mon Journal. Sa forme eſt irréguliere; & l'on peut eſtimer ſon étendue à cent dix milles ſur quatre-vingts.

III. Cette diviſion eſt ſituée pour la plus grande partie ſur la riviere Ouiſconſin, depuis ſon embouchure dans le Miſſiſſipi, juſqu'au portage qui la ſépare de la riviere du Renard. La terre y eſt en partie montagneuſe, & en partie mêlangée de prairies & pâturages fertiles. Indépendamment de ſes bois & de ſes terres découvertes & propres à la culture, il y a des mines de plomb qui paroiſſent extrêmement abondantes. Les *Sâkis* & les *Ottagamis* y ont à peine trois cents acres de terre en culture. On peut évaluer cette diviſion à cent cinquante milles de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatre-vingts du Nord au Sud.

IV. La quatrieme diviſion eſt limitée par les deux précédentes & le lac Michigan, ſur une largeur de l'Eſt à l'Oueſt de cent quarante milles, & d'environ cent ſoixante en latitude. Elle comprend la baye Verte, la riviere du Renard, les terres adjacentes & le lac des *Ouinebagos*. Ses avantages ſeroient la commodité du commerce par les lacs, & celle du Miſſiſſipi par l'Ouiſconſin; l'abondance du riz qui croît naturellement ſur les bords de la riviere du Renard, une quantité prodigieuſe d'oiſeaux aquatiques, &c.

V. La cinquieme partie eſt compriſe entre le Miſſiſſipi au Sud-Oueſt, les deux diviſions précédentes & la riviere des Illinois, ſur une forme à-peu-près triangulaire de cent cinquante milles de l'Eſt à l'Oueſt. Appuyée d'un côté ſur le fleuve du

Miſſiſſipi, & de l'autre ſur la riviere des Illinois; elle jouiroit de la navigation la plus floriſſante. Quoique montagneuſe en quelques parties, elle a beaucoup de terres découvertes & propres à la culture, ſans compter les mines. Une ville ſituée au confluent du Miſſiſſipi & de la riviere des Illinois, ſeroit dans la poſition la plus favorable au commerce.

VI. La ſixieme Colonie auroit principalement pour limites la riviere des Illinois & l'Ouabache, s'étendant au Nord juſqu'au lac Michigan, & à l'Oueſt juſqu'au lac Erié: ce qui lui procureroit un commerce facile, tant avec le Canada par ces lacs, qu'avec le bas Miſſiſſipi, par les deux rivieres ci-deſſus. Ainſi, quoique la plus reculée dans l'intérieur des terres, elle ne laiſſeroit pas de jouir de grands avantages. Le pays eſt d'ailleurs en grande partie très-fertile.

VII & IX. Ces deux diviſions ſeroient ſituées entre la riviere des Illinois & l'Ohio, bordant le fleuve du Miſſiſſipi, ſur une longueur de cent cinquante milles environ chacune, & ſur une largeur à l'Eſt du fleuve d'environ ſoixante milles. Elles abondent en tous les biens de la vie, & auroient avec le golfe du Mexique le débouché le plus commode par le fleuve.

VIII. La huitieme, à l'Eſt des deux précédentes, ſeroit bornée au Sud par l'Ohio, & traverſée par l'Ouabache à-peu-près du Nord au Sud; ſur

une étendue en latitude d'environ cent cinquante milles, & de cent ſoixante de l'Eſt à l'Oueſt. Il y a, dans ces trois parties, les plus beaux terreins & les plus variés.

X & XI. Ces deux dernieres ſont au Sud des premieres; l'une ayant le Miſſiſſipi à l'Oueſt, l'autre étant plus dans l'intérieur: d'ailleurs, toutes deux traverſées par la riviere des Cherokis. Elles auroient les mêmes avantages à-peu-près que les précédentes.

Mais il eſt temps de finir, & je vais le faire par quelques nouvelles réflexions ſur l'objet de mon voyage.

La découverte d'un paſſage aux Indes par le Nord-Oueſt de l'Amérique a été le ſujet d'une foule de recherches. On a fait beaucoup d'efforts pour trouver ce paſſage par la baye de Hudſon, mais en vain. Il eſt ſuperflu que je faſſe l'énumération des avantages qui en réſulteroient pour le commerce; je me bornerai à propoſer quelques vues propres à guider ceux qui entreprendront pour la ſuite cette découverte.

L'inutilité des diverſes tentatives faites pour cet effet, ſemble avoir tourné d'un autre côté le goût des découvertes, & la plus intéreſſante a été regardée comme impraticable. Mais, à mon avis, ſon manque de ſuccès me paroit venir moins de ſon impoſſibilité, que de ce qu'on l'a attaquée par un endroit qui n'y étoit pas propre.

En effet, tous les Navigateurs qui ont, juſqu'à

préſent, recherché ce paſſage, ſont d'abord entrés dans la baye de Hudſon. Le réſultat en a été qu'ayant employé à examiner les différentes ouvertures qui s'y trouvent, tout le temps où la mer étoit praticable dans ces climats, l'approche de l'hiver les a obligés de s'en retourner bien vîte, de crainte d'être pris par les glaces, & obligés de ſéjourner dans ces régions affreuſes juſqu'à l'été ſuivant.

Ces craintes ont tellement découragé les plus hardis aventuriers, qu'elles les ont empêchés d'amener à fin leurs expéditions, & ont rendu toute tentative infructueuſe. Mais comme on ſçait par ceux qui ont navigué dans les parties ſeptentrionales de la mer Pacifique, qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui ſe dirigent vers la baye de Hudſon, on ne doit pas douter que le meilleur moyen ne fût de tenter le paſſage par ce côté, en s'y prenant dans la ſaiſon favorable. Ajoutons que dans le cas où cette tentative ſeroit ſans ſuccès, on ne ſeroit pas dans une ſituation auſſi haſardeuſe que ceux qui ſe trouveroient du côté de la baye de Hudſon: car les premiers trouveroient toujours une mer ouverte vers des régions plus chaudes; or, cette confiance rendroit ces Navigateurs bien plus hardis, & fourniroit peut-être des moyens de réuſſite, qu'une trop grande prudence ou circonſpection a rendus infructueux.

Ces raiſons pour changer de plan dans les re-

cherches de cet intéreſſant paſſage, préſentent une telle conviction, qu'en l'année 1774, elles frapperent particulièrement M. Richard *Withworth*, Ecuyer, Membre du Parlement pour la Ville de Statford, dont les connoiſſances en Géographie, le courage & l'ardeur à faire le bien tant particulier que public, ſont au-deſſus de tout éloge. Mes obſervations, appuyées de celles de quelques autres perſonnes, lui firent prendre la réſolution de tenter un voyage à travers tout le continent de l'Amérique, pour mettre ce projet à exécution.

Il ſe propoſoit de ſuivre à-peu-près la route que j'ai tenue; & après avoir bâti un fort ſur le lac Pepin, de remonter la riviere Saint-Pierre, & de là reconnoître une des branches du Miſſouri, afin de gagner les montagnes d'où elle tire ſon origine; découvrir la ſource de l'Oregon, ou de quelque autre, du côté oppoſé de ces montagnes qui ſéparent les eaux coulant dans la mer Atlantique de celles qui ſe rendent dans la mer Pacifique; enfin, ſuivre le cours de cette riviere, juſqu'à ſon embouchure dans cette mer, où l'on dit que la premiere (l'Oregon) ſe décharge vers le détroit d'Anian.

Là, ayant formé un établiſſement dans un lieu convenable & commode pour ſon monde, & à l'entrée de quelqu'une des ouvertures qui tendent au Nord-Eſt, il auroit commencé ſes recherches (1).

(1) *Note du Traducteur.* Les découvertes du Capitaine Cook

Il eût été accompagné dans cette expédition par le Colonel Rogers, moi-même & quelques autres Amateurs de découvertes intéreſſantes, ainſi que par des Ouvriers & des Marins expérimentés, au nombre de cinquante ou ſoixante, pour être en état de conſtruire les forts & les bâtimens néceſſaires. Tout étoit, en quelque ſorte, préparé pour cet objet, lorſque les troubles de l'Amérique ont mis un obſtacle à cette entrepriſe qui promettoit des avantages ſans nombre à la domination Britannique.

---

ent fait voir qu'il falloit renoncer à cet eſpoir, & que la prétendue communication de la baye de Hudſon avec la mer Pacifique eſt une chimere.

SECOND SUPPLÉMENT,

Contenant un voyage curieux à travers tout le continent de l'Amérique.

LE Traducteur de cet Ouvrage a penſé ne pouvoir mieux faire pour appuyer les idées du Capitaine Carver ſur la poſſibilité de traverſer l'intérieur de l'Amérique Septentrionale juſqu'à la mer Pacifique, que de joindre à ſon Voyage la Relation d'un homme qui paroît avoir traverſé cet immenſe continent. Nous ne pouvons pas, à la vérité, aſſurer d'une maniere poſitive la réalité de ce voyage. Celui qui l'a fait étoit un Indien de la Louiſiane, nommé *Moncacht-Apé*, & celui qui l'a rapporté comme le tenant de cet Indien, eſt M. Lepage du Pratz, dont l'Hiſtoire de la Louiſiane eſt connue. Mais cette Relation eſt écrite avec tant de naiveté, qu'il eſt difficile de croire qu'elle ſoit une fiction de cet Hiſtorien. Elle eſt, d'ailleurs, conforme à d'autres faits dont la vérité a depuis été reconnue, & que M. Lepage n'a pu deviner quand il écrivoit l'hiſtoire de ce voyage; telle eſt l'exiſtence d'une riviere coulant à l'Oueſt, ſur laquelle, quoiqu'aucun Européen ne l'ait encore reconnue, on ne peut avoir de doute, vu le rapport unanime des *Nadoeſſis*, des *Aſſinipoils*, des *Sioux*, &c.

Voici donc la Relation de ce ſingulier voyage. Mais diſons d'abord un mot de ſon Auteur, l'Indien *Moncacht-Apé*.

Cet Indien étoit de la Nation des *Yaʒoux*, une de celles du haut de la Louiſiane. Son nom ſignifie en ſa langue *Tue-Fatigue*; & les François du poſte des *Natcheʒ* le nommoient communément l'*Interprete*, parcequ'il poſſédoit preſque toutes les langues de l'intérieur de l'Amérique. Il entreprit en effet de grands voyages pour reconnoître l'origine de ſa Nation, qu'une tradition ancienne lui apprenoit être venue du côté du Nord. Son premier voyage fut vers les Nations du Nord-Eſt, qu'il traverſa juſques à la mer. Il décrit avec une naïveté curieuſe l'impreſſion que cauſa ſur lui la premiere vue de cet élément irrité & de ſon flux & reflux, celle du ſaut de Niagara qu'il voulut voir enſuite, &c. Ce voyage ne lui ayant pas cependant procuré les lumieres qu'il recherchoit, il ſe détermina à aller au Nord-Oueſt juſqu'à la grande eau (la mer); ce qu'il exécuta de la maniere ſuivante, & à quoi il employa cinq ans. Nous empruntons les propres termes de M. Lepage du Pratz, en l'abrégeant quelquefois dans des endroits indifférens.

» Il y avoit bien des années, lui dit *Moncacht-Apé*, que nos vieillards m'avoient dit que l'ancienne parole (la tradition) leur apprenoit que tous les hommes rouges (les Indiens) du froid venoient de bien plus haut & de bien plus loin

» que la ſource du Miſſouri (1); & depuis long-
» temps j'avois faim de voir par mes yeux quelle
» étoit cette terre d'où venoient nos premiers peres.
» Mes précautions étoient priſes; & quand le blé
» fut mur, je me fis faire des vivres pour mon
» voyage, & je partis en ſuivant les terres hautes
» que nous habitons (à l'Eſt du fleuve), juſqu'à
» l'Ouabache. Je remontai environ un quart de
» journée au-deſſus de l'endroit où elle ſe perd dans
» la grande riviere (le Miſſiſſipi), afin de pouvoir
» la traverſer ſans entrer dans l'autre. Quand je me
» vis aſſez haut, je fis un cajeu (un radeau) avec
» des cannes, & un petit paquet de cannes me ſervit
» de pagaye. Je paſſai ainſi l'Ouabache, & me mis
» à marcher dans des prairies où l'herbe ne faiſoit
» que de naître. Le lendemain, je trouvai un petit
» troupeau de bœufs, qui me laiſſerent approcher ſi
» près, que je tuai une vache graſſe. J'en pris les
» filets, la langue, la boſſe, & laiſſai le reſte aux
» loups. Je me repoſai enſuite quelques jours chez
» les *Tamaroas*, un des villages des Illinois.

» Après ce petit repos, je continuai ma route au
» froid (au Nord) juſqu'au Miſſouri. Auſſi-tôt que
» je fus vis-à-vis de cette riviere, je me diſpoſai à

(1) Le Miſſouri eſt, comme l'on ſçait, une des plus grandes rivieres qui ſe jettent dans le Miſſiſſipi, en venant de très-loin du côté de l'Oueſt. *Moncacht-Apé* la remonta depuis les Canſés trente-neuf journées, & ne fut pas à ſa ſource.

» traverſer la grande riviere (le Miſſiſſipi), de
» façon que j'arrivaſſe au froid du Miſſouri. Pour
» cela, je remontai aſſez haut, & je fis un cajeu,
» comme pour paſſer l'Ouabache ; je traverſai la
» grande riviere du levant au couchant : & lorſque
» je fus près du bord, je me laiſſai dériver juſqu'à
» la batture (pointe de ſable) formée par la jonc-
» tion des deux rivieres.

» En deſcendant ſur cette pointe, j'y trouvai des
» outardes qui n'avoient point peur des hommes.
» J'en tuai une «. (L'Indien décrit ici le divertiſſe-
ment que lui donna ſon radeau abandonné, que les
deux fleuves ſe diſputoient en quelque ſorte. Il
obſerve auſſi la différence des eaux du Miſſouri trou-
bles & bourbeuſes, d'avec celles du Miſſiſſipi qui
ſont claires, leur difficulté à ſe mêler, &c.)

» Je remontai le Miſſouri du côté du froid, & je
» marchai pluſieurs jours avant d'arriver à la Nation
» des *Miſſouris*, que j'eus peine à découvrir. J'y
» reſtai aſſez long-temps, non-ſeulement pour me
» repoſer, mais encore pour apprendre la langue
» que l'on parle un peu plus loin. Je m'étois raſſa-
» ſié en chemin de boſſes & filets de bœufs que
» j'avois tués. Je n'avois jamais tant vu de ces ani-
» maux que dans ce pays, où l'on ne voit que des
» prairies d'une journée de marche & plus, toutes
» couvertes de bœufs.

» Les *Miſſouris* ne vivent preſque que de viande,
» & ils ne font du mays que pour ſe délaſſer du

» bœuf & de tout autre gibier, qu'ils ont en très-
» grande quantité ; je paſſai le froid (l'hiver) avec
» eux, pendant lequel il tomba tant de neige, qu'elle
» étoit ſur la terre plus haute que la ceinture.

» Lorſque le froid fut paſſé, je me remis en
» chemin, & je remontai le Miſſouri, juſqu'à ce
» que je fuſſe arrivé à la Nation de l'Oueſt (1).
» Là je m'informai de ce que je voulois ſçavoir
» pour me conduire plus loin. On me dit que pour
» aller du côté où nous étions venus, & eux auſſi,
» j'aurois bien de la peine, parceque les Nations
» étoient éloignées du Miſſouri. Qu'ainſi, lorſque
» j'aurois marché environ une lune (un mois), je
» devois prendre ſur ma droite, en tirant droit au
» froid (au Nord), où je trouverois à quelques
» jours de marche, une autre riviere qui court du
» levant au couchant, par conſéquent toute contraire
» au Miſſouri ; que je ſuivrois cette riviere, juſqu'à
» ce que je trouvaſſe la Nation des *Loutres*, où je
» pourrois me repoſer, m'inſtruire plus amplement,
» & même trouver des perſonnes qui m'accompa-
» gneroient ; qu'au reſte, je pourrois deſcendre cette
» riviere en pirogue, & faire beaucoup de chemin
» ſans me fatiguer.

» Avec cette inſtruction, je continuai ma route,
» toujours en remontant le Miſſouri pendant une

(1) C'eſt la Nation des *Canſés*, ſuivant M. Lepage du Pratz.

» lune ; & quoique j'allaſſe aſſez vîte, je n'oſois » encore prendre ſur ma droite, comme on m'avoit » dit, parceque depuis quelques jours je voyois » beaucoup de montagnes où je craignois de paſſer, » de peur de me bleſſer les pieds ; cependant il fallut » m'y réſoudre. Ayant donc pris ce parti pour le » lendemain, je réſolus de coucher où je me trou- » verois, & je fis du feu. Peu après, en regardant » le ſoleil qui baiſſoit déjà beaucoup, j'apperçus de » la fumée à quelque diſtance de moi ; je ne doutai » point que ce ne fût quelque parti de Chaſſeurs qui » ſe propoſoient de paſſer la nuit en ce lieu, & il » me vint en penſée qu'ils pourroient bien être de » la Nation des Loutres. Je partis ſur-le-champ, » afin de pouvoir être guidé vers eux par la fumée » pendant le reſte du jour. Je les joignis, & ils me » virent avec ſurpriſe arriver ſeul. Ils étoient une » trentaine d'hommes & quelques femmes. Leur » langue m'étant inconnue, nous ne pûmes parler » que par ſignes. Cependant, à la ſurpriſe près, ils » me reçurent aſſez bien, & je reſtai trois jours » avec eux. Au bout de ce temps, une des femmes » dit à ſon mari, qu'elle ſe croyoit prête d'accou- » cher. Sur cela, les autres renvoyerent cet homme » & la femme au village, & leur dirent de m'em- » mener avec eux, afin de me faire marcher par un » chemin plus commode que celui que j'allois » prendre.

» Nous remontâmes encore le Miſſouri pendant

» neuf petites journées ; puis nous tournâmes droit » au froid, & marchâmes pendant cinq jours, au » bout desquels nous rencontrâmes une riviere d'une » eau belle & claire. Aussi la nomment-ils la *belle* » *Riviere*. Cet homme & sa femme me demanderent » si je ne voulois pas m'y baigner, & m'y détermi- » nerent en me disant qu'il n'y avoit point de cro- » codilles.

» Nous descendîmes la belle riviere le reste du » jour, & nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau » que nous rencontrâmes, où cette troupe de Chas- » seurs avoit caché ses pirogues. Mon guide ayant » tiré la sienne, nous entrâmes tous trois dedans, » & nous descendîmes à leur village, où nous » n'arrivâmes que de nuit. J'y fus aussi bien reçu » que si j'avois été un des leurs. Pendant le voyage, » j'avois appris quelques mots de leur langue ; & je » la sçus bientôt, parceque j'étois toujours avec les » vieillards qui aiment à instruire la jeunesse, comme » je l'ai remarqué généralement dans toutes les Na- » tions que j'ai vues.

» Cette Nation étoit justement celle des *Loutres* » que je cherchois. Comme j'y étois bien traité, j'y » aurois fait volontiers un plus long séjour ; mais » occupé de mon dessein, je me déterminai à partir » avec quelques-uns des *Loutres* qui alloient chanter » un calumet à ceux d'une Nation où je devois » passer, & qui étant freres de ceux que je quittois, » parloient la même langue, à quelque différence » près.

» Je partis donc avec les *Loutres*, & nous defcendîmes la belle riviere dans une pirogue pendant dix-huit jours, mettant pied à terre de » temps à autre pour chaſſer, & le gibier ne nous » manquoit pas. J'aurois bien deſiré pouſſer plus loin » en ſuivant toujours la belle riviere; car je ne » fatiguois pas dans la pirogue. Mais je me rendis » aux raiſons que l'on m'oppoſa. On me dit que » les chaleurs étant déjà grandes, les herbes hautes » & les ſerpens dangereux, je pourrois en être » mordu en allant à la chaſſe; que d'ailleurs, il » étoit néceſſaire que j'appriſſe la langue de la Nation où je voulois aller; ce qui me ſeroit beaucoup » plus facile, quand je ſçaurois celle de la Nation » où je me trouvois.

» Je ſuivis donc le conſeil que me donnoient les » vieillards de cette Nation, avec d'autant moins de » peine, que je voyois que leurs cœurs parloient » comme leurs bouches. Ils m'aimoient, & je n'allois à la chaſſe que pour mon plaiſir. Pendant le » froid (l'hiver) que je paſſai avec eux, je m'attachai à apprendre la langue de ce Peuple où je » devois aller, parce qu'on m'avertit qu'avec ſon » ſecours, je me ferois entendre chez toutes les » Nations que je trouverois au couchant juſqu'à la » grande eau, la différence n'étant pas grande.

» Le froid n'étoit pas encore entièrement paſſé, » que je me mis dans une pirogue avec beaucoup » de viandes en farine (de viandes ſeches), parce-

» que

» que ces Nations ne cultivent point le mays, ſinon » pour la curioſité. Ainſi, n'étant point embarraſſé » de rien, je navigeai à mon aiſe ; & en aſſez peu » de temps, j'arrivai à une très-petite Nation, qui » fut fort étonnée de me voir arriver ſeul «. Ici le bon *Moncacht-Apé* raconte que comme chez cette Nation les eſclaves portent les cheveux courts, & qu'il les avoit tels, il éprouva quelques paroles dures d'un Indien qui reconnut cependant ſa mépriſe; & qu'il rencontra chez cette même Nation un vieillard Indien, nommé le *Gros-Chevreuil*, auquel il étoit adreſſé & recommandé ; que ce bon vieillard le traita très-bien, & l'inſtruiſit de ce qu'il deſiroit ſçavoir ſur les différentes Nations qu'il rencontreroit juſqu'à la grande eau (la mer).

» Après deux jours de ſéjour chez ce bon » vieillard, je me remis dans ma pirogue, dit notre » voyageur, & je deſcendis la belle Riviere, ſans » m'arrêter plus d'un jour chez chaque Nation que » je rencontrai dans mon chemin.

» La derniere de ces Nations eſt à une journée » de la grande eau, & éloignée de la riviere d'une » courſe d'homme (environ une lieue). Elle ſe » tient dans les bois, pour ſe cacher, dit-elle des » hommes barbus. On m'y reçut comme ſi je fuſſe » arrivé dans ma famille, & j'y fis bonne chere de » toutes façons. On y mange d'un grain qui vient » naturellement, & qui eſt meilleur que tout autre, » comme auſſi des oiſeaux bleus qui ſont fort bons.

» Ces Peuples ont encore de la viande d'eau; c'eſt » un animal qui vient à terre manger l'herbe. Il a » la tête formée comme le bœuf ; mais il n'en a » pas la couleur. Ils mangent auſſi beaucoup de » poiſſons de la grande eau, ainſi que d'un grand » nombre de coquillages.

» Mais il faut toujours être ſur ſes gardes, à » cauſe des hommes barbus qui font ce qu'ils peu- » vent pour enlever de jeunes gens, ſans doute pour » en faire des eſclaves. On me dit que ces hommes » étoient blancs ; qu'ils avoient une barbe longue & » noire qui leur tomboit ſur la poitrine ; qu'ils » paroiſſoient gros & courts, la tête groſſe & cou- » verte d'étoffe ; qu'ils étoient toujours habillés, » même dans les plus grandes chaleurs ; que leurs » habits tomboient juſqu'au milieu des jambes, qui » étoient couvertes, ainſi que les pieds, d'étoffe » jaune ou rouge. Qu'au reſte, on ne ſçavoit pas » de quoi leur habillement étoit fait, parce qu'on » n'en avoit jamais pu tuer aucun, leurs armes fai- » ſant un grand bruit & un grand feu ; qu'ils ſe » retiroient cependant, quand ils voyoient plus » d'hommes rouges armés qu'ils n'étoient ; & qu'a- » lors ils rentroient dans leur grande pirogue, où » ils étoient quelquefois trente, & jamais plus.

» On m'ajouta que ces Etrangers venoient du » ſoleil couchant, pour chercher ſur la côte un bois » jaune & puant, qui teint en beau jaune ; que » comme on avoit remarqué que ces hommes barbus

» venoient tous les ans lorſque le froid finiſſoit pour » enlever de ce bois, on avoit fait mourir tous les » arbres par le conſeil d'un vieillard; de ſorte qu'ils » ne venoient plus, parcequ'ils n'en trouvoient point: » mais que deux Nations voiſines l'une de l'autre, » & peu éloignées de la leur, n'avoient pu l'imiter, » parcequ'elles n'avoient point d'autre bois que ce » bois jaune, en ſorte que les hommes barbus l'ayant » découvert y alloient tous les ans; ce qui incom- » modoit beaucoup ces Nations, qui n'oſoient aller » ſur la côte, de crainte de perdre leurs jeunes gens. » Enfin, que pour les chaſſer une bonne fois, elles » avoient invité tous leurs voiſins à ſe rendre chez » elles en armes vers le commencement du chaud » (de l'été), à une lune marquée, & que ce temps » approchoit.

» Je leur dis alors que j'avois vu des armes à feu, » & que je n'en avois point peur; c'eſt pourquoi ils » m'inviterent à aller avec eux, en me diſant que » ces deux Nations étoient ſur le chemin que je » devois tenir pour aller au pays d'où nous ſommes » ſortis; & qu'au reſte, il y auroit tant d'hommes » rouges, que l'on détruiroit aiſément les hommes » barbus; ce qui en empêcheroit d'autres de revenir. » Je leur répondis que mon cœur trouvoit qu'il » étoit bon que j'allaſſe avec eux; & en cela j'avois » une envie que je voulois ſatisfaire. J'avois faim » de voir ces hommes barbus qui ne devoient reſ- » ſembler ni aux François, ni aux Anglois, ni aux

» Eſpagnols que je connoiſſois, leſquels ſe coupent » tous la barbe, & ſont différemment vêtus. Ma » bonne volonté fit grand plaiſir à ces Peuples, qui » tous s'imaginoient qu'un homme qui avoit vu des » blancs, & pluſieurs Nations, devoit avoir plus » d'eſprit que des gens qui n'étoient jamais ſortis de » chez eux, & qui n'avoient vu que des hommes » rouges.

» Lors donc que le temps fut venu, je partis avec » les guerriers, & nous marchâmes cinq grandes » journées. Étant arrivés, nous attendîmes les hom- » mes barbus qui, cette année, vinrent plus tard » qu'à l'ordinaire. En attendant, on me montra l'en- » droit où ils mettoient leur grande pirogue; c'étoit » entre deux rochers aſſez hauts & longs, qui te- » noient à la grande terre & entre leſquels couloit » une riviere toute bordée de bois jaune; mais cette » riviere étant trop plate pour que leur grande pi- » rogue pût y entrer, ils en avoient une petite avec » laquelle ils y entroient. On me dit encore qu'ils » ne ſe méfioient de rien, parceque les Peuples ſe » retiroient à deux journées dans les terres, auſſi-tôt » qu'ils les appercevoient venir par la grande eau; » que cependant on les faiſoit obſerver, mais ſans » ſe découvrir.

» Après m'avoir dit ces choſes, on tint conſeil; » & les avis étoient qu'il falloit ſe tenir caché der- » riere les deux rochers, & que dès que les hommes » barbus y arriveroient, il falloit crier, & tirer ſur

» eux tous à la fois pour les empêcher de mettre à
» terre. Je n'avois pas voulu parler le premier ;
» mais enfin voyant le parti qu'ils prenoient, je leur
» dis que quoique je n'eusse point fait la guerre
» contre les blancs, je sçavois qu'ils sont braves &
» habiles ; & que quoique j'ignorasse si ceux-ci
» ressembloient aux autres, je pensois néanmoins
» qu'ils ne leur feroient pas grand mal en s'y pre-
» nant ainsi, & que ce seroit beaucoup s'ils pou-
» voient remporter trois ou quatre chevelures : ce
» qui ne feroit guere d'honneur à tant de guerriers
» rassemblés, quand ils retourneroient dans leurs
» Nations.

» Je leur conseillai donc de mettre deux hommes
» sur les deux rochers, pour épier les hommes bar-
» bus, & avertir de leur arrivée ; qu'alors, on leur
» donneroit le temps de venir à terre couper du
» bois, & que lorsqu'ils y seroient occupés, une
» partie des guerriers monteroit sur les rochers, une
» autre se cacheroit dans le taillis des années der-
» nieres, & le reste les attaqueroit à la pointe du
» jour. Il ne faut pas douter, leur dis-je, qu'il ne
» s'en sauve beaucoup ; mais quand ils voudront
» regagner leur petite pirogue, ceux qui seront ca-
» chés dans le taillis en tueront plusieurs, & ceux
» des rochers en feront autant, lorsqu'ils approche-
» ront de la grande pirogue. Cette embuscade
» devoit se préparer la nuit. Mon avis réunit
» tous les guerriers, qui se trouverent fort heu-

» reux de ce que j'avois bien voulu aller avec » eux.

» Nous attendîmes encore les hommes barbus pen- » dant dix-ſept jours, au bout deſquels on les vit » paroître dans deux grandes pirogues. Ils vinrent ſe » placer entre les deux rochers, où ils s'occuperent » d'abord à remplir d'eau douce des vaiſſeaux de » bois pareils à ceux où les François mettent leur » eau-de-feu (eau-de-vie). Ce ne fut que le qua- » trieme jour qu'ils allerent tous à terre y couper » du bois. On fit contr'eux tout ce que j'avois con- » ſeillé; cependant on n'en put tuer que onze: car » je ne ſçais pourquoi les hommes rouges qui tirent » ſi bien ſur le gibier, tirent ſi mal ſur leurs enne- » mis. Le reſte des hommes barbus gagna ſes piro- » gues, & s'enfuit ſur la grande eau, où nous les » ſuivîmes long-temps de l'œil, & enfin nous les » perdîmes de vue. Ils avoient autant peur de notre » grand nombre, que nous en avions de leurs armes » à feu.

» Nous allâmes enſuite examiner les morts qui » nous reſtoient. Ils étoient bien plus petits que nous » ne ſommes, & fort blancs. Ils avoient la tête » groſſe, & le corps aſſez gros pour leur hauteur. » Leurs cheveux n'étoient longs que vers le milieu » de la tête. Ils ne portoient point de chapeaux » comme vous autres; mais ils avoient la tête entor- » tillée de beaucoup d'étoffe. Leurs habits n'étoient » ni de laine ni d'écorce (il veut dire de ſoie);

» mais de quelque chose de semblable à vos vieilles » chemises (apparemment de coton) très-doux, & » de différentes couleurs. Ce qui couvroit leurs » jambes & leurs pieds étoit d'une seule piece. Je » voulus essayer une de ces chaussures ; mais mon » pied n'y put jamais entrer (1). Toutes les Nations » qui s'étoient assemblées en ce lieu se partagerent » leurs habillemens, leurs barbes & leurs cheve- » lures.

» De ces onze qui avoient été tués, deux seu- » lement avoient des armes à feu, de la poudre & » des balles. Quoique je ne connusse pas alors les » fusils aussi bien qu'à présent, comme j'en avois » vus en Canada, je voulus essayer ceux-ci, & je » trouvai qu'ils ne tuoient pas aussi bien que les » vôtres. Ils étoient beaucoup moins légers. La » poudre étoit mêlée de grosse, de moyenne & de » fine ; mais la grosse étoit en plus grande quantité. » Voilà ce que j'ai remarqué sur ces hommes bar- » bus, & de quelle façon on s'en débarrassa ; après » quoi je pensai à continuer mon voyage.

» Pour cet effet, laissant les hommes rouges re- » tourner chez eux, je me joignis à ceux qui habi- » toient plus avant sur cette côte vers le couchant,

(1) Il est assez difficile de conjecturer quels hommes étoient ceux qui venoient ainsi couper du bois jaune sur la côte d'Amérique. On seroit tenté de les prendre pour des Japonois, des Chinois ou des Coréens, si l'on pouvoit croire que ces Peuples fissent une navigation aussi longue & aussi dangereuse.

» & nous marchâmes tous enſemble, en ſuivant à-
» peu-près la côte de la grande eau, qui va droit
» entre le froid & le couchant (au Nord-Oueſt).
» Quand je fus arrivé chez cette Nation, je m'y
» repoſai pluſieurs jours, pendant leſquels je m'in-
» formai du chemin qui me reſtoit à faire. J'y re-
» marquai que les jours étoient beaucoup plus longs
» que chez nous, & les nuits très-courtes; je voulus
» ſçavoir pourquoi, mais perſonne ne put me l'ex-
» pliquer.

» Les vieillards m'apprirent qu'il étoit inutile que
» j'entrepriſſe d'aller plus loin. Ils me dirent que la
» côte s'étendoit encore beaucoup entre le froid &
» le couchant; qu'elle tournoit enſuite tout court
» au couchant, & qu'enfin elle étoit coupée par la
» grande eau directement du chaud au froid (du
» Sud au Nord). L'un m'ajouta qu'étant jeune, il
» avoit connu un homme très-vieux qui avoit vu
» cette terre (avant que la grande eau l'eût mangée)
» qui alloit bien loin; & que dans le temps que la
» grande eau étoit baſſe, il paroît des rochers à la
» place où étoit cette terre. Tous enſemble me dé-
» tournerent d'entreprendre ce voyage, parcequ'ils
» m'aſſurerent que le pays étoit rude & froid, ſans
» gibier, & par conſéquent ſans Habitans, & ils
» me conſeillerent de reprendre le chemin de mon
» pays; ce que je fis, en tenant la même route qu'en
» allant «.

M. Lepage du Pratz nous apprend qu'il queſtionna

enſuite notre bon Indien ſur le temps qu'il avoit marché, & ſur les différentes directions de ſa route; à quoi il répondit qu'il avoit marché trente-ſix lunes, ſur les cinq ans qu'il avoit mis à ſon voyage. Qu'à partir du confluens du Miſſouri, il avoit marché au Nord-Oueſt juſqu'à la Nation de ce nom, où il avoit paſſé l'hiver; que de là il avoit été droit au Sud juſqu'à une Nation qu'il appelle de l'Oueſt, probablement les *Canſés*; qu'enſuite il avoit marché trente-neuf jours en remontant le Miſſouri; de-là, cinq jours au Nord juſqu'à la belle riviere; & que celle-ci couloit juſqu'à la grande eau (la mer), dans la même direction du Nord-Oueſt: par où probablement il ne faut pas entendre préciſément le Nord-Oueſt, mais l'Oueſt en tournant un peu au Nord; car il a dit ailleurs que la belle Riviere alloit parallèlement au Miſſouri du levant au couchant; & cela paroît confirmé par le rapport de tous les autres Indiens qui la font couler plus dans la direction du couchant que dans toute autre.

Voilà, à dire vrai, tout ce qu'on peut tirer de probable de cette narration; car d'ailleurs, ſi l'on évalue ces trente-ſix lunes de marche tant en allant qu'en revenant, & ſi l'on admet que la direction moyenne ait toujours été à-peu-près au Nord-Oueſt, on n'eſt qu'embarraſſé de la quantité du chemin qui porteroit trop au Nord; c'eſt-à-dire, au-delà même du ſoixante-dixieme degré de latitude. Comment, d'ailleurs, évaluer avec quelque probabi-

lité les réductions à faire pour les sinuosités des rivieres côtoyées à pied, pour les détours nécessités par des chemins impraticables, &c ? Nous nous bornerons à dire que si ce voyage a quelque réalité, la fameuse mer intérieure de l'Ouest prétendue par MM. Delisle & Buache, d'après la Relation fabuleuse (1) de l'Amiral Espagnol de Fonte, ne peut être qu'une chimere. Aussi M. Lepage en avoit déjà tiré cette conséquence, avant que le dernier Voyage de M. Cook eût fait évanouir cette chimere par les reconnoissances qu'il a faites sur toute la côte de l'Amérique baignée par la mer du Sud.

Il ne nous est pas possible de nous refuser à rapporter encore le précis d'un voyage fait par quelques Indiens des environs des lacs du Canada, jusqu'à la mer Pacifique. Nous le tirons d'un Ouvrage Anglois, publié en 1744 par M. Dobbs, & intitulé : *An account of the countries adjoigning to Hudson's Bay, &c.* ou *Relation des pays qui avoisinent la Baye de Hudson.*

Cet Auteur rapportant les différentes courses inté-

(1) *Note du Traducteur.* Cette Relation en effet est remplie d'improbabilités qui ont été parfaitement développées, tant par le P. Gumilla, Auteur de l'*Histoire de la Californie*, que par M. Engel, dans ses *Mémoires & Observations géographiques & critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique, &c.* Lausanne, 1765, *in*-4. Ouvrage dont on ne peut dire trop de bien.

reſſantes d'un Métis ou François Indien, qui négocioit au fort Nelſon, nous apprend que celui-ci lui avoit raconté avoir connu un Indien déjà avancé en âge, qui avoit été en parti de guerre juſqu'au bord de la mer ſiſe à l'Oueſt. Cet Indien, du nombre de ceux appellés par les Anglois, *Home Indians*, s'étoit mis à la tête de trente guerriers, pour faire une incurſion contre les *Attimoſpicais*, ou *Têtes plates*, Nation vivant ſur le bord ſeptentrional de la mer Pacifique. Ils s'étoient mis en route ſur la fin de l'automne avec leurs familles, & avoient marché, chaſſant & pêchant par intervalles, pendant deux hivers & l'été intermédiaire; après cette marche de dix-huit mois environ, ils rencontrerent la mer, & ils travaillerent à ſe faire des canots. Là ils laiſſerent leurs femmes & leurs enfans avec les hommes hors d'état de ſe battre, pour les ramener chez eux en chaſſant & pêchant. Quant à eux, ils arriverent, en côtoyant la mer, à un détroit, qu'ils traverſerent au moyen de leurs canots. Cette côte étoit preſque Eſt & Oueſt. Après avoir paſſé ce détroit, ils marcherent encore preſque trois mois le long de la côte, en chaſſant & pêchant pour leurs beſoins. Ils eurent enfin connoiſſance de leurs ennemis, par des traces imprimées dans le ſable, qui leur firent juger qu'ils n'en étoient pas loin. Alors ils quitterent leurs canots, & marcherent encore cinq jours à travers les bois & les buiſſons, qui étoient fort bas, & ſi ſerrés, qu'on pouvoit à

peine s'y faire jour. Ils arriverent ainſi juſqu'au bord d'une riviere, où ils rencontrerens un grand village de leurs ennemis. Ils firent leur cri ordinaire de guerre, & tomberent ſur eux, après avoir fait, ſuivant leur uſage, une décharge générale de leurs fleches & armes à feu. Ceux-ci fuirent d'abord dans la premiere ſurpriſe; mais ayant reconnu la foibleſſe des aſſaillans, ils revinrent ſur eux, en tuerent quinze, & bleſſerent trois ou quatre. Les autres prirent la fuite dans les bois, & ayant regagné leurs canots, retournerent après beaucoup de fatigues au détroit qu'ils repaſſerent; mais ils moururent enſuite tous les uns après les autres, ſoit de fatigue, ſoit de beſoins, hors un ſeul qui, après un an de voyage, regagna la riviere des *Sâkis*, où il rencontra des gens de ſa Nation qui lui donnerent les ſecours néceſſaires pour le rétablir. Il avoit ſouffert dans ce voyage au-delà de tout ce qu'on peut exprimer, ayant été réduit à vivre le plus ſouvent d'herbes & de mouſſe; car il avoit uſé ſes munitions de poudre & de plomb, il avoit perdu ſes fleches, & même ſon couteau.

On ſeroit tenté de croire que le détroit que paſſerent ces Indiens eſt celui que M. Cook a reconnu vers le cinquantieme degré de latitude, auquel il a donné le nom de Baye du Roi George, & que les Sauvages qu'ils alloient attaquer étoient vers la baye que le même Navigateur appelle la Baye de *Sandwich*.

III.

Des Voyages de la Hontan.

COMME le Baron de la Hontan eſt un de ceux qui ont pénétré le plus avant dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, & qu'il en raconte, d'après le rapport des Indiens, des choſes aſſez ſingulieres, on a cru devoir en joindre ici un précis & un jugement.

Le Baron de la Hontan, homme de condition, d'abord Soldat & enſuite Officier en Canada vers la fin du dernier ſiecle, eſt preſque le premier qui ait décrit avec un certain détail les mœurs & uſages des Nations Américaines de l'intérieur des terres. C'étoit, à ce qu'il paroît par ſes entretiens avec le Sauvage *Adario*, un homme plus que dégagé de préjugés. Mais on peut penſer fort librement ſur certains objets, & néanmoins être croyable ſur des faits. Or, pluſieurs de ces faits qui avoient paru ſinguliers & de pures fictions de l'Auteur, tels que la maniere dont les Indiens font l'amour, & qu'on appelle courir l'allumete, &c. ont été poſtérieurement confirmés.

Quoi qu'il en ſoit, le Baron de la Hontan voulant pénétrer dans l'intérieur des terres, prit ſa route par le lac Michigan & la baye des Puants ; c'eſt

celle que le Capitaine Carver appelle d'un nom plus convenable la Baye Verte. Il ſuivit la riviere du Renard, & de là entra dans la riviere Ouiſconſin, qu'il deſcendit juſqu'au Miſſiſſipi ; enſuite il remonta ce fleuve pendant huit jours, juſqu'à l'embouchure d'une riviere venant de l'Oueſt, qu'il appelle la Riviere longue.

Entré dans cette riviere, il la remonta pendant cinquante-ſept jours ; il rencontra d'abord à environ cinquante lieues de l'embouchure, un Peuple qu'il appelle *Eokoros* ; à ſoixante lieues plus haut, un autre appellé les *Eſſanapes* ; & enfin beaucoup plus haut, un troiſieme, qu'il appelle les *Gnacſitares*, qui habitoient une iſle dans un lac. Il y fit quelque ſéjour, pendant lequel ils envoyerent au Sud pour amener des hommes qui ſçuſſent connoître s'il n'étoit pas, lui & ſes compagnons, de la Nation Eſpagnole. Il eſt probable qu'on lui eût fait une mauvaiſe réception, s'il l'avoit été. Mais ces gens venus du Sud dirent qu'il n'étoit pas de cette Nation.

Pendant le ſéjour qu'il fit chez les *Gnacſitares*, il eut occaſion de voir des gens d'un Peuple plus éloigné, & fréquemment en guerre avec eux. C'étoient des *Moſemleeks*, au ſujet deſquels on lui dit qu'ils habitoient les bords d'une riviere tirant ſa ſource des mêmes montagnes que la Riviere longue, mais coulant en ſens contraire. Ces *Moſemleeks* lui parurent comme des Eſpagnols ; ils avoient une barbe touffue, des cheveux juſqu'au-deſſous des oreilles &

des habits. On lui ajouta que cette riviere tomboit cent cinquante lieues plus bas dans un lac environné de ſix belles villes, habitées par un Peuple appellé les *Tahuglaucks*; qu'à l'entour de ce lac, il y avoit encore plus de cent villes (probablement des villages); que ce Peuple avoit des maiſons de pierre, couvertes en terraſſe, & enduites de terre graſſe; qu'il cultivoit les arts; qu'ils avoient des bâtimens fort grands; que leur Gouvernement étoit entièrement deſpotique. Enfin, ſuivant le rapport de ces *Moſemleecs*, les hommes y étoient multipliés comme les feuilles des arbres: ils labouroient, & employoient la peau des veaux & des bœufs à divers uſages; ils portoient la barbe & un bonnet pyramidal fort élevé: leur chauſſure étoit une eſpece de bottine, & leur habit une ſorte de tunique deſcendant juſqu'aux genoux; ils étoient preſque toujours en guerre avec des Peuples plus méridionaux.

Tels ſont les détails rapportés par la Hontan ſur ce Peuple policé de l'intérieur de l'Amérique; mais malheureuſement, & je ſuis ici de l'avis du P. de Charlevoix, tout ce récit a non-ſeulement l'air fabuleux; mais les découvertes poſtérieures le démontrent. En effet, la riviere longue eſt, comme on n'en peut douter, la riviere Saint-Pierre, que M. Carver a remontée aſſez haut, & il eſt certain qu'il n'y a aucun des Peuples nommés par le Baron de la Hontan. Sa Relation eſt la ſeule où il ait jamais été queſtion d'*Eockoros*, d'*Eſſanapes*, de *Gnacſi-*

tares, de *Mosentleeks*, & de *Tahuglauks*. L'état des lieux auroit-il changé ? Ces Nations Indiennes auroient-elles été détruites ou chassées au loin par les *Nadoessis*, qui seuls habitent aujourd'hui ce fleuve & ses environs? Cela n'est pas impossible ; mais il y a peu de probabilité : & je suis porté à penser qu'en cela le Baron de la Hontan a fait un Roman.

Cependant il y a dans la Carte de la Hontan quelque vérité : il représente, par exemple, l'habitation des *Gnacsitares* aux environs & sur un lac fort éloigné dans le haut de la riviere. Les rapports postérieurs ont appris qu'il y en a un, appellé le Lac des *Tintons* ; & suivant M. Carver, les *Tintons* sont une des onze Tribus formant la Nation des *Nadoessis*.

Quant à ces Peuples policés ou du moins beaucoup plus avancés que les autres vers la civilisation, presque toutes les Nations Indiennes de l'Est semblent s'accorder à dire qu'à l'Oueſt, il y a des hommes qui vivent en grandes sociétés, qui habitent des especes de villes, qui cultivent les arts, & qui font usage d'ustensiles d'or ou d'argent, &c.

M. Carver lui-même nous raconte dans sa Relation, que les Indiens lui dirent qu'au Nord-Oueſt des sources du Missouri & de la riviere Saint-Pierre, il y avoit une Nation plus petite & plus blanche que les Nations voisines, qui cultivoit la terre & même les arts, autant qu'on peut en juger par leurs expressions ; à quoi ils ajoutoient qu'à l'Oueſt des *Montagnes brillantes*, il y avoit des Nations qui avoient une

une quantité d'or ſi conſidérable, qu'elles en faiſoient leurs uſtenſiles les plus communs. Ce rapport ſembleroit confirmer l'opinion où l'on eſt au Mexique, qu'au Nord de la Californie, il y a des Provinces comme celles de Sonora, Quivira, Cinaloa, où l'or eſt d'une abondance extraordinaire.

Ajoutons que long-temps avant que M. Carver écrivît ceci, M. Jérémie, Commandant François du fort Bourbon, depuis nommé le fort Nelſon, à la baye de Hudſon, avoit informé le Public de faits à-peu-près ſemblables. Suivant lui, les Sauvages de ces cantons diſent qu'après avoir marché pluſieurs mois à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on trouve une mer, ſur laquelle il y a de grands canots, par le moyen deſquels naviguent des hommes qui ont de la barbe, & qui ramaſſent de l'or à l'embouchure des fleuves. M. Jérémie ajoute que par une riviere qui ſe jette dans le lac *Tecamiouen*, ou *le lac de la Pluie*, on peut aller joindre, ſans doute au moyen d'un portage, une autre riviere qui coule à l'Oueſt. Il avoit fait, dit-il, ſon poſſible pour engager des Sauvages à aller de ce côté-là, pour reconnoître où ſe décharge cette riviere; mais ils s'y étoient refuſés, parcequ'ils avoient guerre avec une Nation plus éloignée que la leur à l'Oueſt: ils lui ajouterent ſeulement qu'ils tenoient de quelques gens de cette Nation, que ceux-ci avoient pour voiſins des hommes barbus qui ſe fortifioient avec des pierres, & ſe logeoient de même; que ces hommes n'étoient point

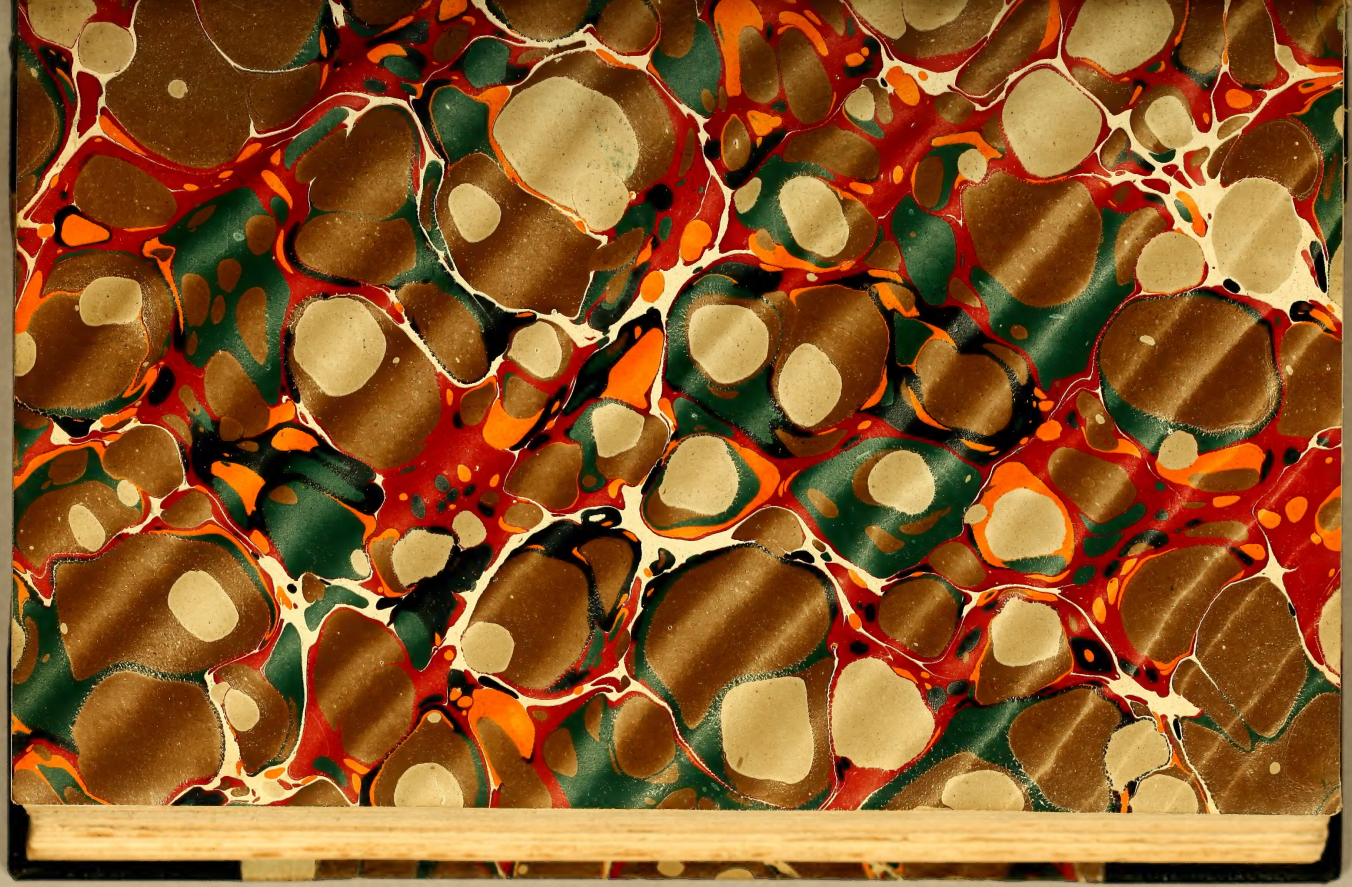
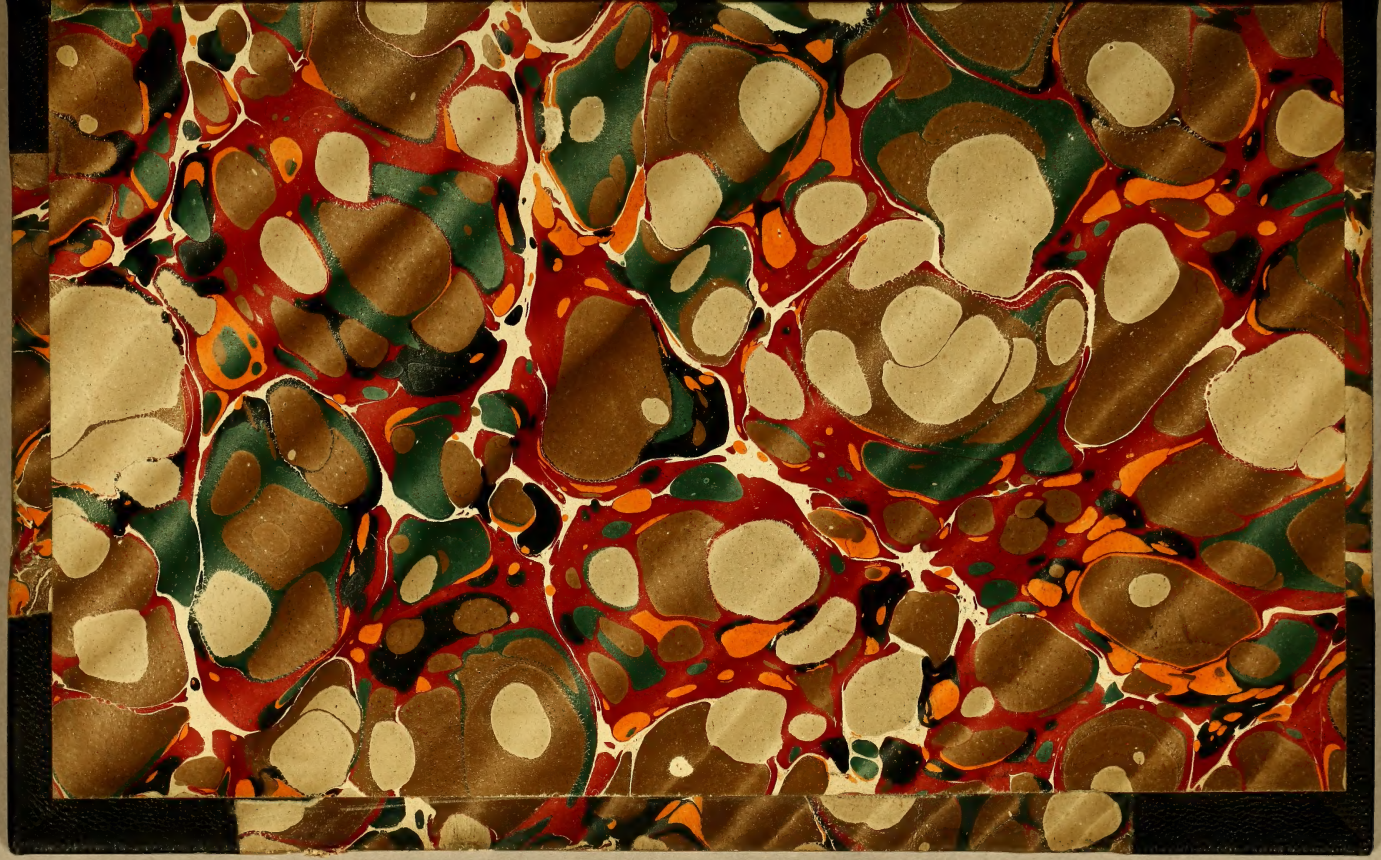
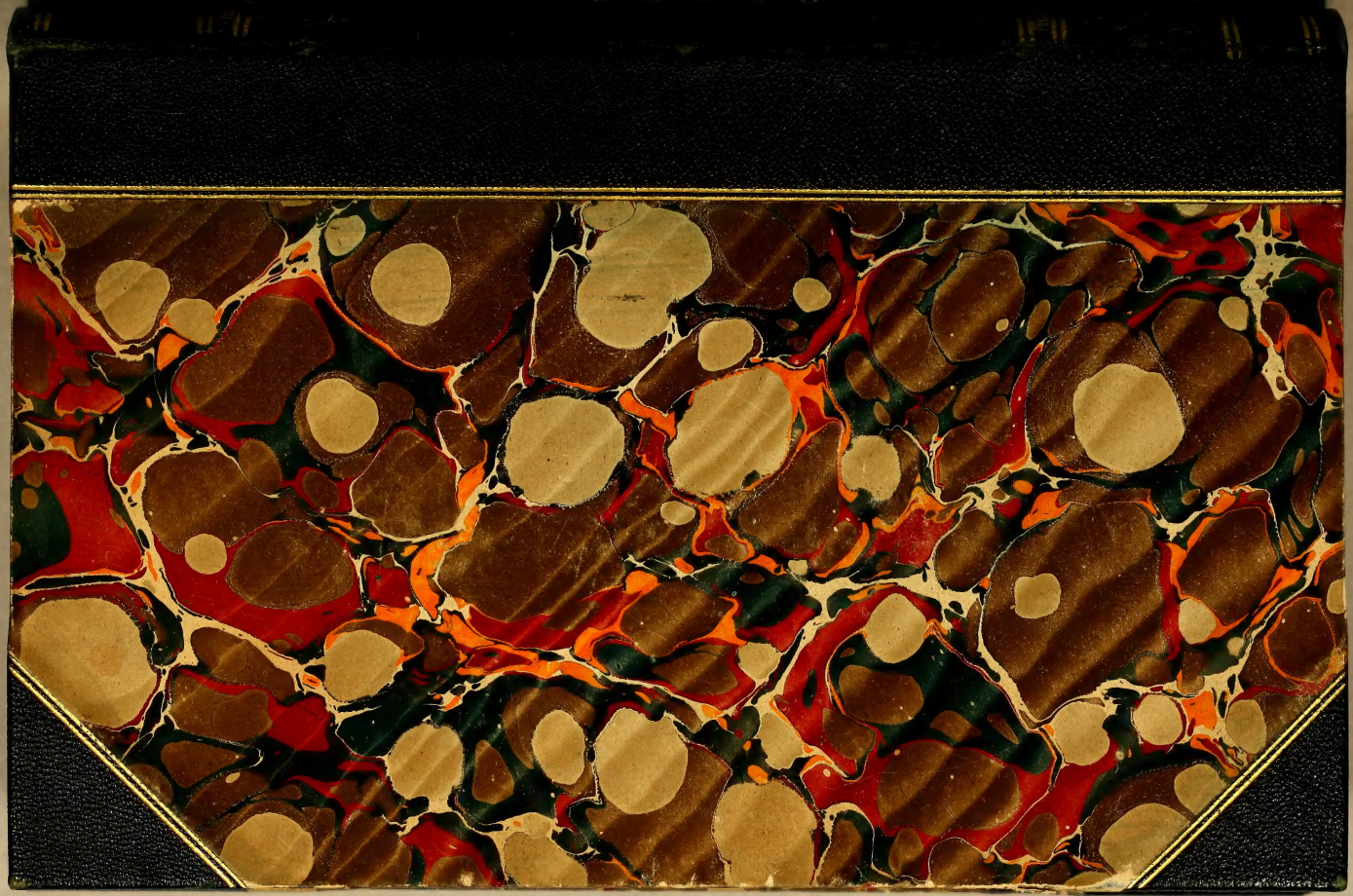
habillés comme eux, & qu'ils se servoient de chaudieres blanches. M. Jérémie montra à ces Indiens une tasse d'argent, & ils lui dirent que c'étoit de cela même que les autres leur avoient parlé.

Nous terminerons ici cette discussion, qu'il seroit facile d'étendre. Mais cela seroit inutile; car il n'est rien qu'on ne vienne à bout de prouver par ces ouï-dires rapprochés. C'est ainsi que le fameux Walter Raleigh se persuada que dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale existoit le lac de *Parimé* & le pays d'*Eldorado;* c'est ainsi que Ferdinand de Soto alla à la découverte de la Fontaine de Jouvence, sise dans l'intérieur de la Floride. C'est enfin par de pareils rapprochemens, que M. le Président Desbrosses trouvoit dans la partie australe de la terre un continent aussi vaste qu'aucune des trois anciennes parties du monde, découverte que les navigations de M. Cook ont fait évanouir.

Au surplus, on ne peut que faire des vœux pour que la nouvelle Puissance que nous venons de voir s'élever en Amérique, pousse plus loin ces découvertes dans l'intérieur des terres. Nous devons l'espérer; car nous présumons que la liberté qu'elle vient d'acquérir, & les ressources qu'elle présente à tant de malheureux trop resserrés, pour ainsi dire, dans notre continent, vont attirer dans ce nouvel Empire une foule d'hommes laborieux de toutes les Nations, & porter avant peu d'années sa population à un très-haut degré. On verra probablement avant

un demi-ſiecle ces vaſtes ſolitudes des bords de l'Ohio & du Miſſiſſipi ſe couvrir de villes & d'habitations. Ces nouveaux Habitans ſeront trop intéreſſés à reconnoître l'intérieur du vaſte pays qu'ils auront à leur Oueſt, pour ne pas faire les plus grands efforts à cet effet. Ils doivent deſirer de s'ouvrir par-là un chemin aux pays riches en métaux qui avoiſinent le Mexique & la Californie, & aux Indes orientales. Enfin, tout préſage au ſiecle qui va ſuivre de grandes & nouvelles lumieres ſur cette partie de la Géographie. Que de richeſſes inattendues pour l'Hiſtoire naturelle, pour les Arts & le Commerce, réſulteront de la connoiſſance de l'intérieur de ce vaſte continent! La révolution qui vient de s'opérer, indépendamment de l'avantage de rendre la liberté au commerce des Nations Européennes, qu'un Peuple ambitieux vouloit enchaîner, ou s'approprier excluſivement, doit être regardée comme un des plus grands événemens de ces derniers ſiecles depuis la découverte de l'Amérique, & un des plus intéreſſans pour l'humanité en général.

FIN.

34376

D784
C331v.2